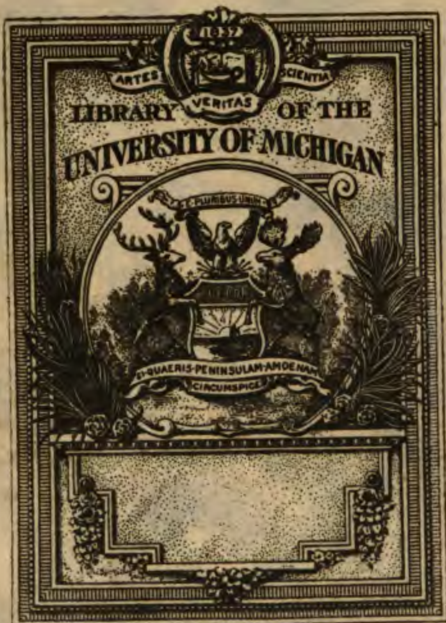
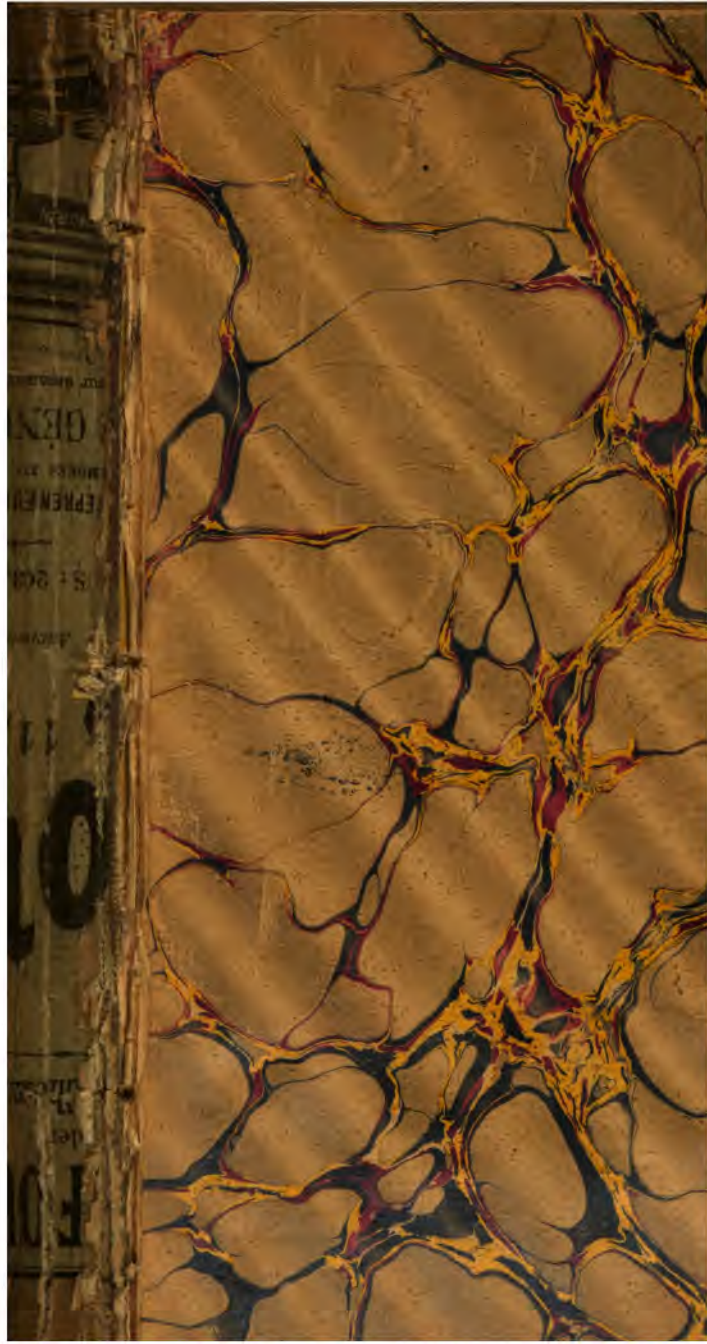

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE RUSSE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

PAR

LÉON SICHLER

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

DUPRET, ÉDITEUR

3, rue de Médicis, 3

—

1887

A

Monsieur XAVIER MARMIER

de l'Académie française

HOMMAGE RESPECTUEUX

PRÉFACE

Prosper Mérimée a dit de la langue russe : « Elle est la plus riche des idiomes de l'Europe. Douée d'une merveilleuse concision qui s'allie à la clarté, il suffit d'un mot pour associer plusieurs idées qui, dans une autre langue, exigeraient des phrases entières. Le français, renforcé de grec et de latin, appelant à son aide tous ses patois du Nord et du Midi, la langue de Rabelais enfin, peut seul donner une idée de cette souplesse et de cette énergie. »

Mérimée et M. Xavier Marmier, ont essayé les premiers d'appeler l'attention du public français sur la littérature russe. Avant eux, elle était restée sous le poids du mépris et de l'indifférence qu'on professait pour toute œuvre étrangère. On l'ignorait, on ne croyait même pas qu'elle pût exister. Il y avait bien quelques ouvrages sur l'histoire du pays : ils n'étaient lus que des érudits. Les études de MM. Marmier et Merimée, leurs traductions et un peu plus tard celles de M. Viardot, ne suscitèrent l'attention que de quelques rares lettrés.

Après la guerre, la langue russe eut sa part du grand mouvement qui porta les esprits vers le travail et l'étude. M. Louis Léger, l'éminent professeur de langues slaves au collège de France, inaugura l'enseignement du russe à l'École des langues orientales. On ne saurait donner trop d'importance aux travaux de ce savant et aux remarquables ouvrages de M. Alfred Rambaud.

Dans le domaine purement littéraire, M. Xavier Marmier avait fait connaître les romantiques. Les œuvres des réalistes devaient achever de vaincre l'indifférence du public. Il en parut de nombreuses traductions. On les lut, on s'étonna, on fut captivé. M. Courrière et tout récemment MM. de Vogué et Dupuy ont donné d'excellentes études sur les auteurs contemporains.

Suis-je trop osé en me joignant aux érudits et aux écrivains qui ont pris à tâche de faire mieux connaître et aimer cette littérature?

Cette langue russe, si douce et si puissante, a été la première que j'ai entendue dans mon enfance, avec le français. Cette connaissance de la langue, un long séjour dans le pays, m'ont toujours poussé à exprimer mes sympathies et mon admiration pour le génie russe.

Je me suis particulièrement adonné à la littérature orale, aux traditions populaires de ce pays. Ce penchant fera comprendre au lecteur la place que j'ai donnée, dans ce petit livre, aux origines. Les orgines, du reste, expliquent le présent.

Autrefois, même en Russie, on faisait commencer l'histoire de la littérature à Lomonossof. Bien avant d'écrire, le peuple a cependant eu à exprimer des sentiments, des idées, des souffrances. La littérature orale est une des manifestations es plus sérieuses du génie de ce peuple méditatif.

Plusieurs choses frappent dans le cours de cette histoire : les difficultés qui contrarient l'éclosion de la pensée russe ; la tenacité de cette pensée si vivace qui suit son chemin péniblement mais sûrement; le nombre des talents sortis du peuple même; l'identité profonde entre la langue des lettrés et celle du peuple. Cette particularité a permis l'existence de poètes comme Koltzof et Schevtschenko, l'un berger et l'autre fils de servante. Elle tient à des causes historiques et sociales, à la richesse de la langue populaire, à ce qu'un russe du Nord comprendra son frère du Midi, de l'Est et de l'Ouest.

Un grand nombre de critiques russes m'ont servi de guides dans mon travail. J'avoue que souvent, pour ne pas m'égarer, je les ai suivis pas à pas. J'ai cité le plus grand nombre possible de fragments que j'ai traduits sur les textes originaux.

En relisant les bonnes feuilles de ce volume, je me suis

aperçu de petites incorrections que le lecteur rectifiera sans peine. Je fais appel à sa bienveillance.

Qu'on ne se méprenne pas sur les intentions de ce livre. Ce n'est qu'un simple traité de vulgarisation, une sorte d'esquisse littéraire et biographique.

Si elle a les lacunes inévitables d'une esquisse, puisse-t-elle en avoir le charme !

Donner une idée d'ensemble de la littérature russe, familiariser le public français avec les noms des grands écrivains,, préparer les esprits à entendre de plus savantes leçons, tel a été mon but unique. Chemin faisant, j'aurai eu le plaisir de démontrer, une fois de plus, que là comme partout, la France a exercé son action et s'est acquis une sympathie qui grandira avec le temps.

L. S.

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE RUSSE

PREMIÈRE PÉRIODE

Les origines.

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURE ORALE

Si on ne considère pas la littérature comme l'art de bien dire ou de bien écrire exclusivement selon telles ou telles règles d'Aristote, du moyen âge, ou du XVII[e] siècle, mais comme le reflet de toute la vie d'un peuple, la manifestation de son génie propre, national, si on a surtout pour principes ceux qui résultent du bon goût, du génie de la langue et du respect qu'on lui doit; si on veut savoir quel est ce génie, qu'on veuille le consulter à sa source et le trouver dans toute sa pureté première; si on tient compte des efforts autant que des résultats acquis; si on met une improvisation au même rang qu'un morceau travaillé : on doit alors remonter aux origines, à la littérature orale, à l'ensemble de contes, légendes, chansons, proverbes, etc., aux traditions primitives.

Ce sont les annales intimes du peuple. Comme les

antiques annales écrites, elles ne sont point signées. A l'abri de l'anonyme elles ont mieux traversé les siècles; parfois, du moins en Russie jusqu'à présent, elles ont passé devant les événements historiques comme Ulysse devant le Cyclope, sans y périr. Pour la littérature écrite et cultivée, fleur de réflexion et de travail, il faut la paix et non la guerre; la littérature populaire, réfugiée au cœur même de la nation, pourrait vivre de tout temps. Le charme discret, la modestie de tous ces contes, légendes, proverbes et chansons, en ont perpétué la mémoire de bouche en bouche comme celle de certaines vertus de famille ou l'histoire simple et cachée de tel ou tel de ses membres.

Quelquefois l'histoire, selon le milieu, s'est embellie ou a pâli, image trop ancienne et oubliée. Cette poésie, comme du vin vieux, a gagné en vieillissant. Son âpreté rustique, sa capiteuse saveur peuvent paraître trop fortes à quelques-uns habitués aux douces liqueurs, aux produits frelatés d'une civilisation plus avancée, mais son étrangeté force l'indifférence, attire l'attention.

Pour celui qui aime le pittoresque, la littérature orale a les multiples détails de ses atours de paysanne; pour ceux qui fouillent dans les arcanes du passé (1), interrogent ce sphinx, elle a ses énigmes, ses documents, pour ainsi dire, ses couches géologiques. L'écrivain peut y rajeunir ses idées et son langage; il y apprend l'art de dire simplement de belles choses, d'arriver à un grand effet à la manière des enfants : par la naïveté. Celui qui aime à sonder l'âme d'un peuple et la faire vibrer pour voir le son qu'elle rend trouvera dans la littérature orale russe autant que dans certains de ses romans, le sentiment du peuple, de la nation. Dans telle de ses chansons il surprendra mieux que partout ailleurs le secret de sa souffrance. Le peuple russe a le bonheur de conserver encore ce trésor de résignation,

(1) Voir l'article de M. Dragomanof dans *Mélusine* (5 août 1886) à propos de mes *Contes russes*.

de jeunesse, de force et de gaieté, de génie, puisqu'il vient du cœur, et d'esprit bon enfant. Le moujik, alors même qu'il ne croit pas tout à fait à ce merveilleux, s'y plaît et s'y arrête. Les paysans peuvent redire entre eux les contes de fées : le respect humain, l'idée de paraître ridicule ou arriéré ne s'en mêle pas. En Russie, le jardin de la Belle au bois dormant est encore ouvert.

Sans remonter à la nuit des temps, dont on peut cependant rencontrer encore quelques survivances, la littérature orale russe naît sur les bords du Danube, patrie commune des Slaves. Cette origine explique les points de contact avec la poésie des autres peuples slaves et même avec la poésie antique de la Grèce ainsi que certaines images et expressions usitées dans les anciens monuments de cette littérature. A cette période appartiennent les sombres traditions préhistoriques sur les actions et les aventures des dieux et demi-dieux.

Après s'être séparés en tribus distinctes sur la mer Noire, le long du Dniéper et plus haut dans le Nord, les Slaves russes développent une vie particulière et cette période nous offre beaucoup de brillants hauts faits et de héros. C'est l'époque d'un terrible combat avec les forces ennemies de la nature, les monstres et les peuples mi-sauvages, où l'on rencontre des créatures qui participent à la fois de l'homme et de l'animal. A mesure que le peuple prend plus d'intérêt aux événements plus ou moins historiques, il puise de nouveaux sujets pour ses productions poétiques dans ceux qui font le plus d'impression sur son sentiment et son imagination. Alors la nature, la vie nationale, religieuse, publique et privée se reflètent dans ce miroir primitif. *L'épopée, la chanson, le conte, les proverbes, dictons, légendes,* sont les principaux monuments de cette époque éloignée. L'espace restreint de ce livre ne nous permet que de donner une idée succincte de ce vaste ensemble, même à ne le considérer qu'au point de vue

littéraire. Nous tâcherons cependant de la préciser par quelques exemples, quitte à sacrifier les développements et la critique.

L'épopée primitive russe se partage en **deux périodes** selon la physionomie des héros, des bogatyrs. Les *anciens* bogatyrs et les *jeunes* ou Kieviens, tous deux sont chantés par les *bylines*, chansons de geste, chansons du passé : de *byl*, passé.

Dans les héros anciens ou titaniques, dit L. Aksakof, la force surnaturelle a bien des traits humains, mais reste une force chaotique, élémentaire. Ce sont les éléments-paladins. Le nom d'anciens leur a été donné par rapport à ceux d'une époque plus tardive, qu'ils précèdent et dont ils diffèrent par une taille encore gigantesque et une force sans mesure tandis que les plus jeunes ressemblent davantage aux hommes. Les traditions nous nomment :

Sviatogor. Son nom rappelle l'idée de montagne : *sviatoy*, saint, *gora*, montagne. Il habite sur les saintes montagnes. La terre le supporte avec peine; la nature le fait mourir comme un être devenu élémentaire, chaotique. Un jour, dit une byline :

« Sviatogor s'habille pour aller se promener dans la rase campagne, — il selle son bon cheval — et s'en va dans la plaine unie. — Sviatogor n'a personne avec qui mesurer sa force, — sa force, cependant, passe à travers les petites veines — et (source vive) se déverse partout. — Sa force lui est à charge comme une lourde grossesse. — Et voilà que Sviatogor dit : — « Si je trouvais des anneaux — je soulèverais le monde ! » — Sviatogor en chevauchant par la steppe — se trouve devant une petite giberne jetée en travers (de la route) ; — il saisit son fouet, touche la giberne : elle ne bouge pas. — Il la pousse du doigt : elle ne remue pas. — Du haut de son cheval il la prend avec la main : il ne peut la lever. — « J'ai chevauché bien des années de par le monde, — je n'ai jamais rencontré pareille merveille — ni vu pareil prodige ! »

La petite giberne en travers du chemin — ne peut se retourner, ne bouge pas, on ne peut la soulever ! — Sviatogor descend de son bon cheval, — saisit la besace des deux mains, — la soulève plus haut que les genoux : — Mais Sviatogor s'enfonce dans la terre jusqu'aux genoux — et sur sa blanche figure ce ne sont pas des larmes, mais

du sang qui coule. — Où Sviatogor s'est enfoncé, il n'a pu s'y tenir debout, — il y a trouvé sa fin.

2. **Volkh Vseslavitsch.** — Dans la personne de ce géant et paladin, dit M. Bousslaef, s'incarne le récit sur l'origine de la rivière Volkof, ayant toutes les apparences d'un ancien mythe. Comme un être titanique, issu de la nature antique, Volkh était le fils d'un serpent (1), sa naissance produit une grande révolution sur toute la terre ; sa sagesse, sa puissance, consistait à pouvoir se métamorphoser en faucon, en loup, en taureau sauvage (aurochs) aux cornes d'or, en hermine, fourmi, brochet, de façon que toute la nature obéissait à sa puissance de devin ; au moyen de ses metamorphoses il était partout dans sa sphère — dans la forêt au milieu des bêtes, dans les airs avec les oiseaux, dans l'eau avec les poissons.

La byline nous dit :

« A travers un jardin, un jardin verdoyant, marchait, se promemait, — la jeune princesse Marthe Vseslavievna ; — une pierre la fait trébucher sur un malin serpent ; — le serpent s'enroule autour da ses bottes de maroquin, de maroquin vert, — frôle le petit bas de soie ; de sa tête frappe la blanche hanche... Et, par un clair de lune, la princesse donne naissance à un enfant, et c'est ainsi que naquit à Kief un puissant paladin, Volkh Vseslavievitsch.

« La terre humide en trembla, — le glorieux royaume Indien en fut secoué, — la mer s'agita — en signe de joie. — Toute la nature lui fit fête en se déplaçant. Une demi-heure après, le futur paladin demandait à sa mère « de l'emmaillotter dans une cuirasse d'acier ». — A quinze ans, il s'en va avec une *droujina* (2) guerroyer contre le tzar indien. Ils arrivent à une muraille infranchissable. Volch métamorphose tous ses compagnons en fourmis, et, une fois dans la ville, les change en vaillants jeunes gens tout armés : « Ma brave droujina ! — allez à travers le royaume Indien, — hachez les vieux, les jeunes, — ne laissez pas un grain ; — laissez seulement un choix, — ni plus ni moins sept mille, — petits amours (texte russe : douchenki, *petites âmes*) de roses jeunes filles. » La droujina obéit, arrive au palais, dont il fait sauter la lourde porte barricadée de

(1) A la même idée se rattachent les légendes sur Mélusine ou la Femme serpent du château de Lusignan et l'origine démoniaque de Robert-le-Diable.

(2) De *droug*, ami. Troupe de guerriers, compagnons du prince

fer d'un coup de genou; Volkh prend de ses mains blanches — le tzar renommé du royaume Indien, — Saltik Stavroulievitsch, — et lui dit ces paroles : — « Vous, tzars, on ne vous frappe pas, on ne vous condamne pas. » — Et, le saisissant, il le frappa après le plancher de briques, — il le brisa en menus morceaux. — Et alors Volkh s'assit à son tour sur le trône du tzar. Il prit pour femme la tzarine Azviakovna (d'Azvek), — la jeune Hélène Alexandrovna; — et les compagnons de la vaillante droujina — prirent pour femmes les jeunes filles. — Et... Volkh fit rouler l'or et l'argent, — et partagea les chevaux, les troupeaux de vaches, — en donna un cent à chacun de ses frères d'armes.

Volga Sviatoslavovitch. — Quand le soleil a brillé — sur ce ciel, *ce joli* ciel clair, — alors (dit la byline) naquit le jeune Volga. « Il se mit à grandir sous le regard de sa mère; — puis il eut envie d'apprendre toutes sortes d'artifices » : les transformations de Volch Vseslavitsch. L'aimable, *le caressant* Wladimir, qui résidait à Kiev — lui fit don de trois villes avec leurs paysans (habitants) : — C'étaient Gourtschevtzo, Orehovtzo (de *Orech*, noisette), Krestianovtzo (*Krestianine*, chrétien, paysan). Le jeune Volga, à la tête de sa *droujina*, partit un jour percevoir le tribut de ces villes. — Il sortit à cheval dans l'immense étendue, dans la rase campagne, — et entendit dans la plaine unie le bruit d'une charrue: — un paysan labourait dans la prairie et poussait en criant sa charrue; — les membrures du bois grinçaient, — le soc traçait des raies dans des cailloux. — Volga marcha pour atteindre le laboureur — tout un jour, du matin au soir, — avec sa vaillante droujina — sans pouvoir rejoindre le laboureur.. — Volga chevaucha une seconde journée sans apercevoir personne.

Ainsi, fait observer M. Oreste Miller, le tableau s'étend et prend des dimensions colossales : c'est comme une poétique représentation de cette plaine sans bornes dont se compose la terre russe; le laboureur la sillonne avec une force si prodigieuse, il se transporte avec tant de rapidité d'un pays à l'autre qu'on ne peut voir en lui qu'un travailleur divin, le représentant et le patron de l'agriculture en Russie.

Volga, au matin du troisième jour, rencontre enfin le laboureur : « Il laboure, pousse sa charrue en criant, — balayant d'un bord sur l'autre des rangées de terre : — S'en va-t-il dans une rangée, on ne le voit pas de l'autre; — il détourne des racines, des pierres, — les grandes pierres il les dévale en un tas... — Volga lui dit ces paroles : — « Dieu t'aide, petit laboureur! — à cultiver, à labourer, à faire œuvre de paysan, — à *rejeter comme d'un balai* les

sillons de côté et d'autre, — à détourner les racines et les pierres! » — Le petit laboureur répondit: — « J'ai besoin de l'aide de Dieu pour faire œuvre de paysan! — Vas-tu loin, Volga, où diriges-tu ta course?... — Ah! laboureur, petit laboureur! — Je me dirige sur les villes pour percevoir tribut... — Alors Volga lui dit en manière de réponse : — « Je fus il y a quelque temps à la ville, il y a trois jours, — sur ma jument isabelle, — j'en ai rapporté seulement deux sacs en cuir pleins de sel, — de quarante livres chacun. — Tous les moujiks qui y vivent sont des brigands, — ils demandent des *grosch* pour le passage; — or j'y étais allé avec mon bâton de route, — je leur en ai payé des grosch pour mon passage: — celui qui était debout, s'est assis, et celui qui était assis, s'est couché pour toujours. — Sur quoi Volga dit: — « Laboureur, petit laboureur, — viens-t'en avec moi et parmi mes camarades! » — Ce *bon* laboureur — déboucla les cordes de soie de la charrue, — détourna le cheval hors de la charrue; — ils s'assirent sur leurs bons chevaux et partirent. — Ah! Volga Sviatoslagovitsch! — j'abandonne le soc dans le sillon, — et ce n'est pas pour faire la joie du passant piéton ou cavalier, — mais pour aller défendre le moujik de la campagne. — Comment arracher le soc de la terre, — secouer la terre des rebords du soc, — et jeter la charrue derrière un buisson d'aubours? » — Volga envoie un homme, le plus fort de sa droujina, pour jeter la charrue, puis cinq hommes, cinq autres, toute sa droujina y passe : aucun ne peut bouger la charrue de place. Le laboureur la prend d'une seule main et la jette au loin derrière le buisson. Ils continuent leur route. — Volga dit : — « Petit laboureur, quel est donc ton nom; — par quel nom patronymique le rehausse-t-on? » — « Ah! Volga Sviatoslavovitsch! — cependant, je ferai pousser du seigle, et je le rangerai en gerbes, — je le rangerai en gerbes, que je charrierai à la maison, — je les charrierai à la maison, et à la maison je les battrai, — je taillerai force douves, et j'abreuverai les petits moujiks. — Et les petits se mettront à m'appeler : — Le jeune Mikouliouschka (diminutif d'amitié) Selianinovitsch! »

Mikoula est en effet, encore à présent, le héros laboureur, le héros slave par excellence, le représentant du pays, de l'élément indigène, en opposition au héros d'aventures, au héros varègue Volga, fils de Vseslaf, le représentant de la caste princière, du principe d'autorité importé du dehors. La byline ne manifeste aucune hostilité contre Volga : mais c'est à Mikoula qu'elle donne l'avantage. M. Miller a raison d'insister sur ce fait que l'épopée est la seule peut-être (avec l'épopée finlandaise du **Kalavela**) où un grand rôle hé-

roïque soit dévolu à un défricheur du sol. C'est à cela surtout qu'on reconnaît que les bylines ont été faites *par le peuple* et *pour le peuple* (1).

« Il est bien remarquable que les Slaves de la Russie méridionale, héritiers de ces Scythes d'Hérodote qui s'enorgueillissaient du surnom de *laboureurs*, aient réservé les deux places d'honneur dans leurs poèmes nationaux à deux héros de la charrue : à Mikoula, le fils du villageois, à Ilia, le fils du paysan. » Ce dernier appartient à la seconde période :

Période des jeunes héros

Ceux-ci sont plus nombreux que les anciens. Pareils au peuple à son origine, ils agissent d'abord séparément dans différentes contrées et accomplissent les mêmes exploits que Volga et Mikoula. Mais ils s'assemblent ensuite à Kiev autour du prince Vladimir, l' « aimable », le « rouge soleil », comme les chevaliers de la table ronde autour d'Arthur. Là nous ne voyons pas seulement les représentants de différentes contrées, comme **Alexis Popovitsch**, fils de Pope, de Rostov, **Dobrynia Nikititsch**, de Riazan, **Diouk Stephanovitch, Stavre**, de Tchernigof, **Pierre Pétrovitsch** de Cracovie, de Galitsch, etc., mais les représentants des diverses conditions : le pope, les boïars, les compagnons d'armes du prince, le paysan. C'est, en raccourci, l'histoire allégorique ou poétique de la nation. Ces héros ne manquent pas d'esprit chevaleresque : ils n'ont peur d'aucun danger, respectent l'ennemi vaincu, font la paix avec lui et fraternisent. Chevaliers errants, ils n'aiment pas à rester au foyer, mais en s'en allant demandent la bénédiction de leurs parents. Ils atteignent leur but par la bravoure, souvent par la ruse. Les principaux *bogatyrs jeunes* sont : **Dobrynia Nikititsch, Aléoscha**, le fils

(1) *La Russie épique*, par M. A. Rambaud. Maisonneuve, éditeur.

de Pope, **Tschourila Plenkovitsch, Diouk Stepanovitsch, Solovey Boudimirovitsch** et surtout **Ilia Mourometz**, de Mourom, le favori du peuple, le serviteur, non du souverain, mais de la terre russe. Un des principaux adversaires d'Ilia est **Solovey** (*Rossignol)* **le Brigand.** Je m'en vais avec le chanteur inconnu des bylines, vous raconter un des exploits de ce monstre, vous dire :

« *Comme quoi dans* (*Comment*, c'est ainsi que commencent beaucoup de bylines) la célèbre ville de Mourom — au bourg de Korotschaevsk — se préparait une expédition héroïque : — Ilia de Mourom Ivanovitsch revêtait (son armure), — pour aller vers la ville de résidence de Kief — par la route toute droite, — interceptée juste depuis trente ans, — à travers ces forêts de Brynsk, — à travers les boues noires de Smolensk. — Cette route avait été interceptée par Solovey le brigand. » — Ilia fait vœu de l'exterminer, demande la bénédiction de ses parents, et part sur son merveilleux coursier, qui vole plutôt qu'il ne court. Il arrive près du brigand. « En entendant le pas du cheval — et le bruit de cette expédition héroïque : — Solovey se met à siffler à la manière d'un rossignol; — puis le brigand *souffla* comme un serpent, — puis il cria comme un animal. — Sous Ilia le cheval se *raccourcit.* — Ilia Mourometz lui dit : « Oh! toi viande à loup, sac d'herbes! — tu n'as jamais été dans les cavernes en pierres blanches, — tu n'as pas été, coursier, dans les sombres forêts, — tu n'as jamais ouï le sifflement du rossignol, — le bruit du serpent, — le cri de l'animal, — le cri de fauve du taureau sauvage! » Ilia lance une flèche trempée au feu — et atteint Solovey dans l'œil droit. — Solovey *tombe en volant* du chêne humide — comme une masse sur la terre trempée. — Ilia le reçoit sur ses blanches mains, — l'attache au pommeau de sa selle, — passe la forte barrière des brigands, — et approche d'une cour d'entrée seigneuriale. — Une jeune femme l'aperçoit; — elle était rusée et *sage*, — elle court aux greniers les plus hauts. — Or la cour de Solovey était de sept verstes; — autour de la cour se dressait une haie en fer ; — chacun de ses pieux avait sur sa pointe — une tête de bogatyr. — Et la jeune femme de Solovey, — en voyant Ilia, — court des greniers dans ses *terems* (tours, gynécée russe) élevés, et réveille ses neuf fils : — « Ah! levez-vous, réveillez-vous, bons jeunes gens, — mes neuf fils, brillants faucons. — Allez dans les caves profondes, — prenez mes clefs d'or, — ouvrez mes coffrets ferrés, — prenez mon trésor en or, — portez-le au delà de la cour spacieuse, — allez à la rencontre d'un vaillant et bon jeune homme ; — vous verrez s'approcher à cheval un moujik étranger, — qui mène votre père attaché aux courroies de sa selle. » — Les fils ne veulent pas écouter leur mère. » Ils veulent se changer en noirs corbeaux, — et de leurs becs de fer, — lacérer le jeune homme... —

Ilia s'approche de la cour seigneuriale, — la jeune femme de Solovey se jette (à ses genoux), — et l'implore, se frappe (la poitrine) : — « Oh! bon et vaillant jeune homme! — prends chez nous autant de trésor qu'il t'en faut, — relâche Solovey le brigand, — ne le traîne pas à Kiev la ville. » — A peine a-t-on vu Ilia, qu'il disparaît comme un faucon avec son prisonnier. Il arrive à Kiev — au milieu de la cour princière, — saute de son bon cheval, — l'attache au poteau de chêne, — pénètre dans la claire *gridnia* (chambre du palais des Grands-Ducs et des Tzars de Russie où ils recevaient les boïars, chambre haute), — fait sa prière au Sauveur et à la Très Pure, — s'incline devant le prince et la princesse, — vers les quatre côtés. — Chez le prince Vladimir — il y avait un festin d'honneur; — et il y avait à ce festin beaucoup de princes et de boïars, — beaucoup de forts et puissants bogatyrs ; — et on présente à Ilia une coupe de vin vert (de la capacité) d'un seau et demi : — Ilia saisit d'une main — la coupe et la boit d'un souffle. — Le prince demande au héros qui il est. Ilia dit son nom, son dernier exploit, et comme le prince paraît en douter, Ilia lui annonce que Solovey est dans la cour. — Le prince descendit dans la vaste cour voir — ses exploits héroïques. — Là-dessus, princes, boïars sortirent. Ilia dit à Solovey : « Écoute-moi un peu, Solovey le brigand, vaillant jeune homme! Siffle un coup, rossignol, à la manière des rossignols, — grince, serpent, comme un serpent, — beugle, animal, comme un aurochs, — et fais plaisir au prince Vladimir. » — Solovey s'exécute. — Princes et boïars prennent peur, se traînent *à quatre pattes* de tous côtés à travers la cour, — ainsi que tous les forts et puissants paladins. — Et Solovey cause des malheurs impardonnables : — les chevaux des invités se dispersent hors de la cour — et le prince Vladimir se tient à peine vivant — avec *son âme* la princesse Apraxie. — Là-dessus l'aimable prince Vladimir dit : — « Eh! Ilia de Mourom, fils d'Ivan! — calme Solovey le brigand; — nous n'avons pas besoin de cette plaisanterie-là. »

Les chroniques, dit M. Beszonof, appellent Dobrynia l'oncle de Vladimir ; les chansons populaires, au contraire, le font parent du grand prince. L'épopée le présente sous des dehors pleins de respect, faisant remarquer la noblesse de sa naissance, sa souplesse dans les relations, la bonté dans son accueil, je ne sais quel air chevaleresque dans ses succès, sa politesse ; il sait la manière de se conduire selon les personnes à qui il s'adresse, il a de l'éducation, le respect de sa personne et des autres. « Son savoir vivre est à la fois inné et appris, » venant de la nature, de l'éducation, et de l'ex-

périence. Voici quelques passages d'une byline sur ce héros :

« Comme le bouleau se penche sous le ciel — comme l'herbe se couche — ainsi un fils s'incline devant sa mère ; — c'est le jeune Dobrynia, fils de Nikita : — Oh ! ma petite mère, (dit-il) — jeune princesse Timophéevna ! — je ne te demande ni or, ni argent, — donne-moi seulement une grande bénédiction — pour parcourir la plaine unie, — chevaucher mon bon cheval, — redresser mes puissantes épaules, — proclamer toutes mes forces, — me trouver un adversaire. — La mère lui dit : — C'est jeune, c'est vert ! — Pourquoi entreprends-tu si vite cette expédition ?... — Ce n'est pas ton rôle de m'instruire : — encore si mon bon petit père était de ce monde, — le brillant seigneur Mikita Romanovitsch, — mais il a vécu, vécu, a vieilli, vieilli — devenu archivieux, il a changé de place ! — Alors sa mère lui donna grande bénédiction — pour aller parcourir en Kosak la rase campagne. — Il tomba à ses pieds — en lui disant de ne pas l'attendre pendant six ans, cinq ans, toute une année, qu'il reviendrait à la treizième année. — A sa femme il fit ces recommandations : — « Oh ! ma jeune femme, — jeune Pamelpha Timophéevna ! — attends-moi (le texte : ne m'attends pas) à la maison pendant six ans de suite, — puis pendant cinq ans — puis encore toute une année accomplie (le texte : ronde) — il faut douze ans peut-être pour cet exploit ; — à la treizième année marie-toi si tu veux, — à un prince ou à un boïar, — ou à un hôte marchand, — ou à un petit prince tatare, — mais ne prends pas pour mari *Alexis Popovitsch — celui qui tourne les femmes en dérision — et trompe la justice.* » Après avoir attendu six ans, puis trois ans, puis un an plein la femme de Dobryna se marie et justement à Alexis Popovitsch. Dobrynia, averti par son coursier, accourt en trois heures, arrive à la vaste cour, — pousse du coude les poteaux, — qui s'ébranlent : — les portes s'ouvrent, — Il laisse son cheval sans l'attacher, — sans donner ordre à personne (de le tenir), — entre dans les salles en pierre blanche. — Dans le palais, sa chère mère, — la jeune princesse Timophéevna, prie devant l'image miraculeuse. — Dobrynia salue sa « petite mère » — en lui demandant où était sa femme — Sa mère ne le reconnaît pas ; — Oh ! bon jeune homme ! — mon enfant n'était pas ainsi : — mon enfant portait une robe latine, — tu portes une robe de *bogatyr*. — ... Dobrynia répond : « — J'ai usé, à la porter, ma robe latine, — j'ai revêtu alors cette robe de bogatyr. » — Mon enfant portait un signe : — il avait une tache de naissance au pied gauche. — Alors Dobrynia enlève vivement sa botte de maroquin, — lui montre son signe. — Sa mère le reconnaît alors, et lui annonce le mariage de sa femme. Oh ! ma chère petite mère — jeune princesse Timophéevna, — où sont mes *gousli* sonores (sorte de cithare horizontale à cinq cordes) ? — Les

goussli sonores sont sur la planchette; (la planchette qui court sur le mur, dans les izbas, le rayon) — *Chez eux* (c'est-à-dire Pamelpha et Alexis) la planchette s'est couverte de poussière, — et les *petites* cordes se sont rouillées. — Je veux aller au festin d'honneur d'Alioscha (diminutif d'Alexis). — La mère répond : — « O mon cher enfant, — jeune Dobrynia, fils de Nikita! — es-tu de force à te mesurer avec Aliochineka? — ils ont comme maître des cérémonies le prince Volodimir, — comme ami Ilia de Mourom. » — Le bon jeune homme parle à son tour — le jeune Dobrynia, fils de Nikita : — Oh! ma petite mère chérie, — j'irai au festin doucement, — tout doux, tout doux, sans faire le moindre bruit. — Il arrive au festin d'honneur, — fait sa prière devant l'image miraculeuse, — salue de tous les côtés : — Bonjour, prince Vladimir — avec « le prince nouvellement marié, — avec la princesse nouvellement mariée! (Ces trois derniers vers sont les formules de salut dans les cérémonies de mariage chez les paysans russes, dans les chansons surtout. Il n'y a que le nom de Vladimir de remplacé.) — Encore un bonjour, Ilia de Mourom (de même)... Ordonne-moi, seigneur, de prendre place ici (il y dans le texte : *d'être dans la place*, c'est l'expression de nos paysans.) — Assieds-toi, bon jeune homme, — au milieu de l'izba sur le petit banc. — On lui verse du vin vert, — six et demi d'un seau. — Qu'il reçoit d'une main — et boit d'un trait. — Le bon jeune homme n'en est pas ivre — et dit *de sa voix* : — Oh! Volodimir prince, — Volodimir prince, Ilia de Mourom! — ordonne, souverain, de jouer dans mes goussli sonores. — Joue, joue, bon jeune homme — dans tes goussli sonores! — Et Dobrynia se mit à exécuter des *fioritures* : — « Oh! vous mes goussli, ô mes goussli, mes goussli sonores! — vous êtes restés couchés six ans de suite, — et vous êtes restés couchés juste trois ans, — puis juste une année pleine, — à la dixième année vous vous êtes mis à jouer! » — Il joua un autre morceau : — « Où a-t-on vu, où a-t-on entendu, — qu'on puisse se remarier du vivant de son mari?... » — La jeune femme devine, — se lève de son siège princier — verse une coupe de vin vert, — quatre et demi de vin vert dans un seau, — le présente au bon jeune homme. — Il le prend d'une main, — le boit d'un trait — saisit la princesse par sa main droite — et dit : — Volodimir prince, Ilia Mourometz, je vous salue pour venir chez moi au banquet d'honneur... » (formule encore usitée pour inviter au repas de noces.)

Potok ou Potyk, selon l'opinion de M. Beszonof, représente le mouvement, le vagabondage, la vie nomade. C'est le bogatyr-vagabond. Un jour qu'il y avait réunion des paladins à Kief, le prince Vladimir lui dit :

« — Rends-moi un service pendant ton absence, — va-t'en (à cheval) du côté de la mer bleue, — sur les chaudes, les tranquilles

anses de rivière, — tire-moi des oies, de blancs cygnes, — de petits canards de passage — pour ma table de prince; je t'agréerai, jeune homme, jusqu'à [te donner] mon affection. — Potok Michaïlo Ivanovitsch — ne boit, le jeune homme, ni bière, ni vin; — ayant prié Dieu, il sortit. — Il s'assit vivement sur son bon coursier, — et à peine l'eut-on regardé — que le bon jeune homme franchit les grandes portes : — on ne vit qu'un tourbillon de poussière dans les champs. — Il ira à la mer bleue. — Près de la mer les oiseaux volaient en nombre sur le tortueux rivage; — Potok tire des oies, de blancs cygnes — et de petits canards de passage. — Il veut ensuite quitter la mer bleue : — contempler un peu les tranquilles anses de rivière. — Il aperçoit *une* blanche cygne : le dessus de ses plumes était tout d'or, — sa tête était enroulée d'or rouge — et *adornée* de perles rondes. —

Potok s'apprête à tuer ce cygne. La flèche est à peine partie

« que *la* blanche cygne se met à parler, — c'était Avdotiouschka Likhodéevna (ce mot vient de *lihoy,* malin.) — Toi, Potok Michaïlo Ivanovitsch! — ne tire pas sur moi, — un moment viendra où je te serai utile. — Elle sort sur le petit rivage tortueux, — se métamorphose en une amour (texte : en une âme) de rose jeune fille. — Potok Michaïlo Ivanovitsch — fiche sa lance dans la terre humide, — attache son cheval après sa lance pointue, — prend la jeune fille par ses blanches menottes — et l'embrasse sur ses lèvres douces comme le miel (texte : sucrées); — Avdotiouschka Likhodéevna — lui dit aussitôt de dolentes paroles: — Ah! Potok Michaïlo Ivanovitsch! — tu me prendras, il est vrai, pour femme, mais le premier qui mourra de nous deux — fera descendre aussitôt le survivant dans la tombe — Potok aussitôt — s'assit sur son bon coursier, — et dit cette douce parole : — Oh! Avdotia Likhodéevna! — Allons à la ville de Kiev; — on frappera pour vêpres un coup de cloche dans la cathédrale, — et toi à ce moment-là sois prête, — arrive à l'église; — nous y *recevrons* les fiançailles. »

La cygne blanche devance Potok à Kief. Sur la nouvelle de ce mariage, le prince Vladimir fait mander Potok. Le chevalier rend compte de sa mission et invite le prince à ses fiançailles.

« Les popes de la cathédrale — sont contents de cette affaire (passage récent), — font vivement le mariage, — *leur* mettent la couronne sur la tête, (cérémonie qui indique le mariage), et ils reçoivent d'eux ce serment : — le premier mort — le survivant descendra vivant dans le cercueil. — On fait ensuite le repas de noce, — un festin de

paladins; on se vante devant le prince — et s'étant attardé assez longtemps (à table) — le jour vers le soir s'assombrit, — le soleil rouge décline, — Potok se prépare à aller dormir à l'étage inférieur (*podklet,* étage inférieur d'une maison de bois); — on le mène dans la chambre à coucher, — tous les princes et les boïars se dispersent, — qui à cheval, qui à pied. — Potok n'eut pas longtemps à vivre avec sa jeune femme Avdotia : juste une année. — Elle tomba malade, Avdotia Lïkhodéevna, — un soir elle tomba malade — à minuit le mal devint très grand — au matin elle trépassa. — Elle cherchait à expérimenter ses artifices sur son mari. — Dès qu'on sonna matines, — Potok alla annoncer aux popes de la cathédrale — que sa jeune femme était morte; — les popes lui enjoignirent — de l'amener aussitôt en traîneau — à l'église, — de placer le corps sur le parvis; — et on creusa aussitôt une tombe profonde, profonde et large, — de vingt toises en profondeur, en largeur, — les popes et les diacres s'assemblèrent — avec tout le personnel de l'église, — ensevelirent le corps d'Avdotia. — Et Potok Ivanovitsch — avec son cheval et son armure de guerre — descendit dans la fosse profonde, — et on la recouvrit d'un plafond de chêne, — on y entassa le sable jaune, — et on plaça sur la tombe une croix de bois, — on laissa seulement une place pour une corde — attachée à la cloche de la cathédrale. — Et Potok resta debout — dans la tombe avec son bon coursier — du milieu de la journée au milieu de la nuit, — et pour se garder de tout péril il fit du feu, — alluma des bougies de cire vierge. — Et quand vint minuit — autour de lui se rassemblèrent une multitude de dégoûtants reptiles; — vint ensuite un autre grand serpent, — le serpent Montagne, — qui brûle et consume tout de son souffle de feu; — Potok n'avait pas peur de ces choses-là, — il prit son sabre tranchant, — tua le malin serpent, — lui coupa la tête — et de cette tête — frotta le corps d'Avdotia. — Aussitôt l'hérétique (c'est une espèce de sorcière) — s'éveille d'entre les morts. — Potok ébranle, tire avec sa ficelle le bourdon, — l'argentier du couvent l'entend, — accourt à la tombe d'Avdotia — pour voir si c'est bien là que cette corde se met en mouvement; — alors le monde orthodoxe se rassemble. — Tous s'étonnèrent — d'entendre Potock crier dans la fosse d'une voix retentissante; — on dégagea la tombe bien vite, — on y descendit de longues échelles, — on en fit sortir Potok et son bon coursier — et sa jeune femme. — On annonça la nouvelle à Vladimir — et aux popes de la cathédrale — qui les *renouvelèrent* avec de l'eau bénite, — leur ordonnèrent de vivre comme devant. — Quand Potok devint vieux, — devint vieux et *changea de place* (mourut), — alors les popes de l'église, — conformément à leur ancienne promesse, — enterrèrent Potok — et sa jeune femme. — Ils l'ensevelirent vivante avec lui dans la terre humide (il était d'usage chez les anciens Slaves d'enterrer vivante la femme avec son mari); — on lui garda une mémoire éternelle. — Tel temps, tel usage.

Les *bylines*, que nous connaissons jusqu'à présent, dit M. Bousslaev, contiennent peu de traces de l'ancienne coutume des Varègues de faire des expéditions guerrières sur les fleuves et les mers. Peut-être la byline sur **Solovey Boudimirovitsch** (dont nous donnons ci-après une version) a-t-elle conservé quelques *échos* de ces temps primitifs. Bien qu'il se nomme *hôte*, c'est-à-dire, homme de négoce, comme un pirate normand, il avait sous ses ordres toute une droujina. La description détaillée du vaisseau se ressent de cette époque éloignée, où l'imagination créatrice trouvait un aliment dans la vie guerrière des pirates :

« Haute, bien haute est la voûte céleste, — profonde, bien profonde la mer-océan ; — vaste est l'espace sur la terre, — profonds sont les abîmes du Dniepre. — Venant de la mer, de la mer bleue, — des sinuosités vertes de la mer, — de la célèbre ville Ledentsa, — de chez son tzar d'outre-mer, — accouraient à coups de rames trente vaisseaux — de l'hôte vénéré, fortuné, — du jeune rossignol, du fils de Boudimirov. — Ses vaisseaux sont joliment ornés ; — un des vaisseaux est le plus joli : — à ce vaisseau — appelé le Vaisseau-Faucon — au lieu d'yeux, on avait mis — de ci de là une pierre précieuse, — un saphir ; — en guise de sourcils on avait ajouté — une zibeline noire de Iakoutsk, — de Sibérie ; — au lieu de moustaches, on avait planté, — deux couteaux aigus d'acier ; au lieu d'oreilles on avait fiché — deux lances tatares bien affilées ; — on avait suspendu deux peaux d'hermine, — deux hermines d'hiver ; au lieu de crinière on avait ajouté — deux renards échevelés ; — au lieu de queue on avait accroché — deux ours blancs d'outre-mer ; — le nez, la poupe avait tournure de taureau sauvage, — les côtés avaient des formes d'animal. — Ils accourent (ces vaisseaux) vers la ville de Kief... — Sur le vaisseau appelé le Vaisseau-Faucon — on avait construit une cabine venissée, — dans la cabine un berceau fait d'une mâchoire de poisson, — le berceau était tendu d'un velours à ramages ; — dans le berceau était assis le beau jeune homme, — le jeune Solovey, fils de Boudimirof, — qui tenait ce discours : — « Oh ! vous hôtes matelots — et tous mes commis bien-aimés .. — Que donner en présent au prince — avec quoi lui être agréable ? — Les hôtes matelots répondirent : — Tu es un hôte célèbre et riche, — Jeune Solovey, etc. ! — Vous avez, seigneur, un trésor précieux, — quarante quarantaines de noires zibelines, — une autre quantité semblable de renards bien fournis. — Il y a, seigneur, un tapis (texte : une route) de damas, — si le tapis n'avait pas de prix, les ornements en sont *malins :* — ce sont des malices de tsarigrad, — des artifices pleins de sagesse de Jérusalem, — des inventions de

Solovey lui-même; brodés sur l'or, sur l'argent: on ne peut se fâcher d'un pareil cadeau. » — Le Faucon et les autres vaisseaux arrivent sous les murs de Kief, — jettent l'ancre, payent leur droit aux douaniers de Vladimir. (Ici la même énumération de richesses). Solovey offre ses présents au prince : les quarante quarantaines, etc. Vladimir offre au pirate de lui *louer* pour lui et sa suite « les cours princières, — les cours des boïars, — les cours des gentilshommes. » — Solovey refuse. « Donne-moi, dit-il au prince, un parcage sur une terre, — qui n'a été ni labourée, — ni remuée, — chez ta parente (nièce), souverain, — chez la jeune Zapava (ou Zabava) (1) — dans son jardin verdoyant, — près des cerisiers, des noisetiers, — laisse-moi construire une cour d'apparat. — Je réfléchirai à cela avec la princesse, répond le tzar. — Réflexion faite, il consentit. Alors Solovey dit : — Hé! mes hommes de travail! — Prenez vos hachettes d'acier, — allez au jardin de Zapava me construire une cour, etc. — Depuis le jour, très tard dans la nuit, on aurait cru entendre des pics-verts claquer dans les arbres : — c'était sa brave droujina qui travaillait. — A minuit le campement était terminé : — trois terems aux toits dorés, — trois seuils ornés de jantes, — trois en forme de treillis. — L'intérieur des terems est bien orné : — le soleil se trouve au ciel, dans le terem aussi il y a un soleil; — la lune est au ciel, elle est aussi dans le terem; — les étoiles sont au ciel, elles sont aussi dans le terem; — l'aurore est au ciel, elle est aussi dans le terem; — toutes les beautés de la voûte céleste s'y trouvent. — On sonna de bonne heure pour matines. — Zabava se réveille de son sommeil, — regarde par sa fenêtre ornée de jantes, — dans les cerisiers, les noisetiers, — dans son jardin si joli, son jardin verdoyant; — une merveille s'offrit aux yeux de Zabava : — les trois terems. — Zabava Poutiatitschna dit : — Holà! bonnes et nourrices, — et vous jolies filles de chambre! — allez voir la merveille qui m'a apparu? — Les bonnes, les petites mères — et les jolies filles de chambre répondent : — « Petite mère Sabava! — Daigne donc y aller toi-même : — ton bonheur est venu chez toi dans ta cour. » — Zabava se pare bien vite, — met sa pelisse de zibeline — le prix de la pelisse était bien de trois mille (roubles) — les boutons valaient sept mille; — elle s'en va dans son jardin, — les cerisiers, etc, — elle écoute au premier terem : — elle n'entend qu'un craquement, tout est silencieux : — c'est là que repose le trésor précieux de Solovey; — elle écoute au second terem — on y parle tout doucement, — à petit bruit; on fait une prière : — c'est la petite mère de Solovey qui prie — avec d'honorables veuves, des veuves pleines de raison. — Elle écoute au troisième terem : — dans ce terem retentit la musique. — Zabava pénètre dans l'antichambre construit de poutres et de poteaux, — fait tourner la porte sur ses gonds; — ses pieds rapides se dérobent sous elle, — elle a aperçu la merveille dans le terem : — le soleil est au ciel, etc. »

(1) Zavaba veut dire réjouissance.

Le cycle de Novgorod. — « Quand les autres Slaves de la Russie primitive, dit M. A. Rambaud, ne possédaient encore que des *gorodichtché*, forteresses en terre et en palissades au milieu des bois, ceux de l'Ilmen avaient fait de Novgorod une des plus grandes cités du Nord... Pourtant le cycle novgorodien est beaucoup moins considérable que le cycle de Kief. Au lieu de cette pléiade de bogatyrs qui forment la cour du Beau-Soleil, il ne nous présente guère que deux types : celui de Vassili Rousslaevitsch et celui de Sadko le marchand. On pourrait y ajouter celui d'Akoundine, dont la légende s'est conservée, non dans les bylines, mais dans les contes en prose, et celui de Terentichtché, le mari trompé, qui n'est qu'un héros de fabliau. »

Les bylines sur **Vassili Rousslaevitsch**, dépeignent l'antique manière de vivre de Novgorod. Au nom de ce héros l'épopée nationale rattache le souvenir de la lutte des partis novgorodiens, des deux côtés de la ville séparés par la rivière Volkov, et aussi de la lutte contre le pouvoir princier du parti du peuple et de la ville, à la tête duquel était le patricien Bousslaef.

Son père mort, le cher enfant, « Vassinka (diminutif de Vassily) se met à s'aventurer dans la rue, — à s'exercer à de légères plaisanteries; — prend-il quelqu'un par le bras, le bras se détache; celui qu'il saisit par la jambe, la jambe se détache; — celui qu'il frappe sur le dos, — s'en va contrefait. — Et les moujiks de Novgorod lui disent : — Ah! Vassili — cette hardiesse juvénile — te vaudra d'aller fermenter dans la (rivière) Volchov. »

Son humeur batailleuse ne cède que devant l'affection de sa mère.

L'espace nous manque pour donner la traduction de ce poème, que nous hésiterions à donner : l'analyse qu'en donne M. Rambaud la suit de trop près et nous renvoyons le lecteur à cet excellent travail.

La légende de **Sadko**, le riche marchand musicien, est une des plus connues. Les commerçants, dans ce temps-là, à Novgorod, étaient, paraît-il, gens de goût et de savoir, et ne méprisaient point les arts. Sadko jouait des

goussli. Il part un jour sur la mer avec trente vaisseaux, l'un était le *Vaisseau-Faucon*, c'était le sien. Arrivés au large, tous les vaisseaux semblent voler, le Faucon ne bouge pas. Sadko se souvient qu'il n'a point payé tribut au roi des mers.

Il revêt sa pelisse de zibeline, — prends ses gousslis sonores, aux bonnes cordes d'or, — il suit une route comme un échiquier — avec des dames d'or; — on le fait descendre par un escalier d'argent, — sous un dais rouge et or; Sadko le marchand, le riche hôte, descend — descend dans la mer bleue, — s'assied sur l'échiquier d'or; — et les matelots, gens loués — gens loués, partant sous les ordres de quelqu'un, — ramenèrent (à bord) l'escalier d'argent, — sous le dais rouge et or — sur le vaisseau-faucon. — Et Sadko resta sur la mer bleue, — et le vaisseau-faucon partit en mer. — ... Un temps tranquille s'éleva, — Sadko fut comme porté sur l'onde. — Sadko le marchand, le riche convive ne vit — ni montagnes, ni rivage, — mais fut porté vers une rive, — à sa grande stupéfaction. — Il sortit sur les bords escarpés, — s'en alla le long de la mer azurée, — trouva une grande izba, — une grande izba *de la largeur de tout un arbre* (qui lui servait comme de pilotis, ou bien on veut dire que les poutres dont était construite l'izba étaient entières d'un seul arbre); — il trouva la porte et entra dans l'izba. — Sur le banc était couché le tzar de la mer qui est ravi de le voir et l'invite à jouer des gousslis. Et Sadko se mit à satisfaire le tzar, — il pinça ses gousslis sonores, — et le tzar des mers commença à sauter, à danser — et il abreuva ce riche convive Sadko — de différentes boissons. — Et Sadko chancela, devint ivre, — et il s'endormit Sadko le marchand, le riche convive; — mais en songe il vit venir saint Nicolas qui lui tint ce discours : — Sadko! — brise tes cordes d'or, — jette tes gousslis sonores. — Tu as fait danser le tzar des mers; — mais la mer bleue s'est agitée — les rapides rivières ont débordé — ils font couler à fond quantité de perles, de vaisseaux — d'âmes innocentes — de ce peuple orthodoxe. — Sur quoi Sadko le marchand, le riche convive — brisa les cordes d'or, — jeta les gousslis sonores — le tzar des mers cessa de sauter, de danser : — la mer s'apaisa, — s'apaisèrent les rivières rapides. — Au matin le tzar des mers — se mit à causer à Sadko; — il veut le marier — il lui amène trente jeunes filles. — Nikolas lui fait en songe cette observation : — ... Ne prends pas la plus belle, la plus blanche, la plus rose — prends une jeune au teint brûlé, — au teint brûlé, la plus laide de toutes. — Sadko pensa, ne put arrêter sa pensée, — et prit la jeune fille au teint brûlé, — au teint brûlé, la plus laide de toutes. — Le tzar des mers — fit coucher alors Sadko à l'étage inférieur... — Sadko en sortant de son sommeil, — se trouva sous la ville de Novgorod, — le pied gauche dans la rivière de Volkof.

— Et Sadko sauta, effrayé, — regarda Novgorod, — reconnut l'église son parvis, — l'église de Nicolas de Mojaisk — fit son signe de croix. — Il vit alors, Sadko, sur la rivière Volkof — venant de la mer bleue de Khvolinsk, — sur la célèbre petite mère la rivière Volkof, — accourir à toute vitesse trente vaisseaux, — un d'eux est à Sadko même, le riche convive. — Et Sadko va à la rencontre — de ses vendeurs bien aimés. — Tous les vaisseaux se rangèrent dans le port, — les escaliers de métal sur le rivage escarpé, — et les courtiers sortirent sur le rivage escarpé — et Sadko leur fit des saluts : — Bonjour, mes courtiers bien-aimés — mes bons commis ! — Sur quoi, Sadko le marchand, le riche convive, — fit mettre dans le dépôt de douane de tous les vaisseaux — ses trésors au prix de quarante mille roubles : on mit trois jours à les regarder.

Sadko est le dernier héros de cette époque moitié mythique moitié héroïque. Les héros kiéviens commencent à pâlir devant l'aurore du christianisme. Le récit de leur disparition est pleine de mélancolie comme la fin d'une belle journée d'automne. Ecoutez la byline qui raconte *Comment les paladins disparurent de la sainte Russie :*

« On chevauchait près de la rivière de Saphate — au couchant rouge du petit soleil ; c'était sept hardis paladins russes, — sept puissants frères connus par leurs noms : — sortait à cheval Godenko Bloudovitsch — et Vassily Kasimirovitsch, — et Vassily Bousslavitsch, — sortait à cheval Ivan le fils de marchand, — sortait Aléxis Popovitsch, le jeune homme, — sortait Dobrynia le brave, — sortait le kosak géant, — le grand kosak Ilia de Mourom.

Devant eux se déroule la rase campagne, — dans ce champ se dresse un vieux chêne, — un vieux chêne se dresse, plein de soupirs. — Près de ce chêne trois routes se croisent : — la première route mène à Novgorod ; — la seconde à la ville de résidence de Kief ; — la troisième vers la mer bleue, — vers la mer bleue au loin, — cette route-là elle mène tout droit, — tout droit : on n'a qu'à suivre ; — cette route a été interceptée juste pendant trente ans, — juste trente ans et trois ans. — Les paladins s'arrêtent au carrefour, — dressent une tente en toile blanche, — laissent leurs chevaux se promener dans la rase campagne : — les chevaux se promènent sur l'herbe soyeuse et vernissée, — tondent l'herbe verte, — font cliqueter leur mors en or ; — sous la tente de toile blanche les paladins — se reposent. — Voici ce qui se passa au lever du petit soleil rouge ; — le brave Dobrynia se leva plus tôt que les autres, — se lava d'eau froide, — s'essuya d'une toile fine, — fit sa prière à l'image miraculeuse ; — et aperçut derrière la

rivière de Saphate — une tente en toile blanche — sous cette tente est couché Tatartschenok (le petit Tatare), — le méchand Tatare, un brigand, — qui ne laisse passer ni à cheval, ni à pied, — ni en véhicule aucun bon et brave jeune homme. — Dobrynia selle son fringant coursier et va défier le Tatare. Ils luttent corps à corps; — le pied droit de Dobrynia glisse, — sa main droite tremble, — et il dévale sur la terre humide : — le Tatare lui saute sur sa blanche poitrine, — fouille sa blanche poitrine, — lui prend le cœur et le foie.

Voici encore ce qui se passa au lever du soleil rouge : — Alexis Popovitsch se levait avant les autres — sortait sur la rivière Saphate, — se lavait, etc.,— quand il aperçut le cheval de Dobrynia : — le fringant cheval se tient debout, sellé et harnaché, — il se dresse le brave coursier, mais triste, — les yeux baissés vers la terre humide, — il faut croire qu'il languit après son maître — Dobrynia. Aliocha s'assied sur son bon cheval; — ... Bientôt quelque chose blanchit dans les champs, — une tente de paladin blanchit (à l'horizon) — quelque chose de bleu bleuit dans la plaine : — ce sont des épées qui parurent — quelque chose de rouge rougit dans les champs : — c'était du sang et un foie. — Aliocha s'approche de la tente blanche, — près de cette tente dort Dobrynia le brave jeune homme : — ses yeux clairs ont tourné, — ses bras vigoureux sont languissants, — dans sa poitrine le sang a figé. — Alioscha crie d'une voix retentissante : — Sors donc, méchant Tatare, — pour un combat d'honneur, pour nous insulter! — Tatartschenok répond : — O Aliocha Popovitsch! — les gens de votre race n'ont ni urbanité, ni parole : — à quoi bon veux-tu lutter avec moi! — Alioscha répond à cela : — Ne te vante pas en allant au festin, — vante-toi en en revenant! (Proverbe russe qui date peut-être de l'époque kiévienne.) — Le Tatare sort de sa tente blanche — et s'assied sur son bon cheval. Même lutte, mais l'issue est différente : — Alexis est vainqueur du Tatare... — et veut lui découdre la poitrine — et lui prendre le cœur et le foie. — Soudain on ne sait d'où paraît un noir corbeau, — qui dit d'une voix humaine : — Oh! Alexis! — écoute-moi un peu, le noir corbeau : — ne *découds* pas la poitrine au Tatare; — je descends en volant sur la mer azurée, je te rapporterai de l'eau de la mort et de l'eau de la vie; — tu aspergeras Dobrynia de l'eau qui rend la vie : — le bon jeune homme se réveillera. — Alexis écouta le corbeau et Dobrynia se leva du sommeil de la mort. — Ils abandonnèrent le Tatare.

Voici ce qui se passa encore, au lever du rouge soleil : — Ilia Mourometz se leva avant les autres, — sortit sur la rivière Saphate — se lava, etc., — et vit, par-dessus la rivière — s'apprêter pour la traverser une force armée de brigands, (de révoltés) : — cette force, le bon jeune homme ne peut en faire le tour à cheval, — un loup en courant, — le noir corbeau en volant ne peuvent en faire le tour. — Et Ilia s'écrie d'une voix retentissante : — Où êtes-vous,

puissants paladins, — braves frères *connus par vos noms!* — Les paladins accourent à cet appel, — s'assoient sur leurs bons chevaux, — se précipitent sur la force révoltée, — se mettent à la pourfendre à coups de lance, à coups de hache : — Les braves paladins n'en mettent pas tant en pièces — que leurs bons chevaux n'en foulent aux pieds ; — on se bat trois heures et trois minutes : — on taille en pièces la force impure.

Et les paladins de se vanter : — Nos puissantes épaules n'ont pas assez remué, — nos bons chevaux n'ont point assez marché, nos glaives d'acier n'ont point perdu leur tranchant. — Et Alexis Popovitsch le jeune dit : — Qu'on nous donne une force qui ne soit pas de ce monde (*d'ici*), — nous en aurons aussi bien raison, nous autres paladins! — A peine dit-il cette parole insensée, — que paraissent deux guerriers (lutteurs), — qui s'écrient d'une voix retentissante : — Luttons ensemble, paladins! — ne faites pas attention à ce que nous sommes deux et que vous êtes sept! — Les paladins ne reconnurent pas les lutteurs; — Alexis Popovitsch s'enflamma sur ces parolcs; — releva son cheval fringant — vola sur les lutteurs, — et les tailla en deux par les épaules : — Ils devinrent quatre, tous vivants. — Dobrynia le vaillant vola sur eux, — les tailla en deux : — ils devinrent huit, et tous vivants. — Ilia Mourometz vola sur eux, — les tailla en deux — ils augmentèrent du double, et tous en vie. — Tous les paladins se ruèrent sur cette force, — pour la pourfendre et la tailler : — la force grandit, grandit toujours. — Les paladins sont assaillis — ils n'en taillent pas autant — que les bons chevaux n'en foulent aux pieds : — et la force grandissait, grandissait toujours, — et s'avançait pour lutter contre les paladins. — Les paladins se battirent trois jours, — trois heures, trois minutes, — leurs puissantes épaules remuèrent suffisamment, — leurs glaives d'acier s'émoussèrent : — la force ennemie grandissait, grandissait toujours, — et s'avançait pour lutter contre les paladins. — Les paladins prirent peur — coururent dans les montagnes de pierre, — dans les sombres cavernes : — à peine un paladin accourait-il à une montagne — qu'il se pétrifiait...

A partir de ce jour-là les paladins disparurent de la sainte Russie. »

La force physique faisait place à une autre force, une force subtile : l'idée, bonne ou mauvaise, l'idée qui se multiplie et que nulle épée ne peut atteindre. Cette même idée qui avait fait périr les bogatyrs, leur fit une tombe dans l'imagination du peuple qui lui garda son culte. Nous les retrouvons plus tard dans mainte byline historique, figurant au second plan

et prêtant leurs traits aux héros de ce temps-là. Le peuple garda leur souvenir comme il a gardé jusqu'à nos jours le souvenir de son antique religion (1) et des *chansons lyriques* qui se rapportent aux **Fêtes païennes**, dont voici l'énumération :

Fête de Koliada célébrée le 24 décembre. Elle termine les *saturnalia* russes. A l'origine cette fête était consacrée à Dajbog et Peroun, devant lesquels on dansait en leur faisant des offrandes, surtout de *l'or*. Plus tard les Russes célébraient ainsi *Koliadia*, le dieu du bonheur et de l'univers. De cette fête il n'est resté que les *divertissements*, surtout ceux de Noël, *les jeux*, *divinations* auxquelles se mêlent beaucoup de *chansons*. — En voici une curieuse par le sacrifice qu'elle mentionne :

« Fais un présent, seigneur, à ceux qui célèbrent la koliada, — notre *koliada* n'est pas d'un rouble, ni d'un demi-rouble, — mais en tout un demi-altyne (2). — Au delà de la rivière, au delà de la prompte rivière — oh! Kolioudka, oh! Kolioudka! — les forêts se dressent ensommeillées, — dans ces forêts des feux brûlent, — brûlent de grands feux; — autour des feux se dressent des bancs, — des bancs se dressent en chêne ; — sur ces bancs sont assis de bons jeunes gens, — de bons jeunes gens, de belles jeunes filles — qui chantent des chansons en l'honneur de Koliada. — Oh! Kolioudka, Kolioudka. — Au milieu d'eux est assis un vieillard, — il aiguise son couteau d'acier, — un chaudron brûlant est en train de bouillir, — à côté du chaudron se tient un bouc ; — on veut égorger le bouc. — Oh! Kolioudka! oh! Kolioudka! — toi frère, Petit-Ivan, — sors donc, saute! — Je serais heureux de sauter dehors, — mais la pierre brûlante — attire vers le chaudron — les sables jaunes — m'ont rongé le cœur. — Oh! Kolioudka, oh! Kolioudka! »

Le **Semic**. L'antique fête du Semic ou des semailles était célébrée en l'honneur de Tour ou Priape, à peu près aux calendes de mai. Il y régnait la même licence qu'aux *ludi floreales* de Rome. Le Semic moderne n'est qu'un écho de cette fête, atténué par le temps et le chris-

(1) La religion des Russes avant le christianisme semble être une sorte de *dualisme* comme chez les Persans : elle personnifie les forces ennemies de la nature en dieux sombres (*noirs*) et en dieux *blancs*.

(2) Trois kopecks.

tianisme. Le jeudi avant notre fête de la Pentecôte, appelée en Russie Troitsa (la Trinité) commencent les divertissements du Semic. Ils se terminent le lundi. On chante encore dans un jeu une chanson qui s'y rapporte :

« Nous avons semé, nous avons semé le millet ; — Oh ! Did, Lado, nous avons semé ! nous avons semé ! — Et nous, nous foulerons le millet, le millet ; — oh ! Did, Lado, nous le foulerons ! — Avec quoi donc le foulerez-vous ? — Oh ! Did, Lado, le foulerez-vous (*bis*) ? — Mais nous lâcherons des chevaux dans votre champ ; — oh ! Did, Lado, nous lâcherons, etc. — Et nous les attraperons ; — oh ! Did, Lado, nous les attraperons (*bis*). — Et qu'avez-vous pour les attraper ? — Oh ! Did, Lado, etc. — Un lacet de soie, un lacet ; — oh ! Did, Lado, un lacet ; — et nous, nous délivrerons les chevaux à prix d'argent, nous les achèterons ! — Et avec quoi les achèterez-vous, les achèterez-vous ? — Oh ! Did, Lado, etc. — Mais nous donnerons cent roubles, cent roubles (variante moderne) ; — oh ! Did, Lado, etc. — Nous n'en avons pas besoin de mille ; — oh ! Did, Lado, de mille... — Et qu'avez-vous besoin, besoin ? — Oh ! Did, Lado, qu'avez-vous, etc. — Il nous faut une jeune fille, une jeune fille ; — oh ! Did, Lado, une jeune fille ; — oh ! Did, Lado, une jeune fille ; — notre compagnie en sera diminuée ; — oh ! Did, etc. — La nôtre en augmentera. »

La fête de Semic est aussi la fête des *Roussalki*, des ondines russes, redoutables créatures ; elle se célébrait la huitaine semaine de Pâques. Voici une chanson que chantait, dit-on, une de ces habitantes des eaux à une jeune fille tombée dans ses mains :

« Ecoute-moi un peu, rose *bachelette* (seul mot qui rende le mot russe) ! — Je te propose trois devinettes : — si tu les devines, je te laisserai aller chez ton père, — si tu ne devines pas, je te prendrai chez moi. — Qu'est-ce qui croît sans racine ? — Qu'est-ce qui court sans frein ? — Qu'est-ce qui pousse sans donner de fleur ? — La pierre croît sans racine ; — l'eau court sans frein ; — la fougère pousse sans donner de fleur ! — La jeune fille n'a pas deviné la devinette ; — la petite roussalka l'a emportée dans ses caresses. »

Les *ondines*, qui sont aussi des génies forestiers, ont également leur part dans la fête d'Ivan **Koupala** (Saint-Jean), le 24 juin. Dans le paganisme, Koupalo était le dieu des fruits de la terre, et on le célébrait le 24 et 29 juillet, le jour des moissons. Aujourd'hui encore on

allume des feux de joie par-dessus lesquels on saute, on plante en terre un arbre enrubané, autour duquel on danse. On chante, *entre autres* chansons :

« Chez le seigneur Ivan au milieu de la cour — se dressait un rameau, — sur le rameau des lumières flambaient; — de ce rameau une goutte est tombée, — il s'est fait un lac; — dans le lac le dieu lui-même se baignait — avec les enfants, les petits-enfants. »

Il y a encore les fêtes de **Iarilo**, le dieu du printemps, de la virilité ; la Saint-Pierre, le *Semionof diène*, le jour de Siméon ou le **Babié Leto**, l'été de la vieille femme, au mois de septembre ; **Grassnaïa Gorka**, le lundi qui suit la Quasimodo, *la montagne rouge*, où l'on célèbre le retour du printemps (la déesse Lado), et le lever du soleil printanier ; les fêtes chrétiennes de Noël, de Pâques, de l'Epiphanie, de la Saint-Georges : le **Jour des Souvenirs**, c'est-à-dire le jour des Morts ; bien d'autres encore. Cette énumération peut donner l'idée du nombre *de chansons* qui s'y rattachent et qu'on chante dans les *chorovods*, les chœurs, les danses orbiculaires (1). Le peuple russe chante beaucoup dans sa tristesse comme dans sa joie. Il vit d'harmonie. Il accompagne de chansons tout le cours de son existence et ses moindres travaux. Il a gardé ses chansons les plus anciennes, chemin faisant il en a inventé d'autres : le temps les a un peu altérées. Elles sont difficiles à classer par ordre chronologique, à moins qu'elles ne soient *historiques*. On peut les classer par genre : chansons rituelles (comme celles que nous avons citées), chansons de chœurs, ou de jeux, chansons de mœurs, chansons de famille, dialoguées, de réunion, facétieuses chansons ; des champs, chansons des rues, d'anniversaire, de danse, de fiançailles ; berceuses, chansons facétieuses, chansons militaires, chansons d'enterrement. On peut en multiplier les exemples. L'espace de ce livre nous oblige à nous restreindre. Une profonde rêverie, où

(1) Voir mon article dans la *Revue des Traditions populaires* du mois d'octobre.

une grande vivacité : tels en sont les principaux caractères. Une des plus anciennes est, assurément, celle de *Slava*, gloire !

« Gloire au Dieu dans le ciel, — gloire ! — A notre souverain sur cette terre — gloire ! — Que notre souverain ne vieillisse pas, — gloire ! — Que sa robe à fleurs ne s'use pas, — gloire ! — Que ses bons chevaux ne se fatiguent pas, — gloire ! — Que ses fidèles serviteurs ne changent pas, — gloire ! — Que la vérité soit sur la Russie, — gloire ! — plus claire que le soleil, — gloire ! — Que le trésor du tzar — gloire ! — soit à jamais bien rempli, — gloire ! — Que par les grands fleuves, — gloire ! — sa renommée vienne jusqu'à la mer, — gloire ! — par les petites rivières jusqu'aux moulins, — gloire ! — Et cette chanson c'est au pain que nous la chantons, — gloire ! — Nous chantons le pain, au pain nous rendons honneur — gloire ! — Pour la tranquillité des vieilles gens, — gloire ! — et que les jeunes gens l'entendent ! »

Autre exemple :

« Un maréchal ferrant sort de sa forge, — gloire ! — Il porte trois marteaux, — gloire ! — Maréchal, maréchal, forge-moi une couronne, — gloire ! — Forge-moi une couronne et d'or et bien neuve — gloire ! — Des restes tu feras un anneau d'argent, — gloire ! — des déchets une épingle — gloire ! — Cette couronne servira pour me couronner (c'est-à-dire célébrer le mariage) — gloire ! — l'anneau pour me fiancer, — gloire ! — l'épingle pour agrafer mon mouchoir — gloire ! »

L'épopée a aussi son reflet dans les chansons. Voyez comme le péuple chante ses héros inconnus :

« Le brouillard est tombé sur la mer azurée, — la cruelle tristesse dans le cœur agité ; — le brouillard ne disparaît pas de la mer azurée, — à plus forte raison la tristesse ne sortira pas du cœur. — Ce n'est pas une étoile qui brille au loin dans la rase campagne, — c'est la fumée d'un petit feu tout petit ; — près du feu est étendu un tapis de soie, — sur le tapis gît un vaillant et bon jeune homme, — qui presse de son mouchoir une blessure mortelle, — il arrête le sang juvénil, le sang brûlant ; — à côté du jeune homme se tient son bon cheval, — qui frappe de son sabot *la mère*, — la terre humide, — comme s'il voulait dire un mot à son maître : — lève-toi, lève-toi, vaillant et bon jeune homme ! — Assieds-toi sur moi, ton serviteur ; — je mènerai le bon jeune homme sur la terre natale, — chez son père, sa mère qui l'a enfanté, la tribu dont il fait partie, — ses petits enfants, sa jeune femme ! — Là-dessus le jeune homme ne fait qu'un soupir ; — le vaillant guerrier soulève sa forte poitrine, —

laisse retomber ses blanches mains; — sa plaie mortelle s'est rouverte, — son sang brûlant a jailli en ruisseau; — le bon jeune homme dit à son cheval : — Ah! mon coursier, mon coursier, mon cheval fidèle! — tu es un compagnon sur le champ de bataille, — mon bon collaborateur au service du tsar! — Dis à ma jeune veuve, — que je me suis fiancé à une autre femme, — que pour elle j'ai pris toute la plaine unie; — le sable affilé nous a fiancés, — la flèche trempée nous a couchés. »

A ne considérer qu'un chapitre dans les *chansons*, celui de l'amour et du mariage, voici quelques exemples :

« Ah! tu es mon gentil (dit une jeune fille à son bien-aimé), mon tout joli chéri! — Pourquoi te vanter de moi? — Tu me combles d'éloges, — tu vantes ma natte blonde... — Ma natte blonde — plaît à toute la ville, — elle est pour les jeunes gens un sujet de dépit, — pour les vieux un objet de soupirs; — pour les jeunes filles une cause de pleurs. »

Peut-on en quelques mots et d'une façon plus simple exprimer mieux la coquetterie féminine? La passion poussée jusqu'aux limites du désespoir est parfaitement rendue dans les versets suivants :

« Mon amie, ne reste pas assise tard le soir; — ne brûle pas de bougies de cire blanche (naturelle), — ne m'attends pas jusqu'à minuit! — Las! ils sont passés, passés nos jours ensoleillés, — nos joies, un vent d'orage les a emportées, — et les a dispersées par la rase campagne!... — Ainsi en a décidé mon père, — ma mère aussi m'a ordonné de prendre une autre femme... — Il ne brûle pas au ciel deux soleils, — il ne brille pas deux lunes : — il n'est pas donné d'aimer par deux fois au bon jeune homme! — Mais je ne désobéirai pas à mon petit père, — j'obéirai à ma petite mère : — je me fiancerai à une autre femme, — à une autre femme, — (elle s'appelle) la mort subite... —

La rose jeune fille a fondu en larmes, — à travers ses larmes, elle parle ainsi : — Ah! mon chéri, toi que je ne puis me rassasier d regarder (un seul mot en russe, très employé)! — Je ne peux vivre sur la terre ensoleillée — sans toi, mon espérance! — La colombe n'a pas deux pigeons, — le cygne n'aime pas deux cygnes, — je n'aurai pas deux amis chéris!... —

Elle ne reste pas assise tard dans la soirée, — sa bougie de cire vierge brûle cependant; — sur la table est posé un cercueil de chêne tout neuf : — dans le cercueil gît la rose jeune fille. »

Voici une leçon de prévoyance :

Machinka se promenait à travers le bocage, — elle a perdu son anneau de la main droite; — de ce chagrin, par dépit elle mit le feu au bosquet; — brûle, brûle, bocage, brûle, verdure! — Tout, souches, racines, tout dehors, brûlez, — tous les petits oiseaux, tous, volez dehors! — Un seul, un jeune rossignol est resté dans le bosquet. — Une *kokouschka* (coucou) amère arriva à tire-d'aile vers le rossignol, — tança, gronda le jeune rossignol : — « Toi, tu es un imbécile, un insensé, rossignolet! — Tu ne sais, rossignol, que chanter des chansons, — tu ne sais pas, rossignolet, — tu ne sais pas, rossignolet, tresser un nid chaud; — tresse donc un nid dans la vallée sur un buisson d'aubours! — Que personne ne puisse détruire ton nid, — ni disperser tes petits enfants. »

Une mère adresse ces paroles à sa fille qui devient fiancée :

« Qu'as-tu, qu'as-tu, mer aux flots bleus, — tu restes calme sans un mouvement? — Qu'as-tu, qu'as-tu, petit bouleau, — tu te dresses sans te balancer? — Qu'as-tu, qu'as-tu, rose jeune fille (fiancée), — tu restes assise sans faire un sourire? — ... »

Une autre chanson dit :

« Il n'y avait point de vent, tout à coup il a *fleuré*, — je n'attendais pas de convives, tout à coup ils ont afflué (arrivés *en voiture :* un seul mot en russe); — la maison est pleine de chevaux noirs, — les chambres sont pleines de roses jeunes filles. — Le seuil neuf a craqué (sous leurs pas), — s'est couvert de nombreuses petites fentes. — La jeune âme, Variouscha (diminutif de Barbe), s'est répandue en larmes, — sa mère la tranquillise : « Ne pleure pas, ne pleure, mon âme, ma Variouscha, — je te ferai construire un seuil nouveau, — avec de nombreuses et menues fentes! — (La fiancée) a brisé une coupe d'or — ornée d'une précieuse pierre d'azur : — ne pleure pas, ne pleure pas, ma Variouscha, — je t'achèterai une coupe d'or — ornée d'une pierre précieuse d'azur! » —

Pourquoi ces consolations? Pourquoi cette tristesse? Je ne connais pas une seule chanson de fiançailles qui fût vraiment gaie. Cela tient-il à la condition très precaire, faite à la femme dans l'antiquité, à l'influence tatare? Toujours est-il que voici ce qui se chante presque toujours :

« Le rouge soleil roule d'un endroit à l'autre, — l'étoile roule

de même; — derrière un nuage l'étoile a filé — loin de la lune brillante. — Notre jeune fille a passé — d'une chambrée à l'autre, — de notre salle à manger dans une nouvelle; — ayant passé, elle est devenue songeuse — et devenue songeuse, elle a pleuré — disant dans les larmes : — mon souverain, mon cher petit père, — ne peut-on pas faire en sorte — de ne pas me livrer, moi jeune fille? »

« Claire lune (lune est du masculin en russe), cher petit père! — rouge petit soleil, ma chère petite mère! — ne battez pas vos pans d'habits l'un contre l'autre; — ne frappez pas le gâteau après le gâteau, — ne m'accablez pas de coups, moi, pauvre, — ne me livrez pas, moi triste (jeune fille), — à une contrée étrangère et lointaine, — à un père étranger, à une mère étrangère. — Voyez comme ces parents étrangers — sont sans pitié, monstrueux : — sans (l'aide du) feu leurs cœurs s'enflamment, — sans (l'aide de) paille leur colère prend feu; — je resterai assise chez eux, pauvre fille, — au bout de la table de chêne, — je regarderai (dans le vide, à la manière russe) jusqu'à la fatigue, puis je pleurerai. »

« Ma petite mère m'a donnée au loin en mariage, — ma petite mère voulait souvent venir (me voir) *en voiture*, — venir souvent, me faire une longue visite. — L'été se passe — pas de petite mère; — un autre se passe : — ma châtelaine n'est point là; — un troisième touche à sa fin : — ma petite mère arrive. — Ma petite mère ne me reconnaît pas : — Qu'est-ce que cette femme âgée? Quelle est cette vieille femme? — Je ne suis pas une femme âgée, encore moins une vieille, — je suis, petite mère, ton enfant chéri. — Qu'est devenu ton blanc corps? — Que sont devenues tes couleurs vermeilles? — Le blanc corps est après la tresse (le fouet) de soie, — les couleurs vermeilles sur ma main droite : — un coup de fouet — diminue le corps, — un soufflet — ôte l'incarnat. »

Quelquefois ce chagrin prend un côté de sarcasme.

« On a donné en mariage une jeune fille — dans une contrée étrangère et lointaine — dans une famille inconnue — dans une izba non couverte (inhospitalière) : — il y a un beau-père, il y a une belle-mère, — il y a trois beaux-frères, — il y a trois belles-sœurs, — et trois tantes... — Le beau-père dit : — On nous amène une ourse... — Et la belle-mère dit : — On nous amène une anthropophage... — Les beaux-frères disent : — On nous amène une femme qui ne sait pas filer... — Les belles-sœurs disent : — On nous amène une fille qui ne sait pas coudre... — Et les tantes debout répètent la même chose... —

Seigneur, toi mon petit père, permets — de faire le tour de la

chambrette (dit la jeune fille), de dire mon mot : — L'ourse, beau petit père, — est dans la sombre forêt!... — L'anthropophage, belle mère, petite mère, — est dans la forêt humide... — Vous, mes beaux-frères, mes faucons : — vos femmes sont comme m'avez appelée... — Vous, belles-sœurs, vous êtes des moulinets, — il faut vous mêmes vous marier!... — Quant à vous, tantes, vous êtes mes colombes! — Il faut vous placer sur le seuil, — vous placer sur le seuil... — et dans vos trois nuques (vous donner un coup à vous envoyer) jusqu'à la porte cochère... »

« Ah! si les fleurs poussaient sans craindre les gelées, — et si en hiver les fleurs fleurissaient : — Ah! si sur moi ne tombait pas la tristesse, — je ne me chagrinerais de rien, — je ne resterais pas assise, accoudée. — Je ne regarderais pas dans la rase campagne!... — Et je dirais à mon père : — Ne me donne pas, petit père, en mariage, — ne me donne pas, seigneur, à un homme qui n'est pas mon égal; — ne vise pas à une grande richesse, — ne fais pas attention à de hauts édifices... — Ce n'est pas avec les domaines qu'on doit vivre, — c'est avec l'homme; — ce n'est pas avec la richesse, — c'est avec la prudence. »

Comme en Corse (1), on voit encore en Russie dans certains villages, l'usage de pleurer les morts et de rendre sa douleur dans une espèce de complainte traditionnelle ou improvisée (2). Tantôt s'est une sorte d'imprécation qui, par ses paroles, rappelle quelque rit sacré, quelque croyance anté-chrétienne, tantôt un cri du cœur court, simple et poignant comme tout vrai regret. Ecoutez une jeune fille se lamenter sur le corps de son père (3) :

Venant du côté de l'orient — se sont élevés des vents de tempête — avec du tonnerre et des bruits, — des éclairs qui consument; — est tombée, tombée du ciel une étoile — (le tout) sur la tombe du petit père... — Brise donc en deux, flèche d'éclair, — la mère, la terre humide! — Disperse-toi, tombe en ruines, mère-terre, — sur les quatre points cardinaux! — Ouvre-toi, planche du cercueil! — Découvrez-vous, linceuls blancs, — jusqu'au cœur. — Ouvrez-vous, douces lèvres! — Change-toi, mon cher petit père, — en brillant

(1) Voyez les *Voceri Corses*, par Frédéric Ortoli. E. Leroux, éditeur.
(2) Je n'oublierai jamais l'effet que me produisit à l'audition une de ces complaintes que nous dit le savant M. Bladé.
(3) Traduit du russe du travail de M. Zabyline : *le Peuple russe*.

faucon de passage! — Descends sur la mer aux flots bleus, — sur la mer azurée, sur celle de Chvalinski; — lave, cher petit père, — la rouille de ta blanche figure; — arrive à tire-d'aile, mon petit père, — sur le haut de ton terem élevé, — sur le tertre qui entoure l'izba, sous ta fenêtre, — et écoute, cher petit père, — le chagrin de nos navrantes petites chansons.

Voyez le chagrin de cette pauvre vieille pleurant son mari :

En qui, mon cher ami, t'es-tu confié? — Sur qui donc as-tu compté? — Tu me laisses, moi, amer chagrin, — sans ton chaud petit nid!... — Personne, amer chagrin, — n'a pour moi une parole caressante, — personne pour me dire un mot affable. — Je n'ai plus, moi, amer chagrin, — ni famille, ni tribut, — personne pour me fournir à boire, à manger... — Je reste, moi, amer chagrin, — vieille, archivieille, — seule dans l'isolement. — Travailler?... Je n'en ai plus la force. — Je n'ai ni famille, ni tribu; — personne avec qui *penser une pensée* (expression russe); — personne à qui dire un mot : — je n'ai plus de confident...

Cette ampleur, cette poésie se retrouvent dans les conjurations. Voici celle d'une mère conjurant son chagrin au départ de son enfant bien-aimé. Quel amour! quelle inquiétude! les mères seules peuvent témoigner pareilles tendresses :

« Je me suis répandue en sanglots, moi mère, servante une telle (le nom), dans le haut terem de mes parents, dès l'aube rouge du matin, les regards plongeant dans les champs, au départ (le mot russe dit *coucher*, dans le sens de *coucher de soleil*) de mon petit enfant *qu'on ne peut se rassasier de regarder* (un seul mot, un adjectif très usité), de mon brillant petit soleil, *un tel*. Je suis restée assise jusqu'au crépuscule le plus avancé du soir, jusqu'à la rosée humide, dans le chagrin, dans le malheur. Je n'ai point pris plaisir à mon obsession, mais l'idée m'est venue de conjurer cette tristesse maligne, cette *tristesse de cercueil*. Je me suis en allée dans la rase campagne, j'ai pris la coupe de l'hyménée, j'ai sorti le flambeau des fiançailles, j'ai *atteint* le tapis des fiançailles (le *plate*, carré de soie qu'on étend sous les pieds des fiancés pendant la cérémonie du mariage), j'ai puisé de l'eau dans la source glacée au delà des montagnes. Je me suis posée au milieu de la forêt dormante, je me suis entourée d'un cercle fictif, et j'ai dit d'une voix retentissante :

Je conjure mon petit enfant bien-aimé (ici l'adjectif dont j'ai parlé plus haut), un tel, au-dessus de la coupe du mariage, de l'eau fraîche, du tapis des fiançailles, de la robe des fiançailles, du flambeau de

l'hyménée. Je lave le visage propret de mon petit-enfant, j'essuie du tapis de mariage ses lèvres douces comme le miel, ses yeux clairs, son front pensif, ses joues rouges, j'éclaire du flambeau des fiançailles son caphetan de fête (sorte de justaucorps), son bonnet de zibeline, sa ceinture ornementée, ses souliers brodés, ses boucles blondes, son visage de vaillant gars, sa prestance hardie. Sois, mon enfant qu'on ne peut se rassasier de voir, plus brillant que le soleil étincelant, plus beau qu'un jour de printemps, plus clair que l'eau de source, plus blanc que la blanche cire, plus ferme que la pierre de feu d'Alatyr (pierre merveilleuse qui se trouve au milieu de l'Océan). J'écarte de toi : le diable effrayant, je chasse le tourbillon de tempête, je t'éloigne du démon cyclope, du domovoy étranger (un des dieux lares russes, génie de la maison; *dom* : maison), de la sorcière de Kiev (quelque sorcière célèbre, dont en a perdu le nom, mais qui revient dans toutes les conjurations; Kiev a de tout temps été célèbre par ses sorcières et sorciers), de sa méchante sœur de Mourom, de l'ondine qui cligne des yeux, de la Baba-taga trois fois maudite, du serpent volant qui souffle la flamme; je t'écarte d'un geste du corbeau qui prédit, de la corneille croassante, je te mets à l'abri du Kastschey — le dévorant, du rusé magicien (russe : l'homme au livre noir), du jeteur de sort qui conjure, du sorcier enragé, du *remegeu* (1) aveugle, de la vieille voyante. Et sois, mon petit enfant, par ma ferme parole, dans la nuit et à minuit, à l'heure et à la demie, sur la route et dans le sentier, dans le sommeil et le réveil, à couvert de la force ennemie, des esprits impurs, gardé de la mort subite, du chagrin, du malheur, préservé sur l'eau du naufrage, couvert dans le feu contre les brûlures. Et vienne l'heure de la mort, souviens-toi alors, mon petit enfant, de mon amour caressant, de notre pain et sel (signe d'hospitalité, foyer) fastueux, reviens sur la bonne terre natale, touche-la de ton front sept fois sept, fais tes adieux à tes parents et aux gens de ton sang, tombe vers la terre humide et endors-toi d'un doux sommeil, sans réveil.

Et que ma parole soit plus forte que l'eau, plus haute que les montagnes, plus pesante que l'or, plus ferme que la pierre de feu Alatyr, plus puissante qu'un bogatyr (paladin). Et celui à qui l'idée viendra de le tromper et de le lier par quelque serment inconsidéré, qu'il disparaisse par delà les monts Ararat, dans des abîmes sans fin, dans le goudron bouillant, dans le feu qui consume. Et que ses tromperies, les serments qu'il lui proposera tournent contre lui-même.

On vient de voir défiler presque tout le monde merveilleux du *conte* russe. Pour donner une idée plus

(1) Voyez *la Jeune France*, octobre 1884, les Prières populaires, par Gabriel Vicaire.

précise de sa forme et de son style, nous citons l'exemple suivant :

LA REINE GRENOUILLE (1).

Dans je ne sais quelle province de je ne sais quel pays vivaient un Tzar et une Tzarine. Le Tzar avait trois fils tous jeunes, bons à marier, et si braves que ni la plume ni la parole ne sauraient en donner l'idée. Un jour le Tzar leur adressa ce discours :

— Mes chers enfants, prenez chacun une flèche ; tendez vos arcs résistants ; lancez votre flèche chacun dans une direction différente ; là où elle tombera, prenez femme.

L'aîné lance sa flèche, elle tombe dans la cour d'un boïar russe, droit devant le *terem* (2) des jeunes filles. Le second tire : la flèche vole et s'arrête dans la cour d'un marchand, au bord d'un élégant perron. Sur ce perron se tenait un amour de jeune fille, enfant de bourgeois. Le frère cadet bande son arc : la flèche tombe dans un marais vaseux, et une grenouille coassante la saisit au vol. Ivan Tzarevitsch s'écrie :

— Comment prendre une grenouille pour femme ? *Kvakouschka* (3) n'est pas digne de moi.

— Prends-la, répond le Tzar ; il faut croire que c'est là ton destin.

Donc les tzarevitschs prennent femme : l'aîné prend la fille du boïar, le second la fille du marchand, et Ivan Tzarevitsch la grenouille coassante.

Le Tzar les mande et leur donne cet ordre :

— Que vos femmes me cuisent pour demain un pain tendre et blanc !

Ivan Tzarevitsch s'en retourne dans son palais sans joie, laissant tomber sa tête découragée plus bas que les épaules.

— Kva-kva ! Ivan Tzarevitsch, pourquoi es-tu devenu si triste ? lui demande la grenouille. Aurais-tu par hasard ouï de ton père quelque parole blessante ?

— Comment ne pas se désoler ? Mon seigneur et père t'ordonne de préparer pour demain un pain tendre et blanc.

— Ne t'afflige pas, Tzarevitsch ; couche-toi seulement pour dormir et te reposer ; le matin est plus avisé que le soir.

Le Tzarevitsch couché, Kvakouschka rejette sa peau de grenouille et revêt la gracieuse forme de jeune fille, celle de Vasilissa l'Enchanteresse. Elle sort ainsi sur le balcon de bois peint, et se met à crier d'une voix forte :

(1) Extrait de notre ouvrage : *Contes russes,* traduits et illustrés. Ernest Leroux, éditeur.
(2) *Terem* veut dire tour. C'est le *gynécée* du moyen âge.
(3) *Kvakouschka* veut dire la coassante.

— Mères nourrices! rassemblez-vous, mettez-vous à l'œuvre, préparez-moi un pain tendre et blanc, tel que j'en ai mangé chez mon vénérable père.

Au matin, Ivan Tzarevitsch se réveille; chez la Kvakouschka depuis longtemps le pain était prêt, et tellement parfait qu'on ne peut s'en faire une idée, ni se le figurer; il était tel qu'il n'y en a jamais eu que dans les contes. Ce pain était orné de toutes sortes d'artifices; sur les côtés on voyait des villes royales avec des remparts. Le Tzar remercie Ivan Tzarevitsch de ce pain, et sur-le-champ donne cet ordre à ses trois fils :

— Que vos femmes me tissent en une nuit chacune un tapis.

Ivan Tzarevitsch s'en retourne sans joie, laissant tomber sa tête découragée plus bas que ses épaules.

— Kva-kva! Ivan Tzarevitsch, pourquoi te vois-je si triste? Aurais-tu ouï de ton père une parole blessante?

— Comment ne pas se désoler? Mon seigneur et père t'ordonne de tisser en une nuit un tapis de soie.

— Ne t'afflige pas, Tzarevitsch! couche-toi seulement pour dormir et te reposer; le matin est plus avisé que le soir.

Le Tzarevitsch couché, Kvakouschka rejette sa peau de grenouille et revêt la gracieuse forme de jeune fille, celle de Vasilissa l'Enchanteresse. Elle sort ainsi sur le perron de bois peint, et se met à crier d'une voix forte :

— Mères nourrices! rassemblez-vous, préparez-vous à tisser un tapis de soie semblable à celui sur lequel je siégeais chez mon vénérable père.

Aussitôt fait que dit. Au matin Ivan Tzarevitsch se réveille. Depuis longtemps chez la Kvakouschka le tapis était prêt, et c'était un tapis tel qu'on ne peut s'en faire une idée, ni se le figurer; une merveille comme il n'y en a jamais eu que dans les contes. Il était orné d'or, d'argent, d'habiles broderies. Le Tzar remercie pour le tapis, et sur-le-champ donne un nouvel ordre : les trois tzarevitschs devaient se présenter avec leurs femmes. De nouveau Ivan Tzarevitsch s'en retourne laissant tomber sa tête découragée plus bas que les épaules.

— Kva-kva! Ivan Tzarevitsch, pourquoi t'attrister? Aurais-tu ouï de ton père une parole blessante?

— Comment ne pas se désoler? Mon seigneur et père m'a ordonné de paraitre avec toi devant lui : comment te montrer au milieu des hommes?

— Ne te chagrine pas, Tzarevitsch! rends-toi seul à l'invitation du Tzar, et moi je viendrai après toi. Quand tu entendras un roulement retentissant, tu diras : c'est ma petite grenouille qui arrive en voiture dans une petite boite.

Les frères aînés se présentent pour se montrer avec leurs femmes qui sont richement vêtues et brillamment parées. Ils se rient d'Ivan Tzarevitsch.

— Eh bien! frère, tu es donc venu sans ta femme! Tu aurais dû l'apporter, ne fût-ce que dans un mouchoir! Mais où as-tu donc déniché une pareille beauté? Sans doute il t'a fallu faire tout le marais?

Tout à coup s'élève un roulement retentissant. Tout le palais en tremble; les hôtes en sont frappés d'épouvante; ils sursautent sur leurs sièges et demeurent interdits. Mais Ivan Tzarevitsch dit :

— N'ayez crainte, mes seigneurs! c'est ma petite grenouille qui arrive en voiture dans une petite boîte.

Et l'on voit s'approcher comme en volant et s'arrêter devant le perron une calèche en or, attelée de six chevaux. Il en sort Vasilissa l'Enchanteresse, si éblouissante de beauté qu'on ne peut ni s'en faire une idée, ni se le figurer; une beauté comme on n'en a jamais vu que dans les contes. Elle prend Ivan Tzarevitsch par la main et le conduit devant les dressoirs de chêne et les nappes de toile damassée. Les convives se mettent à boire et à se gaudir. Vasilissa l'Enchanteresse boit dans son verre et vide le reste dans sa manche gauche. Elle met la dent au cygne et cache les petits os dans sa manche droite. Les femmes des frères aînés ont vu ces artifices et s'empressent de se livrer à la même opération. Vasilissa l'Enchanteresse entre ensuite dans la danse avec Ivan Tzarevitsch; elle étend la main gauche... il se fait un lac; elle étend la main droite... et sur l'eau des cygnes blancs se mettent à nager. A cette merveille les hôtes sont stupéfaits. Mais alors les autres femmes s'avancent pour danser, étendent leurs mains gauches, et... aspergent les convives; elles lèvent leurs mains droites... un os tombe droit dans l'œil du Tzar. Le Tzar se met dans une violente colère et les chasse sans tambour ni trompette. A ce moment Ivan Tzarevitsch sort un instant, court à la maison, trouve la peau de la grenouille et la brûle sur un grand feu. Vasilissa l'Enchanteresse revient dans son carrosse, elle se met en quête : plus de peau de grenouille. Elle s'en tourmente, devient triste et dit au Tzarevitsch :

Ivan Tzarevitsch, qu'as-tu fait là? si tu avais attendu encore un peu, j'aurais été pour toujours à toi; mais maintenant, adieu! cherche-moi au delà de vingt-sept contrées, dans le trentième empire, chez Kostschey l'Immortel.

Elle revêt alors la blanche forme d'un cygne et s'envole par la fenêtre. Ivan Tzarevitsch se mit à pleurer amèrement, à prier Dieu en se tournant dans les trois directions et s'en alla droit devant lui. Très près ou très loin, au bout d'un temps long ou court, je ne sais, il rencontra soudain un petit vieux, bien vieux.

— Salut, dit ce vieux, mon bon jeune homme! que cherches-tu, où diriges-tu tes pas?

Le Tzarevitsch lui raconta sa mésaventure.

— Ah! Ivan Tzarevitsch, pourquoi as-tu brûlé la peau de la grenouille? ce n'est pas toi qui l'en as revêtue; ce n'était pas à toi à l'ôter! Vasilissa l'Enchanteresse est devenue plus adroite, plus ha-

bile que son père ; le père s'en est fâché contre elle et lui a ordonné de vivre pendant trois ans sous la forme d'une grenouille. Tiens, prends ce peloton de fil. Dans quelque direction qu'il roule, suis-le sans hésiter.

Ivan Tzarevitsch remercie le vieillard et suit le peloton. Il va par la plaine unie ; il se trouve en présence d'un ours.

— Tiens ! dit-il, si je tuais cette bête ?...

— Ne me tue pas, Ivan Tzarevitsch, lui répond l'ours, un jour ou l'autre je pourrai t'être utile.

Ivan Tzarevitsch poursuit sa route. Il lève les yeux : au-dessus de lui vole un malart. Le Tzarevitsch épaule son arquebuse ; il aurait bien voulu abattre l'oiseau, quand tout à coup celui-ci dit d'une voix humaine :

— Je pourrai moi-même t'être utile.

Ivan eut un regret, s'en alla plus loin et aperçut, courant, un lièvre qui louchait. Le Tzarevitsch saisit de nouveau son fusil, vise ; mais le lièvre lui dit d'une voix humaine :

— Ne me tue pas, Ivan Tzarevitsch ! je te rendrai service.

Ivan Tzarevitsch eut regret et s'en alla plus loin vers la mer azurée. En baissant les yeux, il vit sur le sable un turbot qui gisait expirant :

— Oh ! Ivan Tzarevitsch, je te rendrai service.

Il le jeta dans la mer et s'en alla le long de la grève. A petits sauts, ou d'un trait, je ne sais, le peloton de fil roula jusqu'à une izba (1). L'izba était debout, montée sur de petites pattes de poule et tournait en long. Ivan Tzarevitsch dit :

— Petite izba, petite izba, reprends comme devant la position que t'a donnée celle qui t'a construite : la façade vis-à-vis de moi, le côté opposé tourné vers la mer.

Tzarevitsch y entre et jette un coup d'œil. Sur le poêle, sur la neuvième brique, est couchée la Baba-Iaga aux jambes décharnées, au nez qui menace le plafond.

— Hé ! tu es un bon jeune homme... Pourquoi viens-tu m'honorer de ta visite ? demanda la Baba-Iaga à Ivan Tzarevitsch.

— Allons, vieille sorcière, puisque je suis le bon jeune homme, commence plutôt par me nourrir, m'abreuver et me donner un bain de vapeur ; tu me questionneras ensuite.

La Baba-Iaga lui donne à boire, à manger, lui prépare un bain de vapeur, et le Tzarevitsch lui raconte qu'il cherche sa femme Vasilissa l'Enchanteresse.

— Ah ! je sais, dit le Baba-Iaga ; elle est maintenant chez Kostschey l'Immortel ; il est difficile d'y arriver, pas facile non plus de s'entendre avec le Kostschey. Sa mort est au bout d'une aiguille l'aiguille dans un œuf, l'œuf dans un canard, le canard dans un

(1) Maison de paysan.

lièvre, le lièvre dans un coffre, le coffre posé sur un chêne élevé, et cet arbre, Kostschey le garde comme la prunelle de ses yeux.

La Baba-Iaga indiqua à Ivan Tzarevitsch à quel endroit s'élevait ce chêne. Il s'y rendit; mais grand fut alors son embarras : comment atteindre le coffre? Tout à coup, Dieu sait d'où, arrive un ours qui déracine l'arbre. Le coffre tombe et se casse en morceaux; du coffre s'échappe un lièvre, qui, à toutes jambes, s'élance sur des canards. Le Tzarevitsch regarde; après ce lièvre court un autre lièvre qui le poursuit, l'attrape et le met en pièces. Du lièvre sort un canard qui s'élève bien haut, bien haut, et s'enfuit à tire-d'aile; mais sur lui fond un malart qui le frappe de son bec; le canard aussitôt laisse tomber un œuf, l'œuf choit dans la mer. Ivan Tzarevitsch, devant ce malheur sans remède, éclate en sanglots. Tout à coup s'approche à la nage un turbot qui tient entre ses dents un œuf. Ivan Tzarevitsch prend l'œuf, le casse, y trouve l'aiguille et en brise la pointe. Kostschey eut beau se débattre, se démener, il ne put échapper à la mort. Ivan Tzarevitsch pénètre alors dans la maison du Kostschey, délivre Vasilissa l'Enchanteresse et retourne chez lui. Après quoi ils vécurent ensemble, comblés d'ans et de bonheur.

Le conte, au contact du christianisme, devient *légende*. En voici une (1), qui nous servira de transition pour le chapitre suivant.

LE MIRACLE AU MOULIN

« Un jour le Christ vint dans un méchant vêtement de pauvre près d'un moulin et se mit à demander au meunier la sainte charité. Le meunier dit en colère : « Va-t'en, va-t'en d'ici, que Dieu te garde! Vous êtes une quantité de traînards, on ne peut vous rassasier tous! » Un mot, un autre, et il ne lui donna rien. A ce moment survint un petit moujik; il aperçut le mendiant et s'apitoya : « Viens çà, dit-il, je vais te donner quelque chose. » Et il se mit à lui verser d'un sac des grains de blé; il lui en a versé une mesure pleine, mais le pauvre présente toujours sa besace. « Eh! quoi, tu en veux encore? — Oui, si telle est votre bonté! — Ma foi, oui! » Il lui en verse encore une mesure, le pauvre présente encore sa besace. Le petit moujik la lui remplit une troisième fois. Il ne lui restait que quelques grains. « En voilà un imbécile! Ce qu'il en a donné! pense le meunier, et je lui en prendrai encore pour la meule; que lui restera-t-il? » Allons, c'est bien. Il prit au moujik le froment, le répandit et se mit à le moudre. Il regarde : il y a déjà beaucoup de temps de passé, et la farine se répand, se répand toujours! Quel

(1) Extraite de notre prochain ouvrage: *Légendes chrétiennes russes et oukrainiennes*.

est cette merveille! Il n'y avait en tout qu'un quart de grains, et de farine il en a moulu vingt quarts, et il reste encore de quoi moudre : la farine se répand, se répand... Le moujik ne savait même pas où la ramasser. »

Je termine ce chapitre trop long et trop court hélas! par les paroles d'un ami éclairé de la Russie. Elles résument toutes mes pensées sur la poésie du moujik, l'homme du peuple en Russie :

« Ah! la pauvre besogne, le travail du lettré qui cisèle péniblement son bijou d'apparat! Il y a plus de magnificence dans l'imagination de cet auteur anonyme, le peuple, et dans cet humble cœur plus de poésie, parce qu'il y a plus de foi, de simplicité et de douleur (1). »

(1) *Le Roman russe*, par M. le comte de Vogüé. Plon, éditeur.

DEUXIEME PARTIE

LITTÉRATURE ÉCRITE

Cyrille et Méthode

A la fin du xe siècle, sous le gouvernement du grand prince de Kiev, Vladimir — surnommé plus tard l'*Egal aux Apôtres* — la Russie fut baptisée par le clergé venu de Byzance. Ce clergé apporta avec lui des livres de l'Ecriture sainte écrits non en grec et en latin, mais en langue slave, traduits, à l'origine, pour les Moraves (863), peuplade slave, par les frères *Cyrille* et *Méthode*. Ils étaient fils d'un seigneur grec appelé Léon, originaires de Salonique, capitale de la Macédoine, ville entourée de colonies slaves. Méthode, dont on ignore la date de naissance, tout d'abord militaire, ensuite gouverneur d'une province, où se trouvaient beaucoup de tribus slaves, se fit moine dans un des couvents du mont Olympe. Cyrille, le frère cadet, naquit en 827. Il s'appelait Constantin avant son entrée dans le cloître. Il reçut à la cour de Byzance une brillante éducation en même temps que l'empereur Michel et fut pour la philosophie, les mathématiques et la grammaire, l'élève du célèbre Photius, l'auteur du schisme d'Orient. Entré au monastère de Sainte-Sophie, il s'y distingua par son enseignement de la philosophie et fut surnommé le philosophe. A vingt-quatre ans, il s'adonna avec ardeur à l'enseignement chrétien et dirigea ses défenses contre le mahométisme, rapidement répandu dans les

provinces de l'Asie-Mineure sous la dépendance de Byzance et plus tard en Crimée, au milieu de Khazars, contre le mahométisme et le judaïsme. Dans tous ces voyages, Méthode ne se séparait pas de Cyrille. Ce furent les premiers apôtres de la Russie. A cet effet, Cyrille inventa, vers l'an 855, d'abord un alphabet de trente-huit lettres capable de rendre tous les sons de la langue slave ; il prit des caractères dans les langues grecque, hébraïque, arménienne et kopte. Il en inventa quelques-unes. L'ensemble prit le nom d'alphabet *cyrillique*, pour le distinguer d'autres caractères plus compliqués, appelés *glagolytiques* et attribués à Jérôme de Prague. La grande influence des frères prêcheurs se rapporte à la période après 862, c'est-à-dire à leur arrivée en Moravie. Là, pendant quatre ans, les deux frères s'adonnèrent à la traduction de l'Écriture sainte, enseignèrent aux Slavons leur nouvelle grammaire, luttèrent contre les erreurs du paganisme et le clergé allemand. Ce dernier, mécontent du progrès que prenait cet enseignement en langue slave, adressa une plainte au pape Nicolas Ier, prétendant qu'on ne pouvait enseigner la parole de Dieu qu'en trois langues — l'hébreu, le grec, le latin — qui se trouvaient sur l'inscription de la croix. Le chef de l'Eglise d'Occident, déjà en mauvais rapports avec l'Eglise d'Orient et qui devait bientôt s'en séparer, prêta quelque attention à la plainte et fit mander les deux frères. Quand ceux-ci arrivèrent à Rome, ils trouvèrent le successeur de Nicolas, le pape Adrien II, qui les reçut avec déférence, leur permit de continuer l'enseignement chrétien en langue slave, éleva Méthode au rang d'évêque de Pannonie, puis Méthode s'en retourna en Moravie mais son frère Cyrille, épuisé par les travaux pénibles des dernières années, resta dans un monastère des environs de Rome, tomba malade et mourut en 869. Méthode lui survécut, eut la peine de voir triompher le clergé allemand, le pape Jean VIII défendre le culte en langue slave, et mourut en 886. Cette langue slave prit

à cause de son usage particulier, le nom de slavon d'Eglise.

Les premiers moines, les scribes ignorés, les premiers prédicateurs, ont été les initiateurs du peuple russe à une nouvelle éducation, au goût des lettres, à un idéal nouveau. On aime à se figurer ces pauvres copistes transcrivant les énormes manuscrits, penchés sur leur feuille de parchemin, traçant à la pointe de leur roseau les gros caractères tourmentés ou les gracieuses arabesques relevés plus tard d'or et de carmin.

Il faut voir leur joie après ce travail fatigant. Quel est celui qui la leur reprochera? « Comme le fiancé se réjouit à la vue de sa fiancée — s'écrie un scribe — ainsi se réjouit le copiste, en voyant la dernière feuille; comme se réjouit le marchand à la réception de marchandises, à leur arrivée dans le port, ou le voyageur à son retour dans la terre de ses pères, ainsi se réjouit le copiste en achevant sa tâche. » Je choisis cet exemple, entre plusieurs autres, parce que les comparaisons de l'auteur indiquent des instincts du peuple russe : affectueux, bon commerçant, casanier. Le copiste est un haut personnage très considéré; les plus grands personnages ne reculent pas devant ce labeur, comme ils ne se refusent pas à relier les manuscrits. L'amour du livre devient tel, qu'au XII[e] siècle un moine demande, dans une sorte de questionnaire adressé à saint Niphon, évêque de Novgorod, « s'il n'y a pas péché de marcher sur un livre, lacéré et jeté, mais sur lequel on peut encore distinguer quelques mots? » Naïve question qui fait aimer ces premiers bibliophiles.

Premiers essais littéraires

Vladimir, baptisé, s'occupa d'organiser des écoles à Kiev. Il choisit parmi les enfants des seigneurs et des meilleurs citoyens pour les envoyer aux écoles près des églises. Le fils de Vladimir, Iaroslav I[er], surnommé le

Sage, organisa de pareilles écoles à Novgorod. Les premiers essais littéraires datent de la première moitié du XI[e] siècle. Ils sont comme toute littérature écrite, essentiellement cléricaux à leur origine. Cela vient de sa source, du désintéressement des laïques et du but unique du clergé russe de faire avant tout des pasteurs, d'enseigner la doctrine du Christ et de leur église, de lutter contre le catholicisme et le judaïsme. Les premiers parmi ces auteurs ecclésiastiques, sont **Lucas Judiata**, évêque de Novgorod en 1036, mort en 1060, et **Ilarion**. Il reste du premier l'*Épître aux Frères*, traitant des principaux devoirs du chrétien envers Dieu, envers lui-même et son prochain. Elle consiste en courts préceptes sur le dogme, la foi, le zèle religieux, les pratiques religieuses, la charité, la répression des passions. Ilarion nous a laissé *Le sermon sur la loi donnée par Moïse, et sur la foi et la vérité, sorties de Jésus le Christ*, d'une forme plus libre et plus personnelle que *l'Homélie aux frères*. Elle s'adressait, il est vrai, à des gens *nourris du suc des livres*. Le sermon consiste dans l'explication de la différence du christianisme avec le judaïsme et de l'excellence de la foi du Christ. Ilarion y compare aussi la Russie païenne avec la Russie chrétienne. Le troisième écrivain de la Russie qui appartient au XI[e] siècle était abbé du *couvent Petchersk* (1) de Kiev en 1062, **Théodose**. Il nous a laissé une *Requête au grand prince Iziaslav* sur la foi latine, dix courts préceptes à ses disciples du couvent, un long sermon au peuple. Nestor, écrivain du XI[e] siècle ou du commencement du XII[e], nous a laissé sa vie. D'une nature puissante, riche, énergique, il prêche avant tout d'exemple. Il est constamment occupé. Il disait à ses frères : « L'amour de Dieu ne peut se traduire que par des actes et non par des paroles. » Et encore : « Nous devons nourrir de nos peines les voyageurs et les indi-

(1) Le couvent des Catacombes ou des Cavernes. Voir là-dessus l'intéressant ouvrage : *Études slaves*, par M. E. Leger, professeur au Collège de France.

gents et non pas passer notre temps en liesses, en allant d'une cellule dans l'autre. » Franc, il déteste le mensonge et lutte contre les vices. Sa parole est simple et à la portée de tous. Dans une de ses épîtres il s'attaque surtout au grand vice russe, l'ivrognerie.

Vient ensuite **Nikiphore**, d'origine grecque, métropolitain de Kiev au commencement du XIIe siècle. Il nous est parvenu de lui deux épîtres adressées à Vladimir Monomakh. L'une était une réponse à cette question : Pourquoi les Latins ont été séparés de la sainte cathédrale orthodoxe? Où il énumère les vingt raisons de cette séparation. La seconde, *Épître sur le Carême*, est bien plus intéressante, parce qu'elle contient sur la vie de Monomach, auquel elle s'adresse, des détails très curieux. Nikiphore énumère toutes ses qualités morales et ensuite trouve inutile de parler à un pareil prince sur le carême, mais lui demande la permission de s'entretenir avec lui sur l'âme, et en particulier sur ses trois agents : la raison, les sens et la volonté. A propos des sens, il insiste sur l'ouïe et surtout sur la vue, qui induit plus facilement en erreur :

« Je crois, mon prince, dit-il, que n'étant pas à même de voir de tes propres yeux, tu écoutes les autres; pense à cela, mon prince, deviens plus attentif, songe un peu à ceux que tu as chassés, jugés, méprisés; souviens-toi de tous ceux qui ont dit un mot sur d'autres, de tous ceux qui ont calomnié quelqu'un, juge-les toi-même, pardonne-leur et il te sera pardonné; rends-leur et il te sera rendu. »

Dans l'ensemble de cette épître il y a quelque tendance à imiter l'éloquence fleurie de Byzance.

Ce penchant s'accuse davantage dans les œuvres de **Cyrille, archevêque de Tourov**, à la fin du XIIe siècle, mort vers 1185 et surnommé de son temps *Bouche d'or*. Ces œuvres sont des sermons pour les dimanches, des préceptes moraux, des prières et des règles de pénitence. Ce qui distingue son éloquence, c'est la forme symbolique, l'amour des comparaisons et la recherche de l'allégorie même dans les faits de l'Evangile où il

ne voit que des figures. La tournure dramatique, la forme dialoguée ou la narration poussée jusqu'à faire causer des objets inanimés entre eux, enfin des images empruntées à la nature, tels sont les caractères de ses œuvres :

« Le printemps, dit-il dans son discours pour le dimanche de Thomas, le printemps paraît dans toute sa beauté, ravivant la nature terrestre; les vents soufflent doucement, donnent aux fruits leur saveur, et la terre, nourrissant les semences, fait naître l'herbe verte. Le printemps, c'est la belle foi du Christ, qui par le baptême fait renaître la nature humaine; les vents, les tourments de l'âme, le péché, qui apportent avec eux l'espérance; les semences, la parole de Dieu; l'herbe, la délivrance. »

En finissant son sermon sur le dimanche des Rameaux, il s'écrie :

« Terminons ce discours par des chansons; comme de fleurs enguirlandons la sainte Église et portons au loin la parole sainte de Dieu, et exaltons le Christ notre Sauveur. »

Un des sermons de Cyrille n'est presque qu'un composé de chants sacrés. Peut-être est-ce à cette époque et à cette influence qu'on doit les *vers sacrés* (Voir plus loin, chapitre III). Mais une des formes de discours préférées par Cyrille c'est la *parabole*. Cyrille est un exemple frappant de l'influence de Byzance sur la littérature russe. Cette influence ne se manifestait pas seulement dans les sermons accessibles à la foule, mais aussi dans les recueils et abrégés composés de fragments et d'extraits tirés des ouvrages des Pères de l'Eglise et des philosophes chrétiens (Cyrille de Jérusalem, Basile le Grand, Grégoire, Théodose, Ephrem Cyrina, Jean Damascène), qui portaient des noms merveilleux comme : *la Source d'or, l'Emeraude, la Chaire d'or, la Solive d'or, l'Abeille.* Outre ces recueils, apparaissent en Russie les *pateriki*, biographies des saints Pères et des compositions de matières essentiellement historiques, les *chroniques* et les *chronologies byzantines.*

Les monastères, dans ce temps reculé (xi[e] et xii[e] siècles), comme beaucoup plus tard (xiv[e], xv[e], xvi[e] siècles), apparaissent en Russie comme les principaux propagateurs de l'instruction, de la civilisation et de l'enseignement par les livres. Les moines travaillaient dans la paix et l'isolement du cloître, comme on travaille aujourd'hui dans le calme des bibliothèques. La fenêtre de leur cellule s'ouvrait sur le ciel et les dômes dorés. Ils entendaient au loin passer la foule : paysans, hommes d'armes ou marchands. Quelques-uns sortaient de leur réduit, frayaient avec le peuple, avaient leur accès auprès des princes, mais ils étaient rares; retirés dans leur monastère, ils consignaient sur des tablettes les événements naturels ou humains. Les faits d'armes du *prince,* le fléau tombé sur le bétail ou la tempête qui dévastait les environs, la sanglante « étoile à queue » (la comète), les progrès de la foi, l'inimitié *semée par le diable* parmi les princes, les miracles d'une *ikone*, tel était l'objet de ces annales. Parfois le moine écrivait : « Calme complet; il ne s'est rien passé. « Ces courtes observations, s'ajoutant les unes aux autres, formèrent des **chroniques** des différents points de la Russie, particulièrement là où la vie était la plus intense : à Kiev, Novgorod, Tschernigof, Rostof, en Volhynie. Les noms des auteurs mêmes n'ont pas été conservés, sauf celui de **Nestor,** qui vécut au xi[e] siècle et au commencement du xii[e], moine du couvent de Petschersk. Il fut un des auteurs de la chronique manuscrite russe connue sous le titre général de « *Récit contemporain, traitant de l'origine de la terre russe, de celui qui fut le premier prince de Kief, et de ce que devint la terre russe* (1). Les critiques contemporains ont refusé à Nestor le rôle d'auteur, ainsi qu'à l'abbé Sylvestre, qui aurait collaboré à ces chroniques. « Mais le nom de celui qui les a composées, écrit l'un d'eux, est de peu

(1) Il en existe différentes copies dont les plus importantes sont celles de Laurent et d'Hypate.

d'importance, il est bien plus important de savoir que ce recueil, qui nous est parvenu dans une copie du XIVe siècle, est réellement un monument du XIIe siècle, et que, en le dépouillant par parties, nous rencontrons des matériaux bien plus anciens encore. » Il est manifeste que celui qui a composé la chronique a recueilli les témoignages des contemporains. Il en désigne même deux par leur nom : *Pogovitsch, de Novgorod*, probablement un marchand, qui lui transmet ce qu'il avait vu des régions reculées du Nord de la Russie, de la contrée appelée Petchora, Iougre; l'autre, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, *Iane*, vaevod de Jaroslav, neveu du possadnik de Novgorod, Ostromir, ami de Théodose de Petschersk. Du reste la confrérie de Petschersk était composée de gens de différentes contrées et de différents milieux. L'un d'eux, Jérémie Prozorlivy, avait vu le baptême de la terre russe sous Vladimir. Les récits qu'ils rapportaient ne passaient pas inaperçus et c'est peut-être au nombre de ces récits qu'il faut compter la légende d'un certain *Vasilika de Rostov, aveuglé par les ordres du prince David Igoriévitsch*, et *le récit du meurtre de Boris et Gleb*. Le récit de Nestor allait jusqu'à l'origine de la principauté de Oleg dans Kief; il était écrit sans chronologie, ce qui témoigne aussi de son ancienneté reculée.

Outre ces sources, le compositeur pouvait puiser aux *chroniques russes*, aux *biographies bulgares et russes*, comme les vies des saints, les riches recueils byzantins appelés *palei* (de παλεος ancien), qui traitaient de l'histoire sainte, et quelquefois, des forces et des phénomènes de la nature, et aussi de beaucoup de récits, de dits *apocryphes* (comme *Kitovras*). Ces *palei* servaient souvent en quelque sorte d'introduction aux chroniques byzantines. Le chroniqueur s'inspire également de l'Ecriture sainte. Ce penchant à recourir toujours à la Bible, la forme essentiellement cléricale qui distingue l'ancienne littérature et l'éducation russes, mettent un sceau sur l'œuvre du chroniqueur, qui n'ex-

plique tous les phénomènes historiques qu'en partant d'un point de vue exclusivement religieux et monachique. Tout ce qui est mauvais doit, au jugement du chroniqueur, arriver par l'influence du *biess*, du démon, et par son maléfice; tout ce qui est bien ne peut s'accomplir qu'avec le secours particulier d'en haut; tous les malheurs comme : les invasions, la faim, la peste, etc., nous sont envoyés « par la colère de Dieu ». Beaucoup de phénomènes peu ordinaires de la nature, on doit les prendre comme des présages qui vous annoncent rarement quelque chose de bon. « Des signes dans le ciel », dit-il, « ou dans les étoiles, ou dans le soleil, ou dans les oiseaux, ou en quoi que ce soit d'autre — ne sont pas pour le bien; de tels signes annoncent de mauvaises choses : le commencement d'une guerre, la famine. la mort. » En relatant la force et l'importance que les démons peuvent avoir dans la vie de l'homme, le chroniqueur croit aussi dans la force de la magie, de la sorcellerie. Pour démontrer que beaucoup de choses viennent de là, il amène quelquefois sur les pages de son manuscrit les récits et les pensées superstitieuses qui remplissaient souvent, dans ce temps reculé, non seulement nos chroniques, mais les chroniques de Byzance et de tout le reste de l'Europe.

Au milieu de toutes ces chroniques, le *Récit contemporain* nous apparaît — nous dit l'historien Solovief — comme le modèle des chroniques de toute la Russie, c'est-à-dire se rattachant aux districts de toute la Russie d'alors.

Nestor est encore l'auteur de plusieurs *pateriki* et de recueils de vies de saints.

Premiers essais de littérature laïque

Les premiers essais de littérature profane, aux XIe et XIIe siècles, devaient donc nécessairement porter des traces de l'influence dont nous avons parlé. Tel est

L'instruction de Monomakh à ses enfants, œuvre où la personnalité ne se dégage pas encore entièrement des entraves ecclésiastiques. L'instruction pour les enfants est un trait des devoirs de l'homme vis-à-vis de la religion, de la famille et de l'Etat. Le motif qui le pousse à donner ces conseils sont les *dissensions intestines* et les *parjures* entre les princes apanagés, dont il a été victime et témoin dans son voyage à Rostov, en 1099. Ils ont été inspirés par son psautier, « un livre qui ne le quittait jamais, même sur la route lointaine, en traîneaux. » C'est un document important sur les mœurs du temps. Il insiste surtout sur la nécessité de fuir la paresse et la sincérité des actes religieux. Comme pour donner plus de force à ses arguments, il offre son exemple et il finit sa requête par la description de ses nombreuses campagnes et le récit de ses chasses. Il dit lui-même que dans l'espace de treize années il lui est arrivé de mener 83 grandes campagnes, sans rappeler les petites; de conclure 19 traités de paix avec les princes de Polotsk, de retirer des fers 109 prisonniers et de tuer 200 hommes. Quant à la chasse, le Russe a toujours été grand amateur de ce périlleux plaisir, mais alors c'était une question de lutte pour l'existence: la Russie était infestée d'animaux féroces.

Parmi les différents recueils de ce temps, on doit remarquer les *Abeilles*. C'était un assemblage assez bigarré de passages empruntés de l'Ecriture sainte, aux Pères de l'Eglise et aux anciens écrivains classiques, des exemples de morale philosophique, concernant les différentes circonstances de la vie. Les discours des *Abeilles* se recueillaient en chapitres séparés, selon les sujets, par ex.: du « courage, de la pureté et de la sagesse », — « de la virilité et de la force », — « de l'amitié et de la fraternité », — « du pouvoir et de la principauté » et a. d. s. Les anciens écrivains puisaient largement et avec habileté, mais sans aucun ordre, dans les Proverbes, l'Ecclésiaste, dans Euripide et Plutarque, Caton et Platon, Epicure et Ménandre. Ces

leçons se présentent sous forme de fables et de dictons populaires mélangés aux proverbes de *Salomon* et de *Jésus, fils de Sirach*. Ces recueils anonymes et impersonnels donnèrent lieu à un ouvrage important de ce genre. On possède du XIIe siècle *La Requête de Daniel le Zatotchnick*, c. a. d. l'exilé, un des premiers lettrés parmi les *laïques*. L'œuvre même ne laisse pas deviner qui pouvait être ce Daniel. Mais on voit par cette requête qu'il n'était pas un homme âgé, qu'après d'excellents rapports avec l'un des princes contemporains, il irrita ce seigneur et fut sur son ordre enfermé dans une île, sur le lac Latsché (gouvernement actuel d'Olonetz). Daniel Zatochsnick, dans aucun passage, ne laisse entendre la faute pour laquelle il mérita l'exil; cependant, à cause de ses bruyantes sorties contre les imbéciles, les femmes et les boïars, on peut supposer qu'il mettait son malheur sur le compte de leurs rapportages.

Plusieurs savants russes pensent que le prince, rappelé dans cette requête, serait Ioury Vladimirovitsch Dolgorouky, fils de Monomach, ou Jaroslav Vladimirovitsch, petit-neveu de Monomach. On ignore également l'objet de cette requête qui a eu beaucoup de succès auprès de tous les lettrés du temps : les nombreuses copies qui en ont été faites en témoignent. L'épître est une suite d'allusions et de comparaisons. Elle commence comme un cri de triomphe. On sent l'homme fort de son droit, du droit de l'esprit opprimé. Ce ton se soutient partout, même alors que Daniel s'adresse à la pitié du prince : c'est un homme fier. On sent que l'exil et la pauvreté lui pèsent, non pas seulement parce qu'ils sont injustes, mais encore parce qu'il n'a pas été habitué à l'isolement et à la pauvreté; ce qui double sa souffrance et son audace :

« Ne me regarde pas, prince-seigneur, comme le loup regarde l'agneau... Délivre-moi de cette pauvreté, de cette misère, comme un chamois des rets qui l'emprisonnent, comme un oiseau d'une chausse-trape, comme un canard des serres du faucon qui

s'élance sur lui, comme une brebis de la gueule du lion. Je suis, prince-seigneur, comme l'arbre qui borde le chemin : beaucoup de gens lui font des entailles et le poussent au feu ; de même moi, tout le monde me fait des offenses, parce que je suis comme enveloppé de ton terrible courroux. Rendre la paix à un homme dans le chagrin, n'est-ce pas, comme par une journée brûlante, abreuver quelqu'un d'eau fraîche? L'oiseau se réjouit du printemps, l'enfant se réjouit de voir sa mère, je suis de même, prince : je me réjouis de ta clémence ; de même que le printemps couvre la terre de fleurs, de même toi, prince-seigneur, tu ravives tout le monde par ta bienveillance et les orphelins, et les veuves, offensés par les seigneurs. Au moment où tu goûteras avec plaisir de plusieurs mets, rappelle-toi que je ne mange qu'un pain dur ; quand tu boiras de douces boissons, souviens-toi que je suis forcé de boire seulement une eau tiède, dans laquelle le vent a soufflé toute sorte de poussière. Quand tu te coucheras sur de doux oreillers, songe que je m'étends ici sous une seule couverture, et que je meurs de froidure, et que les gouttes de pluie, comme des flèches, me traversent jusqu'au cœur. Un prince généreux est comme une rivière avec des bords qui s'en vont en pente, qui coule à travers les futaies (forêts) et qui abreuve non seulement les gens, mais le bétail et tous les animaux ; un prince avare n'est-il pas comme une rivière, au milieu de hautes falaises : personne ne peut y boire ni abreuver son cheval. »

Après cet appel au souvenir du prince, Daniel entre dans des comparaisons sur un homme riche mais sans esprit avec un homme pauvre mais intelligent, auquel il donne la préférence. Viennent ensuite les sorties les plus violentes contre les femmes et contre les méchants boïars qui entourent le prince, sur lesquels il essaye avec beaucoup de finesse de rejeter la faute de son exil.

« Ce n'est pas la mer qui noie les vaisseaux, dit-il, ce sont les vents ; ce n'est pas le feu qui rougit le fer, mais le mouvement des soufflets : de même ce n'est pas le prince qui tombe de son gré dans beaucoup d'erreurs : ce sont ses conseillers qui l'y poussent. Avec un bon conseiller, un prince peut s'élever par la pensée jusqu'au trône le plus élevé ; avec un conseiller méchant, il peut manquer même le trône le plus infime. »

Daniel termine sa requête par un second appel à la clémence du prince et par une nouvelle louange de sa propre personne...

« Je n'ai pas été au delà de la mer, je n'ai pas appris auprès des philosophes, mais j'ai profité de l'exemple de l'abeille, qui s'introduit dans les différentes fleurs et en puise le suc du miel; de même, moi, en puisant dans les différents livres les sucs de la littérature, j'ai rassemblé tout cela, comme on amasse l'eau dans des outres, et ce n'est pas de mon propre esprit (que j'ai écrit cela), mais par l'inspiration de Dieu. »

Ce qui rend intéressants et distingue les écrits dont nous venons de parler, ce sont aussi les détails de mœurs qui s'y juxtaposent, mœurs souvent byzantines, surtout chez les riches et les lettrés.

La grande influence religieuse sur la littérature du XIe et XIIe siècle n'empêcha pas cependant l'apparition au commencement du XIIe siècle de remarquables essais de littérature laïque, c'est-à-dire en dehors des cloîtres.

Déjà Monomach et Daniel Zatochnik étaient tous deux des *miriani*, des gens de *mir*, du monde civique, n'appartenant pas à la vie ecclésiastique. Dans la société s'éveillait le besoin d'avoir une littérature à elle, plus humaine, plus générale, en dehors du dogme, reflet de la vie du temps.

En dehors du clergé, il y avait deux classes importantes : le peuple c'est-à-dire les habitants des villes et les paysans, de l'autre le prince et sa suite, la *droujina*. Le peuple avait, nous l'avons vu (chap. I), sa littérature. Son imagination s'élevait au niveau de l'épopée des bogatyrs, des contes, des chansons, ornements de sa pénible existence. Le prince, la droujina devaient avoir aussi leur épopée. La droujina avait son idéal. Elle ne le cherchait ni dans le peuple, qu'elle regardait comme au-dessous d'elle, ni dans le clergé, qu'elle considérait comme au-dessus ou à côté, mais dans sa propre existence princière pleine d'indépendance et de gaieté. Pendant que le clergé gardait le ciel, la droujina, les guerriers défendaient la terre. Des chanteurs, sortes de bardes, sortis de cette confrérie militaire, célébraient dans les cours princières les succès purement

mondains des princes et des *compagnons*, la bravoure de la jeunesse; les premiers, ils osaient avec énergie, enthousiasme, exalter l'amour actif de la patrie, la terre russe, montrer ses conquêtes progressives, dévoiler ses souffrances. Tandis que le pauvre scribe en donnant le récit des faits et gestes du prince cherchait une explication dans l'influence plus ou moins active qu'y prenait le *diable*, les chanteurs de la droujina, essayèrent, avec plus de justesse, d'expliquer les événements par un défaut d'amour pour la patrie, par le sacrifice des intérêts communs à des intérêts personnels, et entouraient d'une gloire le nom des princes qui versaient le sang *impur* non pas pour le plaisir de faire couler le sang, mais pour le salut de la terre russe, la délivrance du pays.

Comme principal monument du XII[e] siècle nous signalons *le Dit de l'armée d'Igor*, une des nombreuses chansons, composées par les chanteurs de la droujina. C'est la relation de la courte et malheureuse campagne d'Igor Sviatoslavitsch, prince de Severie, contre les Polovtsy, peuplade ennemie qui, au milieu du XI[e] siècle, paraît dans les steppes, remplaçant les Petschenègues et les Torki, et qui faisait invasion en profitant des divisions intérieures du pays et des dissensions qui existaient entre les princes. Ce qui distingue ce poème c'est le mélange du merveilleux païen avec le merveilleux chrétien. Le manuscrit fut mis au jour par le comte A. J. Moussine-Pouschkine en 1795. Il l'avait acheté à Iole, archimandrite du cloître de Spass-Iaroslawsk. Par malheur ce recueil brûla en 1812. Mais on en avait fait des copies et M. Pouschkine avait eu le temps de le faire paraître. Le manuscrit était écrit en caractères du XV[e] siècle et de la fin du XIV[e]. Je me range, en excellente compagnie, avec M. le comte de Vogué (1), à l'opinion de Pouschkine : « Tous nos poètes du XVIII[e] siècle n'avaient pas ensemble assez de poésie pour com-

(1) *Le Roman russe*, page 18.

prendre, à plus forte raison pour imaginer deux lignes du chant d'Igor (1). »

Je regrette de ne pas pouvoir donner, faute de place, la traduction complète de ce poème. Mais il est impossible de ne pas en signaler certains passages. Le commencement du poème est très curieux par la déclaration qu'y fait le poète, resté inconnu, qui se demande comment chanter? avec des mots anciens, d'après « les bylines », ou les inventions de Boyane? Le poète se décide à employer les mots anciens, mais sans mêler l'ancienne gloire à la nouvelle, et à dire la simple et exacte vérité. Les paroles d'Igor à ses guerriers sont empreintes de bravoure:

« Frères, il vaut mieux être morts que captifs, montons nos coursiers agiles et dirigeons-nous vers le Don aux flots bleus. Je veux rompre une lance dans la plaine au loin avec les Polovtsy, en votre compagnie, Russes. Au prix de ma tête, s'il le faut, je veux boire le Don dans mon casque. »

Quel pittoresque tableau, quelle justesse d'expression dans cette description de la marche des Polovtsy et de celle du prince :

« A l'approche des Russes, les Polovtsy accourent par des routes non frayées; leurs charrettes crient dans la nuit comme une bande de cygnes effarouchés. Le prince marche vers le Don, mais les animaux flairent le désastre qui attend son armée. En la voyant passer, les loups hurlent dans les ravins, les aigles battent des ailes et appellent les fauves sur les ossements; les renards glapissent après les boucliers vermeils... Mais tu es déjà bien loin dans la steppe, Russie! par delà les tertres funéraires (monuments des anciens Slaves)! La nuit tombe peu à peu. L'aube blanche a paru; le brouillard a couvert la campagne; les trilles du rossignol ont cessé, le bavardage des pies s'est éveillé dans les buissons. Derrière leurs rouges boucliers, les Russes se sont rangés dans la plaine pour le combat, attendant l'honneur pour eux et la gloire pour le prince. »

Les lamentations de Iaroslavna sur les désastres de son époux Igor forment un touchant passage. Quand

(1) M. Rambaud consacre une magnifique étude à ce poème russe épique. Il en a paru une traduction par M. F. de Barghon Fort-Riou. Paris, librairie gén. 1877.

on pense qu'en Russie de simples paysannes improvisent dans certaines occasions d'aussi belles complaintes :

« La voix de Iaroslavna retentit comme celle du coucou :

« Je volerai, dit-elle, comme l'oiseau sur les bords du Danube, je tremperai ma manche de castor dans les eaux de la Kaïala, je laverai les blessures qui saignent sur le corps formidable de mon prince. »

Dès l'aube, sur la terrasse de Pontivle, Iaroslavna se lamente.

O vent! dit-elle, vent terrible! Pourquoi souffler si fort? Pourquoi porter sur tes ailes légères les flèches cruelles du khan sur les guerriers de mon époux? N'as-tu pas le ciel et les nuées pour souffler et bercer les navires sur la mer bleue? Pourquoi de ton souffle renverser sur l'herbe de la steppe toute ma joie?

Dès l'aube Iaroslavna pleure sur la muraille de Pontivle : « O Dniepre, mon Dniepre, Dniepre glorieux! tu t'es frayé un chemin à travers les falaises du pays des Polovtsi; tu as bercé sur tes flots les barques de Sviatoslav et les as portées jusqu'à la terre de Kobiack. Ramène-moi mon bien-aimé, afin que mes pleurs cessent de lui arriver par la mer! »

Dès l'aube Iaroslavna pleure sur la muraille de Pontivel. « O soleil, brillant soleil! tu réchauffes tout le monde et tu luis pour tous. Mais pourquoi, soleil, du haut du ciel darder tes rayons brûlants sur les braves guerriers de mon époux? Tu les accables de soif dans la plaine aride, tu dessèches et tords leurs arcs et ferme leurs carquois!... »

La fin du poème, après la délivrance d'Igor, est un magnifique chant d'allégresse :

« Comme a dit Boïane : Malheur à la tête sans épaules, malheur aux épaules sans tête! Malheur à la terre de Russie sans Igor! Le soleil brille dans les cieux : le prince est dans la terre russe. Sur le Dounaï, des jeunes filles ont entonné des chants. La chanson portée par les flots de la mer trouve écho à Kief. Igor arrive, entre à Boritschef saluer l'image de la sainte Mère de Dieu de Pirogosch. Joie dans les hameaux, joie dans les villes! Tout le monde chante et glorifie les princes : les aînés d'abord, les jeunes ensuite. Et nous aussi chantons : Gloire à Igor Sviatoslavitsch, à l'impétueux aurochs Vsevolod, gloire! Gloire à Vladimir le fauconneau, fils d'Igor! Santé aux princes, à leur droujina, qui ont vaillamment combattu pour les chrétiens contre les païens! Gloire aux princes et à leur droujina! Amen. »

DEUXIÈME PÉRIODE

De l'invasion tatare à Jean le Terrible

Un épouvantable malheur s'abattit sur la Russie dans la première moitié du XIII[e] siècle et par ses coups détruisit presque à jamais les traces de l'antique civilisation russe. Jusqu'alors Kiev avait été la capitale intellectuelle de la Russie du Midi oriental. L'invasion tatare transporta ce centre de culture à Moscou, ce qui arrêta le mouvement intellectuel dans son enfance et son essor. La culture intellectuelle ne trouva de refuge que dans les cloîtres et dans les déserts. Il n'y eut plus de place que pour la lutte pour l'existence. La littérature laïque s'arrêta, le monde laïque ayant d'autres préoccupations. Les tendances et le caractère de la vie antique russe s'altérèrent profondément. Toutes les forces intelligentes se concentrèrent dans une double lutte pour l'indépendance individuelle vis-à-vis des Tatares et ensuite contre le pouvoir jaloux de Moscou qui s'appuyait sur la puissance de la Horde. Ce fut une sombre époque où, selon les paroles du grand historien Soloviéf, « on cachait les biens des citoyens dans les églises, comme dans des endroits plus en sûreté, bien qu'ils ne le fussent pas toujours; et les trésors intellectuels allaient se réfugier aussi dans des retraites sans péril — dans les déserts, dans les couvents.

L'Eglise devint l'unique gardienne, non seulement de la civilisation importée de Byzance, mais, ce qui est préférable, des manifestations intellectuelles sorties de la nation même jusqu'au XIII[e] siècle. Ce rôle, l'Eglise russe seule pouvait se l'adjuger sous le joug tatare, parce qu'elle seule avait quelque influence sur les esprits sauvages de envahisseurs, comme Saint-Loup sur les Huns. La peur du Dieu inconnu faisait dire aux khans : « Personne ne doit oser prendre, lacérer, endommager les *ikones* (1), livres et n'importe quels autres objets servant au culte. » Les khans avaient bien soin d'ajouter, par l'entremise de leurs princes et agents, qu'en retour de cette protection, le clergé blanc et noir devait prier pour eux.

Le clergé profita de l'effroi inspiré par les Tatares et s'en servit comme d'un moyen pour atteindre ses buts religieux. A l'exemple des chroniqueurs, il représenta cette invasion comme un avertissement, un châtiment divins suscités par les péchés, le manque de foi, et l'attachement aux coutumes païennes. Ce fut le thème habituel des prédicateurs de la seconde moitié du XIII[e] siècle comme de ceux du XIV[e] siècle.

Serapion (mort en 1275), évêque de Souzdal, à l'occasion d'un tremblement de terre qui eut lieu à Vladimir, d'accord avec la façon de son temps de comprendre les phénomènes physiques, le range au nombre des maux envoyés par Dieu pour punir les crimes de la terre, au nombre des signes envoyés par Dieu pour annoncer la fin des temps :

« La terre, dit-il, sur l'ordre de Dieu, solide et immobile dans le principe, se meut maintenant, agitée par nos péchés, et ne peut plus endurer davantage sur sa surface notre conduite sans loi. Nous n'avons pas écouté l'Evangile, nous n'avons pas écouté l'apôtre, ni les prophètes, ni les grands saints — Basile le Grand et Grégoire, le porte-parole de Dieu, et Jean Bouche d'or et les autres lumières du monde... Et voilà que déjà Dieu ne nous parle plus par sa bouche, mais veut nous enseigner par les faits... Il secoue et agite

(1) Images de piété.

la terre, et veut secouer de sa surface toutes nos nombreuses infractions à la loi et nos péchés, comme les feuilles d'un arbre. Et si quelqu'un vient me dire qu'avant nous il y avait également des tremblements de terre, je lui dirai : oui; mais rappelez-vous ce qu'il advint de nous ensuite, — vinrent la famine, les épidémies et de nombreuses guerres! Et, malgré cela, nous ne nous sommes point repentis, jusqu'à ce que vînt sur nous, envoyé par Dieu, un peuple sans pitié, qui dévasta notre terre, s'empara de nos villes, saccagea les saintes églises, fit périr nos pères et nos frères, insulta nos mères et nos sœurs... »

Et dans un autre sermon il fait ce tableau de l'invasion :

« Dieu... envoya sur nous un peuple sans pitié, peuple plein de malice, peuple que n'ont point arrêté la jeunesse et la beauté, l'impuissance des vieillards et l'enfance. — ... Et voilà que les églises de Dieu ont été détruites, les vases sacrés souillés, le sanctuaire foulé aux pieds, les prêtres sont devenus victimes du glaive, les corps des moines jetés en proie aux oiseaux; le sang de nos pères et de nos frères, pareil à une eau abondante, a abreuvé la terre; nos braves, remplis d'effroi, fuyaient; un grand nombre d'enfants et de frères étaient conduits en captivité; une forêt en germe recouvrit nos villes, et notre grandeur disparut, notre beauté s'éclipsa, notre richesse devint le partage des autres, le résultat de nos efforts fut foulé aux pieds par les hommes impurs, notre terre devint le patrimoine des étrangers; et nous-mêmes nous devînmes un exemple d'opprobre pour les contrées voisines et un sujet de risée pour nos ennemis. Et tout cela parce que nous avons appelé sur nous, comme la pluie du ciel, le courroux de Dieu. »

Le métropolitain **Cyrille II** (1243-1280), répète à peu près la même chose dans son *Règlement* composé à l'occasion *du Concile de Vladimir* en 1274, où il essayait de déterminer une liturgie uniforme dans le service sacré, de faire cesser certains abus et désordres, qui s'étaient glissés dans l'Église, dans les premières années de la domination tatare, et enfin de déraciner certaines habitudes païennes, encore très répandues dans le peuple, surtout dans le nord et le nord-est. Cyrille, en même temps qu'il représente l'invasion tatare comme un fléau de Dieu, parle, un des premiers, de la fin du monde et de la seconde venue du Christ. Dans

un autre sermon, attribué à Cyrille, l'évêque réprouve comme travers du temps : les paroles honteuses, danses dans les festins, dans les soirées et les jeux, les *fables* (seraient-ce les jolis contes?) tous les vilains jeux, les applaudissements, les *sauteries* (1), la croyance dans l'éternuement, dans la rencontre, la bonne aventure, et d'autres coutumes ou superstitions ou préjugés. Dans ses conseils au clergé, l'évêque dit :

« Si vous accomplissez tous les commandements..., vous ferez la joie de Dieu, l'admiration des anges, votre prière sera entendue de Dieu, notre terre s'affranchira du joug hétérodoxe et révolté, la miséricorde de Dieu dans toutes les contrées de la terre russe croîtra, les pestes et les maladies du bétail et des fruits s'arrêteront, la colère de Dieu s'apaisera, les peuples de toute la terre russe vivront dans le calme et la paix et mériteront la clémence de Dieu dans le monde d'ici-bas et particulièrement dans le monde à venir. »

Et le prédicateur insiste sur l'idée de la fin du monde :

« On voit déjà, dit-il, que la fin du monde est proche et le terme marqué à notre existence est venu, et les années sont devenues plus courtes, — tout ce qui a été dit par le Seigneur a été accompli... On dit bien qu'après sept mille ans dévolus viendra la venue du Christ. » — (Nous croyons pouvoir attribuer à cette époque et à ces croyances répandues dans le peuple l'origine des *Contes sur les voyages du Christ et des apôtres sur la terre.*)

Avant Serapion, au commencement du XIII[e] siècle, on trouve déjà ces idées dans un sermon attribué à **Abraham**, abbé de Smolensk (mort en 1221), où il est dit, entre autres, que l'homme fut créé par Dieu au moment où les anges furent déchus et que le monde ne doit pas exister plus de 7,000 ans :

Dans les trois dernières années de ce millésime, les archanges Michel et Gabriel sonneront dans des trompettes et appelleront au jugement tout l'univers.

On voit que, sauf quelques traits particuliers, à l'épo-

(1) C'est-à-dire les différentes danses.

que des Tatares, sauf une légère différence entre la prédication du Nord de la Russie plus simple dans ses formes que la prédication du Midi, qui est plus recherchée, ce sont les mêmes thèmes, les mêmes développements, la même morale finale. L'objet des sermons ne diffère que dans quelques-uns qui portent sur des superstitions du temps. Au nombre de ces derniers on doit compter le *quatrième enseignement de* **Serapion**, où il s'élève contre cette croyance du peuple qui attribuait la famine, qui avait ravagé quelques années auparavant la terre de Souzdal, aux imprécations des sorciers et sorcières, et son *cinquième* sermon dans lequel il reprend la coutume de défendre la sépulture de ceux qui s'étaient noyés ou étranglés et dont plusieurs avaient été déterrés pour désigner leur tombe comme la cause des différentes calamités publiques. Un *troisième* sermon est précieux par les nombreux et très importants documents sur les coutumes et cérémonies superstitieuses. On en ignore l'auteur et il nous est parvenu sous ce titre : « *Discours d'un ami quelconque du Christ et défenseur de la vraie foi* » (1).

Plus on avance dans le XIII[e] siècle, plus on remarque que l'activité littéraire se concentrait exclusivement au milieu du monachisme, à l'abri dans ses cloîtres, grâce à la protection des khans, du tumulte de la guerre. Il est avéré que des princes comme Dmitreg Donskoy et Vassily le Sombre ne savaient pas lire, ayant pour excuses, il est vrai, qu'ils étaient préoccupés à défendre le sol contre les ennemis. Les vies des saints et les chroniques font l'objet de l'étude des moines. De *nouvelles chroniques* se rédigent à Tver et à Rostov, et vers la moitié du XVI[e] siècle apparaît, enfin, la *Chronique de la grande principauté de Moscou.* Cependant, la pénible époque du joug tatare et les nouvelles conditions historiques de la vie dans le Nord-Est de la Russie ont apposé leur cachet particulier sur cette nouvelle chro-

(1) Nous voudrions bien avoir le texte original pour en publier la traduction. Elle peut être précieuse pour l'étude des traditions. — L. S.

nique monacale du Nord. Solovief caractérise admirablement cette chronique dans son histoire :

« Dans la chronique du Nord, dit-il, il n'y a point la forme vive et dramatique du récit, que l'historien trouve d'habitude dans la chronique du Midi; dans la chronique du Nord, les personnages agissent sans dire mot : ils guerroient, font la paix, mais ils ne vous diront pas et le chroniqueur n'ajoutera pas de lui-même pourquoi ils font la guerre et à la suite de quoi ils font la paix; dans la ville, dans la cour du prince, on n'entend rien, tout est silence; tous restent assis, accoudés, et *pensent une pensée* sur leur compte; les portes s'ouvrent, des gens entrent en scène, font n'importe quoi, mais ils le font en silence. Certainement, ici se manifeste le caractère de l'époque, et la marque de toute une population. »

Population de moines enterrés dans leur cloître. Le chroniqueur ne pouvait imaginer des discours qu'il n'entendait pas. Les qualités et les défauts de ces chroniques sont des qualités et des défauts de tempérament : force, concision, poésie dans les chroniques du Sud, Kiev et Wolyne ; sécheresse dans celles de Souzdal ; précision et clarté dans celle de Novgorod.

Outre ces chroniques, les cloîtres continuaient la transcription des anciens manuscrits des XIe, XIIe, XIIIe siècles et la traduction d'œuvres byzantines parmi lesquels on distingue celle d'un poème sur la *Création de l'Univers par Georges Pissidès* (vivant au VIIe siècle), traduit en russe par **Dmitry Zograf** (c'est-à-dire artiste). On y décrit les six jours de la création, thème favori des poètes spirituels de Byzance. Mentionnons encore les œuvres de l'Exarque bulgare *Jean* (du XIe au XIIe siècle) sur le même sujet. Au XIVe siècle **Saint-Cyrille**, réformateur et abbé du monastère du lac Biéli (1337-1427) essayait de donner des idées scientifiques d'après Gallien. Mais le plus important monument de cette époque, qu'on ait conservé sur les différentes manières de comprendre la nature et le degré de culture intellectuelle et religieuse des gens les plus intelligents de cette époque, c'est la célèbre épître de l'archevêque de Novgorod **Basile** (1330-1352), à l'évêque de Tver **Théodore** sur : *Le paradis terrestre.* Cette épître était écrite

à la suite de discussions intervenues dans le clergé de Tver sur ce sujet : « Le paradis terrestre, donné par Dieu à Adam, est-il encore intact, ou bien le paradis n'existe-t-il plus, sinon dans l'imagination? *Basile* surnommé le *Kaléka* (1) sans doute à cause de son pèlerinage en Terre sainte, et de ses voyages, — essaye de démontrer que, sans aucun doute, à l'Orient s'est conservé intact le paradis terrestre, et qu'à l'Occident se trouve l'enfer. Au nombre de ses preuves il mentionne même les récits de certains voyageurs de Novgorod. Comme beaucoup de récits de ce temps-là, c'est une suite de phrases sans logique, divagations écrites au courant de la plume et d'une imagination naïve, mystique, erronée mais sincère, hantée par toutes les visions et les désirs vagues et troublants du moyen âge.

Poèmes manuscrits et récits

Autour du nouveau centre de la vie politique, Moscou, apparaissent de nouveaux centres de vie spirituelle et intellectuelle. Le *monastère de Troïtzk* (de la sainte Trinité), fondé par saint Serge aux environs de la jeune ville de Moscou, joue désormais le rôle du couvent de Petschersk aux environs de Kiev. Les monastères du nord et du nord-est de la Russie, bien que bâtis au milieu de déserts ou de forêts silencieuses, étaient à la tête de la vie intelligente et même politique. Déjà dans la seconde moitié du XIV[e] siècle **saint Serge** et ses disciples se mêlent aux désaccords entre les princes, s'érigent en pacificateurs dans les différents politiques ou exhortent chaleureusement à la lutte contre les Tatares. De là apparaît, au commencement du XIV[e] siècle, une nouveau genre, dans la littérature spirituelle, qu'on pourrait appeler : *littérature po-*

(1) Kaléka perekhogy, mendiant, voyageur. Voir Rambaud, *Russie épique*.

lémique et qui consiste en épîtres adressées aux princes par les personnages religieux. A ce genre de littérature militante, on peut ajouter les épîtres écrites à titre d'encouragement ou pour la défense de la foi contre les différentes hérésies. Nous reviendrons sur ces spécimens. Voyons un peu quelques particularités de la littérature contemporaine de la période tatare.

Au nombre de ces particularités, apparaissent dans la littérature historique des récits sur les figures et les faits isolés de l'histoire, récits écrits, la plupart du temps, par des contemporains, des témoins ou des acteurs des faits racontés. A ce genre appartiennent beaucoup de récits des chroniques primitives, comme le *récit sur Boris et Glèbe, sur la cécité de Vassilka.* Les chroniques suivantes présentent également beaucoup de récits séparés : comme, *le meurtre de Andrès Bogolioubosky*, les querelles de ses frères et de ses parents, *la campagne d'Igor contre les Polovtzy, le combat de Lipitzk*, le combat de *Kalka, l'invasion de Batyl, etc.* Ces récits, du reste, paraissaient aussi sous la forme d'articles séparés et dans les recueils, sous différents noms : *communications, histoires, récits et dits* (slovo). C'est surtout après l'invasion tatare que ces récits apparurent en nombre. Le principal thème et le principal sujet de toutes ces productions étaient, dans le nord-est, les rapports avec la horde et la lutte avec les Tatares; au nord-ouest la lutte de Novgorod et Pskov contre les Allemands, les Lettons et les Suédois. Une forme plus littéraire, le désir d'embellir le fait historique, de le présenter dans ces détails, distinguent ce genre de récits. Voici, par exemple, comment l'auteur du *récit sur le grand prince Alexandre Nevsky*, contemporain et ami du prince, qui a entendu de sa bouche la description du combat de Nevsky, décrit son héros. Au commencement du récit il dit qu'il s'apprête à parler « du grand prince Alexandre Iaroslavitsch, le sage, l'humble, l'intelligent, le brave homonyme du tzar Alexandre de Macédoine, semblable par sa force et sa bravoure au tzar.

Alevhisse (1) (Achille). Après quoi, ayant raffermi « son esprit grossier et ses faibles forces par une prière à la très sainte Mère de Dieu » l'auteur parle de l'origine d'Alexandre Nevsky, issu de parents honorables et aimant Dieu et fait ainsi son portrait :

« Il était d'une taille au-dessus de tous les autres hommes, sa voix retentissait dans le peuple, comme un clairon; il avait un visage comme celui de Joseph le Magnifique, et sa force égalait la moitié des forces de Samson; et Dieu lui avait donné la sagesse de Salomon et la bravoure du tzar romain Eouspassien (Vespasien)... »

Ces comparaisons tirées de la Bible ou de ce que savaient les Russes de l'histoire occidentale, diminuent beaucoup la couleur du récit et nous rappellent les récits du même genre des moines du moyen âge d'Occident, humbles copistes, repliés sur eux-mêmes, cherchant leur science dans le domaine restreint de leur librairie, ne sachant de la vie du monde que ce que leur permettait de voir la vie du cloître et la permission de monseigneur l'abbé et de la vie intellectuelle ou de la poésie, que leur point de vue essentiellement religieux.

Un des plus curieux monuments de cette littérature fleurie était : « *Le manuscrit de Magnousch, roi de Suède.* » — Magnousch Eriksôn avait échoué dans une campagne contre Novgorod, entreprise pour conquérir la ville à la Suède et les habitants au catholicisme; d'autres échecs et malheurs l'attendaient dans sa patrie : vaincu dans un combat contre ses fils il fut détrôné par les seigneurs, et, après cinq ans de souffrances en captivité, il mourut en Norvège, en 1374. — Un des *libraires* de Novgorod, continuellement en rapport dans leur commerce avec la Suède, composa sans doute ce récit, pas tant pour apitoyer le lecteur sur les malheurs de ce roi que pour entretenir l'amour-propre national. Magnousch semble surtout dire à ses fils et à ses compatriotes de ne jamais entreprendre de guerre contre

(1) Je transcris ce nom comme curiosité étymologiqne.

Novgorod, s'ils ne veulent pas encourir les mêmes échecs et les mêmes malheurs.

Au XIII[e] siècle appartiennent aussi « *Le récit de Riazan sur l'invasion de Batye* » et « *sur le meurtre de Michel de Tschernigov et du boïar Théodore dans la horde par Batye,* — le récit « *sur le bon prince Dovmont et sa bravoure.* » Au XIV[e] siècle, appartiennent encore « *le récit du meurtre du prince Michel de Tver dans la horde d'Uzbek,* » « *de la prise et de la destruction de Moscou par Toktamysch,* » « *le récit de délivrance de Moscou de Temir-Koutlajï* » « *le dit sur la vie et la mort de Dmitry Donskoy,* » et enfin, toute une suite de récits *sur le combat contre Mamaï.* Voici *le récit* de Riazan *sur le combat de Mamaï :*

« Vint pour nos péchés Batye le tzar athée sur la terre russe avec un grand nombre de troupes tatares, et il s'arrêta sur la rivière Boronège; et envoya au prince Ioury Igorevitsch de Riazan des messagers, pour exiger des tributs de chacun : sur les princes, sur les gens, sur les chevaux. »

Ainsi commence le récit russe, étroitement lié avec un autre récit « *sur le transport de l'image miraculeuse de Nicolas Zoraisk de Korsoun à Riazan.* »

Après quoi on décrit le conseil des princes, qui décident d'envoyer contre Batye le jeune prince Théodore Iourevitsch avec des présents et la requête de ne pas faire la guerre dans le territoire de Riazan.

Le prince Théodore fut accueilli avec bienveillance par Batye, qui lui prit des mains les présents... Mais là un boïar, transfuge de Riazan, murmura à l'oreille du khan, que Théodore avait une femme qui était une beauté; Batye exigea que Théodore lui montrât sa femme; sur quoi Théodore sourit et lui répondit : « Quand tu nous auras vaincus, tu pourras disposer de nos femmes. » Batye ordonna de tuer Théodore et les princes de sa suite et de jeter leurs corps aux bêtes et aux oiseaux pour les mettre en pièces. Un des pédagogues du prince, du nom de Apolonitza, eut le temps de dérober le corps de l'enfant qu'il avait élevé et courut bien vite porter la nouvelle à Eupraxie, la femme de Théodore. L'honorable princesse Eupraxie se tenait sur la muraille de son haut terem (tour) et tenait dans ses bras son fils Ivan, quand arriva près d'elle Apolonitza avec la navrante nouvelle; et à peine l'eut-elle entendu qu'elle se pré-

cipita du haut de cette grande muraille et mourut. — Alors le prince Ioury Igorovitsch Riazansky, en compagnie des autres princes voisins, sortit à la rencontre des troupes tatares, et il s'ensuivit une terrible mêlée : « un seul avait à se battre avec des milliers, et deux avec des masses incalculables. » Le premier tombé dans la bataille fut le frère de Ioury, David Igorevitsch. En voyant cela, Ioury s'écria dans son chagrin : « Ma chère confrérie, ma douce droujina, toi l'ornement et le cœur de Riazan, montrez-vous des hommes et soyez fermes; notre frère David a bu avant nous la coupe, — et nous n'irions-nous pas la boire aussi! » Les vaillants jeunes gens, les gais jeunes gens de Riazan se battirent de toutes leurs forces, au point que la terre gémit sous eux et que les troupes de Batye furent écrasées. Cependant le nombre incalculable des troupes eut le dessus sur la poignée des braves, mais aucun d'eux ne sortit des rangs : tous tombèrent en même temps et « burent l'unique coupe commune de la mort, tous s'étendirent là-bas ensemble. » Un seul, Oleg Igorevitsch, surnommé le Rouge, couvert de blessures, fut fait prisonnier par Batye et reçut la couronne du martyre, car il se mit à interpeller Batye, en l'appelant homme sans Dieu et ennemi du christianisme, et Batye ordonna de le tailler en pièces à coups de hache. Après cette bataille, les troupes tatares assiégèrent Riazan, s'en rendirent maîtres après un siège longuement et vaillamment supporté et rasèrent cette ville. Alors un des seigneurs de Riazan, Eupatie Kolovrate, à la tête d'une poignée d'hommes de Riazan échappés au massacre, arrive pour venger les morts. Venant du côté de Tschernigof, où il était en train de lever tribut pour son prince, ce vaillant guerrier se porte soudain sur les troupes tatares et commence à les décimer. Batye lui-même se met à trembler, et, troublé, demande aux prisonniers qu'on lui amène, qui ils sont, quelle est leur foi et pourquoi montrent-ils tant de cruauté aux Tatares? Et eux répondent : « Nous sommes tous de foi chrétienne, mais serviteurs du grand prince Ioury Igorevitsch, du régiment de Eupatie Kolovrate, tous envoyés par le prince Ioury Igorevitsch de Riazan pour te rendre hommage, à toi, le puissant tzar, et t'éconduire avec les honneurs (et te rendre les honneurs); ne t'étonne pas, tzar, de ce que nous n'ayons pas le temps de remplir la coupe de sang tatare. » Alors Batye envoie contre Eupatie son Tavroula, qui se vante d'amener Eupatie vivant. Mais à peine se sont-ils accostés qu'Eupatie a, d'un coup de hache, coupé en deux Tavroula jusqu'à la selle... Il tua de la même façon beaucoup de Tatares, jusqu'à ce qu'ils l'eussent entouré d'un grand nombre de traîneaux *garnis* (sans doute de faux et d'engins de guerre), et après l'avoir atteint enfin, ils rapportèrent son corps à Batye. Celui-ci, en voyant le corps de paladin (bogatyr) Eupatie, dit : « Frère Eupatie, tu m'as bien *régalé* avec ta droujina peu nombreuse, et tu as fait périr grand nombre de paladins célèbres de la vaillante horde; si tu avais servi sous mes ordres de tzar, je t'aurais toujours gardé en face de mon

cœur. » Et le tzar Batye donna ordre de rendre le corps d'Eupatie à ceux qui restaient de la droujina et les laissa s'en aller avec le corps du héros, sans rien leur faire.

A la fin de ce remarquable dit, on a ajouté *Un Pleur* du prince Igor Igorevitsch sur sa confrérie, décimée par Batye le tzar impur. On joignait souvent de pareils *pleurs*, lamentations, aux récits des batailles quelle qu'en fût l'issue, heureuse ou malheureuse.

Pareil *vocero* se trouve même dans les manuscrits à la suite des *récits célèbres de la bataille contre Mamai*, dont l'issue fut si heureuse pour la Russie. La victoire du Dmitry Donskoy (du Don) sur les Tatares dans les champs de **Koulikovo** (1380) devint longtemps encore après le thème de nombreuses productions tant dans la littérature orale que dans la littérature écrite, dans les recueils et les chroniques. On remarque surtout parmi les récits ayant trait à la bataille de Koulikovo le récit de la *Zadonstschina*, campagne *au delà du Don* du grand prince seigneur Dmitry Ivanovitsch et de son frère Vladimir Andréevitsch.

Dans une des variantes de ce récit, dans lequel se manifeste davantage l'influence de la fantaisie populaire, tout le succès de la bataille est attribué à la ruse d'un des chefs russes — du nom de Volyntza — qui organisa une embuscade avec son frère le grand prince Vladimir Andréevitsch.

Le Volynetz (de Volynie sans doute) nous apparaît sous les traits d'un héros de *byline*. Ainsi, par exemple, avant la bataille il sort sur la plaine entre deux armées et au moyen de certains présages annonce que le succès restera à l'armée russe. Dans d'autres récits, apparemment monastiques, l'attention du lecteur est surtout dirigée sur la part que prend à la bataille *le bataillon céleste*. Il y a dans les récits populaires oraux et les récits écrits une influence réciproque. Un autre influence à noter, c'est celle du célèbre poème du XIIe siècle, la campagne d'Igor. En plus d'un endroit

les auteurs de la bataille de Koulikovo imitent leurs devanciers.

Une des plus anciennes copies de Zadonstchina, attribuée à un certain boiar **Sophone**, fait mention, entre autres, de Boyane, *habile joueur de goudok* (1) dans la ville de Kiev, qui célébrait les anciens princes. Ensuite, à l'exemple du chanteur de bylines, l'auteur invite tout le monde à entendre un chant à la louange du grand prince Dmitry Ivanovitsch et de son frère Vladimir Andréevitsch ; après quoi l'auteur s'adresse à l'alouette et au rossignol, auxquels il propose de chanter la même gloire, et décrit ensuite les rassemblements de troupes dans les différentes contrées de la Russie ; voici ce qu'il dit de Novgorod :

« Les cloches séculaires sonnent dans Novo-gorod; les hommes (viri) de Novgorod se tiennent près de Sainte-Sophie, et parlent ainsi d'une voix dolente : « Nous n'apporterons pas grand aide au grand prince Dmitry Ivanovitsch. » Alors des aigles arrivent à tire-d'aile, de tous les côtés de la terre enveloppée des voiles de minuit; mais ce ne sont pas des aigles rassemblés, c'est la sortie des faubourgs du grand Novo-gorod; ils sont sortis avec sept mille hommes pour se présenter devant le prince Dmitry Ivanovitsch et son frère, le prince Vladimir Andréevitsch.

Et voilà que, pareilles à des nuages d'orage, marchent de toutes parts sur la terre russe les fortes troupes des *impurs* et toute la nature les menace d'une défaite en soufflant dans leurs drapeaux. Cependant les Russes, dans leurs premières attaques, n'ont point le dessus. Beaucoup de chrétiens périssent et la victoire reste toujours du côté des impurs. Alors les *boyarines* (2) de Moscou pleurent leurs maris; et la femme de Mikyvra s'adresse même au Don avec cette prière : « Don, ô Don! Don rapide, tu as traversé la terre des Polovtzy, tu as creusé des rivages d'acier : berce en le caressant mon Mikoula Vassilievitsch. » Mais le samedi, jour de la naissance de la sainte mère de Dieu, « les chrétiens ont taillé en pièces les troupes des impurs sur le champ de bataille de Koulikovo, sur la rivière Napriada. » On raconte, en décrivant la bataille, comment Vladimir Andréevitsch demande aide à son frère : « Les Tatares, dit-il, ont décimé notre vaillante droujina, et dans cet amas de corps humains les chevaux ne peuvent même pas sauter, mais ils

(1) *Goudok*, instrument populaire russe, sorte de violoncelle.

(2) Femmes de boiar. *Boyarine* condamne l'orthographe française de *boyard*.

errent les genoux dans le sang. » Alors le prince lui-même adresse sa prière à ses boïards : « Frères boïards et voevods (chefs d'armée, dux), et fils de boyards, voilà où vous trouverez vos douces boissons de miel de Moscou et acquerrez rangs élevés pour vous et pour vos femmes. » Tout à coup la fortune tourne contre l'ennemi qui fuit « en grinçant des dents et en s'arrachant le visage. » Mamaï cherche un refuge dans la ville de Khaphesta et essuie les risées de ses habitants : « Tu ne seras pas, Mamaï maudit, disent-ils, comme le tzar Batye ; tu es venu sur la terre de Russie avec neuf hordes et soixante-dix-sept princes, et maintenant tu cours te réfugier, le neuvième sur dix hommes, dans Loukomoric. Les princes russes t'auraient-ils régalé outre mesure? Tu n'as ni princes, ni voevods à ta suite; aurais-tu trop bu près du Don rapide, dans la plaine de Koulikovo, sur l'herbe diaprée? Mais sur la terre russe en ce moment tout le monde est en liesse et se réjouit, bien que des corps de chrétiens gisent près du grand Don, et que voilà trois jours que le Don roule des flots de sang. Le grand prince Dmitry Ivanovitsch compte ses morts et leur adresse ce touchant adieu : « C'est ici qu'il vous était assigné de tomber (fatalisme), sur cette place, entre le Don et le Dniepr, dans la plaine de Koulikovo, sur la rivière Napriade! C'est là que vous avez laissé vos têtes pour les saintes églises, pour la terre russe, pour la foi chrétienne. Pardonnez-moi, mes frères, et bénissez-nous; et vous tous une couronne vous attend dans le siècle futur. »

Assurément tous ces récits restent bien au-dessous *du récit d'Igor*, mais ils ont leur importance parce qu'ils témoignent de l'état des esprits et du réveil national. Quand ils n'auraient eu que le mérite de montrer aux Russes la nécessité de refouler les Tatares, d'encrer de plus en plus cette résolution dans leur cœur, et peut-être d'éviter à l'Occident une nouvelle invasion! vivent ces humbles chroniqueurs, et les poètes, les hommes de tous les temps, qui apprennent à la nation de savoir veiller!

Après Koulikovo les Russes se persuadèrent désormais de la nécessité de combattre l'ennemi, lutte qu'on ne pouvait éviter. Cette pensée est parfaitement rendue dans une chronique de la fin du XVe siècle, dans laquelle l'auteur, indigné contre les boïars qui conseillaient à Jean III de faire la paix avec Agmète, s'écrie :

« O vaillants et virils enfants de la Russie, prenez à honneur de défendre et garder votre patrie, la terre russe, des impurs; ne ména-

gez pas vos têtes et vos yeux ne verront pas la prise de possession et le sac de vos saintes églises et de vos maisons, et le meurtre de vos enfants et l'outrage fait à vos femmes et à vos filles. Plusieurs grandes et célèbres contrées ont eu à souffrir des Turcs, comme par exemple les Grecs et les Bulgares, et Trapesone, et Amoria, et les Arbanosses, et les Kopvates, et Kaphra, et d'autres nombreux territoires, qui ne se sont pas levés virilement contre l'ennemi; et elles ont péri ces nations, et ont perdu leur patrie, leur terre, leur royaume, et ils errent à travers les contrées étrangères, vraiment comme de pauvres voyageurs, abreuvés de chagrin et de pleurs — et tous les étrangers crachent sur eux comme sur des hommes sans virilité!... Préserve-nous, Seigneur, nous les chrétiens orthodoxes, de pareille calamité, au nom des prières de la mère de Dieu et de tous les saints. Ainsi soit-il. »

Tendance polémique de la littérature spirituelle

Parmi les écrits qui ont une importance historique au xv[e] siècle apparaît encore une lettre de l'archevêque de Rostov **Vassian** au tzar Jean III pour le décider à repousser les Tatares. Le métropolitain **Géronte** avait déjà, de concert avec un concile tenu sur la Ougra, adressé un pareil message à Jean, mais sans résultat, car non seulement le souverain n'en tenait pas compte, mais même il était question de signer un traité de paix avec Agmète.

« Notre devoir, grand souverain, dit Vassian, est de venir en aide à votre mémoire et le vôtre de nous écouter; et voilà que j'ai le front d'écrire à ta miséricorde, pour te faire souvenir de l'Ecriture sainte, selon la raison dont Dieu m'a doué pour sauvegarder et affermir ta puissance... Nous avons entendu que, tandis qu'Agmète le mécréant s'approche et fait périr la chrétienté et se vante de tenir en son pouvoir toi et ta patrie, tu restes tranquille devant lui, tu lui demandes la paix, et lui envoies des messagers. Lui, cependant, respire toujours la haine et n'écoute pas ta prière, mais veut ruiner jusqu'au bout la chrétienté... Nous avons entendu aussi que tes premiers séducteurs ne cessent de te murmurer à l'oreille des paroles de malice et te conseillent de ne pas faire opposition à l'ennemi, mais de céder et de livrer à la voracité des loups le troupeau des brebis du Christ... Je t'en conjure, n'écoute pas pareil conseil... Mais que te conseillent donc ces gens de malice et de mensonge, qui se comptent parmi les chrétiens? Seulement, après avoir jeté les boucliers, sans plus résister à ces maudits *mangeurs de viande crue,*

abandonnant et la chrétienté et la patrie, en leur compagnie, comme un transfuge, de te réfugier sur des terres étrangères. Réfléchis donc, sage souverain! De quelle gloire dans quel déshonneur ils feront descendre ton alteese, après que tant de gens d'honneur ont péri, tant d'églises de Dieu ont été détruites et souillées. Et qui donc aura un cœur tellement de pierre, qu'il ne pleure pas sur ce désastre? Crains, toi aussi, berger, que Dieu ne demande compte du sang de ceux qui ont péri?... Et où donc veux-tu t'enfuir, et sur quel trône monteras-tu, quand tu auras fait périr le troupeau que Dieu t'a confié?... Et voilà que maintenant j'entends venir le peuple sans Dieu et s'approcher de nos contrées, de notre patrie; déjà il a mis en captivité plusieurs contrées unies à notre patrie et il se porte sur nous. — Sors donc bien vite à leur rencontre, prends pour aides Dieu et la très pure Mère de Dieu, soutien de notre chrétienté et notre médiatrice, et tous les saints, et prends pour exemple tes ancêtres les grands princes : ils ne délivraient pas seulement la terre russe des maudits, mais ils conquéraient encore d'autres contrées, comme, pour t'en citer quelques-unes, Igor, ou Sviatoslav, ou Vladimir... La même louange est due à notre grand prince Dmitry, ton ancêtre. Quelles ne sont pas la virilité et la bravoure qu'il a montrées sur le Don en se battant contre ces mêmes mangeurs de viande maudits? Il se battait en personne à la tête de l'armée, sans menager sa vie pour délivrer la chrétienté... Il ne doutait point de lui; il n'avait pas peur du nombre des Tatares, il ne s'est point retourné en arrière, il ne s'est point dit : J'ai une femme, des enfants, une grande richesse; si même on prend ma terre, je me logerai quelque part dans un autre endroit; non! avec foi il s'est élancé vers le succès, est sorti à cheval en avant, et, face à face avec le maudit Mamaï, le loup intelligent, il s'est efforcé d'arracher de sa gueule le troupeau spirituel des brebis du Christ. En récompense, le Dieu plein de miséricorde lui envoya — un prompt secours, des anges, de saints martyrs, pour l'aider dans sa lutte contre les ennemis. — Si tu nous dis que nous ne sommes pas tenus par un serment de lever la main sur un tzar (c'est à dire un *khan*), et de marcher contre lui; alors écoute, tzar aimé de Dieu!... Nous bénissons ta marche non point parce que tu la diriges contre un tzar, mais parce que tu marches contre un brigand, un voleur, un impie; mieux vaut pour toi mentir (au serment) et rester au nombre des vivants, que de tenir ta parole et de mourir, en laissant pénétrer ces Tatares dans la contrée pour la ruine, la destruction de toute la chrétienté, pour rendre désertes et souiller les églises... »

Pendant que **Vassian** luttait contre les ennemis de la patrie, d'autres moines ou évêques réfutaient les ennemis de l'orthodoxie. Vers la fin du XIVe siècle avait apparu à Pskov l'hérésie des Strigolniki ou tonsurés; elle

fut refutée par le métropolitain **Photius** (1410-1431). Vers la fin du XIIe siècle avait apparu à Novgorod l'hérésie des Judaïsants qui niaient la trinité, la divinité de Jésus-Christ, la nécessité de la rédemption, l'eucharistie, le culte des saints, la vénération de la croix et des images, les jeûnes et les vœux monastiques. Elle trouva un adversaire d'abord dans **Genadius**, archevêque de Novgorod (1485-1504), ensuite dans **Joseph Sanine**, plus connu sous le nom de **Joseph Volozk**, fondateur du monastère de Volokolamsk, homme instruit, rigide, résolu et fanatique qui écrivit, à ce propos, un livre intitulé *l'Eclaireur*, divisé en seize chapitres. Joseph Sanine fut aussi un des réformateurs de la vie monastique et eut le grand mérite de placer la copie des manuscrits au nombre des occupations constantes des moines. Son contemporain **Nil Sorsky**, de la famille des boïars Maykof, (1433-1503) écrivit dans son ermitage situé près de la rivière Sora (non loin du monastère de Saint-Cyrille sur le lac Bely) un *traîté sur la vie des ermites* où il déclare que les moines doivent eux-mêmes pourvoir à leur besoin par le travail des mains, « que celui qui ne veut pas se donner de peine, ne mange pas. » Il eut pour adversaires, dans sa manière d'envisager la vie monastique et les biens des couvents, fort riches à ce moment, **Joseph Sanine** et **Vassian le Borgne** (dans le monde **boïar Patrikéef**). Tout en défendant, pour des causes très admissibles, les biens de l'Église, ils étaient d'avis de diminuer les abus. Parmi les influences et la lutte contre les hérésies, il faut compter le goût qui s'éveilla dans le haut clergé de répandre l'instruction. A ce sujet, on possède encore comme curieux monument la *lettre de Genadius au métropolitain Simon* où il décrit la triste situation de ses fidèles de Novgorod et le prie d'intercéder pour lui auprès de Jean III pour faire construire des écoles et lui donner plein pouvoir, devant ses ouailles, d'enseigner. Un autre résultat de cette lutte fut le premier recueil complet des livres saints en langue slave, en 1498, conservé

jusqu'à nos jours sous le nom de *Transcription synodiale de la Bible*. Le Nouveau Testament avait été traduit du latin de la Vulgate. Au nombre des collaborateurs de Genadius à ce sujet on doit compter le dominicain **Venianine**, slave de naissance, venu en Russie en 1490 avec le frère de la grande princesse Sophie et Dmitry **Guerassimof**, connu par ses voyages en Suède, Danemark, Prusse, à Vienne et à Rome, fin lettré, admirateur de l'antiquité, ami du célèbre historien du XVIe siècle, **Paul Jove Novokomsky**.

En 1525, à Vienne, le lettré Fabre, sous les ordres du grand-duc Ferdinand, écrivait des nouvelles sur la Moscovie d'après les paroles des ambassadeurs russes. A la même époque et au commencement de 1526, Jove, au désir de l'archevêque Jean Rouf, composait, à Rome, la description de la Moscovie d'après les récits de Dmitry Guerassimof, envoyé par le grand prince Vassily III auprès du pape Clément VII. La Russie, sans cesser d'être russe, reniait l'Orient asiatique et se rapprochait de l'Occident.

Littérature monastique au nord-est

Avant de passer à l'examen de la littérature laïque, jetons un dernier coup d'œil sur la littérature monastique dans le nord-est de la Russie. Le rôle du clergé, qui prenait part désormais aux affaires de ce monde, l'obligea à intéresser ce monde à son idéal, ce qui donna naissance à un genre nouveau : les *biographies*. Les plus anciens exemples de ce genre, au nord-est de la Russie, se trouvent dans les chroniques de Rostov : ce sont les *vies des saints Isaïe* (mort en 1090), *Léonce, Abraham, Ignace, Pierre le tzarevitsch, Ordinsky et le stolnik* (centenier) *de Penyaslav Nikita*. Aux XIIIe et XIVe siècles se rapportent *la vie d'Abraham*, écrite à Smolensk, de *Varlaam et d'Arcadie*, à Novgorod; d'*Alexandre Nevsky*, à Vladimir, du *prince Michel de*

Tver, à Tver, et du *métropolitain Pierre*, à Rostov. « Ce petit groupe de biographies ne présente pas seulement des exemples de l'hagiobiographie septentrionale de la Russie dans son aspect primitif, dit Klioutschevsky, mais dépeint le cercle des plus anciens centres de l'instruction littéraire dans le Nord. » Ainsi, par exemple, nous savons, par la vie d'Abraham de Smolensk, le rang qu'occupait Smolensk dans le développement intellectuel. L'écriture des manuscrits était très développée dans les monastères déjà au XIIe siècle. Peu à peu chaque couvent eut sa collection de biographies dans laquelle apparaissent au premier plan les biographies des bienfaiteurs et supérieurs du couvent. A la fin du XIVe siècle, la littérature des biographies du Nord se répand et se développe fortement et, sous l'impulsion donnée par le Midi, prend un autre caractère. Les biographies deviennent plus longues et visent davantage au style. Les premiers écrivains en ce genre sont : les serbes **Cyprian**, qui écrivit, vers 1397, *la vie de Pierre le métropolitain* et **Pacôme Logophète** (1440), infatigable écrivain que tous les chefs spirituels se disputent ; avec eux vient le russe **Epiphane**, qui mérita le surnom de sage et qui écrivit la vie de son maître, Serge de Radonesch, et de son ami Etienne de Perm.

Sous l'influence des idées de centralisation, qui dominaient la Russie du XVIe siècle, apparut un important et remarquable essai de centralisation dans le domaine de la transcription des manuscrits de l'antiquité russe, qui amena la composition d'un immense recueil de vie des saints, connu sous le nom de *Tschet-Mineу*. L'auteur du recueil fut une des plus remarquables figures du XVIe siècle, l'archevêque de Novgorod, **Makarye**, plus tard métropolitain. Les Tschet-Miney ou les *Lectures mensuelles* étaient une sorte d'anthologie de « tous les livres qu'on pouvait lire, qu'on pouvait trouver dans la contrée russe. » Dans ce livre, à côté des vies des saints, apparaissent aussi les *légendes ou les récits spirituels* (nous serions tentés de dire contes)

sur les saints, où les faits réels se mêlent aux traditions populaires et où les faits historiques sont ornés de détails imaginés par la fantaisie populaire. De ces productions, on remarque surtout : *La légende de Rostov sur le tsarevitsch Pierre Ordynsky, la légende de Smolensk sur saint Mercure, la légende de Mourom sur Marc et Marie et sur le prince Pierre et son épouse Fevronie.* La copie de ce recueil, qui contient 1,300 biographies, fut entièrement achevée en 1552.

Littérature profane : contes et récits

Au xv[e] siècle, la littérature populaire retrouve un nouvel élément de vie dans les événements historiques. Il y a tel et tel conte populaire, raconté ou colporté de nos jours dans les villages russes, qui est marqué au coin de l'époque. La littérature orale entre même, au xv[e] siècle, dans le domaine de la littérature écrite ; elle y est admise avec tous les honneurs dus à son rang de jeune ancêtre. Les manuscrits du temps renferment beaucoup de « récits et de contes » de l'aïeule écrits en lettres merveilleuses sur les parchemins. Mais le plus souvent, les récits et les contes des manuscrits du xv[e], du xvi[e] et même du xvii[e] siècles sont des traductions ou des adaptations littéraires, appartenant à des sources assez différentes.

On suppose qu'avec la littérature profane bulgare et serbe, importée au xiii[e] et même au xiv[e] siècles, s'introduisent dans la littérature russe, sous formes de récits arrangés des Iougo-slaves (Slaves méridionaux), des récits du moyen âge sur *Alexandre de Macédoine* et la *guerre de Troie.* Les histoires de *Kalila et Dimna,* des *Mille et une nuits,* venaient de l'Orient. De ce dernier recueil fut certainement tiré un des plus anciens récits russes : l'*Histoire de Sinagripe,* tzar des Adors et de la contrée Naliphe ; ou le *Dit sur Akir le Sage* (1),

(1) Ce poème a été découvert par Moussine Pouschkine en même temps que *la Guerre d'Igor.*

un des plus curieux exemples d'histoire étrangère greffée sur la souche russe.

Par ce même chemin byzantino-slave arrivent aussi en Russie des récits altérés, comme l'*Histoire de Varlaam et de Josapha.* Josapha est un roi indien que l'ermite Varlaam, sous le déguisement d'un marchand, vient convertir au christianisme. Ce récit, comme beaucoup de ce temps, est rempli d'*allégories et d'énigmes*, très goûtées du public. C'est ce qui explique la popularité de Salomon au moyen âge, tant en Russie qu'ailleurs, et les nombreuses légendes auxquelles il donna lieu.

Les romans byzantins de chevalerie, qui relataient la lutte du monde gréco-latin avec les peuples qui avaient conquis la Palestine, furent copiés et arrangés à leur tour. Dans les écrits de ce genre, il faut compter la jolie histoire *sur les faits et gestes de Deugenius.* On y raconte d'abord l'amour d'un roi sarrasin ou arabe du nom d'Amir pour la fille d'une veuve grecque de sang royal. Le roi pénètre en Grèce et enlève cette jeune fille. La veuve envoie à la poursuite du roi ses trois fils qui vont délivrer leur sœur. Le roi sarrasin consent à embrasser le christianisme si les fils de la veuve lui laissent épouser leur sœur. Les frères approuvent le mariage. Amir se fait chrétien et, laissant là son royaume, se réfugie en Grèce avec son épouse. A quelque temps de là leur naît un fils, qu'on nomme Acrite, mais qui, au baptême, reçoit le nom de « charmant Deugenius. » Ce fils devient un prodige. Son premier exploit est une lutte avec un certain bogatyr Philipatos et sa fille Maximiane, une sorte d'amazone, qu'il n'a aucune peine à vaincre. Le vaincu lui déclare qu'il existe de par le monde un géant plus redoutable que lui, un certain Stratig, et que sa fille, Stratigovna, est non moins redoutable. Deugenius court à cette nouvelle victoire et, après avoir terrassé le paladin, ses quatre fils et sa fille, prend Stratigovna pour femme, reçoit une riche dot et s'en revient triomphant à la maison.

Aux XIVe et XVe siècles, la littérature s'enrichit encore, à ses dépens, il est vrai, d'autres imitations des œuvres d'Occident, qui s'introduisaient en Russie directement par Pskov et Novgorod, la Lithuanie ou la Pologne.

On peut s'étonner que toutes ces influences étrangères, qui se perpétuent pendant près de trois siècles, n'éveillent aucune idée de production analogue en Russie. En réponse à cette question, on ne peut pas ne pas rappeler, avant tout, l'arrêt que causa le joug tatare dans le développement de la littérature russe, jusqu'au XVIe siècle. Les premières tentatives de littérature séculière et d'épopée guerrière (de la droujina) du XIIe siècle furent tout à coup étouffées par le fléau tatare qui arrêta pour longtemps tout courant de vie intellectuelle, et partant, de création littéraire, individuelle, d'aspiration vers l'instruction, même sous simple forme de grammaire. Une autre cause de cet arrêt fut, d'abord, dans ceux qui étaient à la tête du mouvement intellectuel, dans le clergé, l'aveugle soumission devant tout ce qui venait de Byzance; ensuite, non seulement le peu d'attention pour tout ce qui venait du peuple, mais presque un certain dédain comme pour une chose primitive qui portait sur elle des traces du paganisme, d'une antiquité impure, que le christianisme n'avait pas sanctifiée. On ne peut cependant nier qu'il y eut quelques tentatives de créer une littérature indépendante, à l'exemple des productions de ce genre du monde greco-slave ou oriental. Ces essais ne se manifestaient pas sous l'aspect de sujets empruntés directement de la vie populaire nationale, mais sous forme d'exemples et sujets qui, dans leur aspect travaillé, se rapprochaient de la vie populaire et des exemples que le peuple aime de préférence dans sa poésie. Un seul de ces essais de poésie populaire appartient à un auteur russe et, par suite, a pour les Russes un intérêt particulier, c'est l'histoire connue sous le nom de « *Récit sur le marchand Bassargue* » qui raconte la vie de l'*hôte* (*hôte,*

dans ce cas, signifie marchand) de Kiev Bassargue et de son fils surnommé Borsosmysly ou Moudrosmysly (esprit hardi ou sage). D'autres récit , quoique d'origine étrangère, appartiennent par leur tournure à ce genre, comme, par exemple, *les récits sur le royaume de Babylone, — sur les jugements de Salomon — sur Salomon et Kitovras* — le tzar magicien, qui le jour régnait sous les apparences d'un homme et la nuit se métamorphosait en *Kitovras* (de kite, baleine) et gouvernait les animaux. Toutes ces imitations n'étaient pas sans renfermer bien des expressions, des devinettes, des proverbes russes et parfois des comparaisons ou des exemples tirés entièrement de la vie russe.

Les Apocryphes

En regard des biographies, des vies de saints, écrites dans les monastères et des livres canoniques des XV[e] et XVI[e] siècles, l'histoire de la littérature et de l'esprit humain doit placer les livres, les récits, les poèmes, les chansons *apocryphes*. Ce sont des ouvrages qui dans un sujet religieux, historique ou physique, exposent des opinions différentes de l'Église non par esprit de révolte, mais parce qu'elles ne naissent pas dans l'Église même, ou qu'ils sont une explication profane, indépendante, imaginaire, des phénomènes religieux, historiques ou physiques. Le chroniqueur Nestor avait déjà introduit dans ses chroniques quelques-uns de ces récits apocryphes qu'il avait sans doute puisés dans les *paléi*. Le métropolitain **Cyprian** (au XIV[e] siècle), énumérant dans son chapitre les livres de vérité et les livres de mensonge, les livres apocryphes, place au rang de ces derniers des ouvrages comme *le Testament d'Adam, la Prière de Sitof, le Testament des douze patriarches, le Voyage de la mère de Dieu à travers les supplices, l'Évangile de Barnabé, l'Évangile de Thomas*, etc.; puis d'autres, comme *l'Astronomie, la Me-*

sure de la terre, le Magicien, le Livre du tonnerre, la Clef des songes, le livre des rencontres (titre exact : *le Guide,* livre qui explique le sens des rencontres), *l'Astrologue.*

Les premiers écrits apocryphes ont trait à la Bible; les seconds sont l'expression de l'insatiable curiosité humaine, qui tend à expliquer tout ce qui est incompréhensible dans la réalité et qui, à ce moment, remplaçait par les jeux de son imagination les problèmes de la science et les lacunes des résultats acquis. Ces livres, par leur côté mystique et leur apparence scientifique, plaisaient aux esprits de ce temps, même les plus cultivés. Comme tous les autres genres littéraires de cette époque, ils subissent diverses influences étrangères : celle de la Grèce et de la Bulgarie, celle de l'Orient, celle de l'Occident même, par la Lithuanie et la Pologne. Enfin chaque siècle leur apporta son élément selon les différents intérêts qui préoccupaient en ce moment les esprits, les croyances et les préjugés de l'époque. Ainsi par exemple, au XIV[e] siècle, au milieu duquel même les plus éclairés des chefs de l'Eglise russe étaient occupés de la fin du monde (1), on vit surgir beaucoup de récits apocryphes sur le paradis et l'enfer, qui, par leur allure mystérieuse, exaltant l'imagination des contemporains, leur faisaient lire ou copier avec une attention particulière des productions pareilles au *Voyage de la Vierge à travers les peines* (2). Aux XV[e] et XVI[e] siècles, au contraire, alors que la littérature russe se laissait pénétrer, pour ainsi dire, par la littérature occidentale, il se répandit quantité de *récits sur Salomon et sa sagesse*, et ce genre rapprocha déjà l'apocryphe d'un autre genre de récit, le récit laïque, dont nous parlerons dans le chapitre suivant. Enfin, dans ces mêmes siècles, devaient apparaître aussi, sous ces diverses influences ou en de-

(1) Tous attendaient en tremblant la venue du Christ pour l'an 1492, qui, d'après la computation ecclésiastique, achevait la sept-millième année depuis la création du monde.

(2) Dont nous donnerons une traduction dans la *Revue des religions*.

hors, d'autres apocryphes sortis entièrement de source russe. A juger d'après les sévères jugements portés au XVI[e] siècle par les gens les plus éclairés sur cette littérature et énoncé dans le *Stoglav*, de *Sto* cent et *glav* tête, (voyez plus loin), le manifeste du concile de cent évêques, en 1551, et le *Domostroy*, traité de morale et de devoirs domestiques, ces précieux monuments de l'antiquité russe, nous devons supposer que la signification de la littérature apocryphe devait être assez importante, et son influence assez grande pour éveiller à ce point les craintes du clergé. Mais pour l'histoire de la littérature russe, le fait le plus important, c'est que, sous la forte impulsion de ce genre qui pénétrait assez avant dans les masses du peuple, — dont elle se rapprochait beaucoup par son esprit et les nombreux préjugés et superstitions qu'elle renfermait, — surgit, dans ce peuple même, un genre tout particulier dans la littérature orale, spécialement ce qu'on appelle les *chansons sacrées*, et les *vers* (versets) spirituels.

Le christianisme exerçait une certaine action sur l'imagination populaire, mais cinq ou six siècles après Vladimir, on rencontrait encore des traces d'anciennes croyances païennes. La lutte des deux religions, — l'une à son déclin et persécutée, l'autre vivante et victorieuse, — trouva un écho dans la poésie populaire. Il apparut toute une suite de chansons d'un genre particulier et nouveau où les deux croyances se manifestèrent par le plus bizarre et plus chatoyant mélange d'idées païennes et chrétiennes. Dans une de ces chansons, on raconte par exemple « la création du monde » *(le dit du Livre Bleu)* d'une tout autre façon que dans l'Ecriture, et bien que toute la chanson ne soit qu'une sorte de colloque entre le prophète David et le prince Vladimir, dans chacun de ses mots, à travers cette fragile parure chrétienne, se laisse voir l'antique idée païenne sur la création du monde et l'origine de l'homme, idée presque analogue à celle de toutes les nations indo-

européennes, et, j'ajouterai, à peu près de toutes les nations jusqu'à présent non civilisées. Dans une autre chanson semblable, saint Georges apparaît sous l'image « *du puissant paladin de la sainte Russie, Egory le vaillant,* » qui fait le tour de la terre russe sur son cheval de paladin pour y établir un nouvel ordre de choses, un régime bourgeois, au milieu « des forêts dormantes et des montagnes parlantes. » Les montagnes devant lui s'écartent, les forêts lui font une route droite ; des amas de serpents se dispersent en rampant, des troupes de loups agiles fuient en tous sens hors de son chemin, et, sur sa parole et son commandement, comme le loup de saint François d'Assise, s'engagent à ne manger désormais que ce qui est *permis, ordonné*. Avec le temps, à mesure que le clergé étend de plus en plus sa suprématie, puise son idéal dans le peuple, à l'exemple des littératures iougo-slaves, le nouvel aspect de la *chanson sacrée,* spirituelle, commence à se développer, et ce n'est pas sans subir l'influence des livres. Dans le cercle des sujets de la chanson spirituelle entrent tous les éléments contenus dans la littérature ecclésiastique et particulièrement monacale : l'abstraction de l'idéal, le renoncement au monde, la louange des progrès de la vertu et la glorification des saints. Il en résulte une grande quantité de chansons sur les saints et toutes sortes d'hommes vertueux qui vivent selon les principes du Vieux et du Nouveau Testament : sur Alexis l'homme de Dieu, Alexaphie, Joasaphe le tzarevitsch, la mort du Sauveur, la résurrection. Par la suite viennent se joindre, sous l'influence de la tradition du moyen âge de l'Occident européen, et aussi sous l'influence immédiate de la littérature apocryphe, de nouveaux sujets dans le genre du *Pleur d'Adam,* de la chanson *sur la séparation de l'âme et du corps, sur les vols, sur les vendredis, sur le fameux Alleluia*. Quelques-uns des apocryphes passaient tout entiers en chansons, comme par exemple *le Songe de la Vierge*.

Ces chansons pouvaient-être, à l'origine, composées et écrites par des moines, et des couvents passaient, par diverses voies, dans le peuple. Ceux qui devaient contribuer le plus à les propager étaient les *kaliéki-perekojié,* les *kaliéki-voyageurs* (1). C'était à leur origine, au moment des croisades, des pèlerins qui partaient de la Russie par caravanes entières pour aller vénérer le tombeau du Christ; plus tard, à la chute de l'empire de Byzance, quand le pèlerinage à Jérusalem devint plus difficile, ces mêmes kaliéki se mirent à voyager à travers la Russie, de couvent en couvent, recevant partout un cordial accueil. Dans la foule de ces pieux voyageurs qui visitaient les sanctuaires par esprit religieux ou par suite de quelque vœu, se glissaient naturellement des gens qui, n'ayant pas de gîte, se livraient au vagabondage et passaient toute leur vie à l'abri offert par les couvents et les églises. Ces étranges pèlerins, dévots vagabonds, entendaient de ci de là de pieux récits; la lecture des vies de saints nourrissait leur mémoire d'affamés ou de poètes errants, ou d'esprits pauvres, de toute une provision d'idées religieuses et poétiques, et, à leur tour, ils composaient des chansons pieuses, qu'ils colportaient ensuite par toute la Russie. Mais, même dans ces imitations, la chanson a conservé son premier caractère et les traces indéniables de la littérature écrite, la littérature des livres, quelquefois les indices d'une création individuelle. Encore jusqu'à présent, ces chansons, chantées par les aveugles et les mendiants dans l'intérieur de la Russie (2), sous le nom de *Complaintes spirituelles*, se distinguent beaucoup par la langue et par l'esprit, et par le rythme ou la composition, des autres productions de la poésie populaire.

Je me rappelle, dans ma première enfance, avoir vu à Pétersbourg quelques rares survivants de ces Juifs

(1) Voir Rambaud, la *Russie épique*, pages 13 et 223.

(2) Nous serions très reconnaissant à tous ceux qui voudraient nous en communiquer et nous autoriser à les traduire.

errants de la complainte. Ils ne chantaient déjà plus les mêmes chansons pieuses. Leur rôle de bardes errants et volontaires de la pauvreté était réduit à celui de quémandeurs officiels du clergé. C'était les membres indépendants d'une milice mendiante allant sous l'égide de l'Eglise demander des aumônes pour la construction ou le relèvement des temples. Pieds nus ou chaussés de *lapti*, nu-tête, dépenaillés, sordides, hâves, brûlés par le soleil ou mordus par le gel, une ceinture de corde autour de leur robe de bure ou de leur *touloupe* graisseuse, quelquefois une étole dédorée sur leur poitrine, ils étaient pittoresques comme un mendiant de Murillo. Ils s'arrêtaient dans les grandes cours des maisons, étalaient devant eux un carré de carton recouvert d'étoffe ou le plan du temple et entonnaient de leur voix grêle ou puissante comme celle d'un chantre d'église, une triste mélopée. C'étaient, disait-on dans la foule, des hommes frappés par le malheur, des veufs, des repentants, on ajoutait parfois des roués. D'autres y voyaient des gens traqués par la police, ennemis du *tschinovnick* (fonctionnaire de l'Etat). On ne les appelait pas kaliéki. Ces pauvres diables, dont plus d'un avait une mine de malice, chantaient les vertus du saint, les magnificences du temple qui s'élèverait grâce aux aumônes, et la complainte, toute courte qu'elle fût, incolore assurément en comparaison des vieux récitatifs, était encore suffisamment touchante.

« Quand la complainte primitive, dit Polevoy, se mit à passer dans la masse de la nation, le peuple ne manqua pas de la tourner à sa façon, et dans une certaine mesure lui donna un tour en rapport avec ses besoins personnels. De même que le clergé ne put pas toujours distinguer les livres vrais des livres mensongers, et mit souvent au nombre des livres canoniques des manifestations de la littérature défendue en leur donnant une importante signification religieuse : de même le peuple, en faisant sienne la pieuse complainte, très

souvent la confondit avec le chant d'église et lui donna un sens religieux, bien que souvent, dans le principe, la chanson contînt une idée repoussée par l'Eglise et même une tradition superstitieuse. Peut-être est-ce de cette manière d'envisager la chanson spirituelle qu'est venue l'habitude de chanter « des complaintes spirituelles » au moment des carêmes et des fêtes, et en général tous les jours où il paraîtrait inconvenant de chanter des chansons mondaines. »

Entrée dans le peuple, la chanson spirituelle s'enrichissait de nouveaux thèmes tirés du peuple et de ses considérations sur le bien et le mal, le bonheur et le malheur, la richesse et la pauvreté. Ce n'est assurément que lorsque la chanson devint la propriété du peuple que purent apparaître des chants comme la *Complainte sur le riche et Lazare,* dans laquelle on idéalise, d'après le récit évangélique, la vie et le sentiment de la confrérie des pauvres, au cœur de laquelle la complainte spirituelle prit sans doute son plus grand développement. On peut supposer que sous l'influence de ces mêmes conditions de la vie populaire apparut un autre récitatif remarquable par ses côtés poétiques, sur « *l'Ascension du Christ* (1). » Le Christ, sur le point de monter au ciel, faisait ses adieux à la corporation des mendiants, qui pleurait amèrement et lui disait : « Notre petit Père! Tzar céleste! à qui nous abandonnes-tu? qui nous donnera à boire, à manger, nous mettra à couvert de la sombre nuit? » Et voici la réponse du Christ, le Tzar céleste :

Ne pleurez pas, mes frères minimes, — je vous donnerai une montagne d'or, — je vous donnerai une rivière de miel, — je vous laisserai des jardins pleins de vignes, — je vous laisserai des pommiers bouclés, — je vous donnerai la manne céleste. — Sachez posséder la montagne, — la partager entre vous : — Vous serez rassasiés, et abreuvés jusqu'à l'ivresse, — vous serez chaussés et vêtus, — vous serez réchauffés — et à couvert de la sombre nuit.

(1) Voir Rambaud, *Russie épique*, page 14.

Entendant ces paroles, Jean Bouche d'or pria le Christ de laisser à ces pauvres d'esprit un héritage que personne ne pût leur enlever, et dit :

Ne donne pas aux pauvres une montagne abrupte. — A quoi bon une montagne abrupte, une montagne d'or? — Ils ne sauront pas posséder (1) la montagne, — ils ne sauront pas mesurer les pièces d'or, — et les partager entre eux : — Bientôt découvriront cette montagne princes et boïars, — la découvriront prélats et puissances, — la découvriront gens de négoce. — Ils la leur enlèveront, la montagne abrupte, — ils la leur enlèveront, la montagne d'or, — ils la partageront entre eux, — ils disperseront la montagne d'or parmi les princes. — Et la confrérie des pauvres, ils ne la laisseront pas approcher; — et les pauvres n'auront point de quoi se nourrir, — de quoi se vêtir, — de quoi se mettre à couvert de la sombre nuit. — Mais donne aux pauvres, aux estropiés, — ton saint nom. — Les mendiants s'en iront de par le monde, — te glorifier, toi le Christ, — te louer à toute heure; — ils seront rassasiés et satisfaits, — chaussés et vêtus, — et mis à couvert de la sombre nuit!

(1) *Posséder* a ici dans le texte russe le sens de gouverner.

TROISIÈME PÉRIODE

De Jean le Terrible à Pierre le Grand

Le XVIe siècle. — Temps barbares.

Le xvie siècle nous apparaît comme un siècle de lutte, d'essai et de tendances à créer un nouvel ordre de choses meilleur. Le peuple, comme nous l'avons vu d'après l'épître de Gennadius, est plongé dans l'ignorance et la grossièreté, l'Église lutte contre des hérésies de toutes sortes qui vivent et se propagent; l'Église n'est occupée qu'à se défendre contre ces doctrines et répand bien l'instruction, mais uniquement à un point de vue religieux. La haute société est ou illettrée ou bien penche vers ce mouvement européen qu'on a appelé la Renaissance et se désintéresse de ce qui est russe. Les écrivains qui ont le mieux reflété dans leurs écrits la vie de ce temps sont **Maxime le Grec**, moine du mont Athos, **le pope Sylvestre**, le tzar **Jean le cruel** et **le prince Kourbsky.**

Maxime le Grec avait été appelé à l'âge de trente-trois ans en Russie pour faire le relevé des manuscrits slaves et grecs conservés dans la bibliothèque du grand-duc Vassily Iohanovitsch. Il naquit en 1480 et mourut en 1556. Il avait passé la majeure partie de sa jeunesse en Italie, qui était au xve siècle le refuge de tous les savants grecs, au moment de la renaissance des lettres et des arts. Il eut le bonheur de recevoir son éducation

à Venise et à Florence, qui étaient alors les centres intellectuels de l'Italie, et fut un disciple ardent de Jérôme Savonarole qu'il rappelle par plus d'un côté de son esprit et de sa vie. A l'exemple du moine de Florence il attaqua les vices du temps, le luxe effréné des boïars et créa un centre intellectuel dont firent partie de grands seigneurs russes de l'époque. Comme Savonarole à Saint-Marc, il les réunissait pour leur parler science, art et religion. Il traduisit et composa lui-même des ouvrages d'exégèse. Il réfuta l'hérésie de Judaïsants, blâma les séditions des nobles, l'intervention du clergé dans les affaires de ce monde et réciproquement, s'éleva contre les biens-fonds que voulaient posséder les monastères. Il tomba sous les attaques réitérées de ses ennemis qui le firent exiler au couvent de Troïtza où il mourut. Ses ennemis eurent prise sur lui d'abord lorsque Maxime s'éleva contre le divorce de Vassily II avec Salomé et arrêta son mariage avec Hélène Glinskaya. On alla même jusqu'à l'accuser d'hérésie. Mais la semence jetée par Maxime ne resta pas infructueuse et porta ses fruits dans un des faits les plus remarquables du temps : *le concile des cent têtes* ou le *stoglavnik.* (1551) où le jeune tsar, à la tête des hommes les plus éclairés du temps, rendit compte de la décadence du clergé, de l'existence en Russie de plusieurs églises disparates, d'abus dans la société et surtout du défaut d'instruction. Les décrets de ce concile sont contenus dans un livre appelé *Stoglav*. Mais l'ouvrage qui influa le plus sur les mœurs du temps fut le *Domostroy du pope Sylvestre. Domostroy* veut dire la manière d'organiser sa maison, c'est le guide du maître de la maison, le livre du bien-être domestique. Le pope Sylvestre était le bras droit et le conseiller de Jean le Cruel. Le *domostroy* était à l'origine un recueil de préceptes composé de soixante-trois chapitres. Il contient tous les détails de la vie des classes élevées et des pauvres, de leurs devoirs et de leurs besoins et même des commodités de la vie. Les premiers chapitres sont consacrés aux

devoirs de l'homme envers Dieu. C'est plutôt une description minutieuse des pratiques de dévotion que des préceptes de morale ou de religion. Ensuite il est question de la conduite à l'égard du tzar et des puissances, de l'honneur de la famille, des obligations envers les serviteurs et les employés : enfin l'auteur parle de l'organisation intérieure dans les plus petits détails. Cette partie du *Domostroy* est très intéressante par ses détails et par un point de vue tout à fait particulier et pratique. Un seul précepte, précepte principal, s'adresse à tous indistinctement, « et aux riches et aux misérables, et aux grands et aux petits » la science de vivre selon ses moyens, d'après les recettes et les dépenses. Le dernier chapitre est un résumé du livre, c'est la doctrine qui en découle exprimée d'une façon succincte et adressée par le pope à son fils Anphise.

Littérature séculière

La littérature séculière a encore pour principaux représentants au XVI[e] siècle le tzar lui-même **Jean le Cruel**. Les différents écrits du tzar méritent l'attention par la lumière — sombre lueur quelquefois, — qu'ils jettent sur les événements historiques, et sur la physionomie même de l'écrivain. Il s'occupait dans ses loisirs de la lecture des Ecritures et des annales nationales. Nature ardente, passionnée, souverain absolu, jaloux de sa couronne, mal élevé, ses écrits se ressentent de ces passions. Quand ce prince monta sur le trône, sa conduite était empreinte en tout de piété, du désir du bien public et d'une certaine profondeur de vues. Tout en voulant rappeler la Russie aux traditions, en se faisant même des souverains russes et des sujets un certain idéal, il n'était pas ennemi des lumières de l'Occident et recevait des étrangers à sa cour. Plus tard sa piété devait se changer en dévotion hypocrite à la manière de Louis XI auquel il ressem-

ble par plus d'un côté ; son idéal d'un souverain se rapetissa aux proportions d'un monarque absolu et tyrannique. A la mort de sa femme Anastasie, princesse douce et sensée, qui tempérait par sa bonté et par son influence le caractère passionné et fougueux du tzar, il prêta l'oreille à ceux qui surent lui inspirer des soupçons et de la défiance contre ses plus précieux conseillers : le prêtre Sylvestre et le boïar Adacheff. Un certain Vassian, moine astucieux et méchant, s'efforça de lui persuader qu'il se couvrait d'ignominie en abandonnant à ses favoris la moindre parcelle de son autorité. Dès lors il perdit toute confiance en ses favoris. Plusieurs furent éloignés de la cour. C'est à ces proscriptions que se rattachent les deux écrits de Jean V qui méritent quelque attention au point de vue littéraire. Le premier c'est *l'Epître au supérieur du monastère de Cyrille Bieloozersky* qui se plaignait de la conduite des moines et de leurs continuelles relations avec les boïars Scheremetief et Habarof, que Jean y avait exilés et qui avaient introduit dans le cloître leurs habitudes de luxe, de plaisir et d'oisiveté. Le tzar, heureux de jouer au réformateur, d'exprimer son désir de voir rétablir l'ordre antique de choses et de manifester sa sourde haine contre les boïars, ses ennemis personnels, dès son enfance, adresse au supérieur une épître où l'ironie, l'arme habituelle du prince, s'allie aux apparences les plus dévotieuses. La première moitié en grande partie empruntée à un message d'Hilarion le grand à un moine de ses amis, dépeint la vocation monastique dans sa vraie acception chrétienne ; la seconde est une comparaison du genre de vie des moines de Biéloozersky avec cet idéal, comparaison qui tourne à leur désavantage. Le tzar rejette toute la faute de cette décadence sur la faiblesse des moines et sur les boïars :

Par exemple, dit-il, dans les premiers temps, on mettait des vases d'étain dans leur cellule à Joseph le Sage, à Serapion, à Jean Poutskine, mais maintenant on donne à Scheremetief tout un ser-

vice et tout la cuisine. Autrefois quand, dans notre jeunesse, nous étions au monastère de Cyrille, il nous arriva de venir en retard pour le souper. Celui qui présidait à la table demanda alors au sous-économe des sterlets et d'autre poisson; le sous-économe répondit : « Je n'ai pas reçu d'ordre à ce sujet, mais ce pourquoi j'ai reçu l'ordre, je l'ai préparé; maintenant c'est la nuit, on ne saurait où rien prendre; j'ai peur du souverain, mais il faut avoir encore plus peur de Dieu. » Vous aviez une grande fermeté auparavant, et basée sur cette parole du prophète : On ne doit pas avoir honte de la vérité, même devant le tzar. Mais maintenant Scheremetief est assis chez vous dans sa cellule comme un tzar, et Habarov vient chez lui avec les *hommes noirs* (les moines), et alors de boire, de manger comme dans le monde, etc.... Est-ce là le chemin du salut, la vie qui convient aux moines? Mes chers! autrefois le monastère de Cyrille donnait la nourriture à bien des contrées pendant les temps de famine, mais maintenant vous-mêmes, vous seriez peut-être morts de faim, si Scheremetief ne vous donnait à manger?... Et voilà Habarov qui me demande même de changer de monastère... Quand il était dans le monde, il ne connaissait qu'une chose, à savoir, orner les images saintes, faire aux livres des reliures de velours avec des fermoirs et des scarabées d'argent, ranger le lutrin, vivre en reclus; il s'arrangeait une cellule, le chapelet dans ses mains : et maintenant il ne peut même pas manger avec la confrérie. Ce n'est pas devant des tables de marbre qu'il faut porter un chapelet, mais sur son cœur de chair; j'ai vu moi-même comment sur ces grains de chapelet on se dit des injures; qu'y a-t-il dans ces grains? Je n'ai cure de Habarof : qu'il fasse l'imbécile, comme il l'entend. Quant à ce que me dit Scheremetief de sa maladie, je n'en ai cure : on ne peut forfaire aux lois saintes pour tous les fainéants couchés... Ne parlez plus de tout cela désormais; je vous le dis, je ne répondrai rien. Que le Dieu de l'univers, la très pure Mère de Dieu et la prière du miraculeux Cyrille soient avec vous et avec nous! Amen. Et nous, mes seigneurs et mes pères, nous vous saluons en touchant du front la face de la terre.

La correspondance de Kourbsky avec Jean le Cruel (1563-1579) contient deux lettres du tzar, dont l'une est presque un volume, et quatre lettres de Kourbsky.

Né en 1528, ce boïar appartenait à une famille qui descendait de Théodore Rostislav, prince de Smolensk, de Iaroslavl et de Rourik. Une défaite qu'il essuya en Livonie dans une bataille contre les Polonais lui fit craindre le courroux du tzar. Il résolut de changer de maître. Changer voulait dire trahir. Abandonnant sa femme et ses enfants à la vengeance

du tzar, il s'enfuit de Venden et passa dans le camp polonais. De là, il adressa à Ivan IV une lettre par son serviteur Schibanof. Le fidèle serviteur présenta la lettre à Jean lui-même sur le *Perron rouge* en disant: De la part de mon seigneur, ton transfuge, le prince Kourbsky. Le tzar, au comble de la colère, fit approcher Schibanof, lui cloua le pied avec son épieu à pointe de fer, à faire couler le sang... Schibanof sans changer de visage, se tut. Le tzar s'appuya sur l'épieu et ordonna de faire la lecture de ce message (1) :

« Tzar autrefois glorifié par Dieu ! écrivait Kourbski ; tzar qui autrefois resplendissais comme un flambeau de l'orthodoxie, mais qui aujourd'hui, à cause de nos péchés, t'es révélé sous un aspect tout opposé, avec une conscience souillée et lépreuse comme il ne s'en rencontre pas chez les barbares infidèles ! En butte à ta cruelle persécution, le cœur tout pénétré d'amertume, je veux cependant te faire entendre quelques mots. O tzar ! pourquoi as-tu fait périr les forts d'Israël ? Pourquoi as-tu fait mourir de divers supplices les vaillants voiévodes que Dieu t'avait donnés ? Pourquoi as-tu répandu leur sang victorieux, leur sang sacré, sur le pavé profané des églises de Dieu, pendant les cérémonies augustes ? Pourquoi as-tu rougi du sang des martyrs les parvis du temple ? De quoi étaient-ils coupables devant toi, ô tzar ? N'est-ce pas leur intrépidité qui a renversé, qui a mis à tes pieds les royaumes orgueilleux du Volga, où nos ancêtres furent esclaves ? N'est-ce pas à leur zèle, à leur intelligence qu'après Dieu tu dois les fortes villes des Allemands ? Et la voilà, ta reconnaissance envers ces infortunés ! Tu nous extermines par familles entières. Te crois-tu donc immortel, ô tzar ? Ou penses-tu, séduit par quelque hérésie, que tu pourras échapper au Juge incorruptible, à Jésus notre Dieu ? Non ! il entend juger l'univers entier, à plus forte raison un orgueilleux persécuteur. Mon sang, qui pour toi a jadis coulé comme de l'eau, criera contre toi auprès de notre Seigneur. Dieu voit les consciences ! » Kourbski évoquait ensuite les victimes d'Ivan, les montrait debout auprès du trône de Dieu, demandant justice contre leur bourreau. « Est-ce que, dans ton orgueil, tu te rassures sur tes légions pour continuer, en cette vie éphémère, à inventer contre le genre humain des engins nouveaux de supplices, afin de déchirer et défigurer le corps de l'homme, cette image des anges ? Comptes-tu sur tes flatteurs serviles, sur tes compagnons d'orgie, sur tes boïars querelleurs, qui perdent ton âme et ton corps, te poussent aux débauches de Vénus, te font, avec leurs

(1) Nous en empruntons la traduction à l'excellent ouvrage de M. Rambaud : *Histoire de Russie,* (Hachette).

enfants, des sacrifices dignes de Saturne? Quand viendra mon dernier jour, j'entends que cette lettre, trempée de mes larmes, soit placée avec moi dans mon cercueil. Avec elle, je paraîtrai devant le tribunal de Dieu. » Il finissait en se déclarant le sujet du roi Sigismond-Auguste, « *mon souverain*, qui, je l'espère, me comblera de faveurs et de consolations dans mes infortunes. » Ainsi, Kourbski parlait au nom des forts d'Israël, des vivants et des morts, c'est-à-dire au nom de tous les amis d'Adachef; il se faisait l'organe de leurs colères et de leurs revendications; il formulait, en les exagérant, leurs griefs; il demandait compte au tzar de sa conduite envers eux, le menaçait d'une justice plus haute que la sienne et osait lui demander *s'il se croyait immortel*; il refusait toute part à Ivan dans la gloire acquise à Kazan et en Livonie, diffamait son entourage de boïars et se faisait gloire du crime le plus impardonnable aux yeux de ce prince : la reconnaissance de la souveraineté polonaise.

Dans sa réponse Jean IV prend plaisir à tourmenter l'esprit de Kourbsky en lui faisant l'image des malheurs qui doivent être la conséquence de son changement.

Pourquoi donc, prince, écrit-il, puisque tu te comptes comme un homme d'honneur, pourquoi as-tu engagé ton âme unique dans la défection? Que donneras-tu en échange au moment du terrible jugement? Tu peux gagner l'univers, la mort, à la fin, viendra toujours te rendre visite! Pourquoi donc pour ton corps as-tu vendu ton âme? Tu t'es révolté contre moi, et, au prix de ton âme, en compagnie de mes ennemis, tu as décidé la ruine des églises.. Ou bien, tu penses peut-être, maudit, te garder de ce méfait? Tu te trompes. Du moment que tu combattras avec les Lettons, il t'arrivera de ruiner les églises, et de fouler aux pieds les *ikones*, et de faire périr les chrétiens... Songe donc, prince, combien, dans cette invasion, les tendres corps des petits enfants seront foulés et meurtris aux pieds des chevaux!...

Si tu es homme de bonne foi et d'honneur, pourquoi n'as-tu pas consenti à souffrir chez moi, souverain pervers, et mériter ainsi la couronne de la vie éternelle?... Pour l'amour du corps, tu as perdu ton âme... et ce n'est pas contre un homme, mais contre Dieu que tu t'es révolté! Comprends donc un peu, misérable, de quelle hauteur et dans quel précipice tu es tombé corps et âme?... Oui, c'est donc là tout ton honneur, de t'être perdu par égoïsme... Je pense, que ton entourage là-bas, qui a quelque raison, doit concevoir le degré de ta malice et comprendre que tu as agi ainsi pour la renommée et la richesse, et non pour fuir la mort. Si tu es homme de tant d'honneur et de bonne foi que tu le dis, pourquoi alors avoir

craint une mort qui frappe dans l'innocence? Une mort pareille n'est pas une mort, mais une récompense. De toute façon tu finiras par mourir!...

A cette étrange logique, Jean IV joint quelquefois l'ironie la plus mordante, la plus impitoyable. Ainsi, par exemple, dans la seconde lettre adressée à Kourbsky, qui se fait remarquer par beaucoup plus de calme, Jean faisant allusion à certaines campagnes en Lithuanie ne manque pas de se vanter devant le prince des succès de son armée et ajoute :

Et où tu songeais à venir te reposer de tes fatigues, à Volmare même, pour ton repos, Dieu nous a amenés; et nous sommes là où tu pensais nous fuir; Dieu l'a voulu : nous t'avons atteint : et toi tu es parti plus loin

En général les lettres de Jean comparées à celles du prince en diffèrent de beaucoup non seulement dans l'esprit mais dans l'expression. Jean ne sait pas écrire et lorsqu'il se trouve embarrassé, il a recours à l'injure dont il accable son adversaire. On ne peut lui faire un reproche cependant de ce dernier fait: l'injure était de mode à cette époque. La langue de Kourbsky était plus correcte et plus élégante et il en a conscience, car dans un passage il reproche au tzar d'écrire comme un barbare, il avance que la lecture de ses lettres peut être un sujet de rire et d'étonnement non seulement pour les gens de goût et de savoir, mais même pour les enfants, et il lui reproche aussi ses injures qu'en homme bien élevé il ne relèvera pas. Du reste, ce n'est pas seulement dans sa correspondance avec Jean que Kourbsky se montre comme un homme de grandes lumières et d'excellente éducation. Loin de son pays, il ne l'oublie pas, pense dans l'exil à la mère patrie, qu'il continue à servir en protégeant ses coreligionnaires. Il est également l'auteur d'une remarquable histoire du règne de Jean le Cruel depuis l'enfance du tzar jusqu'à l'année 1578. Cet ouvrage est à signaler comme le premier essai d'histoire indépendante, individuelle, bien

enchaînée, ne ressemblant en rien aux vieilles chroniques. C'est dans cet ouvrage qu'il émet cette pensée : Jean fut un bon et brave souverain « tant qu'il aima à s'entourer de gens qui lui conseillaient le bien et la vérité, » ce que Kourbsky prouva parfaitement dans le cours de son histoire. Kourbsky passa une grande partie de sa vie à Milanof où il s'appliqua jusque dans sa vieillesse à l'étude du latin, de la philosophie d'Aristote, à la traduction d'ouvrages grecs ou latins, entre autres « les Cieux » de Jean Dasmascène.

La sombre figure de Jean, qui au milieu de toute la moitié du xvie siècle attira tant l'attention sur elle, prit naturellement place dans la mémoire du peuple. Dans la poésie épique populaire, après les sombres chansons sur les *bogatyrs* et les Tatares, après quelques chansons peu nombreuses appelées *princières*, appartenant à un nouveau cycle de Moscou, paraît une suite remarquable et assez étendue de chansons sur Jean le Cruel. La physionomie du tzar, certains côtés de sa conduite qui devaient plaire au peuple, les luttes des différentes puissances locales contre les princes de Moscou et la centralisation du pouvoir dans cette ville, la magnificence orientale du prince, tels sont les sujets de ces chansons. Le peuple, souvent en butte aux tyrannies des seigneurs, aimait à s'imaginer que ces seigneurs ne devaient avoir rien de commun avec la puissance du tzar, que le peuple représente comme toujours occupé des intérêts du moujik. La même idée règne encore : le tzar est un personnage sacré et s'il se passe des choses condamnables, la faute en est aux ministres et aux conseillers. Voilà pourquoi chaque menace faite par le tzar aux seigneurs trouvait un écho dans la masse du peuple; voilà pourquoi la personne même « du libre tzar Jean Vassilievitsch », qui condamne les seigneurs et les princes, fait enfermer les traîtres dans Moscou la *ville de pierre blanche*, trouva un assentiment dans le peuple et prit un rang important dans

les créations de la poésie populaire. Jean le Cruel est représenté comme un tzar qui compatit à toute la nation, tout le peuple russe; comme on le voit dans le poème du *schourine* royal « *Mastriouk Temrioukovitsch* » où le *tzar Ivan Vassilievitsch* (1) loue les jeunes « lutteurs, les vaillants jeunes gens russes, d'avoir mutilé et terrassé son *schourine* Mastriouk le Tatare, sans faire attention aux plaintes de sa sœur Marie Temrioukovna, la femme du tzar. » La personnalité de Jean le Cruel ressort encore davantage comme celle d'un souverain « terrible mais juste » dans une magnifique byline : *On donna à Nikita Romanoï le bourg de Preobrajenks*. Les autres traitent de la vie du tzar ; ses guerres et ses hauts faits sont également racontés dans ces chansons, comme par exemple la prise de Kazan et d'Astrakan, le triomphe final de l'armée russe sur les Tatares, et, plus tard, la conquête de la Sibérie qui se rattache au nom, aimé du peuple, du vaillant hetman de kosaks Ermak Timophéevitsch. — La réputation du tzar, sortit plus tard du domaine de la chanson pour entrer même dans le conte populaire, qui représente Jean IV comme un véritable héros purement populaire, dans le genre du célèbre Haroun-al-Rachid; il erre incognito dans la foule et s'amuse à tancer les boïars pour des folies, et à récompenser de ses grâces royales ceux qui ont la chance de surpasser en malice ou *de rendre imbécile* un boïar. Au nombre de ces récits prend place le conte connu sur le « Gorschina » *le Potier*, où l'on raconte comment le souverain (ossoudar) rencontra un potier qu'il prit en affection pour ses réponses sensées et auquel il ordonna de présenter à la cour dix chariots de petites assiettes en terre d'une forme convenue. Le potier accepta la commande, mais le souverain donna l'ordre, à son retour à la ville, de remplacer à tous les repas la vaisselle d'argent, de cuivre, d'étain, de bois, par de la vaisselle tout en

(1) Voir Rambaud, la *Russie épique*, page 238.

terre. Dans la conversation avec Ivan Vassilievitsch, le potier lui avait dit, entre autres choses, qu'il vivait de son métier assez bien, et qu'il n'y avait que trois maux en ce monde :

Un mauvais voisin, une mauvaise femme, et un mauvais jugement; et que ce dernier était le pire des maux parce que l'esprit reste toujours avec vous, et qu'on ne peut le quitter. Le potier en donna des preuves manifestes au tzar lorsque en apportant la commande à la ville, il vendit cette marchandise à un boïar à des conditions qui mirent tout l'argent du boïar dans la poche du potier et qui lui permirent de garder encore beaucoup de vaisselle.

Le boïar devint confus et le potier lui dit : « Porte-moi sur ton dos jusqu'à cette cour, je te rendrai et la marchandise et tout l'argent. » Le boïar fit des contorsions, des grimaces, à cause de l'argent, à cause de sa personne; mais il n'y avait rien à faire. Il consentit. On détela le cheval, le moujik s'assit sur le dos du boïar, et le boïar de tirer, de tirer. « Jusqu'où faut-il te traîner? demanda-t-il au potier. — Jusqu'à cette maison là-bas. » Le potier chante gaiement, et, arrivé en face de la maison, élève fortement la voix. Le tzar entendit la chanson, sortit sur le perron et reconnut le potier : « Bonjour, dit-il, mon petit potier! Je te souhaite la bienvenue! — Merci, votre Altesse tzarienne! — Mais sur quoi chevauches-tu donc? — Sur le mauvais jugement, souverain. — Allons, potier! tu as su vendre la marchandise, mais toi boïar, tu n'as pas su gouverner ta puissance de seigneur; — ôte l'habit de ton rang et tes bottes, et donne tout au potier; et toi, potier, ôte ton cafetan et tes laptis. Mets-les, boïar; et toi, potier, revêts et porte désormais l'habit du boïar. Tu as vendu ta marchandise! et tu n'as pas servi longtemps, mais tu as rendu un grand service.

L'imprimerie.

N'oublions pas de noter parmi les plus grands événements du XVIe siècle l'introduction de l'imprimerie en Russie, sous le règne de Jean le Cruel. On la doit en grande partie à Maxime Grec, un ami d'Alde-Manuce. Voici comment un récit du temps relate cet événement (1553) :

Dieu mit une excellente idée dans l'esprit du tzar qui régnait sur toute la Russie, au grand prince Jean Vassilievitsch, pour répandre plus facilement l'instruction en Russie et laisser de lui une mémoire

éternelle : il n'aurait qu'à changer les livres manuscrits en livres imprimés, grâce à une façon rapide de les fabriquer et de les répandre, grâce à un prix léger, et grâce à sa gloire, et répandre l'instruction ainsi dans la ville régnante de Moscou et dans toute la Russie, comme ça se passe déjà chez les Grecs et dans les contrées allemandes, à Venise, en Frigie (Italie), dans la *Russie-Blanche,* et en Lithuanie et dans les autres contrées de par-là, pour que chaque chrétien orthodoxe pût lire des livres saints sans difficulté et causer de ces livres, et qu'on pût donner l'ordre de les propager par toute la terre russe.

Le métropolitain Macaire déclare « qu'effectivement cette pensée avait été donnée au tzar par Dieu lui-même, que c'était un don d'en haut. » Le tzar ordonne la construction de la *Cour de l'Imprimerie* (l'hôtel des imprimeurs) dans le centre même de la ville. Le 1er mars 1564 parut dans la grande Russie le premier livre imprimé : *Les Actes des Apôtres*. Il confia l'imprimerie à un clerc de Moscou, Ivan Fedorof. Mais quelque temps après, l'imprimeur accusé d'hérésie dut s'enfuir avec son élève et se réfugier en Lithuanie où ils trouvèrent un asile chez l'hetman Kotkevitsch dans sa propriété Zabloudovié; ils imprimèrent l'Evangile pour les écoles (1580). Puis les deux collaborateurs se séparèrent : Pierre Timophevitsch s'en alla à Vilna, Ivan Théodorovitsch resta auprès de l'hetman et lui imprima un *psautier* avec un *calendrier* (1570). Mais soudain l'hospitalité du puissant protecteur se changea en un étrange caprice.

Quand il devint vieux, qu'il commença à être malade, dit l'Imprimeur dans la préface de l'*Apôtre*, imprimé à Lvov, il nous (aux imprimeurs) ordonna de cesser notre travail, de ne plus livrer nos mains à une œuvre d'artiste, mais de nous adonner dans le village au travail de la terre. Il me parut cependant impossible d'écourter notre existence par le travail de la charrue et les semailles de grain, puisque au lieu de la charrue mon devoir était l'imprimerie, et que j'avais affaire de répandre à travers l'univers les semences spirituelles, au lieu des grains de blé, et de donner à tous cette nourriture spirituelle.

Et voilà qu'Ivan Fedorovitsch s'enfuit et à travers bien

des « humiliations et des malheurs » arrive à Lvov, où il imprime *l'Apôtre* (1574). Mais, réduit à la misère, il engage ses caractères à un juif, Israël Iakoubovitsch. En 1580, nous le voyons encore avec son fils à Ostrog, en Volhynie, où sur les instances du prince Ostrojsky, il imprima un psautier. Ostrog devint un centre d'imprimerie et provoqua un grand mouvement intellectuel dans toute la Russie du midi occidental. On ne sait pourquoi, Théodorovitsch quitta Ostrog et retourna à Lvov où il mourut. Au cimetière de Saint-Onuphre, un inconnu, peut-être son fils, traça cette modeste épitaphe : « Imprimeur de Moscou, qui par ses soins fit renaître l'imprimerie délaissée... » Plus loin au bas : « Imprimeur de livres inconnus avant lui. »

La Russie méridionale et occidentale au XVI[e] siècle

La Lithuanie en se réunissant à la Pologne avait en majeure partie adopté le catholicisme. Plus tard le haut clergé russe inclina vers ce culte. Ce mouvement s'appela Union. C'était un moyen terme entre l'orthodoxie et le catholicisme romain. Les Jésuites, par tous les moyens, se distinguèrent dans cette propagande. Les succès rapides de cet ordre émurent les orthodoxes qui voulurent leur faire résistance. Les premiers dans la lutte pour la défense de l'orthodoxie furent les *confréries* dont l'origine occidentale datait du xv[e] siècle ; leur but, d'abord tout philanthropique, se modifia depuis l'apparition de l'Union en ligue pour la protection de la nationalité et de la religion russes. Les confréries fondèrent des écoles et des imprimeries. Le prince **Constantin Ostrojsky**, ami de Kourbsky, fonda la première école à Ostrog en 1580. Peu de temps après il s'en ouvrit plusieurs à Lvov, Vilna, Brest, Minsk, Mogilef, Kiev. Cette dernière ville, ancien centre de la civilisation russe, joua un très grand rôle dans cette lutte. La confrérie de Kiev ouvrit vers 1589, près de l'église de l'appari-

tion de Dieu, une grande école qui en 1594 reçut le nom d'école des lettres *gréco-slaves et latino-polonaises*, et brilla de tout son éclat sous la protection de **Pierre Mogila** (1587-1649), fils d'un voévode moldave, entré au couvent en 1626. C'était un homme d'expérience et de grand savoir. Il avait été élevé à Paris. Il consacra toute sa science et sa fortune à répandre l'instruction parmi ses coreligionnaires. A ses frais il envoya plusieurs jeunes gens en Russie qui devinrent plus tard ses collaborateurs. Nommé archimandrite en 1628 il fonda à Kiev un collège à l'exemple de ceux des Jésuites. En 1631, il prit à Kiev la direction du collège de Bogoiavlensk. On y enseignait la théologie, la philosophie et la rhétorique. La théologie était exposée selon les règles de la scolastique d'Anselme, Albert le Grand, Thomas d'Aquin. Les théories d'Aristote servaient de base à l'enseignement de la philosophie. Aristote, Cicéron, Quintilien étaient les autorités auxquelles on avait recours pour l'étude de la rhétorique, qui consistait alors à savoir composer des *discours de félicitation*, des *harangues* de *réception*, de *remerciement*, des *oraisons funèbres*, des *requêtes*, des *lettres d'adieu*, etc. D'autres sciences encore étaient enseignées, ainsi que les langues latine et slavonne, mais toujours plutôt en vue de la théologie. Ce fut une pépinière d'érudits et d'orateurs comme les grammairiens **Zyzaine Toustanovitsch**, qui fit paraître en 1596 une *grammaire et un lexique slavons*, **Mélète Smotritsky**; les littérateurs **Cyrille Trankvillione, Isaïe Kopinsky, Siméon Polotsky, Epiphane Slavinetsky, Iohanice Goliatovsky, Antoine Radivilovsky, Innocence Gisiel, Lazare Baranovitsch, Josaphe Krokobsky, Jean Maximovitsch et Dmitry Rostovsky**. Il appartient à plusieurs de ces savants, comme, par exemple, Epiphane Slavinetsky, et particulièrement Siméon Polotsky, d'avoir importé ces nouvelles idées à Moscou. La prédication prend alors, avec les nouveaux éléments de rhétorique, un autre caractère qu'aux siècles précédents. Elle doit la plus grande par-

tie de ce changement à Iohanice Goliatovsky, recteur du collège de Kiev qui établit des règles précises sur la composition des sermons. Il dit dans un passage où il parle des sources auxquelles il faut puiser : « Lis la Bible, la vie des saints, les œuvres des Pères de l'Eglise, l'histoire et les chroniques des livres sur les animaux et les oiseaux, les serpents, les poissons, les arbres, les herbes, les pierres, les eaux. Ce que tu auras lu, applique-le à ton discours. » Lui-même ne dédaigne pas la lecture des écrivains séculiers et dans un de ses sermons, en exposant et discutant sur la sombre puissance de la magie, il introduit, de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, le récit sur le magicien Ismène. Un autre prédicateur contemporain, **Innocence Gisiel**, archimandrite de Kiev-Petschersk en 1684, en appelant l'attention des prédicateurs sur les écrits séculiers, dit, entre autres, que « non seulement dans les enseignements hérétiques, mais même chez les païens se trouvent des récits qui peuvent être précieux pour l'intelligence, qui sont empreints de vérité et de bonté ». La scolastique règne en maîtresse dans ces discours. La manie de vouloir être clair en s'appuyant sur des divisions et des subdivisions, devient souvent une cause de ridicule et d'obscurité. Cette division se base sur les idées ou les faits. Le métropolitain de Kiev, **Kopinsky**, (mort en 1634) divise son livre *l'Echelle spirituelle* en trente-trois chapitres d'après le nombre des années du Christ. Souvent les livres sont accompagnés d'une gravure dont le symbolisme est très difficile à saisir maintenant et qui sert d'introduction ou que l'auteur explique minutieusement en commençant son livre. Le titre du livre est aussi très ingénieux et l'écrivain se croit presque toujours obligé de le développer dans son premier chapitre. Ainsi dans un livre intitulé *l'Enclos* (c'est-à-dire le jardin) *de Marie la mère de Dieu*, **Antoine Radivilovsky** se dit le jardinier et plus loin en rendant compte du dessin en tête du volume il ajoute : « De même que Nabuchodonosor construisit à Babylone un jardin suspendu

sur de hautes marches de pierre, de même toi, ô Marie, tu te tiens élevée par les dons de l'Esprit, comme sur des degrés. » Dans un autre de ses recueils *La couronne du Christ*, fait de sermons hebdomadaires, comme s'il était tressé de fleurs de rosiers, Radilovsky essaie d'éclaircir ce titre par ce distique :

Des paroles du tzar Dieu le Verbe, comme d'autant de fleurs, — sera couronnée la tête du Christ.

Un autre écrivain contemporain **Maximovitsch**, en publiant dans un ordre alphabétique des louanges en vers sur les saints, explique le titre principal : *Alphabet du concile en rimes*.

En général la littérature de cette époque a un tout autre aspect que celle de la période ancienne et de la littérature qui fleurissait dans la Russie du Nord oriental. Elle porte le cachet de l'influence polonaise devenue un exemple pour les lettres dans la Russie méridionale et occidentale. On doit encore à la Pologne l'origine d'un nouveau genre de poésies appelées du nom polonais *virschi*, c'est-à-dire rimes, et écrites sur le rythme *syllabique*, jusqu'alors inconnu en Russie. Ce sont des *odes* à la louange de Dieu, des miracles, du souverain, des grands de la cour, des personnages de distinction, dans lesquelles souvent, comme pour la gravure initiale du livre, on prenait plaisir à décrire les armoiries de celui auquel était adressée la pièce.

Les écoles de Kiev, formées sur le modèle des collèges de Jésuites de Pologne où ce genre de poésie était fort en usage, se sont distinguées dans les virschi. Parmi les amateurs on doit citer **Siméon de Polotsk**. La passion des virschi alla jusqu'à d'étranges extrémités. — On mettait en vers même des sujets qui n'avaient aucun rapport avec la poésie, on écrivait des manuels d'instruction et des requêtes, des annotations pour des récits et des calendriers. Déjà au commencement du XVIIe siècle, nous rencontrons un certain Ivan **Khvoros-**

tinine, satirique, esprit mécontent ou simplement malicieux, qui disait qu'à Moscou, il n'y avait point d'hommes, que toute la gent moscovite était bête, et qu'on ne trouvait avec qui frayer... etc. Pour ses satires il fut envoyé au couvent de Cyrille Béloozersk, avec l'ordre formel de ne pas lui donner d'autres livres que ceux d'église, « dont on ne peut se passer. »

Le XVIIe siècle. — La Renaissance

Les écrivains venus de la Petite-Russie à Moscou y avaient réveillé la vie intellectuelle, mais ce mouvement fut arrêté dans son essor par cet état des esprits fait d'un faux amour-propre national et du mépris pour tout ce qui est étranger et que le grand historien Solovief appelle *chinoiserie*. Le domaine intellectuel avait sa muraille de Chine et ses portes fermées. **Boris Godounof** essaya, il est vrai, de lever ces obstacles à la civilisation, mais il fut mal secondé et joua de malheur. Des savants, qu'il envoya à l'étranger, y restèrent. Il avait contre lui le meurtre de Dmitri, une famine de quatre ans, la croyance répandue par les astrologues que son règne ne durerait que sept ans, enfin l'apparition du faux Dmitri, l'insurrection de la Sévérie et de Novgorod Seversk en faveur du nouveau prétendant, le soulèvement des Kosaks du Don, l'indécision des seigneurs. Il fallut traverser huit années de troubles et attendre l'avènement de **Michel Romanof** pour voir refleurir les lettres et reprendre les relations avec l'Europe. Le patriarche Philarète a fondé, en 1633, au monastère de Tschoudovo le *collège gréco-latin*, dont la direction est confiée à un savant moine : **Arsène le Sourd**. Quelque temps après, sur l'ordre du tzar, **Ivan Dornof** et **Bogdan Lykof** (1637) traduisirent du latin une « *cosmographie complète* ». **Adam Oléarius** de Holstein, célèbre astronome, géographe et géomètre, est appelé à Moscou. Quelques seigneurs de la cour partent pour l'étranger

et, comme le boïar Morozof, reviennent avec une provision de livres.

La réunion de la Petite-Russie à la couronne moscovite et l'avènement d'Alexis Michaïlovitsch ravivent encore l'activité littéraire. L'imprimerie, cependant, était négligée et souvent confiée à des gens sans goût et sans savoir qui laissaient se perpétuer des fautes et des altérations qui s'étaient déjà glissées dans les manuscrits. Plusieurs hommes intelligents s'en émurent. Déjà **Dionissie**, l'archimandrite de Troïtza, avait entrepris de corriger le texte des livres slavons. Le patriarche **Nicon** (1605-1681), **Siméon Polotsky** (1629-1680), **Epiphane Slavinetsky, Démétrius de Rostov** reprirent l'œuvre de Dionissie. Ils eurent pour adversaires **Stéphane Boniphantief, Jean Néronof,** le **diacre Théodose**, les grands prêtres **Avacoum, Logine, Daniel,** qui, sous le patriarcat de Joseph (1642-1652), avaient laissé passer ces fautes sans s'en inquiéter davantage; les princes **Lvov**, les prêtres **Nikita** et **Lazare,** qui furent les chefs du schisme appelé *raskol*, que provoqua la tentative de Nicon. Les dissidents furent nombreux. « Pour le peuple, pour une partie du clergé et des moines, tout était sacré dans les livres sacrés, même les fautes des copistes. Certains textes altérés ou interpolés avaient à leur tour consacré certains usages qui étaient en opposition avec ceux que suivait généralement l'Eglise. Outre les hommes qu'un respect excessif pour les anciens textes et les vieux usages allait entraîner dans le schisme, il faut signaler de véritables hérétiques qui s'autorisaient de textes falsifiés ou apocryphes et qui, après avoir été longtemps confondus et comme ignorés dans le sein de l'Eglise orthodoxe, durent se démasquer tout à coup en se déclarant contre les livres corrigés. La réforme de Nicon fit donc éclater le *raskol* latent dans l'Eglise russe avec son infinie multiplicité de sectes, *vieux croyants*, *buveurs de lait*, *champions de l'esprit*, *flagellants*, *skoptsi* ou eunuques volontaires, et tant d'autres dont l'origine remonte au gnosticisme alexandrin, au

manichéisme persan ou peut-être même au panthéisme indou (1). »

Le célèbre patriarche Nicon, qui avait une grande influence sur le tzar Alexis Mikhaïlovitsch, porta une atteinte sérieuse au nouvel état de choses. Malgré les rigueurs les plus cruelles contre les récalcitrants, exils, incarcération, supplice, les moyens de répression restèrent impuissants. — On cite encore la révolte des *monastères de la Mer blanche* qui, réfugiés au couvent fortifié de Solovetski avec des streltsi et des enfants boïars, ne cédèrent qu'après huit ans de résistance : le couvent fut pris d'assaut *par une armée* et les émeutiers furent pendus. — Au point de vue intellectuel, on employa, pour réfuter les dissidents, les armes de la scolastique ; c'est à ce moment qu'apparurent, en même temps que les écrits polémiques, les vers rimés et les drames religieux. **Siméon Polotzky**, originaire de la Russie-Blanche, appelé en qualité de précepteur de l'héritier de Théodore Alexéiévitsch, se fit remarquer dans ce genre. Il rédigea contre les dissidents le *Sceptre du gouvernement*, publia deux recueils de ses sermons, écrivit des vers légers, des panégyriques, entre autres celui d'Alexis Michaïlovitsch sous le nom de l'*Aigle de la Russie*, les comédies du *Fils prodigue* et du *Roi Nabuchodonosor*, mit les psaumes en vers, qui se trouvent dans son recueil de poésies intitulé « Rithmologione » (1678). Un autre recueil, le « Verger aux mille fleurs », avait paru la même année.

Une pensée constante domine dans ses œuvres : la nécessité de la civilisation pour détruire la grossièreté des mœurs et la routine invétérée depuis des siècles. C'est lui qui écrivait au tzar :

Il y avait un roi de France qu'on appelait François Ier. Comme il aimait les belles-lettres et la science (tandis que ses ancêtres ne les aimaient pas et vivaient dans l'ignorance comme des barbares), on vit aussitôt les fils de familles illustres chercher à s'instruire pour

(1) Rambaud, *Histoire de Russie*.

complaire au monarque. C'est ainsi que la science s'est répandue dans ce pays; car la coutume des sujets est d'imiter le prince; tous aiment ce qu'il aime; heureux le royaume dont le roi donne le bon exemple pour l'amélioration de tous !

Polotsky était de la Russie-Blanche, comme Slavinetsky et Satonovsky étaient de la Petite-Russie, de Kiev la savante. Ces deux Russies occidentales servirent d'abord d'intermédiaires entre la Moscovie et l'Europe.

Epiphane Slavinetsky aida Nicon dans la correction des livres sacrés, rétablit à Moscou l'habitude des sermons improvisés, coutume qui avait existé jusqu'au xve siècle où, par ignorance du clergé, elle fut remplacée par la lecture de passages tirés des Pères de l'Eglise. Démétrius, métropolitain de Rostov, publia les *Recherches*, c'est-à-dire les objets de foi, la doctrine et les actions des Raskolniki et les *Tcheti-Minei*, qu'on appela les *petits*, pour les distinguer de ceux qu'avait composés Macaire. Il écrivit encore des vers — *virschi* ou *kanti* — et des drames religieux.

Les dissidents répondent à leurs adversaires. Leur littérature est riche en ouvrages dogmatiques et historiques. Le plus fécond de leurs auteurs fut **l'archiprêtre Avacoume**, qui écrivit plus de trente ouvrages, dont le plus intéressant fut une autobiographie.

Deux écrivains de ce temps, dit M. Rambaud, méritent surtout une mention spéciale. L'un, **Grégori Kotochikine**, sous-secrétaire du *prikaz des ambassades*, forcé, à la suite d'une querelle avec le voevod, de fuir en Pologne, puis en Suède, rédigea, dans ce dernier pays, sous les auspices du chancelier Magnus de la Gardie, un curieux travail intitulé : *La Russie sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitsch*, qui parut vers l'année 1666. Il ne s'occupe dans son livre ni du clergé ni des basses classes, mais il fait un tableau effrayant de l'ignorance, de la grossièreté, de la brutalité des boïars et de la noblesse; si bien, dit Polevoy, qu'on se pose involontairement cette question : « Dans quel état de-

vaient donc se trouver les classes inférieures ? » Il ne parle qu'avec horreur et dégoût de la manière dont se rendait la justice en Russie, compare les institutions de l'étranger avec celles de son pays, fait ressortir la supériorité des premières et déplore que ses compatriotes n'envoient pas leurs enfants s'instruire au dehors.

L'autre, **Iouri Krijanitsch**, serbe d'origine, prêtre catholique, était un de ces Slaves lettrés qui vinrent en Russie (1659) chercher un emploi de leurs talents. De son propre aveu, il se proposait trois choses en venant à Moscou : 1° relever la langue slave, en rédigeant pour elle une grammaire et un lexique, afin d'apprendre aux Slaves à écrire et à parler correctement et de mettre à leur disposition une abondance de locutions qui leur permît d'exprimer toutes les pensées de l'esprit humain, toutes les idées politiques et générales; 2° écrire l'histoire des Slaves et réfuter les mensonges et les calomnies des Allemands; 3° dévoiler les fourberies et les sophismes dont les nations étrangères se servent pour tromper les Slaves. Dans son livre l'*Empire russe au milieu du* XVII° *siècle*, dédié à Alexis Mikhaïlovitsch, et récemment publié par M. Bezsonof, il touche à toutes les parties de la morale, de la politique et de l'économie politique. Comme Kotochikhine, c'est à l'ignorance et à la barbarie qu'il s'attaque, et c'est l'instruction, l'étude, la civilisation qu'il invoque comme remède aux maux de la Russie. Krijanitsch est le premier des *slavophiles* (1), des *panslavistes*, comme l'on dirait aujourd'hui. Il appelle à lui toutes les nations slaves : *Borysthenites* ou Petits Russiens, Polonais, Lithuaniens, Serbes. Il recommande aux Russes une égale défiance des Allemands et des Grecs. Ses sorties contre le clergé grec établi en Russie l'auraient même fait, en 1660, exiler à Tobolsk (2). C'est triste à penser, dit Polevoy, qu'un pareil savant, un religieux si bien doué

(1) Voir septième période : Aksakof.
(2) Rambaud, *Histoire de Russie*.

n'ait pas pu être apprécié à cette époque en Russie et que c'est seulement à l'avènement du tzar Théodore Alexéevitsch, en 1676, qu'on publia un décret pour faire revenir Krijanitsch de son exil à Moscou. Il n'y resta pas longtemps et mourut dans l'intérieur de la Russie. Et ainsi, cent ans après Koubsky il fallait encore des hommes pour répéter ce qu'il avait dit, dans les mêmes termes, et pour défendre les avantages de l'instruction et de l'éducation!

Parmi les ouvrages d'histoire parus au XVII[e] siècle il faut signaler le *Livre des degrés* (sous Jean le Cruel) où l'on raconte l'histoire des princes selon les degrés de leur rang et de leur âge; de Rurik à Jean le Cruel elle formait vingt degrés; un vingt-et-unième vint s'ajouter à la mort d'Alexis Mikaïlovitsch. On doit signaler encore l'*Histoire du royaume de Kazan* écrite par le prêtre **Jean Glazaty** (aux gros yeux), qui passa vingt ans en captivité chez les Tatares; le *Journal* d'Adachef, un des favoris de Jean IV.

Au XVII[e] siècle le boïar **Matvéef**, favori du tzar Alexis, publia le *Grand livre des souverains*, c'est la description des princes et tzars de Russie, des patriarches de l'univers et de Moscou, du pape de Rome, des souverains des pays voisins. Signalons enfin l'*Histoire* de **Griboedof. Ordine-Nachtchokine,** diplomate, favori d'Alexis Mikailovitsch, faisait traduire régulièrement pour éclairer le souverain, des extraits des gazettes étrangères, et fondait ainsi, mais uniquement pour l'usage du prince, *le premier journal russe.*

Le Théâtre

On fait généralement remonter les origines du théâtre russe aux mystères et pièces religieuses joués dans les collèges de Jésuites en Pologne, où le drame d'Occident (mystères, sotties, moralités), avait pénétré au XII[e] siècle et d'où il passa en Petite-Russie. Les élèves

du collège de Pierre Mogila à Kiev furent les premiers acteurs (1589). Cependant un genre de spectacle plus modeste y existait déjà ; les jours de carnaval les étudiants s'en allaient de maison en maison faire voir le *Vertep*. C'était un petit théâtre portatif, sorte de guignol, dont les acteurs étaient des poupées. On représentait généralement la mort du Christ. Plus tard l'objet de ce spectacle se modifia quelque peu. On voit encore dans la Russie méridionale des hommes représenter derrière un paravent des batailles de Polonais, de Juifs et de Petits-Russiens. Ce petit spectacle porte aussi le nom de *Vertep*. Je me rappelle avoir vu à Pétersbourg ce genre de théâtre ambulant s'arrêter aux carrefours. Mais c'était le guignol russe, *Pétrouschka*, *Petit-Pierre*. A l'origine, tandis qu'un des étudiants était chargé de parler pour les poupées, d'autres chantaient, en guise d'intermèdes, des *Kanti*, chansons pieuses, écrites en vers syllabiques sur le sujet de la pièce.

Jusqu'en 1662, aucun genre de spectacle méritant réellement ce nom n'était connu dans la Russie du Nord-Est. Mais il existait dans l'Eglise des *cérémonies*, d'un symbolisme très dramatique, dont le but était de frapper les yeux et d'instruire les illettrés. On appelait ces cérémonies *des représentations, des actes*. On en connaît trois. Le plus ancien est la *scène du four*. Elle représentait trois enfants jetés dans le four de Babylone, pour les faire renoncer à leur foi et miraculeusement sauvés par un ange. On la jouait la veille de Noël à Moscou et dans d'autres villes. L'autre scène était connue sous le titre de l'*Entrée sur l'ânesse*. On la représentait vers la fin du XVIe siècle, à Moscou et dans d'autres villes le dimanche des Rameaux. Elle figurait l'entrée du Christ à Jérusalem. Par une convention spéciale c'était, à Moscou, le patriarche le principal acteur. Le tzar y assistait. Dans les autres villes les archiprêtres donnaient ce spectacle devant les voevods (chefs d'armée, grands juges). La troisième scène, la

plus simple, se jouait le dimanche avant la semaine du carnaval. C'était la représentation du *jugement dernier*. Sur la place publique, derrière l'autel de la cathédrale d'Ouspensk, à Moscou, on préparait deux places tendues de rouge : l'une pour le patriarche, l'autre pour le souverain ; devant celle du chef spirituel, on plaçait l'image du jugement dernier. A l'appel de toutes les cloches de la ville sainte, le patriarche et le tzar, précédés de la croix, sortaient de l'Église et se rendaient à leurs sièges respectifs. Là, devant le terrible tableau, après le chant des psaumes, on faisait la bénédiction de l'eau, la lecture de l'Evangile en se tournant vers les quatre points cardinaux ; puis le patriarche passait une éponge sur l'image du jugement dernier et sur les autres *ikones (images pieuses)*, donnait la bénédiction de la croix, et aspergeait d'eau bénite le souverain, les dignitaires ecclésiastiques et laïques, et la foule accourue de toutes parts à cette cérémonie. Fletscher, qui séjourna à Moscou de 1588 à 1589, parle de la « scène du four » et, entre autres détails du vol de l'ange qui, au grand ébahissement des spectateurs, arrivait à tire-d'aile du toit de l'Eglise et descendait dans le four auprès des trois enfants (Ananic, Azaric, Misaïl), au milieu des flammes. Ces flammes étaient produites au moyen d'une poudre par ceux qu'on appelait les *Chaldéens*. Ceux-ci étaient vêtus d'amples habits de drap, avec des ornements de chasuble en toile imprimée sur le col et sur les épaules. Ils avaient sur la tête des chapeaux bordés de peau de lapin et dorés en haut. Pour achever le spectacle, ils parcouraient la ville pendant douze jours en faisant mille tours de leur façon.

Le premier *théâtre* est dû à l'initiative du boïar Artamon Matvéef, un des gentilshommes les plus intelligents de la cour d'Alexis Mikhaïlovitsch (1648-1676). Tout acquis aux idées européennes, il établit dans le quartier allemand de Moscou une espèce de conservatoire dramatique où vingt-cinq fils de marchand appre-

naient à jouer la comédie. Likatschof, ambassadeur à la cour de Florence, par sa correspondance, où il décrivait avec enthousiasme les merveilles de l'Opéra, avait donné au tzar le goût des plaisirs du théâtre. Le 15 mars 1682, deux semaines avant la naissance de Pierre le Grand, Alexis Mikhaïlovitsch envoya Nicolas van Staden en Courlande avec mission de ramener des acteurs. Mais le long voyage pour arriver dans la Moscovie mi-sauvage effraya les Allemands. Van Staden n'eut la chance d'en ramener qu'un trompette et deux musiciens, mais à son retour, en décembre 1672, il trouva à Moscou une troupe tout organisée par les soins du pasteur de l'Eglise luthérienne, maître Jagan Gottfried Grégory. La troupe était composée d'enfants de tous rangs, indigènes et étrangers, fils de serviteurs ou de marchands : en tout soixante-quatre hommes. Son premier succès fut la pièce d'*Artaxercès* ou *Esther* — qui précéda ainsi de dix-sept ans celle de Racine. A Moscou comme à Saint-Cyr, la pièce donna prétexte à mainte allusion : Esther était ici Nathalie Narischkine, femme du roi, orpheline élevée par Matvéef, ce nouveau Mardochée; l'homme du moment, Aman, qui fut pendu sur une requête de la tsarine Esther, était sans doute le favori précédent, Khitrovo.

La pièce plut au tzar. Grégory et sa troupe furent récompensés. On fit faire au manuscrit une reliure en maroquin et or. Maître Gottfried fut nommé régisseur en chef. Toutes ces distinctions, tous ces titres, n'empêchaient pas l'état très précaire de la troupe qui, d'après une requête adressée au tzar par Vássika Meschalkine et ses amis, mourait de faim. — « On nous a envoyés, nous tes esclaves, pour apprendre l'*affaire de la comédie*, à maître Jagan Gottfried, mais on n'a rien arrangé pour la nourriture; en allant tous les jours chez le maître, nous avons mis nos habits en pièce, usé nos chaussures; nous n'avons rien à manger et nous mourons de faim. Souverain compatissant! ordonne de nous préparer une nourriture quotidienne, pour qu'en

nous trouvant à notre leçon de comédie, nous ne mourions pas de faim » A cette pétition, l'ordre fut donné de distribuer de l'argent pour la nourriture, un *grosch* (1) par tête, pendant toute la durée des études, mais avec l'approbation du maître, certifiant des progrès et des efforts de ses élèves.

Les premières pièces qu'on joua au théâtre de la cour furent naturellement allemandes ou traduites de l'allemand. Après *Esther*, ce furent *Judith, l'Histoire du voyage et du mariage de Tobie*, *Petite pièce divertissante sur la charité exceptionnelle et la pureté de cœur de Joseph fils d'Israel, Comédie dolente sur Adam et Ève, Témir Aksakof* ou *Bajazet et Tamerlan.* Ces pièces sacrées étaient relevées de fortes plaisanteries : dans *Judith*, quand l'héroïne a décapité Holopherne, la servante s'écrie : « Voilà un pauvre homme qui sera étonné en s'éveillant, de voir qu'on lui a emporté sa tête ! »

Sous l'influence du midi de la Russie apparaît le *mystère.* Le premier est intitulé *Alexis, l'homme de Dieu.* Il était imité d'une pièce polonaise, écrit en l'honneur du tzar Alexis Michaïlovitsch et joué en public par les étudiants. Le *prologue* contient une allusion à l'événement du temps : la guerre avec la Turquie.

Après *Alexis, l'homme de Dieu*, apparaît toute une suite de mystères appartenant à **Siméon de Polotsk**, Petit-Russien de naissance (1629 à 1680), moine, précepteur du tzarevitsch Théodore Alexievitsch. *La comédie sur le tzar Nabuchodonozor, la statue d'or et les trois enfants qui ne brûlent pas dans un four* est curieuse par son rapport avec le spectacle du *four* dont nous avons parlé Le même sujet se présente sous une forme plus littéraire et un tour plus dramatique. Au commencement de la pièce, Nabuchodonozor paraît et ordonne de fondre son image en or et de s'incliner devant elle. Un boïar de sa suite reçoit l'ordre de construire un four,

(1) Deux *kopeks.*

où l'on jettera quiconque ne voudra pas saluer la statue. Sur quoi le boïar Amir annonce au tzar que la foule est assemblée dans la plaine de Daïr. Le tzar ordonne de sonner de la trompette et de jouer du *goudok* (1). Et le peuple de sonner de la trompe, de pousser des cris, de se courber devant l'idole. Trois enfants cependant ne se courbent pas. A cette vue, Amir les fait saisir. Ils refusent d'obéir à l'ordre du tzar; le tzar les menace de les faire mourir dans le chaudron et reçoit cette réponse :

SERDACH

Nous avons, tsar, de quoi te répondre : — notre Dieu est tout-puissant, il a la force de nous retirer — de ce feu allumé par ta malice, — et de nous délivrer de tes mains.

MISACH

Sache, ô tsar, que ta menace — du feu ne nous séduira pas; — et si Dieu veut nous abandonner, — Pour sa gloire nous sommes prêts à souffrir.

ADVENAGO

Nous connaissons le Dieu vivant, le Dieu du ciel; — nous dirons sans peur des injures à l'image sans âme, — la créature ne doit pas la vénérer, — notre créateur est Dieu, c'est lui que nous voulons connaître.

Siméon de Polotsk est encore l'auteur d'une autre comédie curieuse : l'*Enfant prodigue*. Le sujet tiré de l'Evangile est traité assez librement et l'auteur a senti la nécessité, après chaque acte — il y en a six — de placer des intermèdes et des jeux pour divertir le public. Cette comédie est parvenue jusqu'à nous dans une édition illustrée. J'ai sous les yeux une de ces gravures représentant la scène et les spectateurs. C'est primitif, mais rien n'y manque : il y a un rideau, deux pendants en forme de colonnes (style russe du XVIIe siècle un peu lourdes), un fond qui semble être un rideau avec deux ouvertures; une rampe de lampions, qui, à en juger par la forme de la flamme, doivent contenir de l'huile. — Ils me rappellent les *ploschki* qu'on allume

(1) Instrument de musique populaire russe qui par sa forme et la manière dont on en joue peut être regardé comme l'origine du *violoncelle*.

par terre les jours de grandes fêtes dans les rues et sur les marches des édifices. — On voit au milieu de la scène une table sur laquelle le père de l'enfant prodigue vient de poser d'énormes pièces d'or. Sur le plancher il y a une cassette ouverte également pleine d'écus. Le père, un gros boïar, le bonnet fourré sur la tête, montre au fils placé à la gauche du spectateur que tout l'argent est à lui. Deux gens de sa suite ont des manchons. Deux personnes du fond, l'un de la suite du père, l'autre de celle du fils, se font des signes d'intelligence. En contre-bas, les spectateurs sont assis sur un banc à colonnettes. Ils ont le chapeau à larges bords à la française, un seul au milieu porte un bonnet : on approche de l'époque de Pierre le Grand.

Avant de passer au XVIII[e] siècle, n'oublions par de mentionner dans les premiers dramaturges **Dmitry de Rostov** (1651-1709). Voici les titres de ses pièces : *La naissance du Christ; Le pécheur repentant; Epire et Agasphère; Le drame d'Ouspenks*; *Le drame de Dmitrievsk*. Par leur sujet, toutes ces productions tiennent le milieu entre nos *mystères* et nos *moralités*. A côté des figures tirées de la Bible apparaissent des personnages entièrement allégoriques : la Nature humaine, l'Espérance, l'Humanité, la Probité, l'Age d'or, la Mort, l'Age de fer, la Jalousie, la Discorde (la guerre), la Vie. Les pièces ont un *prologue* et un *épilogue*.

Evêque de Rostov, Dmitry les faisait exécuter dans son palais. Un grand naturel caractérise ses dialogues. Ils ont l'air d'être pris sur le vif, dans la foule. La scène des bergers dans la *Naissance du Christ* est à signaler. Elle rappelle, par la grâce enfantine et le sentiment, certains de nos vieux noëls et touche quelquefois par son ingénuité, sinon au sublime, du moins au beau assurément. Elle a un mérite toujours, c'est d'être d'un tour très personnel et de ne pas sentir l'imitation. Il faut attendre longtemps dans l'histoire de la littérature russe pour rencontrer cette qualité.

Le récit et le poème. — Influence occidentale.

Nous avons vu comment, par Byzance et les traductions ou les récits arrangés des pays slaves du Midi avaient pénétré en Russie certaines histoires ou certains contes littéraires. Un peu plus tard, d'abord par Pskov et Novgorod, ensuite par la Pologne, s'infiltrèrent en Russie certains récits de l'Occident. Une source précieuse pour toutes ces histoires était du reste ce qu'on appelait les chronographes. Le *chronographe* était une sorte de bibliothèque où l'on relatait par ordre du temps, comme le nom l'indique, tous les faits plus ou moins historiques depuis la création. Il traduisait l'histoire biblique et l'histoire de l'église, en la complétant de récits apocryphes, racontait les destinées des anciens peuples, surtout de Rome et de la Grèce, jusqu'à la chute de Byzance, passait aux peuples slaves et à la Russie, en suivant les recueils manuscrits. On y rencontrait des récits séparés, rapportés dans leur entier ou en parties, par exemple : l'histoire d'Alexandre, les récits de la guerre de Troïe et d'autres. Le caractère du récit était plutôt anecdotique. A cette sorte d'encyclopédie et aux innombrables copies de *palei* jusqu'au XVIIe siècle même, les *libraires* puisaient les confrontations historiques qui leur étaient nécessaires. Ils en tirèrent plusieurs récits ou poèmes, auxquels ils donnèrent une forme littéraire. Ainsi, au nombre de ces derniers, on ne peut pas passer sous silence le récit de *la prise de Tsargrad par les Turcs*, le récit sur *Grakoula*, voevod de Moutiansk, ou encore « *Le dit sur la jeune fille, fille du roi d'Iverie, la tzarine Dinaria.* » Le premier de ces récits est curieux par les détails qu'il renferme, par la vérité et la précision avec lesquelles est décrit le siège et la prise de la ville par les Turcs. Le récit de ce fait, dit l'éminent écrivain N. A. Polevoy, était une des lectures favorites en Russie ; les Russes y voyaient avec joie, qu'après la chute

de la Grèce, il était resté une seule terre orthodoxe : la Russie et ils écoutaient volontiers la prophétie qui accordait à la Russie la mission de prendre un jour la ville aux sept collines (Constantinople), d'y entrer et de restaurer l'orthodoxie dans la terre de Constantin, le continuateur des apôtres. Le second des récits relate des faits historiques qui se rapportent à la vie et aux actes de Drakoula, fils du voevod de Vologda appelé Miltzy, qui à la mort de son père, tua son héritier et se fit gouverneur de la Valachie, au milieu du xv[e] siècle. Le récit raconte ses luttes contre les Turcs et les Hongrois, sa cruauté envers ses sujets et les étrangers. — Le troisième récit intéressait particulièrement les lecteurs russes par son sujet : *la tzarine Dinara*, selon l'histoire, Tamar de son vrai nom, princesse de Géorgie, reine de ce royaume au xiii[e] siècle. On y raconte comment Dinara, restée à quinze ans héritière du gouverneur d'Iversk, Alexandre Melech, entre en lutte, pour la défense de son royaume, avec le roi de Perse, après être allée « nu-pieds à travers une île pierreuse et un chemin impraticable » au couvent de Charbensk, mettre entre les mains de la Vierge le sort du combat qu'elle va livrer. Elle reste vainqueur et rapporte en Tauride la tête du roi persan. Après quoi elle gouverne pendant trente-huit ans et laisse à sa mort un royaume florissant et intact.

De pareils récits avaient par leur sujet et le côté imaginatif une certaine analogie avec les romans de chevalerie qui pénétrèrent par la Russie méridionale à la fin du xvi[e] siècle et au commencement du xvii[e], grâce à la littérature polonaise. A ce genre appartiennent : *le Livre sur Mélusine*. Peut-être même est-ce à cette époque qu'il faut attribuer un autre récit, *La fille aux bras coupés* (1), *L'histoire de Pierre aux clefs d'or*, *Le Récit sur la princesse d'Aldorf*, et enfin *l'Histoire de*

(1) Dont ce sont occupés plusieurs savants comme MM. le comte de Puymaigre (*le Fol-klore*, Didier, éditeur), Hermann Suchier, Bladé, Sébillot, etc. Nous en avons donné plusieurs versions dans la *Revue des religions*, 1886.

Bov, le petit roi, qui devint un sujet préféré de la littérature narrative au point que, après mainte variante, elle passa même dans la littérature orale populaire, où on la retrouve encore de nos jours (1). Comme exemple de récits de ce genre, nous pouvons prendre le sujet suivant emprunté à la littérature tschèque : « *Touchante histoire de Brounsvig, roi de la contrée tschèque; sa grande intelligence et sa bravoure; ses errements à travers les contrées maritimes en compagnie du grand animal* (appelé) *lion.* »

A la mort de son père, Brunsvig, désireux de s'acquérir une renommée parmi les chevaliers, abandonne sa jeune femme et prend la mer avec des compagnons choisis. *Une montagne d'aimant* attire ses vaisseaux ; les compagnons périssent dans le naufrage. Brunsvig reste seul avec son oncle qui se sacrifie, coud son neveu dans une peau de cheval et le laisse sur la montagne. A quelque temps de là l'oiseau appelé Nog arrive sur ce sommet et emporte le chevalier à travers les airs, pour le déposer dans son nid, en des contrées inconnus que l'homme ne peut atteindre qu'après trois années de marche. Brunsvig pour sa subsistance tue les petits de l'oiseau (que l'oiseau lui abandonne du reste très volontiers), et part à la recherche de nouvelles aventures. Il se trouve en présence d'une lutte à mort entre deux étranges animaux : un lion et *un basilic* à dix têtes. Il tue cette espèce d'hydre. Le lion par reconnaissance devient le compagnon inséparable du chevalier. Celui-ci traverse la mer pour gagner une ville qu'il a aperçue du haut d'un arbre. Chemin faisant il découvre dans une *montagne d'escarboucle* une magnifique pierre multicolore pour sa parure. A son arrivée dans la ville il est stupéfait d'y voir des espèces de monstres. Ils sont gouvernés par le roi Alimbrouss qui a deux paires d'yeux : l'une par devant, l'autre par derrière. Ce tzar étrange promet à Brunsvig de le laisser pénétrer dans son royaume à la condition qu'il délivrera sa fille du pouvoir de l'effroyable basilic. Le chevalier va à travers la mer chercher le monstre dans son repaire, une ville fortifiée à trois murailles et gardées par d'horribles bêtes; tue l'animal, trouve, au milieu de trésors sans nom, une jeune fille ravissante du nom d'Afrika, qu'il ramène à son père, le roi aux quatre yeux. Alimbrouss, en retour de ce grand service, offre sa fille en mariage au chevalier avec une belle dot. Le chevalier décline cette offre et demande à retourner dans sa terre natale. Le roi Alimbrouss refuse de le laisser partir. Alors le chevalier met en pièces tout le royaume à coups de glaive

(1) On en retrouvera prochainement des traductions dans un volume que je vais publier chez Ernest Leroux.

se fait un passage et toujours accompagné de son lion revient à Prague. Il retrouve sa femme, qui, lasse d'attendre, était sur le point de se remarier. Après un règne de trente-cinq ans, ayant vécu d'accord avec sa femme, il fait son fils héritier de son royaume et meurt très regretté de ses sujets et de son lion. La pauvre bête, de regret et de chagrin commença à gratter la terre; de ses yeux coulèrent des pleurs en ruisseaux de larmes; un jour, fatigué de mener cette traînante vie, le lion vint sur le tombeau de son maître, poussa un grand cri de douleur, et tomba mort (1).

Par la Pologne et la Petite-Russie pénétra encore en Russie au xvii[e] siècle sous forme de traductions ou d'imitations, le genre de récits connus au xiv[e] en France et en Italie, sous le nom de *nouvelles* et *facéties*. On rencontre dans ces recueils mainte histoire *russe* sur *les méchantes femmes, les entretiens d'un père et d'un fils sur la malice des femmes*. Au nombre de ces anecdotes et nouvelles se glissaient aussi des récits populaires sur le tzar Jean le Cruel (2), et les histoires très répandues dans la classe des lettrés du xvii[e] siècle sur *la dispute du philosophe juif Taraska avec le boiteux goguenard*, qui par son audace et son esprit inventif force enfin Taraska à renoncer à sa discussion sur la prééminence de la loi judaïque sur le christianisme.

Littérature anonyme et populaire au XVII[e] siècle.

Sous l'impulsion des récits étrangers et des événements, le xvii[e] siècle donne naissance à une série de récits marqués désormais d'un cachet bien personnel, empruntés au milieu russe. Ce sont des descriptions plus réelles, vraiment observées, de la vie sociale, plus vraies dans le fond et partant dans la forme. Mais, selon qu'elles relèvent davantage de l'ironie ou de la pitié, ces deux points de vue qui se partagent le monde, elles deviennent des satires ou des poèmes. L'esprit et la poésie n'en sont point exclus. L'esprit et la poésie ne perdent jamais à boire au puits de la vérité : ils en rap-

(1) Gypine, *Histoire du récit antique russe.*
(2) Voir plus haut le *Récit du potier.*

portent un accent convaincu qui frappe mieux, une pointe mieux acérée et un sentiment plus compatissant et à la fois plus naturel. Au XVII[e] siècle la personnalité se réveille. On observe, on compare, on juge, on conclut; on ose conclure tout haut. La pitoyable situation de la justice à cette époque donna lieu aux contes suivants, qui sont tous populaires par le fond et la forme et sans doute par l'origine : *Le jugement de Schemiakine*, connu sous une autre forme et un autre titre : *Copie d'une affaire judiciaire sur le procès de la Brême et du Brochet.* Ce dernier écrit fait allusion aux pétitions appelées *tschelobitié* (battements de front) et tourne en ridicule les formes et les arrêts des juges, interprétant tout ce que contenait la requête dans une langue embarrassée et obscure, langue admise dans les papiers d'affaires de ce temps-là. Les principaux personnages de ces écrits sont : le boïar *Esturgeon*, le voévode *Silure*, les jurés *Sandat* et *Brochet*, le *tschelobistchik*, le quémandeur, *Brême* et l'homme de chicane *La Perche* (1). Une autre satire de ce genre vise la fourberie et l'ambition de divers gens d'église. C'est l'*Histoire du Coq et du Renard.* On doit y rattacher toute une série de récits en prose et en vers *sur l'origine de la distillation de l'eau-de-vie, la boisson faite de pain, le grand esprit Kmel (l'Ivresse)*, et ainsi de suite. On y décrit la passion des boissons enivrantes et ses pernicieux effets. *Kmel*, l'ivresse, se montre dans les récits de ce genre sous la figure d'un jeune gars qui parle de lui avec vantardise :

« Je suis — Kmel, de haute et noble origine ; je suis — puissant et riche, bien que, derrière moi, je n'aie aucun avoir; mes jambes sont fines — par contre mon ventre est gourmand, et mes bras embrassent l'univers (2). Ma tête renferme un esprit élevé, ma langue sait beaucoup dire, mes yeux ne connaissent point la honte (3). »

(1) Voir Hins, *La Russie dévoilée par sa littérature populaire.*
(2) Ce qui exprime bien le geste de l'homme ivre.
(3) Dans mon prochain ouvrage, *La Poésie Russe*, je donne plusieurs versions sur Kmel.

Une histoire vraisemblable, prise sur les réalités de la vie sans mélange de surnaturel, est l'*Histoire du gentilhomme russe Frola Skobéev et de Annouchka, la fille de Nordine Nastchokine*, commensal et favori du tzar. Le héros est un seigneur de Novgorod, pauvre mais rusé, qui s'occupe de chicane dans les affaires judiciaires; il séduit Annouchka. Frol gagne, par ses procédés, le pardon des parents de la jeune fille, qui lui lèguent tout leur héritage. L'histoire finit par la description des biens que Frol doit à sa souplesse et à sa ruse. Un sujet simple, des personnages peu nombreux; des caractères bien accentués, des traits de mœurs de l'époque, voilà les qualités de cette production bien originale.

Nombreux étaient les mécontents qui protestaient contre la situation publique et privée au XVIIe siècle : partialité des tribunaux, mépris des droits de l'individu, la violence dans la levée des impôts; dans la famille, le rôle complètement effacé de la femme, l'état d'esclavage des enfants vis-à-vis de leur père; à la cour, le peu de considération de la part du tzar pour les talents individuels ou les services du citoyen. Parmi ceux qui voulaient protester contre cet état de choses, les uns manifestaient leur mécontentement en se livrant à corps perdu à une vie bruyante et désordonnée; d'autres, rompant avec le monde, se réfugiaient dans la vie monastique. Pour ces derniers la vie apparaissait surtout comme une lutte entre deux éléments principaux : le bien et le mal, la nuit et la lumière. L'accomplissement des devoirs que leur imposait la doctrine du Christ, les pratiques de la religion, le jeûne et le cilice ne leur suffisaient pas. Il leur fallait une lutte continuelle avec le diable et ses suppôts. Ils attribuaient leur moindre défaillance à une victoire de l'esprit de ténèbres qui, à leurs yeux de pécheurs, prenait corps, leur apparaissait pour les tourmenter durant leur vie et après leur mort. Une pareille disposition d'esprit, dit Polevoy, cette sombre vision, ame-

nait l'homme à reconnaître son anéantissement, le privait de toute audace dans la lutte pour l'existence, lui ôtait tout espoir dans l'avenir, et souvent le faisait vic time de la première occasion. Cette sombre disposition d'esprit eut aussi son reflet dans la littérature narrative du XVII[e] siècle, particulièrement dans l'*Histoire de Savva Groudzine* et dans un des meilleurs monuments de la littérature russe ancienne, l'*Histoire du Chagrin-Porte-Malheur; comme quoi le Chagrin-Porte-Malheur amena un jeune homme au tschin (rang) des moines.*

Le premier de ces récits est extrêmement curieux par la minutie avec laquelle il décrit les traits de la vie et les mœurs, et la place que tiennent dans le récit les histoires très répandues au moyen âge sur les miracles de la Vierge. « Un fils de marchand, Savva Groudzine, entré dans un pays étranger, s'abandonne à une vie de disspation et de débauche, et enfin, dans l'emportement sans frein de ses passions, vend son âme au diable en lui signant un parchemin. » Suit la description des faits et gestes de Savva sous l'inspiration et l'aide du malin esprit. Enfin le jeune homme tombe malade et le diable commence à le tourmenter, réclamant l'accomplissement du traité signé par Savva. Au milieu de ses horribles souffrances, Savva voit en songe la très sainte Mère de Dieu, avec Jean Chrysostome et Pierre le métropolitain : elle lui promet de le délivrer de son malheur s'il consent à entrer dans un couvent. Le jeune homme y consent. La Vierge force le diable de lui rendre son manuscrit. Savva partage son bien entre les pauvres et entre au monastère de Tschoudov.

Le *Chagrin-Porte-Malheur* est un poème écrit en vers, qui rappellent par leur composition les chansons populaires, et particulièrement celles qui sont connues sous le nom de *poésies spirituelles* (1), et dans lesquelles, sous l'influence de la littérature écrite,

(1) Voir page 79.

la mesure des vers est différente. Nous penchons à croire, du reste, que ce poème est d'origine également populaire. Le sujet est très simple. Le Chagrin-Infortune, sous la figure d'une créature effrayante et ridicule, douée d'une puissance surnaturelle, suit un jeune homme qui ne trouve d'appui en rien ni en personne et ne peut, dans son malheur, se fier à ses propres forces, affaiblies, anéanties ; il erre par toutes les routes pour éviter le terrible ennemi; le Chagrin-Malheur ne le quitte qu'à la porte du monastère, où le misérable cherche un abri et la tranquillité. — Dante, malheureux lui aussi, vint un jour frapper au couvent de Valombreuse. Il était tard. — Que venez-vous chercher? lui demanda le frère portier. — La paix, répondit le poète. » Le jeune homme du récit russe est aussi un poète; il est poète, car il souffre. C'est non seulement l'image de l'humanité, mais l'image du peuple russe tout entier au XVIIe siècle. Par certains traits il caractérise le moujik avec sa bonté, ses faiblesses, ses misères. Nous n'hésitons pas à dire que ce récit est né dans le peuple. La preuve en est dans ses analogies avec les *contes* oraux et les *chansons* populaires sur le « *Chagrin* » et la « *Nécessité* » où ces deux faces de la vie humaine, sont également personnifiées sous la figure d'un être imaginaire qui poursuit un jeune homme. Telle est, par exemple, la chanson suivante, tirée d'un recueil manuscrit fait au XVIIe siècle par un certain Kirscha Danilov :

O chagrin, chagrin, ô crève-cœur! — Si l'on vit dans le malheur — il ne faut pas s'en affliger. — N'a-t-on point d'argent — on doit en espérer. — Vous tombe-t-il un grivna — on a devant soi d'autres mauvais jours. — Le chauve ne peut pas avoir des boucles. — Celui qui se promène ne devient pas riche. — L'arbre desséché à son sommet ne peut pas grandir. — On ne peut rassasier le cheval poussif. — On ne réjouit pas l'enfant privé de mère. — On ne peut tailler du satin sans recourir au maître. — O chagrin, chagrin, crève-cœur! — Et le malheur a une ceinture de tille, — les pieds entortillés d'écorce de bouleau! — Pour fuir le chagrin je vais dans les bois. — Il y a un siècle que le chagrin y a pénétré ; — Pour fuir le chagrin je vais à un banquet d'honneur; — Le chagrin y

est assis avant moi; — pour fuir le chagrin je vais au cabaret du tzar, — Le chagrin vient au-devant de moi un broc de bière à la main! — Quand je fus réduit à être nu, le chagrin en rit!

Une autre chanson analogue, sans parler du Chagrin-Malheur, représente avec ironie la nudité et la misère, et dans ses paroles d'apparence plaisante et gaie, on entend une profonde et intime mélancolie, nourrie par la douleur :

Un jeune homme bon et replet, — a beaucoup souffert au service, — Beaucoup dormi sur le four en liberté; — le bon jeune homme s'est usé à ce service *jusqu'à la marge du four.* — Un bon jeune homme replet, — a beaucoup souffert au service. — On a beaucoup marché un fouet à la main derrière les cochons; — on a porté jusqu'à usure beaucoup de vêtements de couleur; — on a demandé sous les fenêtres de quoi envelopper ses pieds; — on a chevauché sur de bons chevaux; — on s'est assis dans des traîneaux étrangers; — un jeune homme bon et replet — a beaucoup souffert au service; — on a mangé bien des morceaux succulents, — on s'est assis dans les cuisines, — on a demandé maint morceau et maint relief; — doucement, sans insister et on l'a emporté, — les yeux battus par les balais (sans feuilles), — les épaules blessées par le tisonnier...

Dans les contes le chagrin se rencontre encore. En voici un exemple :

LE SEIGNEUR CHAGRIN (1)

Dans un village vivaient deux frères, l'un riche, l'autre pauvre. Dans les mains du riche tous les biens arrivaient à flots et comme de leur propre gré; en tout il avait la chance, en tout du bonheur; le pauvre, lui, avait beau se débattre, travailler, la misère se glissait toujours chez lui. Le riche acquit en peu d'années une si belle fortune, qu'il émigra à la ville, s'y fit construire une immense maison, et entra dans la corporation des marchands. Le pauvre, au contraire, fut réduit un jour à ne plus avoir un morceau de pain dans toute la maison. Or il avait une nichée de marmots, les uns plus petits que les autres, tous pleurant, demandant à boire ou à manger. Le pauvre diable se répandait en lamentations sur son sort, près d'en perdre l'esprit, et laissait retomber plus bas que les épaules sa tête obsédée de pensées confuses. Il s'en alla chez le frère riche et lui dit :

(1) Tiré de mes *Contes russes traduits et illustrés*

— Viens à mon aide, je suis à bout.

— Pourquoi ne t'aiderai-je pas? répondit le riche; j'en ai les moyens. Reste seulement une petite semaine à travailler.

— Volontiers, dit le pauvre.

Et le voilà au travail : il balaye la cour, soigne les chevaux et fend le bois. La semaine écoulée, son frère riche lui donne un *grivenik* d'argent et une miche de pain :

— C'est toujours ça. Grand merci ! dit le misérable.

Il allait se diriger vers sa maison, quand, soit honte, sans doute, soit remords, son frère l'arrêta par ces mots :

— Où vas-tu donc? C'est demain ma fête, reste pour la célébrer un peu avec nous.

Le malheureux resta pour la fête. Mais pour son malheur il s'assembla chez son frère une foule d'hôtes opulents, de gens en renom, et qu'il fallut régaler avec largesse; le maître du logis dut se courber devant eux pour les engager à manger selon leur désir, à boire et à ne pas oublier son obligeance. De cette façon il n'eut pas une pensée pour son frère pauvre : il ne fut donné à ce dernier que de voir ces bonnes gens boire, manger, se divertir par de gais propos. Le repas achevé, les invités se levèrent et remercièrent chacun l'hôte et l'hôtesse; le pauvre salua, lui aussi, jusqu'à la ceinture. Les hôtes s'en furent joyeux au galop de leurs chevaux : ils riaient, chantaient, faisaient grand tapage.

Le pauvre s'en retourna à pied, le ventre vide :

— Si je m'en donnais, moi aussi, pensa-t-il, je sais une chanson; laissons les gens penser que chez mon frère on m'a ni renvoyé, ni oublié, mais qu'on m'a bien rassasié, et qu'on m'a donné à boire jusqu'à m'enivrer. Le moujik entonne une chanson, mais sur le champ tombe en défaillance... Il entend alors distinctement une voix fluette qui chante derrière son dos. Il se tait, et la voix se tait, il reprend sa chanson et la voix la répète...

— Mais qui donc chante là-bas? montre-toi donc? s'écrie le pauvre homme.

Il voit aussitôt devant lui une étrange vision, un être have, jaune; son âme semble tenir à peine à un fil; son corps est couvert de loques, une ficelle de tille retient ses haillons autour de ses reins; ses pieds sont enveloppés de *motschalka*. Le paysan reste tout interdit de peur et demande au monstre :

— Qui es-tu?

— Moi? Je suis le Seigneur Chagrin. J'ai eu pitié de toi et je t'aide à chanter...

— Eh bien, Chagrin, allons ensemble par le monde ensoleillé, la main dans la main; il ne me sera pas donné, je le vois, de trouver d'autres amis.

— Allons, maître! Je ne t'abandonnerai pas.

— Et sur quoi chevaucherons-nous?

— Je ne sais quel véhicule tu prendras; pour moi, je monte sur ton dos.

Et hop! d'un saut le voilà sur les épaules du moujik! Le moujik voudrait secouer le Chagrin, qu'il n'en aurait pas la force. Il se traîne sur la route, courbé sous le poids du Chagrin, et mettant avec peine un pied devant l'autre : le monstre, ainsi perché, chante, sursaute (1), et presse sa monture à coups de baguette...

— Ne veux-tu pas, mon maître, que je t'enseigne ma chanson favorite! Voici ce que tu chanteras toutes les fois que tu seras en peine :

Moi je suis le Chagrin, oui, le Chagrin qui ronge,
Je porte pour ceinture un méchant bout de longe,
Fait d'écorce de bois,
Et, quelquefois,
J'entortille
Mes pieds d'un lambeau de tille!
Avec moi, dans la vie, on échappe à l'ennui :
Aujourd'hui
Si l'on n'a pas d'argent — on vit dans l'espérance;
Demain, a-t-on quelque finance? —
On a devant soi des jours de gaieté...
Et vive la liberté!

— Tiens! te voilà riche aujourd'hui d'une *grivna* (2) d'argent et d'une miche de pain, buvons-les, promenons-nous!...

Ils partent, boivent, puis reviennent à la maison ; la femme, les enfants pleurent, assis sans pain; le Chagrin force pourtant le moujik à danser. Le lendemain le Chagrin pousse des soupirs et dit :

— J'ai mal à la tête d'avoir trop bu.

Il engage néanmoins de nouveau le maître à boire un petit coup de vin.

— Je n'ai pas d'argent! dit le moujik.

— Que t'ai-je dit? « Si l'on n'a pas d'argent, on vit dans l'espérance! Prend ta herse et ta charrue, ton traîneau et ta charrette, allons les boire! »

Rien à faire, le moujik ne peut résister au chagrin, déjà trop puissant. Il le porte assis sur ses épaules : il s'en va vagabonder avec le Chagrin, boit et se promène tout un jour. Le lendemain, le Chagrin de faire des soupirs encore plus forts, de gémir longuement et de dire :

— Allons faisons une petite promenade, buvons tout, engageons tout... Faisons-nous serfs volontairement!

Le moujik voit que sa ruine approche et cherche son salut dans la ruse. Il dit au Chagrin :

— J'ai entendu dire aux vieux grands pères, que chez nous, derrière

(1) Donne des secousses à sa monture.
(2) Ancienne pièce de monnaie. Le *grivenik* à présent est de 10 kopeks.

la haie, depuis un temps immémorial, est enfoui un trésor; mais il est caché, sous une si lourde pierre, qu'à moi seul je n'aurais pas la force de la soulever... Songe un peu, cher petit Chagrin, songe un peu quelles bombances, quelles promenades nous ferions avec toi, si nous détournions le trésor.

— Eh bien? quoi! allons le prendre : le Chagrin peut tout.

Ils s'en vont sous la haie et arrivent à la pierre; elle est lourde et grande; cinq moujiks ne la détourneraient pas à sa place, mais notre maître aidé du Chagrin la soulève d'un coup. Il regarde : sous la pierre s'ouvre un grand trou sombre, et tout au fond, tout au fond, quelque chose qui brille. Le moujik dit alors au Chagrin :

— Descends dans la fosse et tires-en l'or; moi je resterai là debout et tiendrai la pierre.

Le Chagrin descend et ricane de joie dans la fosse :

— Or çà! seigneur! s'écrie-t-il, il y a là des richesses incalculables : vingt urnes remplies d'or, rangées l'une à côté de l'autre!

Il en tend une au moujik. Il accroche l'urne à sa ceinture, puis, boum! la pierre retombe et voilà le Chagrin enfermé dans le trésor.

— Péris, toi et ton or, dit en lui-même le moujik. Avec toi tout tourne à mal.

Il rentra à la maison un tout autre homme; avec cet argent il acheta du bois, releva son izba, et augmenta le nombre de ses bestiaux; il travailla plus fort qu'auparavant, et bientôt se lança dans le négoce — ce fut un succès vertigineux : en une année il devint si riche qu'à la place de l'ancienne izba, il construisit un château. Il alla à la ville inviter son frère et sa femme à venir dans sa nouvelle demeure :

— A quoi songes-tu, lui dit le riche avec un sourire; tu ne possèdes ni de quoi te vêtir, ni de quoi manger, et voilà que tu vas inaugurer ta nouvelle demeure, organiser des festins.

— Oui, naguère je n'avais en effet rien à me mettre sous la dent, mais aujourd'hui, Dieu merci, je ne vis pas plus mal que toi. Viens et tu verras.

Le lendemain, le frère riche se rendit chez son frère au village. Il leva les yeux et vit que le va-nu-pieds avait construit des bâtiments élevés, comme aucun marchand n'en avait dans la ville!

Le misérable d'hier régala son frère riche jusqu'à satiété et le fit boire jusqu'à l'enivrer; après quoi, comme sa langue s'était déliée, il lui raconta sans détours, comment il s'était enrichi.

La jalousie s'empara du frère riche; il pensa :

— Quel imbécile j'ai pour frère! Sur vingt urnes il n'en a pris qu'une! mais avec l'argent aucun chagrin n'est effrayant; j'irai là-bas, je détournerai la pierre, je m'emparerai de tout l'argent et je délivrerai le Chagrin de sa prison : qu'il aille ruiner mon frère jusqu'à la dernière maille...

Sitôt pensé, sitôt fait. Le riche prit congé de son frère, mais au lieu de retourner chez lui, s'en fut à la pierre. Aux prix d'efforts

acharnés, il parvint à déplacer un peu le bloc, juste de quoi pouvoir glisser un regard dans la grande fosse. Mais il n'avait pas eu le temps d'incliner la tête — que le Chagrin s'était élancé dehors et assis sur ses épaules. Notre richard sentant soudain un poids énorme, se retourna et vit sur son dos l'horrible fantôme. Le Chagrin lui cria dans l'oreille :

— Voilà donc comment tu es! tu aurais voulu me laisser mourir-là ! Eh bien, maintenant, tu ne pourras plus me secouer — je ne te quitterai plus d'une semelle !

— Chagrin sans jugement! dit le riche, ce n'est pas moi qui t'ai enfermé sous la pierre, et ce n'est pas chez moi, riche, qu'il te sied de te présenter : tiens, va ruiner mon frère!

Mais le Chagrin ne voulut même pas l'entendre :

— Non, crie-t-il, tu mens! tu m'as trompé une fois, tu ne me joueras pas un autre tour.

Et le riche emporta le Chagrin dans sa maison — et toute sa for-s'en alla en ruines... Quand au frère pauvre il vit encore dans l'abondance et chante des petites chansons sur le Chagrin.

Dans beaucoup de contes le héros ne fuit pas le chagrin, il cherche à lutter avec lui et arrive à le vaincre généralement par la volonté et la ruse.

On ne peut contester l'influence de ces chansons et de ces contes sur le poème *anonyme* « du Chagrin-Malheur » qui comme la *Guerre d'Igor* a puisé aux sources populaires : l'un dans les bylines des temps antiques, l'autre dans les chansons et les contes. Il est à regretter malheureusement que l'effet de ces deux poèmes ne se soit pas fait sentir davantage dans la littérature. L'influence qu'aurait pu avoir le premier a été arrêté par l'invasion tatare. L'influence du second, par la nouvelle direction donnée par Pierre le Grand à la civilisation russe. Le grand réformateur sépara pour longtemps l'imagination russe de tous les genres d'idéal, que la vie antique de la Russie et la pensée populaires avaient enfantés.

La poésie populaire au XVII[e] siècle.

Mais si l'influence de la littérature populaire a été entravée par les événements, et presque nulle sur la littérature écrite, cela ne l'a pas empêchée de vivre de sa

propre vie et de profiter de l'histoire. La chanson ne s'arrête plus aux vagues personnifications d'autrefois, aux héros légendaires ou semi-légendaires. Elle ne se sert plus de ses anciens personnages que comme comparaisons. Au XVII[e] siècle, elle chante les hommes du moment, les personnages historiques, avec leurs traits propres. Nous avons déjà vu comment Jean le Cruel, les gentilshommes de sa cour, Ermak Timophéevitsch étaient chantés par le peuple. Mais on se servait encore là de comparaisons avec les anciens héros, on y relatait des réminiscences. Dans les chansons du XVII[e] siècle : *Xenie Borissovna Godounof*, le *Faux-Dmitry*, *le jeune Voevode Skopine-Chouïsky, le tzar Alexis Mikhaïlovitsch, le vaillant hetman de Kosaks Steneka Razine*, qui par sa grande personnalité éveille dans la mémoire du peuple toutes les images grandioses des premiers *bogatyrs*. Un des premiers de ces paladins et jusqu'à présent le plus aimé des héros dans les chansons populaires, le vieux Kosak Ilia-Mourometz est placé par l'imagination populaire sous les ordres du puissant hetman du Volga et apparaît dans sa bande en *essaoul*, officier des Kosaks.

Ces chansons ne conservèrent pas seulement la simple mémoire des faits et des figures historiques du XVII[e] siècle (*le déshonneur et la mort de Grischka Rastriga ; la malheureuse intervention de la fille de Boris ; l'empoisonnement du jeune boïar Skopine-Chouïsky)*, on y voyait exprimé le point de vue personnel du peuple sur l'époque et ses représentants. Ainsi la mort du Faux-Dmitry, le peuple l'explique par ce fait que c'était un roi *hors la loi (pas droit*, dit le texte), n'honorant pas la foi et les coutumes russes ; l'empoisonnement de *Skopine-Chouïsky* est encore mieux expliqué par la jalousie des boïars et leurs méfiances des succès du jeune voëvode. Le *brigandage*, *l'indépendance des hommes de la rivière*, les Kosaks Zaporogues (d'au delà les porogs, les cataractes du Dnieper) méritaient au contraire l'assentiment du peuple. Il y avait à cela une raison historique et sociale. Un *ukase* proclamé le

jour de la Saint-Georges sous Boris Godounof avait interdit aux paysans de passer désormais d'une terre sur l'autre. Il avait attaché le libre *Krestianine* (1) à la glèbe. « Le développement de la *vie kosaque* est en relation intime avec l'aggravation du régime rural ; et plus celui-ci pesait sur le paysan pour le clouer au sol, plus l'esprit de révolte s'aigrissait, plus les campements du Don et du Dniester se remplissaient. » « La multiplicité des impôts, les monopoles, qui restreignaient l'industrie et le commerce, les guerres et les troubles continuels, tout cela engendrait au milieu du peuple la pauvreté et le mécontentement. Ajoutez-y les rapports tendus et pénibles avec les propriétaires, la vénalité et la cupidité des puissances locales et des tribunaux, les cruelles poursuites pour cause de religion. Cet état de choses amenait souvent les mécontents à une révolte ouverte contre la puissance reconnue par la loi, au point que des bourgs entiers se dispersaient aux quatre vents. Les uns s'en allaient dans des forêts et des vallées inaccessibles, d'autres passaient les frontières de Lithuanie et de Pologne, d'autres allaient augmenter les « hommes libres » des bords du Volga, dont la vie consistait à se promener et à piller, et qui s'appelaient « les bons et vaillants gars » les gars pleins d'audace, et ne reconnaissaient au-dessus d'eux aucune puissance, se comportant avec la plus grande haine, envers tout ordre relevant de la loi, avec le plus grand mépris envers tous les droits, toutes les prérogatives, particulièrement envers les droits de propriété. Le métier de ces chevaliers errants était le pillage ; le but de la vie : l'audace, une existence indépendante et vagabonde ; leur drapeau principal : la liberté personnelle et la communauté des biens, de la propriété du butin, sur lesquels chacun des membres de la société indépendante avait un droit égal. Il est compréhensible que cette existence indécente, en opposition aux fardeaux

(1) Paysan.

extrêmes que le peuple avait à endurer, devait avoir à ses yeux un certain attrait, faire sur l'imagination de la masse non éclairée une impression enchanteresse. Voilà pourquoi les « bons et vaillants gars » et leur hetman lui-même (1) **Stéphane Timophéevitsch**, sont représentés dans les chansons populaires comme des héros, leur audace indépendante, leur vagabondage se dessinent sous le jour le plus brillant et le plus attractif, les rapines et les meurtres prennent le sens de succès guerriers, fondés sur le désir supposé de lutter contre les injustices et les oppressions, que le peuple avait à endurer de la part des riches et des puissants. Il est connu, que la révolte même de Stemka Razine n'acquit la signification d'un important mouvement populaire, contre laquelle la souveraineté de Moscou opposa de sérieux efforts, et que la masse voyait en *Steneka* un homme qui avait pour but de la délivrer du pouvoir des propriétaires et par cela d'améliorer sa situation matérielle. » Le peuple a conservé dans sa mémoire une grande partie de *chansons sur Steneka Razine*, avec une masse de détails sur son caractère et ses succès. Il n'est pas seulement représenté comme doué d'une force physique inaccoutumée (ployant du fer comme de la paille, renversant d'une main une dizaine d'ennemis), de virilité et d'entrain, mais encore d'une autre propriété plus sûre, plus terrible : c'est un *voyant*, un magicien, un sorcier. Grâce à cette puissance mystérieuse, il arrête des navires marchands sur le Volga, par sa puissance de sorcier il détourne les regards des voevods du tzar et échappe à leurs poursuites ; la magie le met à couvert de toutes les armes ; aucune balle ne peut l'atteindre. — Mis en prison, il dessine sur le mur un bateau avec des rameurs, le dessin devient un bateau véritable qui emmène Steneka. Steneka a sous ses ordres comme officier Ilia de Mourom. Steneka n'a rien de sacré : comme tribut à la

(1) Voir Rambaud, *Histoire de Russie*, pag. 329 et 331.

mère Volga il jette à l'eau une princesse persane, sa prisonnière... Les compagnons de Steneka sont considérés par le peuple comme de braves camarades, des travailleurs, des collaborateurs honnêtes. C'est ainsi que les représente la chanson :

« Ah! brouillards, petits brouillards, — vous qu'on ne peut percer du regard; — tristes comme le chagrin, — vous ne quitterez pas la mer bleue, — de même que tu ne peux, marasme, t'en aller du cœur!

Répands-toi, nuage menaçant, — verse, verse, une pluie serrée, un gros grain! — Lave (jusqu'à la faire disparaître) la prison en terre, — pour que les prisonniers frères puissent se sauver, — aller se rassembler dans la sombre forêt.

Dans la forêt verte, — les bons jeunes gens passaient la nuit; — ils se tenaient sous les petits bouleaux, — au lever de l'aurore priaient Dieu, — saluaient le rouge soleil :

« Lève-toi, lève-toi, rouge petit soleil, — lève-toi au-dessus de la montagne ; au-dessus de la haute — de la haute forêt, de la forêt verte, — sur la maison du bon jeune homme, — Stéphane, le brillant Timophéevitsch, — surnommé Steneka-Rasine. — Lève-toi, lève-toi, rouge soleil, — réchauffe-nous, pauvres gens, — de bons jeunes gens, des gens qui se réfugient. — Nous ne sommes pas des voleurs, ni des brigands, — nous sommes les ouvriers de Steneka-Razine, — les aides des officiers. — Avec un coup de rame, nous prenons un vaisseau, — d'un coup de poing, nous renversons une caravane, — d'un geste de la main, nous prenons une jeune fille.

Ces brigands ont du reste toutes les apparences de gens tout à fait honnêtes :

« Ils ont de petits bonnets en zibeline avec des fonds en velours, — des petits bas blancs, des petites bottes en maroquin, — des pantalons de velours cousus en trois coutures, — de fines chemises avec du galon d'or.

On attribue à Steneka lui-même une chanson qu'il aurait écrite en prison. Il y fait ses adieux à ses camarades et leur demande d'enterrer son corps à la jonction de trois routes : entre la route de Moscou, d'Astrakan, et la route célèbre de Kiev. Après quoi il leur fait cette recommandation :

« A ma tête mettez la croix du Sauveur, — à mes pieds placez mon sabre affilé, — que le passant, à pied ou à cheval, s'arrête, — prie devant ma croix de salut — qu'il ait peur en voyant mon sabre tranchant — et reconnaisse que c'est là que gît le brigand, le hardi et bon jeune homme — Steneka-Razine, surnommé Timophéevitsch. »

Les chants historiques ont toujours trait à des époques qui ont eu leur signification pour la masse du peuple; ainsi la domination des Tatares, le règne de Jean le Terrible, l'interrègne, l'avènement d'Alexis Mikaïlovitsch. Ceux qui ont pour sujet l'asservissement de la Russie par les hordes tatares sont les histoires de *Stschelkane Dondentievitsch*, *Michel Razarinof*, le roi *Kaline*, *Roman Dmitrievitsch* et son épouse *Marie Tourievna*. L'espace nous manque pour donner en entier les traductions que nous avons faites des poèmes de cette époque. Mais le lecteur nous saura gré de lui citer cette chanson sur la destruction d'un bourg par les Tatares (1) :

« De l'autre côté de la rivière, des feux sont allumés, — les Tatares y partagent le tribut. — Ils ont mis le feu à notre bourg, — ont pillé notre fortune, — ont tué à coups de hache la vieille mère, — ont pris la jolie jeune fille en captivité. — Au loin, dans la steppe, les tambours de basque résonnent; — on mène des gens à la mort (par la hache) : — une corde au cou, — les pieds liés dans des fers. — Et moi, pauvre, avec mes petits enfants, — j'irai dans la forêt me réfugier. — Non, mieux vaut se cacher dans l'eau, dans les roseaux ! — Oh! voilà une mouette qui paraît et qui peut dénoncer notre refuge.

Les chants populaires du temps de Jean le Terrible ont pour objet la dureté du tzar, ses rapports avec les boïars, la fin malheureuse du fils aîné du tzar, les noces du souverain auxquelles vient assister le prince circassien Mastruc, qui défie les boïars et qu'un chétif moujik terrasse et étend mort ; la conquête de Kazan et d'Astrakhan. Là encore les Kosaks, mais ceux du Don, se distinguent. Une byline de Simbirsk, rapportée par M. Rambaud, nous les montre se disposant à marcher sur Kazan : « ... Nous nous arrêtons aux abruptes montagnes de Iégoulsk, — nous plantons les piquets de sapin blanc, — nous jetons les amarres de soie, — nous plaçons les planches de cyprès, — nous débar-

(1) Tirée de l'excellent recueil de *Chants historiques Petits-Russiens*, par M. Dragomanov, obligeamment communiqué par l'auteur. Je profite de l'occasion pour le remercier.

quons, enfants, sur le rivage sec, — nous débarquons, enfants, sur la berge abrupte, — nous contemplons, enfants, de la montagne, la vallée, — nous pillons, enfants, trois grands navires; nous envoyons, enfants, une lettre au tzar Ivan Vassilievitsch : — « On va prendre la ville de Kazan en trois heures. ».

Chez les Petits-Russiens, la lutte avec les Tatares et les Polonais ouvre une ère nouvelle d'activité intellectuelle et nationale : les anciens souvenirs du cycle de Vladimir disparaissent alors si bien qu'il est difficile d'en retrouver la trace en Ukraine et font place à une nouvelle époque héroïque qui célèbre les exploits de la république militaire kosaque au XVIe et au XVIIe siècles. Les célèbres *doumy* (de douma, pensée) des Petits-Russiens créent une nouvelle forme épique, profondément différente de l'épopée des Grands-Russes. Ces *doumy* sont comme les *méditations* du peuple. Ce sont des élégies, des chansons et des poèmes historiques qui ont surtout pour objet la vie des Ukrainiens ou des Kosaks et la gloire de leurs héros tels que **Nalivayko**, **Khmelnitzky**, **Dorochenko**. Les troubles de l'interrègne et les exploits des prétendants à la couronne y trouvent aussi leur écho.

Ces *doumy,* oubliées du peuple, continuent quelquefois à exister sous forme de récits en prose, avec des fragments en vers. Elles renferment souvent des réminiscences de l'antiquité la plus éloignée de Kiev. Les doumy historiques étaient composées non d'après des souvenirs sur l'antiquité, mais sur des traces récentes d'actualités. Les joueurs de bandoures sont les rapsodes du temps. Le cycle des princes, puis la vie des Kosaks fit l'objet de leur chant. La première se manifeste surtout dans les *koliadky,* chants de Koliada (voir les **Origines**), chants de jeux qui rappellent le prince Ivanko, le prince Roman, le prince Mikhaïlo, etc. Ces *doumy* relatent aussi les guerres des Kosaks avec les Turcs. Voici une jolie *douma* qui nous dit comment une certaine *Maroussia Bogousslavka*, Roxelane incon-

nue, *délivre les Kosaks de la captivité chez les Turcs.*

« Sur la mer noire, sur un rocher blanc, — se dressait une (sombre) prison en pierre, — et dans cette prison vivaient, passaient sept cents pauvres captifs.

Ils vivaient — sans voir jamais la lumière du soleil. — Une jeune fille captive, — Maroussia Bogousslavka, — vient jusqu'à ce cachot, — l'ouvre — et dit ces paroles : — Kosaks, pauvres captifs, devinez, — quel est ce jour sur notre terre? — Ils cherchent à deviner, — interrogent la jeune fille Maroussia Bogousslavka : — Jeune captive, — qu'en savons-nous? — nous passons notre temps dans un cachot, — sans voir jamais la lumière du soleil! — Elle répondit — par ces paroles : — Kosaks, pauvres captifs, — cejourd'hui sur notre terre, — mais c'est le grand samedi! — et demain c'est la très sainte ascension (dimanche) du Christ. — Le jour, le grand jour! — Les Kosaks tombent leur visage blanc contre terre, — et adressent malédictions sur malédictions à Maroussia. — Mais elle leur répond : — Kosaks, pauvres captifs! — Ne m'injuriez pas, ne me maudissez pas : — Demain notre seigneur turc sera absent, — il confiera les clefs à la jeune captive Maroussia. — Le seigneur s'en va, — confie les clefs à Maroussia, — la jeune captive qui veut faire une bonne action, — arrive à la prison, — ouvre le cachot, — dit ces paroles, — en *les arrosant* de bonnes larmes : — Pauvres prisonniers, partez, — fuyez (1) vers les villes chrétiennes, — seulement arrêtez-vous à Bogousslava, — faites savoir de mes nouvelles à mon père et à ma mère, — mais que mon père n'épuise pas son épargne, — ne perde pas son bien, — pour me racheter, moi, jeune fille, de la captivité, — en tout je suis devenue turque, infidèle, — par amour pour le luxe turc... » — O seigneur, rends à la liberté les sept cents captifs, — à la contrée joyeuse, — au monde baptisé — à l'aube claire, — aux villes chrétiennes. — Donne, seigneur, au monde tzarien, — au peuple chrétien, — à tous les chrétiens orthodoxes — nombre d'années!

L'amour de la patrie, du coin de terre natal est chose innée au cœur des Kosaks, ces hardis aventuriers. Une courte chanson nous dit :

« Des Kosaks sortaient de l'Ukraine, — ils faisaient partir du feu de leurs armes ; — ils ont lancé un incendie dans la steppe, — ils ont brûlé les petits d'un rossignol. — Tel le rossignol sans ses enfants, — tel le Kosak sur la terre étrangère. »

Si la réalité historique du XVIIe siècle trouvait un écho dans les bylines et les chansons sur ces temps de

(1) Le mot petit russien dit *glissez.*

troubles, sur Alexis Mikhaïlovitsch, sur Steneka Razine, la lutte intime de l'âme ou la lutte religieuse devaient aussi se refléter dans les chansons dont nous avons parlé : *les vers religieux*. Au nombre des complaintes religieuses, il y en eut beaucoup où la période pénible et sombre du XVII[e] siècle était peinte dans les couleurs les plus noires et exprimée par les exemples les plus tristes : le jugement dernier, la ruine des pêcheurs, les tourments qui attendaient les impénitents, le mépris du monde, le désespoir de l'homme et sa faiblesse, le faisant fléchir sous le poids du sort, ses défaillances et ses souffrances dans cette vie, son absence d'espoir de salut et de soulagement dans une autre, tels étaient les sujets de ses chansons, dont les titres étaient : le *Jugement dernier*, la *Séparation de l'âme et du corps*, les *Tourments des pécheurs*, enfin toute une série de complaintes où l'on décrivait *la lutte de l'homme avec la Mort*. Ce dernier sujet était généralement présenté par une discussion entre la vie et la mort et le plus souvent sous la forme d'une conversation entre le puissant chevalier *Anika le guerrier* que la *Mort* frappe au milieu de ses succès en dépit de ses prières.

Le *raskol* eut aussi son action sur les chansons du XVII[e] siècle. Sans compter celles où l'on dépeint les tourments de l'âme, les peines de l'enfer, c'est aux raskolniks qu'il faut attribuer, sans doute, les chansons qui chantent le *désert*, la plaine déserte, la *glorification du désert*, la *conversation avec le désert*, comme celle-ci :

« O ravissante plaine-désert! — accueille-moi dans ton épaisse solitude, — comme une mère son enfant, — apprends-moi le bien ; — que ton asile paisible et muet, — que ta forêt indépendante, — ma mère bien-aimée, — me mette à l'abri. — Tout mon cœur te désire, — le jour, la nuit, j'aspire après toi ; — ma plaine, mets-moi à l'abri — du siècle (monde) affairé, séducteur, — où l'heure est courte, — et dans mes jeunes années — je me détournerai de ce monde. — O ravissante plaine-désert, — en ton amour reçois-moi — Ne m'épouvante pas par ton côté effrayant, — je serai ton ami. —

Je m'en irai dans tes champs contempler — tes différentes fleurettes. — Oh! enchanteur est ton beau jardin, — et je serais heureux de vivre toujours en toi; — arbres, branches bouclées, — verte feuillée, — sont agités par les brises; — je passerai là mes années, — j'abandonnerai le monde séducteur — et je serai comme un animal sauvage, — à courir seul dans le désert, — à travailler le jour et la nuit : — par la séduction de ce monde — on veut amener l'âme en enfer, — la reléguer dans des abîmes ténébreux, — au milieu du feu, dans des tourments éternels. — Toujours *l'ennemi* vous guette, — vous tend ses filets; — et je pleurerai alors, — dans mes humbles prières et mes sanglots : — Mon Dieu, toi qui as pitié! — Je compte sur toi, quand — je me mettrai à l'abri dans ce désert. »

Les raskolniks exprimaient aussi dans leurs vers leur sentiment critique à l'égard de la société et de leurs adversaires, personnifiés par Nikone. Telle est la byline *sur le siège de Solovetzk*. Voici, par exemple, comment on y représente Alexis Mikhaïlovitsch envoyant ses voevods pour assiéger le monastère de Solovetzk :

« Le tzar orthodoxe se mit à parler — Alexis Mikhaïlovitsch — son Altesse tzarienne : — « Oh! toi, grand boïar, — mon bien-aimé voevod! — va donc vers la mer azurée, — à ce couvent honorable — de Solovetzk; — sors-en la foi antique, vraie, — mets à sa place la croyance nouvelle, fausse. »

Le voevod répond « qu'on ne peut même pas penser à pareille chose, — qu'on ne peut même pas en parler... »

Mais le tzar se met en colère et le voevod se voit forcé d'accomplir son ordre. « Quarante régiments, et tous de mille hommes », et avec eux « quarante canons, et tous en cuivre » se présentent sous les murs du monastère. « Le sonneur peu sensé court annoncer aux vieillards, qu'une armée orthodoxe approche des murs :

Ils viennent ou se battre, — ou prier. »

« Oh! stupide sonneur, sonneur peu sensé — c'est une armée orthodoxe, — elle ne vient pas se battre, mais vient pour prier! En ce temps les canonniers étaient des gens qui devinaient bien : ils se mirent alors à lancer des boulets dans l'honorable monastère de Solovetzk.

Ces complaintes, ces chansons de toutes sortes

étaient fort goûtées des boïars. Le tzar Théodore Ioanovitsch ne les méprisait pas non plus, et passait souvent ses soirées à écouter des chansons ; quant à Xénie Borissovna Godounof, elle aimait, dit M. Bousslaef « les voix chantantes » et les « chansons spirituelles. »

La chanson, la byline, le conte, le proverbe même, refléteront désormais l'histoire. Le peuple salue par une chanson de son cru la naissance de Pierre le Grand :

« Comme le soleil est joyeux, dans Moscou, — l'aimable tzar Alexis, souverain Mikhaïlovitsch : — le Seigneur lui a fait naître un fils, un tzarevitsch, — qui est : Pierre Alexéevitsch. — Tous les menuisiers russes, — tous les petits menuisiers, les maîtres eux-mêmes, — pendant toute une nuit n'ont point dormi : — ils faisaient un berceau-bercelonnette ; — bonnes, nourrices, filles de chambre — pendant toute une nuit n'ont point dormi : elles brodaient — sur du velours blanc à ramages de l'or rouge ; — et en ce temps-là on donna la liberté aux prisonniers, — toutes les caves tzariennes ouvrirent leurs portes ; — chez l'aimable tzar *roulait* un festin, et table était dressée en signe de joie ; — tous les princes, tous les boïars se réunissaient chez le tzar, — tous les gentilshommes s'assemblaient (en voiture) chez l'aimable souverain, — tout le peuple de Dieu était au festin : on buvait, on mangeait, on se rafraîchissait ; — dans la joie on n'a pas vu comment les jours ont passé ; — tout cela pour le tout jeune tzarevitsch : Pierre Alexéevitsch, — le premier empereur de la terre. »

QUATRIÈME PÉRIODE

Époque de transformation.

Les sciences, l'instruction, et la littérature sous Pierre le Grand.

Nous avons vu au XVIIe siècle la Russie subissant une époque de transition, pendant laquelle les adeptes de l'ancien temps la menaçaient d'un retour à l'état de sommeil moral et d'ignorance, d'où les gens plus éclairés essayaient de la tirer. Mais étant en petit nombre, les tentatives de ces derniers se bornaient à des efforts isolés portant sur telle ou telle partie de la vie privée, et ces tentatives dépourvues d'unité ne pouvaient, malgré l'énergie et le bon vouloir des novateurs, aboutir à un résultat appréciable. Rappelons le célèbre *mandement du patriarche* **Joachim,** qui en 1690, suppliait Jean et Pierre (alors tzars de Russie, sous la régence de leur sœur Sophie), d'expulser tous les étrangers des confins de la Russie, *comme ennemis de Dieu!* Mais dès que le jeune tzar Pierre, affranchi du joug de sa sœur, se mit ouvertement à la tête du parti des novateurs, la Russie entra décidément dans la voie du progrès et la lutte acharnée contre les partisans de l'ancien régime commença dans toutes les sphères.

Un des contemporains de cette époque, Théophane

Procopovitsch, s'écrie avec enthousiasme en comparant la Russie d'avant le règne de Pierre, avec la Russie qui entrait avec fierté dans la famille des nations civilisées : « Auguste, empereur de Rome, ne trouvait pas de meilleur éloge de lui-même qu'en disant à son lit de mort : « — J'ai trouvé une Rome en briques, j'en laisse une de marbre. » — *Mais notre monarque bien-aimé a en vérité transformé une Russie de bois en une Russie d'or.* » Ces paroles enthousiastes donnent une idée exacte de l'attachement et de l'admiration que Pierre sut inspirer à ses aides et à ses disciples.

Pierre Ier ne recula devant rien pour pousser la Russie dans la voie du progrès, et il sacrifia même son propre fils au désir de voir la Russie devenir l'égale en culture et en instruction des autres pays de l'Europe; la fameuse *admonition* qu'il écrivit *au tzarevitsch Alexis* le 11 octobre 1715, dévoile en entier ce caractère énergique joint à un amour profond de sa patrie qui distingue ce monarque de génie.

Après lui avoir reproché son apathie, son peu d'énergie et le manque d'intérêt qu'il montre pour les réformes, Pierre le compare au serviteur infidèle de l'Evangile, qui enfouit le talent que son maître lui a confié au lieu de le faire fructifier, et termine la lettre par les mots suivants :

J'ai trouvé utile d'essayer encore une fois de te réveiller en te montrant ton devoir envers ton pays, et j'attendrai encore que tu reviennes à de meilleurs sentiments, mais je te le dis ici pour la dernière fois : si tu ne changes pas, je te déshériterai complètement, et ne crois pas que ce soit une vaine menace. Car pour ma patrie et ses habitants je sacrifierai tout, et si je suis prêt à lui sacrifier ma vie, comment veux-tu que je m'arrête devant toi — incapable? Mieux vaut un étranger — capable, qu'un fils qui ne vaut rien.

Ces paroles prouvent jusqu'à l'évidence que Pierre fut un souverain qui mit toujours au-dessus de toute autre considération le bien de son pays et de son peuple. C'est lui qui fonda la littérature de traduction en Russie. Il veillait lui-même à ce qu'on traduisît

en russe les livres utiles, tâchant de répandre les connaissances utiles dans la masse des habitants. Il exigeait aussi que les traductions fussent bien écrites, en bon russe avec aussi peu de mots slavons que possible. Pour répandre la connaissance des langues étrangères, Pierre Ier fonda un an avant sa mort, le 28 janvier 1724, **l'académie des sciences**, « afin, — est-il dit dans « l'ukase — qu'on y apprenne les langues étrangères « ainsi que diverses sciences, et qu'*on y traduise des « livres.* » — **La première imprimerie** méritant sérieusement ce nom fut fondée par ses ordres, et au mois de janvier 1703 parut en Russie la **première feuille périodique**, sous le nom de *Nouvelles Russes : Rousskïya Viedomosti*, sous le patronage immédiat du tzar.

Dans la guerre qu'il avait déclarée à tous les anciens usages et coutumes russes, Pierre Ier, qui se méfiait des œuvres littéraires du clergé et des moines, donna l'ordre encore, en 1700-1701, d'enlever aux moines l'encre, les plumes et le papier. D'une autre part, il protège la nouvelle littérature, même dans ses pamphlets et ses satires contre l'ancien état de choses. C'est dans ce but qu'il voulut relever le théâtre, qui depuis la mort d'Alexis Mikhaïlovitsch, était tout à fait oublié. Il fit organiser un *théâtre populaire*, au centre même de Moscou et conclut un traité à Dantzig avec une troupe ambulante de comédiens, sous la direction de **Johann Kunst**. En 1702, *ce directeur impérial des comédiens*, arrive à Moscou, et par ordre du tzar, on lui donne des jeunes gens pour étudier la comédie et des traducteurs chargés de traduire les pièces *en bonne langue russe.*

Le répertoire de Kunst était très varié ; mais autant les pièces comiques et gaies étaient bien traduites, avec addition de plaisanteries et d'allusions dans le goût russe, autant les traducteurs échouaient lorsqu'ils avaient à traduire les tirades sentimentales et les monologues pathétiques dont la littérature dramatique de la fin du XVIIe siècle et du commencement

du XVIIIe siècle était si prodigue. Voici les titres de quelques pièces du *répertoire de Kunst : — Le médecin malgré lui; — L'amoureux ensorcelé ou Don Pedro;* Et enfin la célèbre comédie de Jodelet : *Le geôlier de soi-même ou Jodelet.*

Mais Pierre ne borna pas à ceci l'action qu'il voulait donner au théâtre sur la société; sur son ordre, Kunst dut composer des comédies sur les victoires et les faits historiques de son règne. — Ainsi, d'après la remarque très juste du professeur Tikhonravoff, le théâtre ainsi que la parole éloquente et convaincue de Théophane Procopovitsch, avaient pour but, dans les intentions de Pierre, d'expliquer à la foule l'utilité de ses réformes. Pour aider à ses réformes, le souverain ne méprisait même pas la grossière satire de carrefour qui se fit jour sous le nom *d'intermèdes*, qu'on représentait dans les entr'actes lorsque le peuple assistait aux spectacles. Dans ces intermèdes, on bafouait invariablement un ou plusieurs personnages chargés de représenter les types de l'ancien temps ou les abus que la nouvelle loi poursuivait sans pitié.

En terminant ce chapitre et en jetant un coup d'œil rétrospectif sur l'époque des réformes, nous devons avouer que ce fut une rude école, et que la férule du maître se fit bien sentir aux écoliers. Réveillée en sursaut, la nation russe n'avait plus ni paix ni trêve, il fallait travailler et apprendre sans relâche, et le jeune Pierre fut un professeur bien dur et bien impitoyable; il fallait réellement un tempérament bien fort, bien jeune et bien robuste pour supporter cette épreuve difficile et en sortir avec gloire. Chaque acte du gouvernement est commenté, expliqué et mis à la portée du peuple, qui reçoit pour la première fois de sa vie des notions de droit, de devoir; il apprend à devenir citoyen; l'homme du peuple commence à réfléchir, à comparer, à penser à son individualité.

Comme preuve à l'appui, nous citerons un écrivain de cette époque **Ivan Tikhonovitch Possoschkof**, (né vers

1670). Possoschkof était un simple paysan aisé. Ayant beaucoup lu et réfléchi, profondément pénétré de l'utilité de la réforme entreprise par Pierre Ier, il se mit à écrire des projets et des traités dans lesquels il attirait l'attention du gouvernement sur beaucoup d'abus et de vices sociaux. Pour prouver par des faits son attachement aux « nouvelles idées, » il fut un des premiers à envoyer son fils avec les jeunes gens que le tzar expédia à l'étranger pour y faire leur éducation, en 1708. Le jeune Possoschkof reçut de son père à cette occasion une bourse bien garnie et des conseils écrits qui jettent une lumière particulière sur l'état des esprits à cette curieuse époque. L'ouvrage le plus sérieux de Possoschkof est son livre *sur la misère et la richesse* auquel il travailla pendant trois ans. Ce livre présente une étude complète de l'état de la Russie du temps de Pierre Ier, et est divisé en neuf chapitres : 1° *de l'état moral*, 2° *des choses militaires*, 3° *de la justice*, 4° *du commerce*, 5° *du clergé*, 6° *des brigands*, 7° *des paysans*, 8° *des gentilshommes, des paysans et de l'agriculture*, 9° *des affaires du tzar.*

En 1724, Possoschkof offrit son livre au tzar en le priant cependant de ne pas dévoiler le nom de son auteur aux *puissants de la terre* et à *ceux qui n'aiment pas la vérité.* Dans ce livre, Possoschkof cite les moyens à employer pour extirper les abus et l'injustice et garantir au peuple *une vie tranquille.* Au nombre de ces moyens Possoschkof conseille d'établir l'égalité entre les propriétaires et leurs serfs, d'organiser des tribunaux où tous seraient égaux devant la loi ; de relever la condition du clergé, surtout de celui des campagnes, qui ne peut, à cause de sa pauvreté, avoir sur les paysans l'influence morale qu'il devrait avoir. Les considérations économiques du paysan littérateur sont aussi curieuses pour l'époque que remarquables par leur justesse. Cependant l'incognito qu'il voulait tant garder fut dévoilé; les ennemis que sa trop grande franchise lui attira, le firent emprisonner peu de temps après la

mort de Pierre Ier, et il mourut en février 1726 dans la forteresse des saints Pierre et Paul où il avait été incarcéré.

Toutes les réformes de Pierre Ier représentent le point culminant de ce mouvement intellectuel et moral qui prit naissance au sud-ouest de la Russie vers la fin du XVIe et le commencement du XVIIe siècle sous l'impulsion de la civilisation européenne. Les savants de Kiev furent les premiers pionniers de la civilisation occidentale dans le Nord-Est lointain de la Russie, et les premiers, ouvertement, du haut de la chaire, devant le peuple assemblé, ils se firent les champions de la science et de l'instruction. C'est parmi ces pionniers de la civilisation que Pierre Ier trouva ses plus zélés adeptes et ses plus fervents admirateurs. Mais étant plus près de la civilisation européenne qu'eux, et comprenant mieux que ces derniers les aptitudes du peuple russe, il les eut bientôt dépassés, pour atteindre à un but auquel le clergé de Kiev n'aurait jamais pensé. Pour cette raison, il y en eut plusieurs qui se détournèrent de lui, croyant qu'il courait à la perte de son pays, car ils ne pouvaient comprendre les larges conceptions de cet homme de génie. Un seul lui resta toujours fidèle et même après la mort de ce souverain remarquable, il continua toujours à prendre sa défense et fut le continuateur de ses idées. Nous avons nommé **Théophane Procopovitsch**, né à Kiev le 7 juin 1681. Il fréquenta jusqu'à l'âge de dix-huit ans les écoles de Kiev où il étonna ses professeurs par ses aptitudes brillantes, son aimable caractère, son esprit primesautier et sa beauté. Il entra à l'âge de dix-huit ans à l'académie religieuse de Kiev-Mogiliane ; mais ses facultés hors ligne ne trouvèrent pas à s'exercer suffisamment dans ce milieu, et il passa la frontière comme beaucoup de jeunes gens de son époque pour étudier dans les écoles de la Pologne. Mais comme l'entrée de ces écoles était interdite aux jeunes gens professant la foi orthodoxe, il fut forcé de se faire uniate. Après avoir coor-

donné et élargi les connaissances déjà acquises, il quitta la Pologne et par les terres slaves et l'Italie, il gagna Rome. Théophane entra dans le célèbre collège de Saint Athanase fondé par le pape Grégoire XIII. Les sciences y étaient professées par des Jésuites, et Théophane devint bientôt leur élève favori. Le charme de sa personne et ses facultés hors ligne le mirent en évidence et les portes de la bibliothèque des pères Jésuites lui furent ouvertes. C'est là qu'il put compléter son instruction sur des originaux et non d'après les éditions tronquées qu'on mettait entre les mains des élèves à cette époque. Malgré l'attachement et la vénération qu'il professait pour ses maîtres les Jésuites, il résista fermement aux offres brillantes qu'ils lui firent pour le décider à entrer dans leur séminaire. Il fit des études classiques sérieuses et profondes et étudia à fond « *l'esprit de la papauté,* » qui par la Pologne tâchait de gagner la Russie. Il quitta Rome en ennemi irréconciliable.

Rentré à Kiev vers l'an 1702 il fut relevé de tout lien envers l' « Union » et après avoir prononcé ses vœux il fut accepté comme professeur à l'Académie de Kiev. Là il écrivit un traité de « piété » et une tragi-comédie intitulée *Vladimir* représentée par les élèves académiciens sur la scène de l'Académie en 1705. Puis, il fut chargé deux fois de prononcer des discours devant le tzar Pierre, en 1706 pendant son séjour à Kiev, et en 1709, deux semaines après la victoire de Pultava. Ces harangues où il se montra esprit original et où il rompit franchement avec toutes les traditions oratoires, plurent tellement à Pierre qu'il voulut définitivement s'attacher ce jeune et hardi orateur, comprenant l'aide puissante que son talent pouvait apporter à l'œuvre de la réforme. Il l'emmena avec lui dans la guerre de 1711 contre la Turquie, qui eut un si triste résultat.

En 1716 Théophane fut par ordre du tzar transféré à Pétersbourg et n'y ayant pas trouvé son auguste protecteur, il inaugura lui-même la carrière d'orateur

sacré qu'il devait poursuivre glorieusement jusqu'à sa mort.

Au retour de Pierre Ier, il fut promu au rang d'évêque de Novgorod. Peu de temps avant il avait prononcé son fameux sermon sur *le pouvoir et la gloire du tzar*, où il faisait clairement pressentir la réforme religieuse que Pierre Ier allait entreprendre.

Effectivement, en 1719, lorsque l'empereur eut décidé la réforme de l'Eglise, il chargea Procopovitsch de composer pour le collège spirituel de nouveaux statuts, qui prirent le nom de *Règlement spirituel*.

Pour donner plus de force à ce nouveau règlement, Théophane entreprit d'écrire une étude sur le *patriarcat*, sur ses origines, où il prouva que pendant quatre cents ans l'Eglise avait été gouvernée sans patriarche. Il partait de là pour prouver que l'institution du patriarcat pouvait être annulée en Russie sans porter atteinte à la religion, et que l'institution d'un chef de l'Eglise indépendant du chef de l'Etat était une invention de l' « *esprit de la papauté*, » tandis que dans un pays bien ordonné, tous les habitants, tant laïques que religieux, devaient reconnaître et obéir à un seul chef, le tzar.

Après la mort de Pierre Ier, Théophane, entouré d'envieux, d'ennemis, de gens incapables de comprendre la haute portée des réformes du règne précédent, harcelé, nerveux, finit par accepter la guerre d'intrigues mesquines qu'on lui faisait. Il perdit, sur la fin de sa vie, la force d'intelligence et la sérénité d'âme qui l'avaient fait tant remarquer. Néanmoins il restera toujours dans l'histoire comme un homme d'une profonde érudition, d'une haute intelligence et d'un esprit brillant et affable, qualités qui avaient puissamment aidé à faciliter plusieurs des réformes entreprises par Pierre Ier.

Théophane mourut à l'âge de cinquante et un ans en 1736. Son corps fut transporté à Novgorod où il fut inhumé dans la partie sud de la cathédrale de Sainte-Sophie. Il légua tout son bien aux enfants qui suivaient les cours de l'école qu'il y avait fondée, la bibliothèque

composée de plus de 30,000 volumes qu'il avait passé sa vie à collectionner, fut transférée en 1740 au séminaire de Saint-Alexandre Nevsky (près du couvent de ce nom) et ses sphères, ses instruments de physique, furent transportés à l'Académie des sciences.

L'influence de l'époque des réformes sur la société et la littérature. — Kantémir. — Tatischtscheff. — Les réformes du règne de Pierre le Grand produisirent un changement brusque et profond dans la société russe en la forçant de rompre avec toutes ses habitudes pour adopter les coutumes européennes. Ce revirement creusa un abîme entre la noblesse, autrement dit la classe dirigeante, et le peuple, qui resta attaché aux anciens usages. Cette séparation s'accusa toujours davantage sous les règnes suivants, car les continuateurs du système de Pierre Ier ne furent que des imitateurs peu intelligents. Hors d'état de comprendre les hautes conceptions de cet homme de génie, ils se firent les esclaves des étrangers et renièrent toute solidarité avec la masse du peuple russe. Cependant cette servilité devant les modes de l'Occident était plus apparente que réelle, et tel gentilhomme russe qui endossait l'habit à la française et coiffait sa tête d'une vaste perruque poudrée restait, au fond, l'homme brutal et indiscipliné de l'ancien temps. Pendant cette époque de transition et de lutte entre l'ancien « esprit » russe et l'influence étrangère, nous remarquons quelques hommes de science, qui tous sont en même temps littérateurs, car, à cette époque-là, la science était étroitement unie à la littérature ; tels sont les premiers écrivains après Pierre Ier : **Kantémir**, **Tatischtscheff**, **Trédiakovsky** et même **Lomonossoff.** Kantémir et Tatischtscheff furent de grands amis de Théophane Procopovitsch, dont l'influence se reconnaît dans leurs œuvres.

Le prince **Antioche-Dmitriévitsch Kantémir** naquit en Moldavie en 1708, et il était encore en bas âge lorsque son père, qui était hospodar, prit le parti des Russes pendant la campagne si malheureuse du Pruth. Il dut

quitter précipitamment le territoire moldave avec 4,000 Moldaves qui suivirent les soldats russes en Russie. Kantémir se fit sujet russe, tout en se réservant plusieurs privilèges, entre autres celui d'envoyer ses fils étudier dans les principales villes de l'étranger.

Le jeune Kantémir, élevé par un père très instruit pour son époque, apprit les langues de l'antiquité dès son enfance, et, âgé seulement de dix ans, il prononça l'éloge de saint Dmitri en langue grecque en présence de Pierre Ier. A l'âge de dix-huit ans Kantémir publia sa première œuvre littéraire, *Symphonie sur le Psautier,* qui dénote un sentiment religieux très prononcé. Agé seulement de vingt-deux ans, il fut envoyé à Londres en qualité de « résident. » Il avait alors écrit déjà cinq satires, remarquables par un esprit mordant et une raillerie brillante. Il en écrivit encore quatre pendant son séjour à l'étranger. La plus remarquable est celle intitulée *A ma Muse, sur le danger d'écrire des œuvres satiriques*. Cette satire contient un curieux énoncé des différentes appréciations soulevées dans la société d'alors sur ses œuvres satiriques et sur lui-même, appréciations hostiles pour la plupart, car ce genre de littérature était tout nouveau et presque inconnu :

« O muse ! — s'écrie-t-il, — ne serait-il pas à propos de châtier ton rude langage, — et de ne plus écrire de satires ? Elles déplaisent à beaucoup de gens, — et plus d'un dit avec humeur, que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, — et que je montre trop d'audace..... — Muse, ma mie ! ton style est du poison pour moi, ton auteur ; — celui qui prend la liberté de fustiger les autres, est bien souvent battu lui-même ; — et les vers qui mettent le rire aux lèvres du lecteur, — sont souvent une source de larmes pour leur éditeur. — Je sais bien que j'écris la vérité sans mettre de noms, — je ris dans mes vers, tandis qu'au fond du cœur je pleure sur les méchants ; — mais la vérité est rarement aimable, et souvent importune. — Et qui donc vous demande de dire la vérité ? »

Ensuite, après avoir cité les différentes critiques de ses satires faites par ses ennemis, Kantémir conseille à sa muse de se mettre plutôt à louer tout à tort et à travers et d'apprendre l'art de flatter tout le monde...

Mais l'auteur remarque alors que sa Muse est incapable de se plier à ce nouveau genre, et qu'elle l'empêche de donner la moindre louange imméritée, tandis que lorsqu'il raille ce qui mérite d être tourné en ridicule, la main court d'elle-même sur le papier et les vers viennent d'eux-mêmes sous sa plume.

Ses occupations littéraires n'empêchaient pas Kantémir de remplir consciencieusement le rôle diplomatique qu'il était appelé à jouer; de 1731 à 1738, il fut ambassadeur à Londres, puis ambassadeur à la cour de France. Là, dans ses moments de liberté, il traduisit *Anacréon* et *Justin*, *La pluralité des Mondes* de Fontenelle, etc., etc. Tout en vivant à l'étranger, il se faisait venir des livres de Russie et suivait constamment le mouvement ascendant de la science et de la littérature russes. Il ne laissa pas échapper le Mémoire de Trédiakovsky sur la nouvelle versification en Russie, mais il n'adopta pas entièrement la nouvelle théorie qui voulait remplacer l'accent syllabique par l'accent tonique. Cependant on remarque l'influence de ce nouvel enseignement sur les œuvres antérieures, et la sixième satire porte l'empreinte du nouveau système. Kantémir peut être mis au nombre des hommes remarquables en qui l'influence de l'époque s'est reflétée dans tout ce qu'elle produisit de meilleur.

Son contemporain et ami, **Basile Tatischtchef,** quoique son aîné (il était né en 1686), est aussi un représentant distingué de cette époque. Homme d'un caractère de fer, doué d'un esprit lucide et pratique, il fit de fortes études à « l'École d'artillerie et d'ingénieurs » de Moscou. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une facilité de travail de premier ordre, il devint bientôt le rival en sciences de Théophane Procopovitsch, qui seul pouvait lutter avec lui, même sur le terrain de la théologie, que Tatischtschef avait étudiée à fond, comme il le faisait de chaque connaissance à laquelle il s'adonnait.

Tatischtchef passa presque toute sa vie au service;

d'abord dans l'artillerie, puis dans le corps des Mines, et enfin en qualité de gouverneur d'Astrakhan. Pierre apprit de bonne heure à le connaître et à l'apprécier, mais il ne l'aima jamais. Il l'envoya en Suède pour en ramener des maîtres de forges et de mines. Pierre le chargea aussi d'y visiter en détail les forges, hauts fourneaux, musées, bibliothèques, et d'en faire une description détaillée avec les plans. Mais lorsque Tatischtschef revint de ce voyage, Pierre était déjà mort. C'est lui qui, sous l'impulsion de Runec, entreprit une série d'*Études sur la Russie*, dans le but d'écrire une géographie russe. Il fit aussi de grandes recherches historiques et écrivit une histoire de Russie assez complète en cinq volumes.

Mais l'œuvre capitale de Tatischtschef, c'est son *Testament et conseils à mon fils* et *Conversation de deux amis sur l'utilité des sciences et des écoles*. C'est en comparant ces « conseils », dont la littérature russe était si riche dans les siècles précédents, avec les Conseils du prêtre Sylvestre, au XVIe siècle, dans le *Domostroï*, qu'on peut apprécier le pas immense fait par la réforme de Pierre Ier. Ce n'est pas un siècle seulement, mais plusieurs siècles qui séparent le *Domostroï*, monument de la grossière ignorance du XVIe siècle, d'avec les idées larges et éclairées du XVIIe siècle en Russie. Malgré la réputation de libre penseur et d'athée que les amis de l'ancien état de choses avaient fait à Tatischtschef, le *Testament* et ses *Conseils à son fils* respirent une foi vive et une piété réelle.

Tatischtschef mourut à l'âge de soixante-cinq ans dans sa propriété de Boldino. La veille de sa mort, lorsque son cuisinier français vint, comme à l'ordinaire, recevoir ses ordres pour le dîner du lendemain, il l'envoya près de sa belle-fille en disant : « *Je ne suis plus le maître ici, je ne suis plus qu'un hôte.* » — Lorsqu'après sa mort on fit venir le menuisier pour prendre la mesure de son corps, ce dernier annonça que c'était inutile, car le cercueil avait été fait encore

du vivant de Tatischtcheff et par son ordre, et que *le défunt lui-même en avait tourné les pieds.*

Trédiakovsky. — La Versification en Russie. — En passant en revue les auteurs remarquables de la période qui s'écoule depuis Pierre I[er] jusqu'au règne de Catherine II, on ne peut passer sous silence le nom de Trédiakovsky, quoique, ni par son caractère, ni par ses œuvres proprement dites, il ne puisse entrer en ligne de comparaison avec les auteurs cités ci-dessus.

Fils de berger, *Basile Trediakovsky* naquit à Astrakhan en 1703. Dès son enfance, il eut l'occasion de beaucoup fréquenter la société de moines catholiques, envoyés à Astrakhan dans le but de répandre le catholicisme parmi les Arméniens et en Perse. Il apprit d'eux les premiers éléments du latin et de la littérature. Puis il eut la chance d'être reçu à Moscou à l'Académie slavo-gréco-latine, où il entra directement en « rhétorique ». Là il termina ses études scolastiques et commença à s'adonner à la versification syllabique ; il écrivit deux drames : *Jason* et *Titus, fils de Vespasien,* qui furent représentés par les élèves. Bientôt après il partit pour la Hollande, où il apprit la langue française; puis, muni d'une lettre de recommandation de l'ambassadeur russe pour le prince Kourakine, ambassadeur à Paris, il se mit en route *à pied* pour cette dernière ville. Après de grandes privations il finit par y arriver. Il fit des études de philosophie, de mathématiques et de théologie à la Sorbonne, et soutint des argumentations publiques au collège Mazarin.

En 1730, Trédiakovsky revint en Russie avec la ferme intention de se vouer à la carrière des lettres, mais sans but déterminé. Il était si pauvre à cette époque qu'il fut heureux de trouver la table et le logement en échange de leçons de français. La littérature russe nouvelle n'existait presque pas encore et se bornait aux œuvres de Théophane et aux essais juvéniles de Kantémir.

Trédiakovsky s'empressa de faire paraître la traduc-

tion du *Voyage à Cythère*, dont la lecture l'avait enthousiasmé à Paris. Cette œuvre où, pour la première fois, se révélait le culte de la femme, produisit une grande sensation dans un pays où il n'y avait que douze ans d'écoulés depuis le décret qui reconnaissait des droits à la femme et l'autorisait à « *prendre part aux réunions publiques et aux conversations aux mêmes titres que les hommes.* »

Enfin le sort devint plus favorable au pauvre Trédiakovsky, et, en 1733, il reçut la place de secrétaire-traducteur à l'Académie des sciences de Pétersbourg. Il s'occupa beaucoup « *d'épurer* » la langue russe; mais, trop porté vers la littérature française, il voulut introduire ses formes dans une langue dont le génie diffère complètement des langues dérivées du latin. Ses œuvres littéraires se distinguent par leur style ampoulé et prétentieux. Il publia en 1635 un *Manuel abrégé de la versification russe*, où, pour la première fois, la théorie du vers tonique fut enseignée en Russie. Ce petit manuel fit époque, car d'alors date la réforme du vers russe. Seulement, lorsque Trédiakovsky voulut mettre en pratique ce nouvel enseignement, les vers qu'il fit, quoique parfaitement corrects, se distinguèrent par une telle platitude et un tel manque de sens commun que, jusqu'à présent, ils restent comme un modèle de galimatias, de fatras poétique. Puis le caractère de Trédiakovsky, plat, rampant, craintif, le rendit le plastron de toute la société d'alors, qui ne voyait en lui qu'un rimailleur, barbouilleur de papier. N'étant doué d'aucune qualité capable de le faire respecter, il reçut même des coups de bâton.

Trédiakovsky traduisit : l'*Histoire de France de Rollin;* il traduisit en vers le *Télémaque de Fénelon*, sous le titre de *Télémachide; l'Art poétique* d'Horace et celui de Boileau, et beaucoup de traités sur la grammaire, l'histoire, la littérature, qui dénotent assez d'érudition unie à une absence complète d'originalité. Il fut pendant quatorze ans professeur à l'Académie, et passa les der-

nières années de son professorat dans une solitude complète, haï et méprisé de ses collègues et concitoyens.

Cependant, malgré le peu de sympathie qu'éveille le nom de ce personnage, il rendit de véritables services à la langue et à son pays, en traduisant beaucoup d'œuvres classiques. Toutefois, désirant créer « le style » dans la langue russe, il écrivit beaucoup plus mal que la plupart de ses contemporains; et, tout en étant le père du vers tonique en Russie, il n'a pas laissé un seul beau vers à l'appui de sa théorie. Et, si on ne peut lui refuser une grande somme de connaissances et d'amour du travail, on est forcé de lui reconnaître en même temps un manque complet de talent.

Toute différente nous apparaît la colossale individualité de **Lomonossof**, ce paysan académicien de génie. Il appartient encore à l'époque des réformes de Pierre le Grand, mais en même temps il inaugure la nouvelle ère de civilisation en Russie, qui en fut la suite et la conséquence. Né en 1712, dans un pauvre village du Nord (actuellement le gouvernement d'Arkhangel), il mena jusqu'à l'âge de seize ans la vie rude et pleine de privations du pêcheur, partageant les durs travaux et les dangers de son père. Mais alors cette vie de labeurs incessants, qui l'empêchait de donner libre carrière à son amour pour l'étude, qui s'était développé en lui dès son bas âge, lui devient tellement à charge qu'il résolut de s'y soustraire, et, muni d'un permis de quelques mois qu'il obtint des autorités de son village, il partit à pied pour Moscou. Là il parvint à être admis dans la fameuse Académie slavo-gréco-latine, où il resta pendant cinq ans; voici comment il raconte lui-même la vie de privation à laquelle il était réduit :

« Pendant mon séjour à l'Académie, j'eus à subir toutes sortes d'influences contraires à mon désir d'apprendre, et qui à cette époque exercèrent une fâcheuse influence sur ma jeunesse. D'un côté mon père, qui n'avait pas d'autre enfant que moi, me reprochait de l'avoir abandonné et d'avoir renoncé à l'aisance (relative) qu'il

m'avait gagnée à la sueur de son front, et qui, après sa mort, serait ravie par des étrangers. D'un autre côté la misère m'étreignait tout à fait; ne recevant qu'un altyne par jour (environ 12 centimes) je ne pouvais dépenser qu'une dénéjka (2 centimes) pour m'acheter du pain, et autant pour le kwass, le reste était employé en papier, chaussures, etc. C'est ainsi que j'ai vécu cinq ans de 1731 à 1736, sans abandonner mes études. D'un côté on m'écrivait que connaissant l'aisance de mon père je pourrais choisir une femme parmi les meilleures familles de l'endroit, on allait même jusqu'à me les offrir; et pendant ce temps des écoliers, des petits enfants, me montraient au doigt en criant : Voyez donc ce grand imbécile, qui s'est fait écolier à l'âge de vingt ans! »

Cependant ce pauvre écolier de vingt ans surpassa bientôt tous ses condisciples, et étonna ses professeurs par ses aptitudes brillantes et la force de son esprit.

Envoyé à Saint-Pétersbourg comme un des douze *meilleurs* élèves de l'Académie, il eut le bonheur d'être un des trois jeunes gens que le gouvernement russe expédia à Fribourg pour y étudier la métallurgie et les sciences physiques. Le jeune Lomonossof se livra avec bonheur aux sérieuses études, ce qui cependant ne l'empêcha pas de s'occuper beaucoup de la littérature russe ; il écrivit une *Ode sur la prise de Khotine*, en vers rythmés qui fut reconnue comme le premier modèle de ce nouveau genre de vers ; il y joignit une *Lettre sur les règles de la versification russe.*

Connaissant à fond le russe en sa qualité d'enfant du peuple, il assouplit cette langue sans lui imposer des formes étrangères. Il sut s'inspirer du génie même de la langue russe, et sa prose, ainsi que ses vers, étonnèrent tous ses contemporains par leur netteté et leur élégance.

A son retour à Pétersbourg, le jeune savant eut beaucoup à souffrir de la jalousie et de la malveillance des professeurs allemands de l'Académie des sciences; leurs plaintes et leurs délations réitérées contre l'insubordination et l'arrogance du jeune Lomonossof atteignirent enfin leur but, et il fut arrêté au mois de mai 1743, et, malgré ses justes plaintes et ses prières, il

resta aux arrêts jusqu'au mois de janvier 1744, où il passa en jugement. L'arrêt rendu par ordre de l'impératrice Catherine II portait qu'il fallait lui rendre la liberté à cause de ses progrès étonnants dans les sciences, mais à condition qu'il demandât pardon aux professeurs de son manque de respect, et, en punition de ses révoltes, on lui diminuait la moitié de ses maigres émoluments.

Le besoin et l'expérience enseignèrent la prudence et la modération au jeune et fougueux savant. Au mois de juin 1745, Lomonossof fut nommé professeur à l'Académie, et de ce moment ses tribulations paraissent prendre fin. Néanmoins, pendant sa lutte avec l'élément allemand de l'Académie, pendant son emprisonnement, en dépit du froid et de la faim qu'il endurait, Lomonossof continuait ses études et écrivait plusieurs mémoires sur la physique et la chimie, où il faisait part de ses expériences et découvertes qui le placent au premier rang des savants de cette époque. En 1746 il publia sa *Rhétorique* et se voua à la composition d'une grammaire russe. Il écrivit aussi beaucoup d'odes et de poèmes sur des sujets d'actualité. Il publia une tragédie, *Tamira et Sélim*, beaucoup de petites pièces de vers. En 1755 il publia la première *Grammaire russe*. Toutes ces œuvres littéraires ne l'empêchaient pas de poursuivre ses expériences physiques et chimiques. Il fait des découvertes curieuses sur l'électricité. Il est mis à la tête d'une verrerie importante appartenant au gouvernement, et y met en pratique ses connaissances en chimie pour préparer des verres colorés destinés à la mosaïque; il fait exécuter des tableaux en mosaïque, pour l'ornement des églises et pour éterniser les hauts faits du règne de Pierre I[er]. Avec cela, il est censeur et correcteur des œuvres littéraires de son temps, que le gouvernement et l'Académie lui envoient à examiner; il écrit et traduit des livres d'études, fait des comptes rendus sur la marche des sciences et de la littérature en Europe, collabore aux journaux; il mène

de front, avec toutes ces occupations, des projets qu'il écrit sur toutes sortes de questions économiques; il fait des recherches ethnographiques et géographiques, etc. Après 1755, Lomonossof devient conseiller de la chancellerie académique, chef du collège académique et de l'Université; enfin il est mis à la tête du département géographique. Les devoirs administratifs, en se multipliant, finissent par absorber presque tout son temps, et il ne peut plus consacrer aux œuvres littéraires que quelques moments perdus. Il écrit des règlements pour les écoles, il tâche de prouver qu'au lieu de faire venir des professeurs étrangers, il faut tâcher de former des professeurs et des savants russes.

Dans l'*Ode* que Lomonossof composa à l'avènement de Catherine II au trône de toutes les Russies, il fait des allusions désagréables aux Allemands et blâme la prédilection pour eux du règne précédent; c'est lui qui inaugura le mouvement hostile aux Allemands de la nouvelle jeunesse russe.

Cependant Lomonossof n'obtint pas de la nouvelle impératrice ce qu'il en attendait, et quelques années plus tard il fut admis à la retraite avec une pension. Mais la joie des Allemands fut de courte durée. Deux jours plus tard, Catherine faisait révoquer cet ordre et Lomonossoff était immédiatement réintégré dans toutes ses fonctions.

Il vécut encore deux ans en continuant sa lutte acharnée contre l'influence allemande. Dans ses derniers jours il écrivit encore un projet d'une *Expédition au pôle Nord* pour y découvrir un passage vers les Indes et l'Amérique. Ce projet fut accepté par le gouvernement. Une expédition fut organisée sous la surveillance immédiate de Lomonossof, et c'est dans ces préparatifs que la mort le surprit le 4 avril 1765.

Par son érudition étendue, par sa connaissance complète de la langue, par son esprit droit et son énorme talent d'écrivain, Lomonossoff rendit des services inappréciables à sa patrie et à sa langue. Il débarrassa la

littérature de tout le fatras pseudo-classique que l'imitation des œuvres étrangères y avait introduit, et on peut affirmer hautement qu'il a donné une impulsion et une direction à la littérature russe qu'elle a fidèlement suivi depuis.

Soumarokof. — Fondation du théâtre russe à Jaroslavl et à Moscou. — Alexandre-Pétrovitsch *Soumarokof* naquit en 1717 et mourut en 1777. Il appartenait à la haute aristocratie de l'empire; ses aïeux étaient d'une race d'anciens boïars. Il fit son éducation dans le corps des cadets de l'infanterie fondé d'après les idées du feldmaréchal Minich, dans le but de préparer les jeunes gens de la noblesse à la carrière des armes, tout en y recevant une éducation mondaine. On y enseignait, outre les mathématiques et les sciences militaires, l'allemand, le français et l'italien.

Les premiers essais littéraires de Soumarokof datent de l'époque de son séjour dans cette école militaire. A l'âge de vingt-deux ans, Soumarokof fut promu au rang d'officier; puis, quelques années plus tard, en 1747, il publia sa première tragédie, *Khoref, Sinav et Trouvor*, qui porte en plein l'empreinte de l'influence du pseudo-classicisme français. A la même époque, dans une ville de province, à Jaroslavl, fut fondé le premier théâtre réellement russe par les soins de Théodore Volkof, fils d'un riche marchand qui avait fait ses études à l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou, qui eut l'idée de fonder une scène indépendante où l'on ne représenterait que les pièces russes. Il y avait bien un théâtre à Moscou, mais les acteurs étaient Allemands ou Italiens. Les premières œuvres dramatiques de Soumarokof furent donc représentées à Jaroslavl.

Cinq années plus tard, l'impératrice fit venir Volkof et sa troupe à Moscou, où ils représentèrent en sa présence *Hamlet, Khoreff, Sinav et Trouvor*, le *Pécheur repentant,* de Soumarokof. Lorsque l'impératrice fonda, en 1755, le théâtre russe de Moscou, Soumarokof en fut nommé le directeur. Alors il écrivit encore une tra

gédie, *Viyscheslav*, et les comédies suivantes : *La Dot par tromperie, L'Usurier, Les trois Frères rivaux, Le Venimeux* et *Narcisse*. Il y a de lui encore plusieurs tragédies et comédies, entre autres *Trissotinius*, dans le principal personnage de laquelle toute la société d'alors reconnut le pédantesque auteur de la *Télémachide*, Tretiakovsky. Cependant, le caractère inquiet et hautain de Soumarokoff lui suscita beaucoup d'ennemis. Abandonné sur la fin de ses jours et oublié, il s'adonna à la boisson et mourut misérablement. Il ne laissa pas même de quoi pourvoir aux frais de son enterrement. Les acteurs de Moscou l'enterrèrent à leurs frais et portèrent eux-mêmes son cercueil jusqu'au couvent du Don, où il fut inhumé. Aucun monument ne marqua l'emplacement de la tombe, qui resta ignorée.

Soumorokof écrivit plus que tous ses prédécesseurs et contemporains; on trouve dans ses œuvres complètes 80 odes, 39 élégies, 76 églogues, 151 chansons et en outre une quantité innombrable de stances, de sonnets, de madrigaux, d'épitaphes. Mais toute cette masse de vers ne sert qu'à prouver l'absence totale de goût chez leur auteur; néanmoins nous terminerons cette courte étude par les paroles avec lesquelles, de nos jours, l'académicien M. Jacques Grote a caractérisé Soumarokof comme homme :

« ... N'oublions pas — dit-il — que Soumarokof fut un des plus fervents adeptes du progrès, et que malgré sa haute naissance et ses attaches à la cour, il protesta toujours dans ses œuvres contre l'ordre établi à cette époque. Rappelons-nous qu'il y a plus de cent ans d'écoulés depuis qu'il disait : « Toute créature humaine est un homme, et il n'y a entre les hommes que la différence créée par les capacités et l'esprit ! »

Kniajnine (1742-1792) continua les tendances de Soumarokof. Il eut un certain succès avec ses comédies : le *Hâbleur*, les *Originaux* et surtout le *Carrosse fatal*. Cette dernière pièce montre, par sa naïve intrigue, le point où en était la comédie. Le sujet est très simple.

Un seigneur veut vendre un de ses paysans, le jeune Lucien, pour s'acheter un carrosse. Une circonstance — qui est aussi un signe du temps — oblige le seigneur à renoncer à son projet et à garder Lucien, car Lucien sait le français : quelques mots que le bouffon de son maître vient de lui apprendre. A sa grande joie, le jeune paysan reste donc au service de son maître.

CINQUIÈME PÉRIODE

Le siècle de Catherine

Influence de Catherine II sur la littérature russe ; Catherine et le mouvement philosophique de l'Occident. — La princesse **Daschkoff.** — La marche en avant des idées, le progrès dans la littérature ainsi que dans toutes les autres branches, datant de l'impulsion donnée par Pierre Ier, aurait été cependant beaucoup plus lente si une femme de génie qui se fit la continuatrice intelligente de l'œuvre interrompue de Pierre, n'était venue apporter son aide en promulguant des lois qui reconnaissaient de nouveaux droits aux écrivains et aux auteurs, qui sous les règnes précédents avaient encore à lutter contre le mépris et l'indifférence de la société.

Douée d'un esprit vif, profond et observateur, possédant en outre des connaissances étendues et remarquables pour son époque, sincèrement attachée au mouvement intellectuel et humanitaire de la philosophie du XVIIIe siècle, Catherine sut rendre son règne de près de trente-quatre ans, l'une des plus heureuses périodes de l'histoire de la Russie.

Désirant faire participer son pays à tous les avantages de la civilisation européenne, elle comprit l'aide puissante que la littérature pouvait apporter à son

œuvre civilisatrice. Voilà pourquoi, non seulement elle protégea en Russie les lettres et le journalisme, mais elle voulut elle-même prêcher d'exemple, et prit part à une polémique active dans les journaux. Elle écrivit toute une série de comédies et d'esquisses satiriques. L'importance que la littérature acquit sous l'influence de Catherine, et la part active qu'elle y prit elle-même entre les années 1763 et 1789 lui donnent le droit plein et incontestable de prendre place en tête de la période moderne de la littérature, d'autant plus que le grand mouvement littéraire évoqué par Catherine et qui dura sans interruption pendant tout son règne, fut presque en entier voué à la mise en lumière d'idées dont elle fit la base de la nouvelle vie en Russie.

Catherine arriva en Russie avec sa mère en 1744, alors qu'elle n'avait pas tout à fait quinze ans. A peine arrivée, elle se mit à l'étude de la langue russe, et put bientôt non seulement la parler, mais même l'écrire; mais ses occupations furent bientôt interrompues, car l'impératrice sa tante fit cesser ces leçons en disant: « *c'est assez la faire étudier, elle a bien assez d'esprit sans cela.* » C'est pourquoi Catherine ne sut jamais bien l'orthographe, ce dont elle convenait très franchement, en ajoutant que ses fautes d'orthographe ne faisaient de tort à personne, montrant par là qu'elle mettait de beaucoup au-dessus de ces misères la compréhension profonde de l'esprit de la langue, et la connaissance du caractère du peuple, qu'elle possédait réellement dans la perfection, après les dix-huit années qu'elle passa en Russie avant de monter sur le trône. Menant à cette époque une vie très retirée, elle s'adonna beaucoup à la lecture et se passionna pour les nouvelles théories des encyclopédistes.

L'« Esprit des lois » de Montesquieu, les œuvres de Voltaire, de Rousseau et de Diderot lui devinrent familiers.

Il n'entre pas dans le cadre restreint de cet ouvrage

de suivre la grande Catherine dans toutes ses réformes; comme souveraine du plus vaste empire de l'Europe, elle appartient à l'histoire, nous nous bornerons ici à donner un aperçu de son talent comme écrivain et de rappeler les innombrables bienfaits dont elle a doté les lettres en Russie.

Sous l'influence des idées humanitaires des encyclopédistes, Catherine s'occupa beaucoup de l'enseignement en Russie, c'est elle qui fonda l'enseignement des filles en organisant deux écoles au couvent de Smolna. En 1782, elle écrivit deux contes pédagogiques, un recueil de proverbes où elle fit entrer beaucoup de sentences morales. En général, toute cette partie de ses œuvres est imprégnée de l'esprit pédagogique. Cependant jusqu'à la même époque Catherine II prit une part active à la publication d'un *journal* satirique: « *Un peu de Tout* ». Le but de ce journal était de tourner le vice en ridicule, mais en se conformant toujours au règlement suivant: 1° ne jamais qualifier les faiblesses du nom de vice; 2° de toujours rester humain; 3° de ne pas s'imaginer que les hommes peuvent être parfaits; 4° de demander à Dieu qu'il nous donne l'esprit de bonté et d'indulgence. Il est très curieux d'étudier la nouvelle tendance de ce journal dans lequel l'esprit critique se fait jour pour la première fois. Outre l'impératrice elle-même beaucoup de personnages haut placés prirent aussi la plume pour écrire dans ce journal, qui poursuivait l'ignorance, la rudesse des mœurs, la demi-éducation, les superstitions et l'imitation inintelligente des modes françaises et des habitudes maniérées de cette époque.

Les persiflages de ce journal lui attirèrent beaucoup de vertes réponses et d'articles injurieux auxquels Catherine ne dédaigna pas de répondre de sa propre main. Cependant ce journal et un autre *Le Frelon*, cessèrent d'exister, et jusqu'à l'année 1783 Catherine cessa de collaborer dans les feuilles publiques; et c'est alors qu'elle écrivit toute une série de comédies

où les mêmes types étaient représentés. Catherine écrivit *quatorze* comédies, *neuf* opéras et *sept* proverbes ; il ne nous est parvenu que *onze* comédies, *sept* opéras et *cinq* proverbes. Tous avaient été écrits par Catherine pour sa petite scène privée du théâtre de l'Ermitage, et de là passèrent dans le domaine public. Quelques-unes de ces pièces furent d'abord écrites par elle en français, et ensuite traduites en russe. Les plus remarquables de ses comédies sont : *Le jour de fête de Mme Grognon* et *O temps*, toutes deux écrites en 1772. On y remarque le même esprit que gardereront plus tard Von-Vizine et ses continuateurs. Voici l'appréciation faite par Catherine elle-même de ses œuvres dans une de ses lettres à Voltaire : « *L'auteur a beaucoup de défauts ; il ne connaît pas le théâtre et ses intrigues sont faibles. Mais on ne peut pas dire la même chose des caractères ; ceux-ci sont pris sur le vif et tracés d'une main ferme. En outre il a des saillies vraiment comiques ; il fait rire. La morale est pure et il connaît bien le peuple* ».

Et réellement les caractères de tous ses « *Bizarre* », « *Bigot*, » « *Nouvelliste* » et « *Grognon* » nous représentent des types bien connus des contemporains de Catherine et qu'elle avait pris sur le vif.

Outre la comédie que nous appellerons « de genre », Catherine choisissait aussi parfois ses sujets dans l'histoire ancienne de la Russie, mais ses drames historiques ainsi que ses opéras sur des sujets féeriques ne méritent pas qu'on s'y s'arrête, à moins que ce ne soit à titre de curiosité.

Quelque temps avant sa mort Catherine s'adonna de nouveau au journalisme et écrivit toute une série d'esquisses satiriques qu'elle publia dans un nouveau journal, fondé par le président de l'Académie des sciences, par la *princesse Daschkof*, qui venait d'être promue à ces hautes fonctions. Nous profitons de l'occasion pour dire quelques mots de cette femme remarquable.

Née en 1743, la princesse *Daschkof* (née princesse *Vorontzof*) reçut dans la maison de son oncle, le chancelier Vorontzof, une brillante éducation qu'elle compléta encore par des lectures sérieuses. Beyle, Montesquieu, Boileau et Voltaire devinrent ses auteurs favoris; lorsqu'elle se maria à l'âge de dix-neuf ans elle possédait déjà une bibliothèque de plus de 900 volumes, qu'elle continua à compléter par la suite. D'un tempérament vif et inquiet elle se jeta corps et âme dans les intrigues qui préparèrent la déchéance de Pierre III et l'avénement au trône de Catherine II. Mais quoique cette dernière l'eût récompensée royalement, pour les services rendus à l'État, elle n'obtint pas près d'elle la haute position qu'elle avait ambitionnée et dut même se retirer devant la froideur croissante de la nouvelle impératrice. Ce n'est que vingt ans plus tard, après des voyages à l'étranger et après avoir terminé l'éducation un peu pédantesque de son fils auquel elle fit obtenir à l'Université d'Edimbourg le diplôme de docteur en droit, en théologie et en médecine, et être revenue en Russie avec une masse de témoignages des plus élogieux de Voltaire, de Diderot et autres, que la princesse Daschkoff fut appelée à remplir des fonctions auxquelles aucune femme n'a été appelée avant elle, ni depuis. L'impératrice la nomma *directeur de l'Académie des sciences* et bientôt *président de l'Académie russe* qu'elle venait de fonder.

Fondation de l'Académie russe.

Le but dans lequel l'Académie russe fut fondée, était « *l'épuration et l'enrichissement de la langue russe* ». Pour y atteindre il fut décidé de composer et de publier un dictionnaire, une grammaire, une rhétorique et un traité de poésie.

La princesse Daschkof prit une part active aux travaux de la nouvelle Académie, et elle écrivit trois let-

tres dans le nouveau dictionnaire académique russe. En outre elle fonda un nouveau journal : « *La Gazette de l'Amateur de littérature* ». Plusieurs jeunes talents débutèrent dans ce journal : (Von-Vizine, Derjavine, etc.). Catherine y publia toute une série d'articles humoristiques dans lesquels elle soutenait une polémique contre elle-même, car elle écrivait des attaques contre ses propres articles qu'elle réfutait ensuite.

Cependant la bonne harmonie entre Catherine et la princesse Daschkof ne tarda pas à être troublée de nouveau, Catherine retira tous ses manuscrits et cessa de collaborer au journal, qui cessa d'exister.

En terminant cette courte étude nous trouvons juste de reconnaître que le règne de Catherine fut une des plus brillantes époques de l'histoire politique et littéraire de la Russie et que l'essor de la littérature moderne date du siècle de Catherine la Grande.

Von-Vizine, Derjavine, Khéraskof, Bogdanovitsch, Khémnitzer, Kapnist. — Indiquons les principaux auteurs de la jeune pléiade dont le talent naquit et se développa sous son heureuse influence.

Plusieurs journaux, fondés pendant le grand règne, donnèrent un essor facile aux œuvres des jeunes littérateurs qui, presque tous, débutèrent dans la carrière par le journalisme. En première ligne nous nommerons **Von-Vizine** (1744-1792).

A propos des journaux parus pendant le règne de Catherine il est à remarquer que tous paraissaient à Pétersbourg, tandis que Moscou n'en avait pas un seul. Von-Vizine demeure le type de l'écrivain de cette époque. Il suivit avec enthousiasme le nouveau chemin tracé par Catherine. Il commença sa carrière littéraire par faire des traductions; bientôt il abandonna ce genre de travail pour écrire des vers et de petites poésies. Mais les œuvres qui le mirent au premier rang parmi les littérateurs, ce sont ses comédies : *Le Dadais*

et *le Brigadier.* Dans *le Dadais* Von-Vizine présente un tableau très réussi de la société russe à cette époque, et les noms dont il a gratifié ses personnages sont restés, comme celui d'Harpagon.

Par le côté artistique de ses œuvres, la vérité et le comique des caractères, Von-Vizine doit être considéré comme le premier dramaturge original de la Russie, de même que Soumarokof en a été le premier publiciste.

Derjavine (1743-1816) naquit à Kazan. D'une santé assez délicate, très pauvre, il eut beaucoup à souffrir dans son enfance et dans sa jeunesse. Les dix années qu'il passa dans le régiment de Préobrajensky, en qualité de simple soldat, furent les plus dures de sa vie. Occupé toute la journée aux plus rudes travaux, c'est à peine s'il pouvait consacrer quelques instants à ses chères études poétiques. La sujétion à laquelle la pauvreté le soumit de bonne heure, le rendit souple et insinuant, et, lorsqu'il eut enfin atteint le grade d'officier, ses bonnes manières et son extérieur agréable lui acquirent la protection de personnages haut placés; son talent poétique fit le reste.

Derjavine peut être qualifié de poète de l'impératrice par excellence. Une de ses principales odes *Félicie* où il représente Catherine sous les traits les plus flatteurs lui valut la protection et l'amitié de la souveraine. On lui décerna le nom de « *Barde.* »

Il chantait les victoires, les vertus, les qualités de la grande Catherine, qui en échange le comblait de ses faveurs. Vers la fin du règne de cette dernière, Derjavine est déjà conseiller privé et sénateur. Pendant le court règne de Paul, il fut nommé président du Collège de commerce, puis trésorier de l'État. Mais sa faible santé ne peut pas supporter ce surcroît de travail et il dut résigner ses fonctions. Outre ses odes qui sont ce qu'il a fait de mieux, il y a de lui plusieurs tragédies et deux opéras comiques. Cependant avant de se retirer du service il fut encore fait ministre de la justice, et c'est

sous le règne d'Alexandre Ier qu'il prit son congé et se retira dans une belle propriété du gouvernement de Novgorod. Le mouvement libéral qui s'accentua tellement sous le règne d'Alexandre Ier laissa Derjavine en arrière, aussi ne se gêne-t-il pas dans ses mémoires pour blâmer hautement les nouvelles réformes et pour gratifier tout l'entourage de l'empereur d'épithètes les plus malsonnantes. Malgré ces petits travers, inhérents à l'âge, Derjavine doit être mis au rang des meilleurs poètes de son pays. Son vers large, harmonieux, élevé, est toujours beau et les pensées nobles. Il est le poète lyrique par excellence.

Khéraskof (1733-1807), d'origine valaque. Dès l'âge de dix ans, il entra au corps des cadets nobles de l'infanterie, où Soumarokof fut élevé, et sous l'influence heureuse qui y régnait, son goût pour la littérature se développa rapidement. Agé de vingt-deux ans, il collabora à un des journaux d'alors. Puis, ayant dû se fixer à Moscou où l'appelaient ses fonctions, il y fonda un journal avec l'aide de sa femme qui était un poète assez renommé de l'époque. De 1760 à 1762, Khéraskof publia à Moscou un journal, *l'Amusement utile*, et plus tard *les Heures de délassement.*

Grâce au caractère tranquille et sérieux de Khéraskof et à sa haute position de directeur de l'Université, sa maison devint bientôt un centre littéraire à Moscou; Khéraskof devint le Mécène de toute une pléiade d'auteurs de talent, et tout ce que Moscou renfermait d'hommes éclairés et remarquables se réunissait chez lui.

A cette époque, les doctrines secrètes de la franc-maçonnerie faisaient beaucoup de progrès en Russie, et Khéraskof en devint un des plus fervents adeptes. La Révolution française motiva, dans les dernières années de Catherine, des mesures de rigueur contre cette société. Mais à l'avènement de Paul Ier, **Khéraskof,** que son attachement aux préceptes maçonniques avait mis en digrâce, fut couvert de récompenses et d'hon-

neurs, et mourut sous le règne suivant, après avoir, pendant quarante ans, rempli les fonctions de directeur de l'Université.

Khéraskof représente par ses œuvres le vrai type du littérateur pseudo-classique. Il écrivit un immense poème, *la Russiade*, pour laquelle on lui décerna unanimement le nom d'Homère. Il écrivit des drames, des tragédies, des nouvelles en prose, un autre poème épique : *Vladimir*; enfin un poème en vers en 14 chants : *Bakhariana,* pour lequel il ne put trouver d'éditeur. Toutes ces œuvres, écrites dans une langue correcte, mais basées sur une fausse interprétation du véritable classicisme, sont oubliées maintenant. Les services réels rendus à la langue par leur auteur subsistent jusqu'à présent.

Bogdanovitsch, né en Petite-Russie, est surtout remarquable par son roman mythologique : *Douschenka*, qui fut le premier essai de ce genre en Russie dont le sujet est emprunté à *l'Amour et Psyché* de La Fontaine. Sur la fin du règne de Catherine, il devint un des plus fervents poètes-courtisans, et non content de louer la grande souveraine dans ses vers, il traduisit tout ce qu'il y avait de plus remarquable parmi les vers dédiés à Catherine par Voltaire, Marmontel, etc. Il écrivit aussi à la même époque (1785) un recueil de proverbes vraiment remarquables.

Khemnitzer (1744-1784), littérateur-poète de la même époque et de la même tendance traduisit les fables de Gellert et en composa aussi qui ne manquent pas de grâce et de naïveté. Comme Lessing, il regardait la morale comme le fondement essentiel de la fable. Ses écrits sont le reflet de sa vie. Il était d'une probité exemplaire, et l'épitaphe qu'il composa lui-même et qui fut gravée sur son tombeau le caractérise parfaitement :

Il vécut honnêtement, travailla toute sa vie, — Et mourut nu comme il était venu au monde.

Kapnist (1), grand ami de Khemnitzer, fut aussi du nombre des poètes de la cour, chantant les épisodes remarquables de son époque. Mais ce qui a fait sa réputation, ce sont ses élégies et ses petites compositions lyriques dont plusieurs sont pleines de légèreté et de grâce, et sa célèbre traduction du *Chant séculaire* d'Horace ne cède en rien aux vers les plus harmonieux de Derjavine et même de Pouschkine.

Mais son œuvre capitale est une comédie intitulée : *la Calomnie*, et qui parut en 1798, sous le règne de Paul.

Les types de cette comédie sont d'une vérité saisissante, et représentent un tableau des plus exacts des mœurs des magistrats de province. Cette comédie ameuta contre son auteur toute la magistrature. On présenta à Paul Ier une requête dans laquelle Kapnist était représenté sous des traits épouvantables, comme un révolutionnaire qui ne pensait qu'à saper les marches du trône. L'empereur signa l'ordre de son exil en Sibérie; mais, se ravisant le même jour, il donna l'ordre de jouer, le soir même, *la Calomnie*, sur la scène de l'Ermitage, et il assista seul avec son fils Alexandre à cette représentation. Après le premier acte, un courrier, dépêché par l'empereur, se hâtait de rattraper Kapnist sur la grande route de Sibérie et le ramenait au palais où Paul lui rendit son rang de conseiller d'Etat, le combla de présents, et devint son protecteur jusqu'à sa mort (1757-1824).

Novikof (1744-1818) est rémarquable surtout comme éditeur de plusieurs journaux; contemporain de tous les auteurs ci-dessus nommés, il se voua principalement au journalisme et à l'étude de l'histoire russe. Il collectionna de très curieux matériaux pour l'histoire de l'ancien temps et publia un remarquable *Essai de Dictionnaire historique des auteurs russes*.

(1) Parent du comte Pierre Kapnist, diplomate très connu à Paris et du comte Jean Kapnist, grand amateur de beaux-arts.

En 1779, il prit pour dix ans la direction de l'imprimerie de l'Université et se voua avec amour aux fonctions d'éditeur-typographe et d'éditeur-libraire. En deux ans, il parvint à placer son imprimerie hors de toute concurrence, tant par la beauté et la variété des caractères que par la qualité des machines, de façon à pouvoir rivaliser avec les premières imprimeries de l'Europe à cette époque.

Arrêté et emprisonné pour sa participation à la société maçonnique « Des Amis », Novikoff passa de longues années en prison; et seulement en 1796, sous le règne de Paul I[er], il revint dans sa propriété de Tikhvino où il fut reçu avec des larmes de joie, non seulement par les membres de sa famille, mais par tous ses paysans qui aimaient bien leur bon maître.

Il mourut en 1818, à l'âge de soixante-quinze ans, et fut enterré dans l'église de son village.

SIXIÈME PÉRIODE

De Karamzine à Pouschkine

Karamzine. — Karamzine naquit en 1766, dans la propriété de son père, sur les bords de la Volga.

Il nous est parvenu très peu de détails sur ses premières années. On sait qu'il passa plusieurs années de sa jeunesse dans une des meilleures institutions particulières de Moscou : le goût des lettres qu'il y puisa lui resta pour toute sa vie. En 1783, il entra au service militaire et publia en même temps sa première œuvre littéraire, une traduction de *La Jambe de Bois* de Gessner.

Cependant il abandonna bientôt la carrière militaire et retourna chez ses parents dans le gouvernement de Simbirsk. Pendant l'année qu'il passa au régiment, à Pétersbourg, Karamzine se lia avec un des ses camarades, le jeune Dmitrief, et cette amitié dura ensuite pendant toute leur vie. Dmitrief publia ses premiers essais littéraires, et pendant près de quarante ans que dura leur liaison, les deux amis entretinrent une correspondance active qui fournit des documents précieux à leurs biographes.

Nous retrouvons Karamzine quelques années plus tard au nombre des membres les plus actifs de la société des *Amis*. Il devint bientôt un des habitués du

cercle de Novikof. Peut-être se fit-il initier à la maçonnerie, cependant il n'y a pas de document qui le prouve. Le mysticisme qui régnait alors dans cette partie de la société russe, ne plut pas à Karamzine et il ne dut pas s'y laisser entraîner.

En 1789, Karamzine partit pour l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Angleterre; il consacra un an et demi à visiter ces pays, et le résultat de ses études fut la publication des *Lettres d'un voyageur russe*, qui procurèrent à leur auteur une haute célébrité. Ces lettres parurent dans les *Mosskovskïa Viedomosty* (les Nouvelles de Moscou), dont Karamzine devint l'éditeur en 1791 et qu'il publia pendant deux années. La grande vogue que lui valurent ses *Lettres d'un voyageur russe*, le décidèrent à embrasser sérieusement la carrière de littérateur et à rompre par là avec la tradition qui exigeait de chaque jeune noble de servir absolument son pays dans la carrière des armes.

Bientôt Karamzine devint le favori du public qui lit, et pendant une période de douze années, de 1791 à 1803, il fut le plus brillant et le plus aimé des écrivains de l'époque.

Pendant les deux années qu'il rédigea le *Journal de Moscou*, il sut le rendre attrayant par le nombre d'articles originaux et traduits, sortis de sa plume et de celle de tous les jeunes auteurs ses contemporains. Une place y était toujours réservée pour les essais poétiques, puis venaient les faits divers, les comptes rendus des théâtres et enfin des articles de critique, ce qui à cette époque était une innovation des plus heureuses. C'est dans ce journal que parurent aussi deux nouvelles de Karamzine : *Nathalie, fille de boïar*, et *Pauvre Lise*, qui portèrent au pinacle la gloire de leur auteur. Ce dernier petit roman, dans le goût sentimental de Paul et Virginie ou d'Atala, eut un vrai succès d'attendrissement.

Mais deux ans plus tard la *Société des Amis* fut dissoute, Novikof fut arrêté, la censure devint d'une ex-

cessive sévérité et Kàramzine cessa subitement d'éditer son journal. Il publia cependant plusieurs recueils, une espèce d'*Almanach des Muses*, sous le titre d'*Aonides*, où nous trouvons les noms des auteurs suivants : *Derjavine, Khéraskof*, *Lvof*, *Kapnist*, *Pouschkine*, etc. De 1796 à 1799, il parut trois volumes des *Aonides*.

Malgré une vie assez dissipée et les entraves qui paralysaient la littérature à cette époque, il continua à populariser en Russie les meilleures œuvres des écrivains étrangers.

En 1798, il voulut de nouveau fonder un journal, *Le Panthéon de la littérature étrangère*, mais les entraves toujours croissantes de la censure lui firent abandonner ce projet. Enfin, à l'avènement de Paul Ier, ce triste état de choses prit fin, et Karamzine put donner un libre essor à son talent; de cette époque aussi date la nouvelle période des travaux littéraires de Karamzine. Jusque-là, nous l'avons vu, conteur charmant dans ses *Lettres d'un voyageur russe*, initier ses lecteurs à la civilisation, aux usages des pays parcourus par lui; (sa correspondance datée de Paris est bien curieuse); dans la *Pauvre Lise* et dans *La fille du boïar*, il revêtit le sentimentalisme de l'époque d'une forme gracieuse et charmante. Admirateur enthousiaste de Jean-Jacques, Karamzine avait rapporté de France le condiment littéraire à la mode, la « sensibilité. » Rompant avec les traditions des *maîtres* en langue russe, tels que Lomonossof, qui malgré les grands services rendus à la langue, avait légué un style emphatique, emprunté à l'allemand et au latin, Karamzine créa la langue russe naturelle, simple; connaissant parfaitement plusieurs langues étrangères, Karamzine s'étudia à reproduire des mots et des phrases entières, avec des mots et des tournures de phrases similaires qu'il puisa dans la langue du peuple et dans les anciens écrits. C'est le meilleur procédé, à notre avis, pour rajeunir ou renouveler une langue qui s'est appauvrie. La sérieuse réforme qu'il imprima à la langue russe lui suscita beau-

coup d'ennemis et de détracteurs, qui déterminèrent tout un mouvement littéraire hostile à Karamzine, mais tout ce qui était jeune se groupa autour de lui, et le commencement de notre siècle fut témoin d'une polémique à outrance entre les *schischkovistes* (1) et les *karamzinistes*, qui plus tard s'unirent plus étroitement en formant la société *Arzamas*. Karamzine ne put se soustraire toutefois à l'influence de la cour et il écrivit plusieurs odes pour chanter les vertus du jeune monarque Alexandre I[er]; du reste c'était l'expression de sa conviction intime, car nous trouvons dans une lettre qu'il écrivit à son frère à la même époque, la phrase suivante : ... « *L'empereur est porté pour tout ce qui est beau et bien, et nous respirons librement devant lui.* »

Karamzine écrivit vers la même époque à peu près un *Dithyrambe historique à la mémoire de Catherine II*, où il s'étudie à ne faire ressortir que les brillants faits du règne précédent, en exprimant l'espoir que le jeune souverain y puisera un enseignement et un exemple, et qu'il s'occupera, non moins que Catherine II, du bien de son peuple et de faire triompher la justice et la civilisation. Cette ode marque un changement complet dans la manière de voir de Karamzine, qui cherche pour la première fois des enseignements et des exemples dans le passé. Cette manière de voir s'accentue en lui de plus en plus dans les essais historiques qu'il publia bientôt après dans un journal bi-mensuel, *Le courrier européen*, et qui sont comme les précurseurs de son œuvre capitale à laquelle il voua la seconde moitié de sa vie. En 1803 parut la dernière livraison du *Courrier européen* et avec lui la période purement littéraire des œuvres de Karamzine prit fin ; depuis cette époque Karamzine s'adonna à la science.

Vers la même époque le changement radical qui s'accentua dans les œuvres de Karamzine et qui, du bril-

(1) Du nom de *Schischkof*, un des principaux détracteurs.

lant et bouillant jeune homme, partisan du progrès et de toutes les idées neuves, en fit un homme prudent, se rattachant aux vieilles coutumes, ne trouvant rien au-dessus de la *patience*, cette qualité inhérente au peuple russe, alors beaucoup de ses amis se détournèrent de lui dans la conviction que ce changement était motivé par une idée d'intérêt personnel, ce qui était une erreur.

En étudiant l'histoire du peuple russe depuis les temps les plus reculés, Karamzine s'éprit réellement des idées d'une époque reculée et en vint à craindre le progrès, ne voyant pas bien où il pourrait amener son pays.

En 1816, Karamzine arriva à Pétersbourg, apportant huit volumes de son *Histoire de Russie*, avec une dédicace à l'empereur; mais il éprouva un grand désappointement. C'était le moment du plus grand favoritisme d'Araktschéief et comme Karamzine ne voulut pas s'abaisser à aller solliciter la protection de ce parvenu, il resta de longs mois à Pétersbourg sans obtenir une audience de l'empereur. Ses maigres ressources s'épuisaient et l'espoir de pouvoir éditer son *Histoire de Russie* devenait toujours plus problématique.

Enfin, la juste fierté de Karamsine dut céder et il se décida à faire remettre sa carte à Araktschéief, qui lui fit un accueil très aimable. Trois jours après, Karamzine était reçu par Alexandre Ier, qui lui accorda immédiatement la somme de 60,000 roubles, qu'il sollicitait pour les frais d'édition de son ouvrage, et lui conféra en outre le grand cordon de Sainte-Anne.

Toutes les espérances de Karamzine se trouvèrent réalisées, l'avenir de ses enfants assuré, mais on voit dans ses lettres ce que la démarche qu'il fut forcé de faire auprès d'un ministre qu'il méprisait, coûta à son orgueil d'honnête homme.

Les dernières huit années de la vie de Karamzine furent consacrées par lui à la continuation de son

gigantesque travail et à la vie de famille. Retiré dans sa maison, il ne prenait plus intérêt à rien de ce qui sortait du cercle qu'il s'était tracé; il ne demandait qu'une chose : vivre en paix avec tout le monde et avec lui-même.

Karamzine mourut le 22 mai 1826, comblé de marques de faveur de l'empereur Nicolas, qui, non content d'assurer le bien-être de sa famille en lui accordant une pension de 50,000 roubles, somme fabuleuse pour l'époque, voulait encore entourer les dernières années de son bien-aimé historiographe de tout le confort possible, Nicolas fit construire un vaisseau spécialement destiné à transporter le faible vieillard en Italie, mais Karamzine mourut avant l'accomplissement de ce désir de son protecteur. Vingt ans plus tard on lui éleva un monument dans sa ville natale, à Simbirsk.

Les imitateurs les plus immédiats du genre sentimental inauguré par Karamzine pendant la première moitié de sa vie, sont **Dmitrief** et **Ozérof** :

Ce que Karamzine fit pour la prose, ils le firent pour la poésie. L'un et l'autre atteignirent à une haute célébrité de leurs temps pour avoir su revêtir des idées qui par elles-mêmes n'étaient ni bien nouvelles, ni bien profondes, d'une forme nouvelle et gracieuse. On peut dire sans crainte de se tromper que Karamzine, Dmitrief et Ozérof développèrent en Russie, les premiers, l'amour de la lecture.

Ivan Ivanovitsch Dmitrief (1760-1837) a laissé des détails très curieux sur sa vie et celle de ses contemporains consignés dans ses mémoires intitulés : *Coup d'œil sur ma vie.*

Le jeune Dmitrief, après avoir reçu une éducation analogue à celle de tous les jeunes nobles de l'époque, entra au service militaire avec son frère. Ses dispositions poétiques se firent jour dès 1777 et sans avoir les premières notions de la versification, sans savoir ce que c'était que le mètre, la rime, la césure, etc., il se mit à écrire des vers. Son premier essai poétique fut

une inscription en vers sur un portrait de Kantémir et qui fut publiée dans le *Journal scientifique* de Novikof. Un jour, sur le conseil d'un de ses camarades, il acheta une rhétorique de Lomonossof, et dès lors prit exemple sur les œuvres de Soumarokof et de Khéraskof; Dmitrief s'assimila si bien les règles de la versification qu'il se mit à faire des essais et des traductions en vers. — C'est un écrivain très fécond. Il y a de lui des *odes*, des *contes*, des *fables*, quelques-unes imitées, d'autres originales. Il devint un des principaux collaborateurs des journaux édités par Karamzine et bientôt la gloire du jeune poète n'eut rien à envier à celle du journaliste déjà célèbre. Cependant la réforme qu'il fit subir au vers russe, ne souleva pas contre lui le tolle dirigé à la même époque contre Karamzine, et le même Schischkof qui se montra l'adversaire si déclaré de ce dernier, étant président de l'Académie russe, fit obtenir à Dmitrief une médaille d'or avec cette flatteuse inscription: « *A Celui qui a été si utile à la langue russe* », médaille qui aurait dû être en toute justice décernée à Karamzine. Après la publication d'un recueil de poésies intitulées *Bagatelles*, Dmitrief laissa passer une période de temps considérable pendant laquelle il s'occupa activement des fonctions auxquelles l'appelait son service. Cependant sa gloire comme poète et littérateur était si grande qu'en 1807, étant déjà promu au rang de sénateur, il reçut tout à coup de la part du comte Zavadovsky (alors ministre de l'instruction publique) l'offre d'accepter la place de curateur de l'Université de Moscou. Dmitrief refusa cet honneur et trois ans plus tard fut fait ministre de la justice. Après une vie honorée et tranquille Dmitrief termina ses jours après s'être retiré du service, à Moscou où il put encore assister au brillant lever de la nouvelle ère littéraire sous Pouschkine et toute la jeune génération d'auteurs qui l'entourait.

Comme contemporain de Dmitrief, nous devons citer en premier lieu Ozérof, célèbre par ses tragédies et

un des fervents adeptes du sentimentalisme de l'époque.

Vladislas Alexandrovitsch Ozérof (1769-1816). On possède peu de détails biographiques sur la vie de ce remarquable écrivain. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il assista à l'occupation de Bender par Potemkine, en qualité d'aide de camp du comte de Balmen. Puis à son retour à Pétersbourg il fut nommé aide de camp du comte d'Anhalt, à la mémoire duquel il dédia une pièce de vers qui révèle une éducation des plus brillantes.

En 1794 Ozérof publia sa première œuvre littéraire : *Héloïse et Abailard*, traduction libre du poème de Collardeau ; de la même époque datent plusieurs petites poésies dont une seule mérite d'être mentionnée, c'est : *L'hymne au Dieu de l'Amour*.

En 1798 Ozéroff fit représenter sa première tragédie *Iaropolk et Oleg* qui n'eut qu'un faible succès.

En revanche avec sa seconde tragédie: *Œdipe à Athènes*, qui fut représentée en 1804 et qu'il dédia à Derjavine, Ozérof conquit tous les suffrages. Cette pièce rappelle par plus d'un côté celle de Ducis : *Œdipe à Colonne*. Le nouvel élément de *sentiment*, qu'il introduisit dans cette œuvre, le mit à la première place pour la création de nouveaux caractères scéniques. Le succès du jeune poète fut immense. L'année suivante il publia une de ses œuvres capitales, une tragédie : *Fingal* dont le sujet est pris dans le recueil des chants d'Ossian de Mac-Ferson, qui venaient de faire grand bruit en Europe. Ce spectacle avait beaucoup d'intérêt pour le public russe qui n'avait entendu jusqu'ici que des héros grecs ou romains. « Fingal, dit le prince Viazemsky, est le triomphe de la poésie du Nord et de la langue russe. C'est une pièce très riche en descriptions, pleine de hardiesse et d'harmonie. Rien n'a été omis dans *Fingal*, ni par le tragédien, ni par le poète : l'un et l'autre ont puisé un riche butin dans Ossian. » Le coloris sombre dans la nature et dans les sentiments commençait à devenir de mode dans la littérature russe, et Ozérof

inaugura un des premiers ce genre d'où sortit plus tard l'école romantique. Ozérof atteignit à l'apogée de sa renommée par sa tragédie historique : *Dmitry Donskoy*, jouée le 14 janvier 1807. L'enthousiasme du public n'eut point de bornes. Sans compter les qualités qu'elle renfermait, la pièce dut son grand succès au patriotisme ardent et profond qu'elle respirait et aux allusions qu'on voulait y voir aux événements du temps. Dmitry, c'était le héros populaire Alexandre Ier ; dans le chef des hordes envahissantes Mamaï, on voyait une allusion directe à Napoléon. L'ardent désir de toute la société de voir l'armée russe victorieuse comme celle de Dmitry, l'empêcha de remarquer les défauts et les anachronismes de cette œuvre.

Ozérof se retira assez tôt de l'arène gouvernementale, il prit son congé et alla s'installer dans sa petite propriété du gouvernement de Kazan, sur les bords de la Kama. Là il écrivit encore une tragédie : *Polyxène*, qui fut représentée et plut beaucoup au public, mais quoiqu'il fût stipulé dans l'engagement qu'il fit avec la direction des théâtres impériaux, que si la pièce avait du succès, la direction s'engageait à lui payer 3000 roubles, cette dernière nia le succès et refusa de payer à l'auteur les honoraires qui lui étaient dus. Cette mauvaise foi flagrante attrista beaucoup Ozérof qui y voyait une preuve de l'inimitié que la cour lui portait. Il se renferma encore plus en lui-même, se soulageant seulement dans les lettres qu'il écrivait à son éditeur et à ses amis.

Bientôt sa santé s'altéra visiblement et il fut attaqué d'une maladie mentale qui dégénéra en folie douce. C'est dans cet état qu'il mourut.

Parmi les littérateurs de la période de Karamzine, ceux qui furent doués de plus de talent sont sans contredit Joukovsky et Batiouxchkof, et leurs œuvres montrent clairement la transition qui relie le sentimentalisme au romantisme.

Le théâtre russe doit beaucoup au prince **Schakhovskoy**

(1777-1846). Jusqu'à lui on s'occupait beaucoup plus de l'opéra et du ballet que de la comédie. Il fonda une école théâtrale destinée à former des acteurs et, à côté de l'ancienne troupe russe, créa une *jeune troupe*, qui eut son théâtre et d'où sortit plus d'un grand talent. Entré au service dans la garde du corps de Préobragensky en 1793, il consacrait ses moindres loisirs à la lecture de livres français de tous genres, concernant l'art dramatique. En 1795 il fit paraître sa première pièce, *Plaisanterie de femmes*, qui ne nous est pas parvenue. Sa comédie le *Malin* (1804) échoua et lui attira une nuée d'épigrammes de la part de ses adversaires. Le prince répondit par le *Nouveau Sterne*, un tissu de fines et mordantes plaisanteries sur les tendances sentimentales de la littérature du temps. Ses ennemis mortifiés attendirent l'occasion de se venger. Quand parut l'opéra en un acte : le *Messager d'amour*, ils prétendirent et répandirent que le sujet avait été volé à une comédie de Louknitzky prêtée à Schakhovsckoy, l'*Ordonnance virtuose*. L'auteur ne s'émut pas. Il donna successivement le *Transfuge de sa fiancée*, le *Théâtre de société* qui eut un très grand succès, la tragédie de Voltaire : l'*Orphelin de la Chine*, bien traduite mais qui lui attira de nouveaux désagréments, une tragédie *Débora*, une féerie : le *Palais joyeux des Diables*, un opéra-vaudeville : le *Kosak versificateur ;* en 1814 les *Paysans* et *Lomonossof*, la *Leçon aux coquettes*, une de ses meilleures productions, *Ivan Soussanine*, une des œuvres les plus goûtées du public, etc., etc. Cette quantité de pièces, dont plusieurs sont des traductions, porte toujours la marque du talent et Schakhovskoy mérite une place dans l'histoire du théâtre.

Joukovsky (1783-1852).

Joukovsky était le fils naturel d'un vieux gentilhomme, riche propriétaire du gouvernement de Toula, du nom de Bounine. Les détails qui précédèrent sa

naissance caractérissent si bien la singulière époque d'alors que nous les reproduisons *in extenso*.

En 1770, Bounine était presque un vieillard; il avait eu onze enfants de sa première femme, dont l'aîné était né en 1754; le plus jeune, une fille, venait de naître en 1770, lorsqu'il se passa un fait qui, quoique parfaitement vrai, paraît invraisemblable.

Les paysans de Bounine, qui partaient pour l'armée en qualité de ravitailleurs, se présentèrent pour prendre congé de leur maître et lui demandèrent ce qu'il désirait qu'ils lui rapportassent de Turquie. Bounine leur répondit en riant : « Ramenez-moi une paire de jolies filles turques, vous voyez que ma femme se fait vieille. » Le curieux désir du vieux Bounine fut exaucé. Ses vassaux lui ramenèrent deux fillettes turques prises à l'assaut de Bender. L'une d'elles, Fatma, mourut bientôt après, mais la plus grande Salkha, âgée de seize ans, fut d'abord employée comme petite bonne près des enfants de Bounine. Promue ensuite au rang de favorite, elle fut installée dans un pavillon attenant au château, et le vieux Bounine déserta le foyer conjugal pour y passer tout son temps. En 1771, le fils unique de Bounine, alors étudiant à Leipsick, mourut. Six de ses frères et sœurs étaient morts peu de temps avant lui. Quelques années plus tard Salkha mit au monde un fils. Un pauvre propriétaire des environs, grand ami de Bounine, proposa à celui-ci de reconnaître l'enfant et de lui donner son nom de Joukovsky. La femme de Bounine permit à une de ses filles d'être la marraine du nouveau-né, et en mémoire de son fils elle adopta le filleul de sa fille et l'éleva comme son propre enfant. Lorsqu'en 1791 Bounine mourut, il recommanda le petit Joukovsky ainsi que la mère, à sa femme légitime et pria chacune de ses quatre filles de donner 2,500 roubles à leur frère adoptif.

Toutes ces recommandations furent religieusement accomplies après sa mort, et le petit Joukovsky passa

une enfance des plus heureuses, choyé par toutes ces femmes qui en raffolaient, les bons cœurs!

Cette éducation fit de Joukovsky un petit garçon très gâté. Jusqu'à l'âge de quatorze ans, tous ses maîtres et professeurs prédirent à l'envi qu'il ne serait jamais bon à rien.

En 1797, Mme Bounine le conduisit à Moscou et le fit entrer dans le pensionnat noble de l'Université de Moscou. La société de jeunes gens bien élevés et bien doués, qui remplaça tout à coup celle de petites filles au milieu desquelles il avait grandi, donnèrent un puissant essor aux facultés de Joukovsky qui se distingua bientôt par des essais poétiques remplis de talent, dont plusieurs furent publiés dans les journaux du temps. Il est à remarquer que dans ces poésies dues à la plume d'un si jeune homme, presque un enfant, les mots de *cimetière, tombeau, mort*, se rencontrent à chaque pas.

Cependant, dans le but de gagner de l'argent, le jeune Joukovsky abandonna un peu ses créations originales pour s'adonner aux traductions que les éditeurs publiaient de préférence. Il traduisit facilement et promptement plusieurs romans de chevalerie, tout le théâtre et un roman de Kotzebue.

Un an après avoir terminé ses études, Joukovsky retourna dans la propriété de son père et y transporta une excellente bibliothèque qu'il s'était formé avec l'argent de ses traductions. Nous trouvons parmi ses livres l'Encyclopédie complète de Diderot, des ouvrages historiques français, allemands et anglais, les classiques traduits en langues étrangères, et les œuvres complètes de Schiller, de Herder et de Lessing.

Là, entouré de parents et de proches, Joukovsky put s'adonner complètement à la poésie. C'est là qu'il traduisit *le Cimetière de village*, élégie de Grey.

Il est à remarquer que pendant cette période où Joukovsky menait la vie la plus heureuse, la plus exempte de soucis qui se puisse voir, la tournure de son esprit était triste et élégiaque ; aussi cette tristesse

ne peut elle être considérée que comme un genre, et non comme une disposition inhérente à la nature du poète. N'oublions pas qu'il n'avait alors que dix-neuf ans. Il se lia bientôt d'amitié avec Karamzine qui venait d'abandonner la carrière du journalisme pour se vouer aux études historiques. Le sentimentalisme de ce dernier fit une grande impression sur Joukovsky qui accentua cette tendance dans ses œuvres. Néanmoins jusqu'en 1808, Joukovsky ne produisit pas beaucoup. Il écrivit : *le Chant du Barde sur la tombe des Slaves vainqueurs*, puis quelques élégies dans lesquelles il fait toujours vibrer les mêmes cordes de sa lyre. Mais à côté de ces œuvres empreintes d'une mélancolie factice, Joukovsky continue ses traductions. Il traduit *Don Quichotte* et toute une série de nouvelles anglaises et allemandes qui formèrent deux forts volumes.

Cependant, en 1808, Joukovsky transporta ses pénates à Moscou où il reprit la publication du *Journal européen*, avec le professeur Katschenovsky. Mais ici aussi il suit l'exemple de son prédécesseur Karamzine, et remplit presque tout le journal de ses œuvres, il abandonne à Katschenovsky seulement la partie politique. Au nombre de ses traductions il faut ranger plusieurs poésies de Gœthe et de Schiller, et une imitation d'une ballade de Bürger : *Lioudmila*, qui eut un grand succès.

En 1810 Joukovsky retourne dans sa propriété où il se voue à l'étude dans l'intention de compléter son instruction.

Enfin, en 1811, il publia sa fameuse ballade : *Svetlana*, qui est considérée comme une de ses œuvres les plus gracieuses.

Cependant Joukovsky continuait à mener une vie de *dolce far niente*, au milieu de ses parents et de ses amis, chantant dans des vers harmonieux les souffrances et les tristesses de convention qui semblent former le fond de son caractère. Il passa ainsi les an-

nées terribles de 1811 à 1814. Cependant, en 1814, après la prise de Paris, Joukovsky écrivit une épître enthousiaste à Alexandre I[er]. Cet ouvrage, qui ne contient pas moins de 500 vers, eut une influence décisive sur le sort de Joukovsky. Il est difficile, actuellement, de se rendre compte de l'impression profonde que cette pièce de vers produisit sur ses contemporains. L'impératrice fut tellement touchée de ce que contenait cette épître, et d'une seconde qu'il écrivit peu après, qu'elle fit dire à Joukovsky qu'elle désirait le voir.

L'année suivante il fut nommé lecteur de l'impératrice-mère qui aimait, dans sa résidence de Pavlovsk, à s'entourer d'un cercle de savants et de littérateurs. Joukovsky eut bientôt la première place dans ce petit cénacle. Tout le monde le regardait comme un jeune poète d'un énorme talent et de grand avenir. Il devint bientôt un des membres les plus influents de la Société antischischkoviste, nommée « *Arzamas* ». Cette société débarrassa un peu Joukovsky de sa tournure élégiaque et sentimentale. La franche gaieté qui y régnait l'entraîna, et il devint bientôt un des boute-en-train de la société. Ne pensant qu'à s'amuser, Joukovsky ne désirait rien, ne briguait rien, mais ses amis travaillaient pour lui et présentèrent à l'empereur toutes ses œuvres. L'empereur accorda à leur auteur une pension de 4,000 roubles.

En recevant cette marque de la faveur impériale Joukovsky s'écria : « Maintenant le roman de ma vie est terminé, et l'histoire commence. » Et réellement les vingt-cinq années qui suivent (1817 à 1841) appartiennent déjà plus à l'histoire qu'à a littérature.

Ses charges à la cour prennent bientôt presque tous ses instants, et il n'écrit plus guère que des traductions et des imitations, dans lesquelles il excelle d'ailleurs.

Pendant les vingt-cinq années qu'il passa à la cour, comme professeur de langue russe près de l'impératrice Alexandre Feodoravna, et ensuite comme précep-

teur et instituteur du grand-duc héritier (plus tard Alexandre II) Joukovsky traduisit : *La Pucelle d'Orléans* de Schiller, *le Prisonnier de Chillon* de Byron, fit une adaptation de la charmante nouvelle de Lamothe-Fouquet *Ondine*, et traduisit sur une version allemande de Rückert le poème indien *Naal et Damaïanti.*

Enfin, ayant terminé sa carrière administrative, comblé des faveurs de Nicolas Ier, riche pour le restant de ses jours, Joukovsky quitta la Russie pour n'y plus revenir. Dans ses fréquents voyages à l'étranger, il s'était créé des relations d'amitié en Allemagne, où il se maria en 1841. Il épousa à l'âge de soixante ans la fille, âgée de dix-neuf ans, de son ami le peintre Reutern.

Le poète idéaliste ne trouva ni le bonheur ni la tranquillité dans cette union disproportionnée. Pendant onze années, malade et nerveux lui-même à l'excès, il dut se faire l'infirmier de sa femme continuellement souffrante, et la préserver des obsessions d'une société qui voulait la convertir au catholicisme. Son esprit, de tout temps porté au mysticisme, s'assombrit encore davantage et il écrivit à cette époque plusieurs poésies empreintes de découragement et de mépris pour les misères humaines. Il termina néanmoins pendant cette période deux œuvres capitales : sa remarquable traduction de *l'Odyssée* et en 1849 la traduction d'un poème persan : *Roustème et Zorab.*

Joukovsky mourut âgé de soixante-dix ans à Bade. Son corps fut transporté à Pétersbourg et inhumé au couvent de Saint-Alexandre-Nevsky, à côté de la tombe de Karamzine.

Joukovsky fut surtout poète et traducteur. Sa longue existence, l'époque de transition où il vivait, les transformations de son esprit imprimèrent successivement différents caractères à ses productions. C'est le propre des écrivains de second ordre qui préparent, inconsciemment souvent, les évolutions littéraires, de flotter

indécis entre deux formes de l'art, entièrement opposées. Il leur manque l'assurance, l'audace des maîtres. Chez nous Ducis était un admirateur passionné de Shakespeare : il n'aurait jamais oser le traduire dans son intégrité. Joukovsky modifia son style et ses idées au gré des influences diverses qu'il eut à subir : ce fut d'abord l'école de Karamzine et, en même temps, la poésie romantique allemande. La muse de Joukovsky fraternisa, pour ainsi dire, avec celle de Schiller, Bürger, Uhland, Gœthe. L'amour du lointain brumeux, la rêverie mélancolique, la passion des créations fantastiques, le vague des aspirations, cédèrent bientôt la place à un esprit plus mûr et plus arrêté, à plus de clarté dans les images poétiques, au calme, à la virilité. C'est la plus belle période de la vie du poète : celle où son génie fut le plus fécond et le plus personnel. Cette tendance vers la beauté plastique s'accusa encore vers la fin de sa carrière. Joukovsky devint alors exclusivement classique. De cette époque date sa traduction de *l'Odyssée*, mais aussi plusieurs de ses contes en vers sur des données populaires (1). La plus grande gloire de Joukovsky est d'avoir introduit le romantisme dans la littérature russe et d'avoir été le maître de Pouschkine.

Comme antithèse vivante de Joukovsky nous citerons le poète Batiouschkof, son contemporain et ami.

Autant Joukovsky tâchait d'emporter la poésie russe dans les sphères éthérées en la soustrayant à toute influence de la matière, à tout intérêt humain, autant Batiouschkof s'étudie à la ramener sur terre en poétisant la vie humaine telle qu'elle se présente.

Constantin Nicolaiévistsch Batiouschkof (1787-1855)

Il appartenait à une ancienne famille de boïars de Novgorod. Il reçut une éducation brillante et il apprit

(1) Voir le joli conte oriental *Kerim le Sage*, dans mes *Contes russes* illustrés.

le français, l'italien et l'allemand. De bonne heure il connut les œuvres des encyclopédistes, tout en se familiarisant avec celles de Lomonossof et de Soumarokof. Protégé par son oncle, Mouravief, collègue du ministre de l'instruction et lui-même littérateur de talent, le jeune Batiouschkof fut, dès l'âge de dix-neuf ans, attaché en qualité de secrétaire à son oncle. Mais ses fonctions étaient, comme on le pense bien, purement nominales et le jeune Batiouschkof put s'adonner sans contrainte à son goût pour la poésie.

Cependant la guerre avec la France, déclarée en 1806, remua la fibre patriotique du jeune homme, et nous le trouvons en 1807 sur le théâtre des opérations militaires. Blessé à la jambe pendant la bataille d'Heilsberg il resta couché au milieu des blessés russes qui « jonchaient les bords du Niémen », — et qui « restaient sans secours sur le sable humide et sous une pluie battante. » Même lorsqu'il fut enfin ramassé, sa position n'en resta pas moins terrible. « Couché sur la paille dans une étroite chaûmière, sans pain, sans le sou et souffrant atrocement. » C'est ainsi qu'il dépeint lui-même sa situation dans ses mémoires.

A peine guéri, nous le retrouvons en 1808 en Finlande, prenant part à la dangereuse expédition contre les îles d'Aland. Comme trait curieux de caractère du type militaire de l'époque, il faut citer le fait de Joukovsky étudiant, au fond des forêts de la Finlande, au milieu des dangers de la vie de bivouac, les œuvres du Tasse et de Pétrarque qui, sur son instante prière, lui avaient été envoyées de Moscou.

A la fin de la guerre, Batiouschkof quitta le service militaire et se rendit à Moscou où il devint bientôt membre du cercle de jeunes littérateurs dont nous avons déjà parlé. Plusieurs charmantes poésies publiées dans le journal de Joukovsky lui acquirent une célébrité méritée. En 1810, Batiouschkof retourna à Pétersbourg; il entra à la bibliothèque impériale, où se trouvaient déjà Gnéditsch et Krylof le fabuliste.

Entouré de gens de mérite, le talent de Batiouschkof ne fit que s'accroître. A cette époque il tomba amoureux, et sous l'influence de ce sentiment, écrivit une de ses plus charmantes poésies : *La Séparation*, dans laquelle il dit :

« C'est en vain que j'ai quitté le pays de mes pères — les amis de mon âme, la splendeur des arts; — j'ai essayé en vain dans le bruit des terribles mêlées, sous le couvert de la tente, — d'endormir mes sentiments inquiets! — en vain j'ai fui en toute hâte les plaines du Nord, — qu'éclaire un soleil sans flamme, — pour le pays où le Thyras roule son flot ensoleillé, — brille entre les coteaux que Cérès a dorés, — et abreuve d'antiques tribus. — C'est en vain! partout me poursuit l'unique pensée — de ma mie, que mon cœur ne peut oublier, — dont un seul regard de ses yeux d'azur — est sur cette terre un reflet des cieux ; — dont un mot, un son, l'ineffable son de ses paroles — me fait mourir en me donnant la vie! »

1812, en rappelant Batiouschkof sous les drapeaux l'arracha à ce sentiment égoïste. — Il fit toutes les campagnes de 1813 et 1814, et toujours au milieu des fatigues et des dangers de toutes sortes, nous le voyons travailler, étudier, élargir le cercle de ses connaissances, mais toujours gai, un peu léger, s'intitulant dans une de ses lettres datées de Paris :

Le petit Tibulle, ou plutôt, capitaine de l'armée impériale russe ce qui certes est bien plus important actuellement, qu'un ancien cavalier romain, car s'il faut en croire Salomon « *un moineau en vie vaut mieux qu'un lion mort.* »

Après la guerre il visita l'Angleterre et la Suède, où il écrivit une élégie remarquable : *Sur les ruines d'un Château en Suède*, et un des plus beaux chapitres de ses *Mémoires* : « Je sens que mon don poétique est atteint... » Puis il écrivit encore deux belles poésies *Le Prisonnier* et *Le Passage du Rhin.*

A son retour à Pétersbourg sa santé s'altéra. L'époque de réaction qui régnait alors sous la férule d'Araktschéef lui causa une impression de tristesse et de dégoût ; en 1818 il obtint d'être attaché à l'ambassade russe de Naples, dans l'espoir que le climat de l'Italie lui rendrait la santé, mais cet espoir fut déçu. Il revint

en Russie, à moitié fou, en 1822. Ses parents l'emmenèrent dans sa propriété du gouvernement de Vologda où le malheureux vécut encore trente-trois ans dans un état de folie complète.

Krylof (1763-1844.)

Ivan Andréevitsch Krylof traversa deux époques bien marquantes, dans la littérature russe, celle de Karamzine, et celle de Pouschkine, non seulement sans se laisser influencer par l'une ou l'autre, mais en sachant rester lui-même, et en créant un nouveau genre qui ne ressemblait à celui de personne. Quoique né a Moscou, il passa les premières années de son enfance sur les confins de la Russie d'Orient, à Orenbourg où son pére, officier dans l'armée, tenait garnison. Ce dernier, homme d'action et d'énergie, fut presque le seul au moment de la révolte de Pougatschef, qui, alors que tout le monde perdait la tête, contribua, par son calme et sa direction intelligente, à sauver la petite ville de Jaïtsk des horreurs d'une invasion des partisans de Pougatschef.

A sa mort, son fils se trouva dans la plus grande misère et ce n'est qu'à l'admirable énergie de sa mère, qu'il dut de recevoir une certaine éducation. Travaillant pour vivre, cette mère exemplaire enseigna à son fils ce qu'elle savait; avec cette sagacité naturelle qui disdingue les vraies mères, elle dirigea ses premiers efforts et sut lui procurer des protecteurs qui lui fournirent des livres. A l'âge de quinze ans, Krylof montra déjà des preuves de son talent naissant. Dès l'âge de quatorze ans, il avait dû entrer comme copiste dans une administration afin d'ajouter quelque chose aux maigres ressources de sa bonne mère.

Plus tard, nous les retrouvons à Pétersbourg où l'espoir d'obtenir une faible pension du gouvernement les avait amenés. Ici Krylof est de nouveau obligé de prendre du service pour subsister, et nous le voyons dans

un des bureaux d'administration, recevant 2 roubles assignats par mois, ce qui équivaut à 2 francs.

A la mort de sa mère en 1788, le jeune Krylof, abandonne le service et se voue entièrement à la littérature.

Déjà à l'âge de quatorze ans il avait écrit une espèce d'opéra-comique, qui décèle beaucoup plus de talent et d'originalité que les quelques œuvres du même genre qu'il écrivit plus tard et qui n'étaient que des adaptations ou des imitations. Cependant cette première œuvre passa inaperçue, tandis que la seconde : *Philomèle ou laquelle des deux?* qui n'a aucun mérite intrinsèque, lui ouvrit les portes du cercle littéraire de l'époque, où il fit la connaissance de plusieurs auteurs et orateurs dramatiques. Bientôt après, en 1792, il devint rédacteur d'un journal, qui cessa d'exister au bout de onze mois, et fut remplacé par le *Mercure de Saint-Pétersbourg*. Pendant cette période de journalisme, Krylof se fit surtout remarquer par la tournure satirique de ses écrits, qui cependant, ainsi que ses poésies lyriques, sont entachés d'un esprit d'imitation : ce grand talent cherchait encore sa voie.

Lorsqu'en 1796 les imprimeries furent supprimées par ordre de l'empereur Paul, à l'exception de celles qui relevaient de l'administration, Krylof quitta Pétersbourg, et passa plusieurs années dans la famille du prince Galitsine alors exilé dans sa terre, remplissant des fonctions peu définies, mais se rapprochant de celles de précepteur. Il se fit organisateur de spectacles et de concerts d'amateurs, il écrivit même une tragédie-bouffe, dans laquelle il joua le principal rôle.

A l'avènement d'Alexandre Ier, l'exil du prince Galitsine prit fin, et il reçut la nomination de gouverneur à Riga où il emmena Krylof en qualité de secrétaire. Krylof quitta bientôt le prince, et disparut complètement pendant deux années, de 1804 à 1806. — Ce n'est que vers la fin de cette dernière année que Krylof reparaît. Il apporte à Dmitrief ses trois premières fables,

en partie traduites, en partie imitées de Lafontaine: *Le Chêne et le Roseau, La fiancée difficile* et *Le vieillards et les trois Jeunes Gens.* Dmitrief apprécia vivement ces essais d'un nouveau genre dans lequel éclatait enfin le véritable talent de Krylof. Ces fables, accompagnées d'une lettre très flatteuse de Dmitrief, fûrent envoyées au *Spectateur de Moscou* où elles furent immédiatement publiées. De ce moment la réputation de fabuliste fut acquise à Krylof, mais sa position précaire ne s'améliora pas.

Après s'être encore une fois tourné vers le théâtre et avoir écrit deux comédies, Krylof se voua à partir de 1808 à la fable et en composa coup sur coup dix-sept qui furent publiées dans le *Journal Dramatique* appartenant au prince Schakovskoy. Au commencement de 1812, Krylof obtint une place à la bibliothèque impériale, et dès ce moment sa vie se trouva assurée. Il écrivit alors ses fables politiques sur les événements de 1811 et 1812, qui le mirent au rang des premiers écrivains de l'époque. Une pension de 1,200 roubles lui fut allouée sur la cassette particulière de l'empereur et il prit place désormais dans la pléiade des poètes et littérateurs de la cour que l'impératrice mère aimait à combler de ses dons. Krylof écrivit pendant la période de 1805 à 1844, environ deux cents fables.

Comme La Fontaine, c'est très tard, à quarante ans seulement, que Krylof se découvrit le talent de fabuliste. Il y apportait toute la sûreté acquise à l'étude des grands auteurs étrangers et russes, toute la somme d'observation d'un homme d'expérience, dont les débuts dans la vie avaient été pénibles. Aussi eut-il toujours un penchant déterminé pour l'ironie. Les fables de La Fontaine sont pleines d'une bonhomie railleuse: il y rit d'un rire indulgent des travers de l'humanité. Krylof poussa plus avant le trait du sarcasme. Ses fables sont souvent des satires. Dans cette catégorie on peut ranger : *Les Oies, la Soupe au poisson de Damian, le Renard et la Marmotte, l'Ane, le Brochet, le Sac,*

l'Ane et le Rossignol, l'Oracle, le Grand Seigneur, etc.

La Soupe au poisson de Damian est une des plus admirées. Elle touche aux mœurs russes. Voici l'anecdote qu'on y rattache.

Il y avait réunion littéraire chez le poète Derjavine. La séance traînait en longueur et l'ennui s'était emparé de l'auditoire qui écoutait péniblement une œuvre interminable quand Krylof arriva. La lecture achevée, il laissa les assistants se reposer et lut ensuite : *La Soupe de Damian :*

« Petit voisin, mon cœur, — je t'en prie, encore un peu de soupe ! » — « Cher voisin, je suis rassasié, j'en ai tout mon soûl. » — « Qu'à cela ne tienne ; encore une petite assiette ; écoute — cette soupe aux poissons, ma foi, fera du bruit ! » — « J'en ai mangé trois assiettées. » — « As-tu fini ! en voilà des comptes ! — Il suffit d'en désirer : — mange à ton appétit : vide le fond de la soupière ! — Quelle soupe ! comme elle est grasse : — d'une couche d'ambre on la dirait couverte ; — Fais-moi plaisir, mon cher ami ! — Voilà un petit brême, des tripes, un morceau de sterlet ! — Au moins une cuillerée encore ! ma femme, fais les honneurs ! »

C'est ainsi que le voisin Damian régalait son voisin Phocas, — sans lui donner ni repos ni trêve. — Phocas en suait à grosses gouttes ; — il accepta cependant une assiettée de soupe — en rassemblant ses forces : — il fit plat net. — « Voilà l'ami que j'aime — s'écria Damian : aussi j'abhorre les gens à façons. — Allons, vide encore une assiette, mon cher ami ! » — Sur ce, mon pauvre Phocas, — malgré tout son goût pour la soupe aux poissons, devant cette menace, — saisit d'une brassée — sa ceinture et son bonnet — et comme un insensé s'enfuit à la maison. — De ce jour Damian ne revit plus Phocas.

Ecrivain ! heureux si tu as un talent mesuré ; — mais si tu ne sais pas te taire à temps, — si tu n'as point pitié pour les oreilles de ton prochain, — alors sache-le : — ta prose ou tes vers — seront plus indigestes que la soupe de Damian.

On devine facilement les rires qui accueillirent la lecture de cette fable après la pièce de l'auteur qui n'avait pas su se borner en écrivant. Les critiques indélicats, ignorants et bavards, s'ils pouvaient s'avouer leur médiocrité, durent se reconnaître dans *l'Ane et le Rossignol :*

Un jour l'âne aperçut le rossignol — et lui dit : « Ecoute-moi,

mon ami ! — Tu es, dit-on, passé maître en fait de chant : — j'aimerais bien — en juger par moi-même, t'entendre chanter — et voir jusqu'où va ton savoir ? — Sur ce, le rossignol de montrer son talent : — il claquette, siffle, — sur mille gammes diverses ; file le son, semble déverser son chant : — tantôt l'atténue avec délicatesse — et, faible chalumeau, résonne dans le lointain ; — ou soudain répand son harmonie comme une poignée de graines à travers le bocage. — Alors tout devient attentif — à l'amant et au chantre d'Aurore ; — les brises s'apaisent, les petits oiseaux font silence — et les troupeaux se couchent. — Retenant son haleine, le berger est sous le charme, — et parfois seulement, — attentif au rossignol, sourit à la bergère. — Quand le chantre eut fini, l'âne mit le front en terre : — « Assez joli, » dit-il, « à parler franc — on peut t'écouter sans ennui ; — mais quel dommage, que tu ne sois pas un des amis — de notre coq : — tu gagnerais de la finesse — en apprenant à son école. » — Devant un tel jugement mon pauvre rossignol — tira de l'aile et s'envola par delà trente-neuf prairies. — Que nous aussi Dieu nous préserve de pareils juges !

L'Ane, — *le Brochet*, — *le Renard* et *la Marmotte* attaquaient directement certains abus que l'on ne déracinera jamais, parce qu'ils tiennent aux passions les plus intimes de l'homme, l'intérêt, la vanité, mais que l'on doit critiquer pour les atténuer. *Le Ducat* est, en raccourci, tout un traité philosophique d'éducation. *L'Auteur et le Voleur* sort des proportions ordinaires de la fable : c'est une éloquente protestation contre l'abus que certains écrivains ont fait de leur génie ; *l'Amitié des chiens*, une critique de l'amitié des hommes que l'intérêt suffit pour briser ; *le Sac* est sans contredit une des meilleures fables de Krylof ; elle abonde en verve satirique ; les vers libres y ont la vivacité d'un coup de fouet. Elle est à l'adresse « des Turcarets de la finance dont le mérite et la considération hausse et baisse avec le contenu de leur caisse ».

Dans *les Oies* et dans *le Grand Seigneur*, Krylof « s'attaque aux sots de qualité » et ces deux fables peuvent passer pour des chefs-d'œuvre. *Le Grand Seigneur* est la dernière que l'auteur ait composée : c'est le couronnement de son œuvre ; elle date de 1835. Après l'avoir gardée longtemps en portefeuille, Krylof en fit un jour la lecture à l'empereur, qui l'approuva, et depuis

ce temps elle parut dans son recueil avec les autres; personne n'eut assez mauvais goût pour protester. C'est ainsi que Louis XIV soutenait Boileau en écoutant, à Versailles, la lecture de sa satire sur *la Noblesse* (1). »

Plus heureux que La Fontaine, Krylof a joui des faveurs de la cour. L'impératrice Marie, qui laisse la réputation d'une femme d'un esprit et d'un cœur élevés, combla Krylof de ses attentions les plus délicates pendant une maladie que fit le poète. En retour, le fabuliste lui adressa *le Bluet* :

« Dans un coin silencieux un bluet en fleurs — soudain faiblit sur son pied; il se fana presque entièrement — la tête inclinée sur sa tige menue, — alangui, il attendait sa fin. — Au zéphyr cependant il murmurait sa plainte : « — Hélas! si encore le jour paraissait plus vite, — que le brillant soleil éclairât ces champs, — peut-être à moi aussi me rendrait-il la vie? » — « Non, que tu es donc simple, mon ami! » lui dit un scarabée qui fouillait près de lui : — « Est-ce affaire au soleil — de voir comment tu pousses, — si tu te fanes ou si tu fleuris? — Crois-moi, il n'a ni le temps ni le goût à cela. — Si, d'aventure, tu volais comme moi et connaissais le monde, — tu verrais il est vrai, que ces prairies, ces champs et ces blés — ne vivent que par lui : — sa chaleur réchauffe les immenses chênes et les cèdres, — donne une surprenante beauté — aux fleurs de riche parfum et les façonne ; — oui, mais ces fleurs-là ne sont pas de ta sorte ; — elles ont un tel prix, une telle beauté — que même le temps les fauche à regret. — Mais toi, tu n'as ni dehors ni parfum : — ne tourmente donc pas le soleil de ta plainte importune! — Crois-moi : il ne jettera pas un rayon sur toi. — Cesse de courir après le vide. Tais-toi et dépéris! »

Mais le joli soleil s'est levé, — a éclairé la nature, — sur le royaume de Flore a essaimé ses rayons, — et le pauvre Bluet fané dans la nuit, sous un rayon du ciel a retrouvé la vie.

O vous, à qui le sort a donné en partage un rang élevé! — prenez exemple sur ce soleil! — Voyez : quel que soit le coin où pénètre son rayon, ce rayon — fait le même bien au brin d'herbe et au cèdre — et laisse après lui la joie et le bonheur. — Aussi son image brûle, pour ainsi dire, dans tous les cœurs — comme un pur reflet dans des cristaux d'Orient et tout le monde le bénit. »

(1) *Krylof* ou le *Lafontaine russe*, sa vie et ses fables (imitées en vers), par Alfred Bougeault, 1860. Il y a là de très jolies imitations et je recommande cette brochure aux lecteurs français.

On voit par cette fable que Krylof avait la reconnaissance du cœur. Ce célibataire était, du reste, un excellent ami, et, malgré la tendance satirique de son esprit, malgré certains moments d'emportement et de jalousie, il évitait de faire de la peine à qui que ce fût. Les auteurs qui venaient lui faire part de leurs œuvres recevaient toujours l'accueil le plus aimable. Il préférait l'indulgence, quand elle était possible, à la critique décourageante ou au mépris. Tous les grands écrivains de son siècle furent ses amis : Derjavine, Kapnist, Ozerof, Dmitrief, Karamzine, Gnèditsch, Joukovsky, Batiouschkof, le prince Viazemsky, Baratynsky, Pouschkine.

Krylof fit aussi quelques essais dramatiques. A seize ans, il composa un opéra en trois actes et en prose avec couplets : *Caféïnitza*, c'est-à-dire la diseuse de bonne aventure par le marc de café. Il la vendit à un libraire contre un Racine, un Boileau et un Molière. Voici les titres des autres travaux dramatiques de Krylof : *Cléopâtre*, tragédie qui ne fut jamais représentée, écrite à dix-sept ans; *Philomèle*, tragédie en cinq actes et en vers (1786), imprimée en 1793. L'auteur l'a condamnée lui-même comme une œuvre sans mérite; *la Famille enragée*, opéra-comique en prose, avec couplets, imprimée aussi en 1793; *l'Auteur dans l'antichambre*, comédie en trois actes; *le Pâté*, comédie en deux actes et en prose, restée manuscrite; *les Originaux*, comédie en cinq actes et en prose; elle a de bonnes scènes qui l'ont maintenue au théâtre; *l'Atout*, parodie en deux actes et en vers. Cette pièce, restée manuscrite, fut composée à Riga pour divertir la société du prince Galitzine; elle obtint un grand succès de rire; *le Magasin de modes*, comédie en trois actes et en prose (1807). C'est une pièce originale, marquée au coin du rire le plus fin, qui n'exclut pas cependant le gros comique. Elle est la meilleure de Krylof avec *la Leçon aux filles* (1807), comédie en un acte et en prose : toutes deux marquent dans la littérature russe. Citons, pour terminer cette

sèche nomenclature, *Elie le Bogatyr* (1802), opéra-féerie en quatre actes, et *le Paresseux*. Cette dernière pièce a été perdue. Krylof l'avait oubliée chez le comte Tschernychef, un soir qu'il était allé lui en faire la lecture. Quand il revint la chercher, les domestiques lui répondirent que n'ayant trouvé qu'une liasse de papier fort sale, ils l'avaient employée à envelopper des chandelles.

La distraction est un des traits du caractère du bon Krylof. Il lui arrivait d'oublier même des œuvres dont il était l'auteur et de demander, avec force étonnement, de qui était telle fable qu'on lui lisait et qui était de lui. Cette distraction n'a d'égale que sa science et sa modestie.

Krylof avait eu toujours une grande facilité pour apprendre les langues. Tout jeune il parlait parfaitement le français, et plus tard il se passionna pour nos classiques. Il savait également l'allemand; avait appris l'italien sans maître. A cinquante-trois ans il étudia l'anglais en faisant des lectures avec une dame anglaise. Mais ce qui prouve mieux encore la force de sa mémoire et l'énergie de sa volonté, c'est l'étude du grec, qu'il entreprit à cinquante et un ans, sans en rien dire à ses amis. Quel ne fut pas l'étonnement de Gneditsch lorsqu'un jour qu'il causait à Krylof de sa traduction de l'*Iliade*, il l'entendit discuter le sens d'un passage et le traduire !

Dans ses fables tirées de Lafontaine, Krylof ne traduit pas : il semble avoir reconnu qu'il y a dans le fabuliste français des finesses, des expressions intraduisibles; il imite. On pourrait lui reprocher dans ces imitations quelques longueurs. Parfois on sent qu'il a été gêné par le souvenir de l'original. Il faut tenir compte, pour ses imitations ou ses fables originales, du milieu différent de celui de Lafontaine, du génie de la langue russe, qui est plus descriptive que la nôtre. Comme Lafontaine, Krylof écrivait difficilement; ses manuscrits fourmillent de ratures : c'est à

ce travail opiniâtre qu'il doit la facilité apparente de ses fables, leur légèreté.

Si Krylof avait été marié, il eût certainement négligé sa femme, mais il avait renoncé au mariage pour être plus libre de ses actions et n'avoir pas les tracas de la vie de famille. Aussi on voyait bien que l'œil d'une femme manquait dans cet intérieur : c'était un désordre des plus beaux. Un jour, par coup de tête d'artiste, il lui prend fantaisie de remettre son appartement à neuf et de l'orner de tableaux et de glaces. Quinze jours après, un ami, M. Labanof, entre chez Krylof et le trouve assis sur son canapé, un cigare à la bouche, contemplant avec satisfaction une bande de pigeons sur son tapis couvert d'avoine. La fenêtre donnait sur le Gostinny Dvor, la cour des marchands : les pigeons y sont, pour ainsi dire, en vénération ; il y en a sur toutes les corniches, autour du moindre étal. Krylof dut surprendre plus d'un trait de mœurs, plus d'une amusante repartie par cette fenêtre. « C'est à la même époque, dit M. Labanof, qu'il imagina de faire un jardin de son appartement : il acheta une trentaine de caisses plantées de citronniers, d'orangers, de myrtes, de lauriers et d'autres arbustes ; il en encombra sa chambre de manière qu'on avait peine à y circuler ; mais ce petit Eden, que personne ne soigna et n'arrosa, fut bientôt fané, desséché, et dépérit complètement. »

Krylof aurait eu besoin, comme Lafontaine, d'une Mme de la Sablière ou d'une Mme d'Hervard, pour le dispenser de songer aux soins matériels de la vie. Ses amis le surveillaient bien, mais ils n'y suffisaient pas. Parmi ces derniers, il ne faut pas oublier la famille Olenine. M. Olenine était pour lui un ami, un bienfaiteur, un Mécène ; Mme Olenine eut pour Krylof la sollicitude d'une mère : « Quand ma dernière heure sera venue, lui disait le fataliste, je viendrai mourir à vos pieds. »

Tous les contemporains de Krylof s'accordent à dire

que c'était un homme tranquille, enclin à la paresse, la paresse contemplative et féconde des observateurs, négligeant de sa personne, ne pensant qu'à bien manger et à causer tranquillement assis sur son divan, en robe de chambre. Néanmoins cet homme, d'un extérieur si peu attrayant, possédait un charme tellement puissant dans l'originalité de son génie et de son talent, qu'on lui pardonnait tous ces petits défauts extérieurs. Il avait le charme des bonnes gens, et des gens d'esprit. En examinant son œuvre, on est étonné de la puissance de son style, qui est cependant tout à fait *populaire*, sans jamais devenir du *patois* ou de *l'argot*. Krylof parle toujours le russe le plus pur. « Son style, dit Gogol, se plie sans peine à tous les besoins de la pensée : tantôt marchant lentement sur le grand vers de douze pieds, tantôt s'échappant par le vers monosyllabique ; par le nombre calculé des syllabes, il parvient à rendre d'une manière sensible les nuances les plus fugitives. »

A un banquet qu'on offrit au poète, Joukovsky dit dans son toast à Krylof : «... Nous vous remercions pour la nation russe, à qui vous avez révélé par vos vers son véritable esprit. » Krylof comprend tellement le génie de sa langue que chaque paysan est en état de l'entendre, et cependant les pensées qu'il revêt d'une forme si originale et si simple sont souvent d'une profondeur admirable. La morale de ses fables est toujours conforme au simple bon sens, et cette philosophie populaire est présentée par Krylof sous une forme si vivante, qu'on peut presque dire que Krylof a incarné dans ses œuvres tout le peuple russe, tel que l'ont fait le joug des Tatares, la tyrannie de Jean le Terrible, la loi de l'esclavage et la main de fer de Pierre Ier.

SEPTIÈME PÉRIODE

Les Contemporains.

Pouschkine (1799-1837)

Alexandre Sergevitsch Pouschkine naquit à Moscou. Son aïeul maternel était un nègre abyssinien, Abraham Hannibal, esclave volé au sérail de Constantinople, jeté en Russie par un corsaire, adopté par Pierre le Grand, qui le fit général et le maria à une dame de la cour. Il reçut sa première éducation dans la maison paternelle. Jusqu'à son entrée au lycée, il grandit dans un milieu intelligent et ami des lettres. Son enfance se passa en compagnie d'une vieille bonne, Arina, qui l'initia aux coutumes du peuple et à ses contes et légendes.

Plus tard, il s'en souvint plus d'une fois et fut heureux de la retrouver pendant son séjour à la campagne; il la célébra dans ses vers. C'est sans doute à elle que cette pièce est consacrée :

LE SOIR D'HIVER

La tempête couvre de nuées le ciel et tord les tourbillons de neige. — Tantôt elle se met à hurler, tantôt elle commence à jeter des sanglots comme un petit enfant — ou sur le toit délabré soudain avec un bruit de paille froissée elle rend un son confus, — ou comme un passant attardé frappe à notre fenêtre. —

Notre antique et chétive cabane — est à la fois morne et sombre. — Qu'as-tu donc, ma bonne vieille, — te voilà muette à la fenêtre? — Est-ce le hurlement de la tempête qui t'accable, mon vieux camarade? — ou t'endors-tu au bourdonnement de ta quenouille? — Vidons un verre, tendre compagne de ma pauvre jeunesse; — de tristesse vidons un verre; — où est le broc? — le cœur en deviendra plus gai. — Chante-moi la chanson qui conte comment « *la grosse mésange tranquille, au bord de la mer, vivait;* — chante la chanson qui dit : *comment la jeune fille pour puiser de l'eau à l'aube s'en allait.* »

L'affection du poète pour cette humble femme était sincère. Un jour qu'il reçut d'elle une lettre, il lui envoya ces strophes pleines de cœur :

Compagne de mes jours moroses — ma pauvre colombe invalide! — seule dans le silence des forêts de pins, — voilà longtemps, longtemps que tu m'attends. — Près de la fenêtre de ta chambrette, — tu languis les yeux sur les heures, — et les aiguilles à tricoter s'arrêtent, — dans tes mains toutes ridées. — Tu regardes vers la grand'-porte oubliée — sur le sombre et lointain chemin; — le chagrin du pressentiment, l'inquiétude oppressent à toute heure ta poitrine.

C'est grâce à cette pauvre servante qu'il put juger de l'intérêt esthétique des contes et qu'il put introduire un nouvel élément, celui de la littérature populaire, dans la littérature russe (1). Il écrivait à son frère en 1824 : « Sais-tu mes occupations? jusqu'au dîner, je fais de la copie, je dîne tard; après dîner, je monte à cheval; le soir j'écoute des contes, et je comble ainsi les lacunes de ma satanée éducation. » Quel charme que ces contes! Chacun est un poème (2).

Son père, Serge Lvovitsch, et son oncle Vassily Lvovitsch Pouschkine, poète connu, étaient des amis de Dmitrief, Karamzine, Joukovsky.

Il entra au lycée de Tzarskoe-selo en 1811. La vie du lycée était très mouvementée à cette époque; il pénétrait des échos des batailles de Borodino, de Moscou et de la Bérézina; parmi les maîtres se trouvait Poletzky, illuminé de la secte des martinistes, de Boudry, qui

(1) Nous avons vu que Joukovsky en avait déjà fait l'essai.
(2) Voir l'introduction de mes *Contes illustrés*.

était un frère de Marat; les lycéens frayaient avec les régiments de la garde et se mêlaient à leurs escapades. Comme élève, il n'était pas du nombre des jeunes gens appliqués, mais il ne perdait pas son temps dans l'inaction et s'occupait de lecture et de ses propres travaux littéraires. Ses camarades l'appelaient le Français. Dans le courant de sa vie de lycée, il écrivit beaucoup de vers (connus sous le nom de *Poésies de lycée*, dont plusieurs en français), et composa le plan de *Rouslane et Lioudmila* sans les signer. Un journal du temps publia plusieurs compositions de Pouschkine faites de douze à quatorze ans. Pouschkine était aimé de ses camarades pour son caractère droit et généreux, pour sa vivacité, sa finesse d'esprit, sa prompte intelligence. On peut déjà saisir dans cette jeunesse l'élément qui dominera toute son œuvre : la passion. L'honneur, un honneur pour ainsi dire chevaleresque, était le principe de ses actions. N'ayant pas été gâté dans son enfance, il était capable de tout supporter et de se sentir heureux dans les circonstances les plus pénibles de la vie. La nature, sans compter son talent poétique, l'avait doué d'une grande mémoire et de sagacité. Mais ces excellentes qualités n'avaient pu le préserver de son inconstance dans le travail, de la dissipation. Il dépensait tout son temps dans de futiles distractions et composait alors certaines poésies frivoles qui cependant pétillent comme du champagne. Ce sont les *Contes d'Espagne* du poète russe.

Au sortir du collège, en 1817, Pouschkine consacra trois ans aux distractions du grand monde. Il devint le coryphée des jeunes gens qui avaient la prétention d'être l'élite des gens d'esprit et de la bonne société. Il perdit bien du temps dans l'inaction pendant laquelle cependant son esprit travaillait. Il trouva moyen heureusement de vivre dans « le monde de la poésie et dans la prose du monde. » Joukovsky, qui s'était fixé à Pétersbourg réunissait autour de lui tous les talents. Pouschkine venait lire chez lui chaque partie de son

poème *Rousslane et Lioudmila*. Enfin, en 1820, le poème fut achevé et dédié à Joukovsky, qui, en retour, envoya à l'auteur son portrait avec ces mots : « A l'élève victorieux, le maître vaincu, le jour triomphant de l'achèvement de *Rousslane et Lioudmila*. » Le commencement de ce poème est curieux :

« Près du sinueux rivage de la mer se dresse un chêne vert, — une chaîne d'or y est rivée : — et jour et nuit un chat savant, — marche et marche en rond sur cette chaîne ; — va-t-il à droite : il fredonne une chanson ; — va-t-il à gauche : il dit un conte. — Ce sont merveilles là-bas : le *lieschy* (génie des bois, satire) y vagabonde, — la *roussalka* (ondine) est assise sur les branches ; — là-bas dans des sentiers inconnus — sont empreintes les traces d'animaux qu'on n'a jamais vus — une petite *izba* (1) là-bas, perchée sur des pattes de poule, — se dresse sans fenêtres, sans portes : — là-bas la forêt et la plaine sont remplies d'apparitions ; — la-bas, à l'aurore, des vagues fouettent — une grève sablonneuse et déserte — et trente beaux cavaliers — l'un après l'autre sortent des ondes claires — accompagnés de leur grand'père, un être marin ; — là-bas un fils de roi chemin faisant — fait prisonnier un terrible tzar ; — là-bas dans les nuages devant le peuple (assemblé), — à travers les forêts, à travers les mers — un sorcier emporte un paladin ; — là-bas dans un cachot languit une tzarevna, — mais un loup noir la sert fidèlement ; — là-bas un mortier, véhicule de la *baba-iaga*, marche et vire de lui-même ; — là-bas le tzar Kostschey se consume à garder un trésor : — là-bas gît l'âme russe, cela fleure la Russie ! — J'y ai été, j'y ai bu de l'hydromel — près de la mer j'ai vu le chêne vert, — je me suis assis sous ses branches, et le chat savant — m'a dit ses contes. — Je me rappelle un d'eux : — je vais le faire connaître au monde.

Ce conte ne rappelle pas, malheureusement, l'ingénieuse simplicité des récits d'Arina. C'est un souvenir de la poésie italienne. Son principal mérite est d'avoir engagé la bataille romantique par la nouveauté de la forme.

En 1820, Pouschkine fut placé dans la chancellerie du lieutenant-général Intzof, gouverneur plénipotentiaire de Bessarabie, et il alla demeurer à Kichenef. C'est à partir de ce moment que commence la vie errante du poète, qui dura cinq ans, jusqu'à son retour dans la propriété paternelle de Mikhaïlovsk. Cette

(1) Voir chapitre premier.

existence arracha le poète à la vie bruyante et dissipée de Pétersbourg et, dans le calme de l'isolement, mit le poète en face d'une nature superbe qui convenait bien à son caractère, et, ce qui mieux est, en face de son talent et de son avenir. Selon l'expression de Batioushkof, écrivant à Tourguenief : les Muses sauvèrent le poète. Pouschkine visita presque toute la Russie méridionale : la Bessarabie, Odessa, la Tauride, la mer Noire, le Caucase. Devant les paysages grandioses de ce dernier pays, son imagination passionnée s'épure et grandit. C'est du haut d'une de ses montagnes qu'il semble avoir écrit *le Caucase* :

LE CAUCASE

Le Caucase est à mes pieds, seul, dans l'altitude!... — Je me tiens au-dessus des névés au bord du précipice : — l'aigle s'enlevant d'une cime éloignée, — plane, immobile, à ma hauteur. — En même temps, je vois la naissance des torrents — et le premier mouvement des redoutables avalanches. —

Ici des nuages s'avancent tranquilles au-dessous de moi — On voit à travers bondir les retentissantes cascades ; — au-dessous d'elles les amas dénudés des rochers ; — au loin, plus bas, la mousse chétive et le buisson frappé de sécheresse, — et, là-bas, voilà les bosquets, les vertes retraites, — où les oiseaux font leur gazouillement, où bondissent les cerfs. — Plus loin, les hommes nichent dans les montagnes, — et les brebis rampent dans les escarpements herbeux, — et le berger descend vers les joyeuses vallées, où court l'Aragva au milieu des ombreux rivages, — Et le pauvre cavalier escarmoucheur se dérobe dans la caverne, où le Terek joue dans sa cruelle gaieté. — Il joue et il hurle comme un jeune fauve — qui aperçoit une proie de sa cage de fer, — il bat la grève de sa fureur impuissante ; et lèche les rochers d'une vague affamée. — En vain, il n'y a ni proie pour lui ni soulagement : — les falaises sont sourdes et le resserrent impitoyablement.

Mais en dépit de l'attrait que présentait à l'âme du poète un tel voyage, son esprit avait la nostalgie du foyer comme semble l'attester la courte poésie que voici :

PAYSAGE

La ronde fuyante des nuages devient plus clairsemée. — O étoile mélancolique, étoile de la vesprée. — Ton rayon a argenté les plaines

brûlées — et le golfe dormant, et les sombres escarpements de la montagne. — J'aime ta pâle clarté dans la profondeur du firmament : — elle a réveillé des pensées qui dormaient en moi — Je me rappelle alors ton lever, astre qui m'est connu — sur la contrée paisible, où tout pour le cœur est si charmant ; — où les peupliers blancs montent sveltes dans les vallées, — où semblent sommeiller le tendre myrte et le noir cyprès, — et doucement murmurent les vagues méridionales. — Là que de fois dans les montagnes, — le cœur tout songeur, — le regard sur la mer, j'ai promené mon oisiveté pensive!

L'isolement, du reste, ne convenait pas à Pouschkine. Sa nature ardente, affectueuse, sensible, avait besoin de société. Dans ce demi-exil, il vécut dans celle des bohémiens, à défaut d'autre. Leur vie errante, romanesque et pleine de poésie, plaisait à l'imagination du poète et lui inspira son poème des *Tsiganes*, écrit en 1824, publié en 1827. Nous en détachons un des passages les plus connus :

La foule bruyante des Tziganes traverse en nomade la Bessarabie. Il passeront aujourd'hui la nuitée au-dessus de la rivière, sous des tentes en lambeaux. Comme la liberté, gai est leur gîte et calme leur rêve à la belle étoile. Au milieu des roues de charrettes que voilent à demi des tapis, brûle le feu ; la famille autour prépare le souper ; dans la pleine nuit paissent les chevaux ; derrière la tente un ours apprivoisé est étendu en liberté. Tout est vivant au milieu des steppes : ce sont les soucis paisibles de la famille prête dès le matin pour un voyage prochain, et les chansons des femmes, et le vacarme des enfants, et le son d'une enclume de campagne. Mais voilà que sur le tabor nomade descend le silence du sommeil, et l'on entend dans le calme des steppes à peine le hurlement d'un chien, et le hennissement des chevaux. Les feux sont éteints partout, tout est tranquille, la lune brille seule du haut des voûtes célestes et éclaire le tabor endormi. Seul sous une tente un vieillard ne dort pas, il est assis devant des tisons, réchauffé par leur dernière ardeur, le regard plongé dans le lointain de la plaine que voile la brume nocturne...

A cette époque, le roi de la poésie en Europe était lord Byron. Son génie trouva naturellement un écho dans l'âme de Pouschkine. L'influence de Byron apparaît dans plusieurs poésies, notamment dans *le Prisonnier du Caucase* et *la Fontaine de Baktschisaray*. Même au milieu de tous ses voyages, Pouschkine ne négli-

geait pas de se tenir au courant de toute la littérature européenne. Il avait même trouvé le temps d'apprendre l'italien et l'espagnol. En sortant du lycée, il connaissait le français, l'allemand et l'anglais. Le commencement du poème d'*Eugène Oniéguine* fut écrit sous l'influence de Byron. Dans la suite de ce poème, la personnalité du poète se dégage et s'affirme. Le roman d'Eugène Oniéguine est un tableau poétique de la société russe vers 1820. Le héros du roman, Oniéguine, est un jeune homme intelligent et d'un esprit ardent, d'une éducation brillante mais superficielle, selon les idées françaises et en dehors de tout ce qui était russe. Fatigué du monde et de ses distractions, la vie et la société ne le touchent plus. L'ennui le possède. Il souffre, sous le poids de son inaction, de la trivialité de l'existence. C'est un homme « désenchanté ». Son désenchantement, c'est le vide de l'âme, c'est sa force perdue par les passions et la monotonie du monde, c'est la tristesse, qu'il n'a pas l'énergie de secouer. Oniéguine est un Child'Harold russe. C'est bien un type de l'époque. Maintenant nous avons peine à croire à son existence : il nous paraît une fiction.

Lensky, le second personnage principal du poème, est entièrement opposé à celui d'Oniéguine : le trait principal de son caractère, c'est l'illusion. C'est un cœur généreux, expansif, confiant. Il regarde la nature avec les yeux d'un romantique, en ignore le réalisme et chante ses vues idéales sur le monde : il chante la séparation et le chagrin, — « un rien, une brume lointaine, — et *les roses romantiques.* » Ce Lensky semble une image de l'esprit de Pouschkine.

Entre les deux femmes qui figurent dans ce poème, il y a la même différence qu'entre les deux hommes. Tatiana est un esprit profond, une âme bien trempée, sa sœur Olga est futile et superficielle. Elles ne se ressemblent que dans leurs qualités et leurs défauts communs de femmes russes.

Eugène Oniéguine est une œuvre vraiment nationale.

Elle ne représente que la nature russe et la société russe, vues cependant d'un œil romantique. En lisant *Oniéguine*, il vous semble voyager à travers la Russie, dit un biographe. Il y a tel tableau qui est vu réellement presque à la manière de Gogol, comme celui-ci :

Cette année-là la saison d'automne s'attardait dans la cour ; — la nature attendait, attendait l'hiver ; — la neige ne tomba qu'en novembre à la troisième heure de la nuit. — De bonne heure sur pied, Tatiana regarde par la fenêtre au petit matin. — La cour est blanche comme les courtines, les toits et l'enclos ; — sur les vitres de légères arabesques ; des arbres argentés par l'hiver ; — de gaies corneilles dans la cour et les montagnes tendrement couvertes du tapis étincelant de l'hiver ; — tout est clair ; — tout est blanc autour.

L'hiver... Le paysan triomphant — sur de larges traîneaux renouvelle la route ; — son petit cheval, sentant la neige ; — s'emporte au trot ; en désordre, — les rênes au vent, — vole la fringante kubitka (1) ; — le cocher siège sur sa sellette en planches, — vêtu d'une *touloupe*, avec la ceinture rouge. — Voilà que s'élance un petit garçon dans la cour. — Il a fait asseoir sur son traîneau d'enfant sa petite chienne et lui-même a pris le rôle du cheval, — le gamin déjà a ses petits doigts gelés, — il a tout à la fois mal et envie de rire ; sa mère cependant lui fait signe à travers la vitre.

Et ces autres descriptions :

Il y avait dans l'air des senteurs d'automne ; — déjà plus rarement luisait le petit soleil, — le jour devenait plus court ; — des bois l'ombre mystérieuse — se dépouillait avec un bruit chagrin ; — sur les prés se couchait le brouillard ; — la longue caravane des oies criardes, — à tire-d'aile gagnait le midi ; c'était l'approche — d'une assez triste époque. — Déjà novembre faisait sentir sa présence dans la cour.

L'aurore se lève dans la brume glacée ; — sur les prés le bruit du travail s'est tu ; — avec sa louve affamée sort sur la grande route le loup ; — l'ayant flairé, le cheval de voyage — s'ébroue, et le voyageur prudent — se porte vers la montagne à tout vent. — A l'aube matinale le pâtre — ne chasse plus les vaches hors de l'étable — et à l'heure de midi ne les appelle plus autour de lui, — au son de sa cornemuse. — Dans la petite izba, fredonnant, la jeune fille est à son rouet, et, compagne des nuits d'hiver, — une latte pétille devant elle.

Et voilà que déjà crépitent les gelées — en s'argentant au milieu des champs... — plus net qu'un parquet à la mode reluit le petit

(1) Chaise de poste, traîneau couvert.

ruisseau, recouvert de glace; — des gamins le joyeux monde — en patinant la raye avec bruit. — Montée sur ses petites pattes rouges l'oie aux pas lourds — se met en tête de nager au sein des eaux, — s'avance avec circonspection, — glisse et fait une chute. Joyeuse — voltige menue et tournoie la première neige, — tombant en étoiles sur le rivage.

L'HIVER

L'automne doré est arrivé, — la nature frissonne et pâlit, — comme une victime, pompeusement parée. — Voilà que l'aquilon, chassant vers nous les nuages, — a soufflé, a hurlé, et qu'en personne — s'avance cette magicienne [qu'on app lle] la saison d'hiver. — Elle est venue, elle s'est dispersée; par petits lambeaux — s'est accrochée aux branches des chênes; — s'est couchée en tapis ondulé — au milieu des champs; autour des collines, aplanissant d'un drap duveteux les bords de la rivière devenue immobile. — Le givre a scintillé! Et nous voilà contents — des tours de notre mère [la saison d]'hiver.

Et après l'hiver :

L'ARRIVÉE DU PRINTEMPS

Chassées par les rayons printaniers, — des montagnes environnantes déjà les neiges — sont descendues en ruisseaux troublés — sur les prés inondés. — La nature sereine, souriant — comme à travers un songe, rencontre ce matin de l'année : — bleuissant, resplendissent les cieux; — encore clairsemées, les forêts, — recouvertes d'un duvet, verdissent. — L'abeille, en quête de son tribut champêtre, — quitte en volant sa cellule de cire; — les vallées sèchent et se bigarrent; — les troupeaux mugissent et le rossignol — a déjà chanté dans le silence des nuits.

La mélancolie qui plane sur tout le poème d'*Oniéguine* était de mode à cette époque. Elle venait du désenchantement qui s'était emparé des jeunes esprits. D'autres l'avaient adopté par mode. Pouschkine disait :

Que j'erre le long des rues tumultueuses, — que j'entre dans le temple rempli de monde — que je m'assoie au milieu des jeunes gens frivoles, je m'abandonne à mes méditations.

Je me dis : les années s'enfuiront, — et tous tant que nous sommes ici, nous descendrons sous les voûtes éternelles. — Et de quelqu'un de nous peut-être l'heure est proche.

Si je regarde le chêne isolé — je pense : le patriarche des forêts

— survivra à mon siècle alors oublié — comme il a survécu aux siècles de mes pères.

Si je caresse quelque charmant enfant au berceau, aussitôt je pense : Adieu! — je te cède la place : — à moi l'heure de décliner, à toi celle de fleurir.

Chaque jour, chaque division du temps — d'habitude je l'accompagne d'une réflexion — et j'essaie de prévoir entre le moment qui s'écoule et celui qui vient — l'échéance d'une mort prochaine.

Et où la mort me sera-t-elle envoyée par le destin? Dans la bataille, en voyage, sur les flots? — Où est-ce la plaine voisine qui recevra ma cendre refroidie?

Bien qu'au corps insensible il soit indifférent de pourrir n'importe où — pourtant plus près de ma chère frontière — il me serait agréable de reposer.

Et alors! pourvu qu'aux abords de ma tombe — une jeune vie s'épanouisse — et que la nature, impassible, — brille d'une éternelle beauté!

La tristesse de Pouschkine était sincère : elle venait de la réflexion et de l'inquiétude de l'esprit. Son amour du plaisir et de la gaieté en sont la preuve. Pour cet esprit épris d'idéal, la tristesse avait sa beauté. La beauté elle-même n'a-t-elle pas un voile de rêverie? Les statues grecques sont rarement rieuses. Le joli peut être gai. La beauté a quelque chose de grave et de si calme qu'elle ne peut inspirer que l'admiration et le respect. Les vers que Pouschkine lui a consacrés, il semble les avoir écrits devant la Vénus de Milo :

LA BEAUTÉ

« Tout en elle est harmonie, tout est merveille, — tout est au-dessus du monde et des passions; — elle se repose pudiquement — dans sa beauté triomphante — elle promène son regard autour d'elle — elle n'a ni rivales ni amies. — Le cercle pâle de nos belles — disparaît dans son reflet. — Quel que soit ton but — fût-ce un rendez-vous d'amour — que ton cœur nourrisse — telle pensée qui te plaira, — à sa rencontre, troublé, — tu t'arrêteras soudain, malgré toi, — en adoration pieuse — devant la déesse de la beauté.

Cet idéal de Pouschkine lui fait concevoir *la Muse* comme une de ces nymphes antiques qui faisaient dans quelque île solitaire l'éducation première des héros; le poète comme une sorte de prophète, en

dehors et au-dessus de la foule, qui doit attendre pour parler l'heure où le génie de l'inspiration le touchera de son aile ; l'humanité, le peuple, le public, comme un objet d'indifférence et de mépris :

LA MUSE

Quand j'étais enfant elle se prit à m'aimer — et me remit une double flûte. — Elle me prêtait attention en me souriant, — et légèrement sur les trous sonores du roseau évidé, — bientôt je modulais de mes doigts hésitants — et des hymnes graves inspirés des dieux, — et les chansons pacifiques des pastoureaux phrygiens. — Dès l'aube jusqu'au soir, à l'ombre des chênes silencieux, plein d'assiduité, j'étais attentif aux leçons de la vierge mystérieuse; elle, me réjouissant par la promesse d'une récompense, — rejetait les boucles de cheveux de son charmant front, — elle-même de mes mains prenait le chalumeau. — Le roseau alors devenait vivant au contact du souffle divin — et remplissait le cœur d'un enchantement surnaturel.

LE POÈTE

Tant que le poète n'est pas réclamé — pour un divin sacrifice par Apollon — dans les soucis du monde frivole — il se laisse plonger avec complaisance; — elle se tait sa lyre sacrée, — l'âme goûte un froid sommeil — et parmi les enfants de la terre, — peut-être de tous est-il le plus vain. — Mais, à peine un verbe sacré — a-t-il pénétré jusqu'à son ouïe subtile, — que l'âme du poète tressaille — comme un aigle éveillé soudain. — Il s'ennuie au milieu des divertissements de ce monde, il fuit le bruit des humains, — au pied de l'idole populaire — il ne courbe pas sa tête altière. — Il fuit sauvage et sévère, — plein d'harmonies et de trouble, — sur les rivages des lacs solitaires, dans les épaisses forêts de chênes aux larges bruissements.

AU PEUPLE

Tais-toi! peuple sans pensée, — journalier, esclave du besoin et des soucis! — Il m'est insupportable ton murmure insolent. — Tu es le ver de terre et non le fils du ciel; tu ne recherches que les profits; — c'est au poids que tu estimes l'idole du Belvédère, — tu n'y vois aucune utilité, — mais tout ce marbre c'est du divin!... Eh bien! — un pot de cuisine t'est plus cher: — tu y fais bouillir ta pitance... Arrière! vous n'avez rien de commun avec le poète paisible? — Pétrifiez-vous dans la débauche sans honte! — la voix de la lyre ne vous vivifiera pas.

En 1820, Pouschkine écrit *l'Ode à la Liberté*, dans laquelle il ose adresser aux rois cette leçon :

Soyez attentif à la vérité, ô rois! — ni châtiments, ni récompenses, — ni les ténèbres des cachots, ni les autels, — ne sont pour vous de sûrs remparts.

Inclinez-vous les premiers, — sous la protection sûre de la loi : — et le trône sera sauvegardé — par la liberté et la paix des peuples.

En 1824, Pouschkine quitta Odessa. En revenant de la Russie méridionale dans son village de Pskov, il fit un séjour à Moscou et à Pétersbourg, où on lisait ses poésies avec tant d'enthousiasme. Dans ses manuscrits se trouvait déjà un *Godounof* qui, cependant, resta longtemps inédit. La vie de Pouschkine à la campagne était uniforme et entièrement consacrée à ses œuvres littéraires. Il aimait particulièrement l'automne pour écrire des vers. Il quittait exprès Pétersbourg à la moitié de septembre pour aller à la campagne où il restait jusqu'en décembre. Dans la période qu'il vécut à la campagne, il fit paraître, sans compter deux chapitres d'*Oniéguine*, un recueil de courtes poésies (1826). En 1825, le compagnon de lycée et l'ami de Pouschkine, le baron Delvig, commença la publication d'un almanach : *Les fleurs du Nord*, dont Pouschkine fut le collaborateur le plus assidu.

La même année eut lieu la conjuration des décembristes, qui causa la mort de Ryléef, Pestel, Serge Mouravief-Apostol, Bestoujef-Riomsine, etc. A la suite de cet événement, Pouschkine se mit à chanter le nouveau tzar en le comparant à Pierre le Grand, mais, dans la crainte de se faire passer pour un courtisan, il adressa au peuple des vers où il se défendit contre le soupçon de flatterie.

En 1826, Pouschkine rentra aux affaires étrangères. Jusqu'en 1831 on le vit séjourner à Moscou et à Pétersbourg. En 1827, il publia, outre le troisième chapitre d'*Oniéguine*, le poème des *Tziganes*, *les Frères brigands* et *le Comte Nouline*. En 1829, il publia *Poltava*, son meilleur poème. C'est la légende poétique de Mazeppa. Pouschkine y fait en quelques traits un portrait remarquable de Pierre le Grand. Ce génie a toujours

eu ses prédilections. Il y avait des affinités entre l'esprit du fondateur de l'Etat russe moderne et le poète rénovateur de la langue russe. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer un passage du *Cavalier de bronze* :

« Sur un rivage entouré de vagues désertes, — il se tenait debout, l'esprit plein de grandes pensées, — et regardait au loin. Devant lui, large nappe, — courait le fleuve; une pauvre nacelle — y naviguait solitaire. — Sur les rives de fange et de mousse, çà et là se profilaient de noires izbas, — refuges du pauvre finnois; — une forêt, où ne pénétraient jamais les rayons — d'un soleil caché dans le brouillard, — bruissait autour de lui. Il pensait : — D'ici nous menacerons les Suédois; — ici une ville sera fondée, — au grand dépit d'un arrogant voisin; — ici la nature nous indique — de tailler une fenêtre ouverte sur l'Europe, — et d'un pied ferme de nous dresser près de la mer; — ici, par ces flots nouveaux pour eux, — tous les drapeaux nous viendront visiter en convives — et nous leur ferons fête dans ce libre espace.

En lisant ces vers, je pense involontairement à la statue de Pierre le Grand, par Antokolsky, ce sculpteur de génie.

L'année où Pouschkine publia *Poltava*, il visita de nouveau les pays qui avaient ravi sa première jeunesse. Il traversa le Caucase et laissant derrière lui la Grousie, suivit la campagne des troupes russes jusqu'à Arzeroum. Il écrivit plus tard le compte rendu de ce curieux voyage : *Excursion à Arzeroum*. En 1830, Delvig commença la publication de *la Gazette littéraire*, où Pouschkine fit paraître plusieurs poésies et des articles en prose, qui, quoique non signés, se reconnaissaient par l'esprit et l'originalité de leur style. Fiancé à ce moment-là, il alla pour ses affaires dans un village près de Novgorod et fut forcé d'y rester jusqu'à l'hiver, à cause du choléra qui s'était déclaré à Moscou. Il écrivit les derniers chapitres d'*Oniéguine*, la nouvelle : *la Maisonnette de Kolomna*, plusieurs scènes dramatiques : *le Chevalier avare*, *Mozart et Saliéri*, *le Festin au moment de la peste*, et *Don Juan;* cinq récits en prose : *les Récits de Belkine*, où il se rapproche de la réalité,

et près de trente poésies. En 1831, il vint de Moscou à Pétersbourg, où fut publié *Boris Godounof*, un drame historique. Le sujet de *Boris Godounof* et les détails sont empruntés à Karamzine et aux chroniqueurs russes, mais la marche et le développement de la pièce rappellent le génie de Shakespeare. L'idée fondamentale de cette tragédie est le châtiment qui frappa Boris pour avoir assassiné le tzarevitsch Dmitry. Le vengeur apparaît sous la figure du faux Dmitry, que Boris, dans son remords, prend pour l'ombre de sa victime. Le dialogue entre Dmitry avant son départ pour Moscou et sa maîtresse Marina est un chef-d'œuvre de finesse et de passion.

Du mois de mai jusqu'à l'hiver suivant, Pouschkine passa son temps à Tsarskoé-sélo, où vivait Joukovsky, où Pouschkine écrivit : *le Comte Nouline*, une ingénieuse parodie de la *Lucrèce* de Shakspeare ; *Aux calomniateurs de la Russie* et *l'Anniversaire de Borodino*, à l'occasion de la prise de Varsovie. En 1831, Pouschkine se mit à composer *l'Histoire de Pierre le Grand*. En 1834, il publia *l'Histoire de la révolte de Pougatschef*. En 1835, des comédies en prose : *la Dame de pique* et *Kirdjali*, *la Fille du capitaine* et son ode *le Capitaine*, à la mémoire de *Barklay de Tolli* où se trouvent ces vers :

« O hommes! pitoyable espèce, digne de larmes et de rires! — Prêtres du passager, adorateurs du succès ! — que de fois devant vous passe un homme, — que bafoue un siècle aveugle et injurieux, — mais dont la grande figure, dans la nouvelle génération, — excitera l'enthousiasme et la pitié du poète. »

Quelque temps après son mariage, Pouschkine perdit sa mère. Au cimetière, il indiqua sa place à côté de sa tombe. Quelque temps après il mourait, à trente-six ans, en duel, victime de calomnies sur sa femme. Déjà, quelques années auparavant, il semblait avoir pressenti sa fin dans ces vers sur la mort prématurée de Lensky, tué par Oniéguine :

Il s'est fané!... où est son trouble ardent, — où sont ses nobles

aspirations, — ses sentiments et ses pensées de jeunesse, — élevées, tendres, pleines de fougue?

Peut-être pour le bonheur de l'univers — ou au moins pour la gloire était-il né; — de sa lyre, muette désormais, — un son retentissant, prolongé, — pouvait s'élever dans les siècles futurs. Ce poète, — peut-être, sur les marches du monde — pouvait franchir le plus haut degré. — Son ombre, maladive — a, peut-être, emporté avec elle, — un saint secret, et pour nous — est morte une voix vivifiante, — et par delà les limites de sa tombe — n'arrivera pas jusqu'à lui l'hymne des siècles, la bénédiction des races.

Pouschkine vivra dans l'avenir; non seulement c'est un grand poète, mais il appartient à l'humanité au même degré que Lamartine et Byron. Pour le don génial de la création, comme pour la beauté de la forme, les Russes le rangent à côté des premiers poètes classiques de tous les temps et de tous les peuples. Comme tout grand génie, il imprima un mouvement qui ne devait pas être éphémère. Comme tout grand esprit, le sien ne resta pas stationnaire et revêtit plusieurs formes différentes. Son œuvre est une vue poétique sur le monde, elle en révèle la beauté et l'harmonie intime. Quoi qu'il eût à exprimer, il le fit en artiste. Comme son maître Joukovsky avait introduit dans la littérature russe l'élément romantique, Pouschkine introduisit l'élément artistique. Dans toutes ses productions il dépeint la vie réelle; sa poésie est souvent la poésie de la réalité. Mais de cette réalité il ne prend que ce ce qu'elle a d'élevé, de distingué, de choisi, et sa pensée revêt un caractère idéal. Pouschkine préfère décrire le monde russe et même quand il peint la vie étrangère, c'est en Russe qu'il la voit: d'où son caractère de poète national. On ne peut, malgré ses imitations de l'Arioste, de La Fontaine, de Parny, de lord Byron, nier le caractère original de ses œuvres. « Vous ne trouverez chez Pouschkine aucun des traits communs à ses successeurs : pas l'ombre de mysticisme, ni d'inquiétude philosophique; le sentiment religieux n'est pour lui, je le crains, qu'un moyen poétique. Ce Slave

a sur toutes choses les idées claires d'un Athénien. Sa mélancolie ne lui vient point de l'écrasement russe, de l'épouvante morne sous un ciel livide, triste de voir tant de misère en bas; elle lui vient du mal du siècle, et de tous les siècles, de ce que la vie qui était bonne, a le tort de fuir trop vite, l'amour celui de finir. Par contre, il a toutes les qualités littéraires qu'on ne reverra plus chez les écrivains de son pays; il est aussi concis qu'ils sont diffus, aussi limpide qu'ils sont troubles; son style châtié, alerte, est élégant et pur de son comme un bronze grec; en un mot, il a le goût, un terme qui après lui n'aura plus guère d'emploi dans les lettres russes. » (De Vogué.) Son esprit a embrassé tous les genres: l'ode, l'élégie, la satire, la chanson, le sonnet, l'épigramme, le drame, la nouvelle, le roman. Comme prosateur il a rendu des services considérables. Il a affranchi complètement la langue de l'obligation périodique. Sa phrase est brève, bien proportionnée, son expression est naturelle. Il se souvient dans son style de ses lectures de Voltaire. On y remarque une simplicité qui devient un cachet d'art. L'éclat n'en est point exclu, mais il est mesuré, concentré pour ainsi dire : c'est un « style de diamant. »

On peut affirmer qu'aucun auteur n'a produit une révolution aussi radicale dans la littérature russe, que Pouschkine. Aussi fut-il entouré d'une foule d'imitateurs et devint-il réellement le chef de la nouvelle école poétique en Russie. La littérature, en redevenant russe avec Pouschkine, recouvrit de nouvelles forces et reprit un nouvel essor. Essayons d'en donner l'idée par une suite d'esquisses biographiques et littéraires des principaux contemporains.

Denis Vassilievitsch Davydof (1784-1839), né à Moscou, avait dix ans quand Souvarof fut reçu dans sa famille après une revue des troupes du régiment de Poltava. Le grand général russe, frappé de la mine

intelligente et éveillée de l'enfant, fit sur lui le signe de croix et dit : « Tu gagneras trois batailles. » La parole du grand chef d'armée décida de la vie de Davidof, qui, dès ce jour, se prit d'enthousiasme pour la vie militaire, enthousiasme qui dura jusqu'à sa mort. Davydof ne fréquenta aucun établissement d'éducation. Il reçut chez lui une brillante éducation mondaine, n'apprit réellement bien que la langue française, la danse, l'équitation, toutes les convenances et conventions du savoir-vivre. Son esprit actif cherchait cependant des occupations plus réelles. La connaissance de jeunes gens élevés dans une pension universitaire, dirigea son attention vers les occupations littéraires. Il lut les *Aphonides* de Karamzine. Les noms de quelques amis qui y figuraient enflammèrent son amour-propre. Il commença à écrire des vers, sans savoir la prosodie. Il vécut ainsi dans le cercle mondain et à la campagne jusqu'en 1801. Au début de cette année on l'emmena à Pétersbourg pour son service. Les conseils de son cousin l'engagèrent à se livrer à l'étude de l'art de la guerre. Il s'adonna à la lecture des livres militaires; il devint ainsi un des officiers les plus instruits de l'armée russe. L'étude de l'histoire militaire devint sa passion. Son autre passion était d'écrire des vers. Comme Arndt et Kœrner, c'était dans la caserne, à la veillée, à l'hôpital, au bivouac qu'il composait ses poésies. En 1804, il fut en garnison à Kiev. C'est là qu'il écrivit son *Epître à Bourtsof*. En 1809, il fut désigné comme adjudant au prince Bagration, commandant les avant-gardes et se distingua dans différentes actions. En 1808, on le voit en Finlande. Il prend part à la guerre de 1810 et 1814. En 1823, il obtient sa retraite. Il vécut surtout à Moscou. Il écrivit un *Essai sur la guerre des partisans*, correspondit avec Walter Scott pour lui donner des documents : le romancier anglais travaillait alors à sa *Vie de Napoléon*. Il prit part à la campagne de Perse. Au retour, sa santé l'obligea à se rendre au Caucase, où il

écrivit *le Demi-soldat*. En 1827, il revint dans son village, où il composa, entre autres poésies : *la Campagne de Borodino*, *Douschenka*, *Epître à Zaytsevsky*, etc. Aux dernières années de sa vie appartiennent plusieurs ravissantes poésies et ses meilleurs morceaux en prose.

Davydof n'appartenait à aucun clan littéraire. Ses poésies se divisent en satires et en dithyrambes. Elles se font remarquer par l'ironie mordante, la vivacité et la grâce. Ce sont aussi les principales qualités de sa prose.

Le prince Viazemsky (1792). Le prince Pierre Andréevitsch Viazemsky naquit le 12 juillet 1792, à Moscou. Il reçut son éducation première dans la pension du Père Tschige, à Pétersbourg, la poursuivit à Moscou, dans la maison du professeur Reiss et l'acheva sous la direction d'autres professeurs universitaires. Il avait commencé à écrire des vers dès sa plus tendre enfance, ses relations étroites avec Joukovsky et Batiouschkof ne firent que développer ce penchant. En 1812, le prince entra dans les hussards et prit part au combat de Borodino. Le souvenir de cette mémorable journée, où le prince s'était distingué, se trouve dans une de ses poesies de 1842, intitulée : *les Chemins de traverse russes*. En 1827, il entra au ministère des finances, où il prit la place de vice-directeur du département du commerce. En 1846, il fut nommé directeur de la banque des prêts, d'où il sortit en 1853, avec la place de membre du conseil des finances. En 1855, il fut nommé conseiller privé, en 1861 maître de la cour.

Je ne connais pas d'édition complète des poésies du prince : elles sont éparpillées dans différents recueils et revues. Une partie en a été rassemblée dans son livre édité en 1862 sous le titre : *En chemin et à la maison*. Le prince est aussi auteur d'une comédie : *l'Avorton*. Il fut également un critique littéraire d'un grand talent et d'un excellent jugement.

« Le nom du prince Viazemsky, dit M. Galakof, comme celui d'un remarquable satirique et critique, restera toujours dans l'histoire de la littérature

russe. Par le droit de son talent et de son éducation, il prend une place parmi les écrivains les plus brillants, à côté de Joukovsky, Batiouschkof, Pouschkine. » Élevé tout d'abord à l'école du classicisme français dans ce qu'il a de plus pur, son goût intime, son éducation personnelle lui firent adopter le romantisme avec enthousiasme, et c'est dans un style des plus classiques, — à la manière de Boileau et de Molière — qu'il adressa de mordantes satires aux détracteurs du mouvement littéraire provoqué par Pouschkine. Voyageur, homme de progrès, admirateur de l'Occident, le prince Viazemsky n'a jamais cessé d'être profondément russe. La bonne humeur, l'entrain, le pittoresque, le sentiment vrai, sont les caractères distinctifs de ses œuvres. En voici un exemple :

LE CARNAVAL SUR UNE TERRE ÉTRANGÈRE

Bonjour, jeune fille, en blanc saraphane (1) — de brocard d'argent ! — sur toi étincellent des diamants — qui semblent de clairs rayons de soleil. — Ton vivifiant sourire, la fraîcheur et la grâce de ton visage, — réveillent pour de nouvelles joies les cœurs endormis... — Salut, jeunesse russe, — âme toute belle, — cygne d'une blancheur de neige, — bonjour, petite mère [la saison d']hiver ! — Venue de l'Oural glacé — comment ici à l'improviste, — comment, ma chère, es-tu tombée — dans cette contrée de brigands ? — Ici, orpheline, tu n'es pas dans ta maison, — tu ne retrouveras pas ton intérieur ; — il n'y a pas d'accueil courtois — et le monde n'est pas bien élevé... — Avec quoi souhaiterons-nous la bienvenue à tes charmes ? — Comment organiser ici un festin joyeux et abondant ? — Ils ne sauraient pas, ces Allemands, — te donner le bonjour. — Ce n'est pas en vain que la parole des anciens — a été ratifiée par la sagesse populaire. — « Ce qui est sain pour le Russe — pour l'Allemand est un poison ! » — Nous n'avons pas peur de la neige sévère, — avec la neige vient notre père le gel, — notre père nourricier (qui nous procure) à bon marché — et le bateau à vapeur et la locomotive (le traîneau)... — Tu es, chez nous, notre beauté et notre orgueil, — notre force et notre trésor, — notre *hardi* amusement, — hiver, saison des jeunes gens ! — Bientôt du carnaval alerte — bouillira le vaste festin — et de crêpes et de boissons — se grisera le monde chrétien... — En ton honneur et au sien, la Russie, — fille

(1) Robe de paysanne.

des ancêtres orthodoxes, — bâtit ses montagnes de glace, et se promène le jour et la nuit. — Viennent alors les jeux, les fraternelles ribotes, — l'ouverture complète des portes et des cœurs! — Les troykas (1) endiablées dansent, — tapotant la neige près du perron. — Voilà qu'elles s'élèvent et s'envolent — comme le faucon dans les nuages. — La perle de la gent des cochers — a serré adroitement les rênes dans ses mains; — en bonnet, en demie pelisse bleue, — il a vraiment un regard de vaillant gars; — il chasse ses chers chevaux — d'un fredon qu'il siffle, d'une parole caressante; — une maman corpulente en petite pelisse — siège avec fierté dans un traîneau bas, — sa fille est à côté en justaucorps plissé (2) — et flamboie comme une fleur de coquelicot. — Le grésil sème une brillante poussière —et argente le vêtement, — et le gel, en ses caresses, pince — le tendre velouté des joues : — et plus blanche et plus rosée — brille la jeune fille dans sa beauté, — comme dans la plaine rougit la neige sous l'aurore matinale. — On court en coup de vent sans obstacles — par les champs et les rivières, — on fait à grand bruit claquer les noisettes, — pour la joie des quenottes —Le pain d'épice, mon homonyme (3), n'y est pas oublié non plus, — et notre eau-de-vie, notre nourricier, — égaye à plaisir le cœur. — De-ci de-là villes et bourgs se promènent, — vieux et jeunes sont partis; — pour tous la saison d'hiver est une parente hospitalière — chacun est content du carnaval. — Il n'y a pas de fin aux réjouissances, aux cris, — aux chansons, à l'entrain, aux festins; — où peuvent-ils ici, les Allemands misérables, nous faire écho, à nous paladins? — Les traîneaux d'ici... de pareils fatras — je n'en ai jamais vus de ma vie, — c'est une honte de s'asseoir dans un traîneau étranger — pour un Russe de race. — Non, ma beauté, ce n'est pas ta place — ici, ce n'est pas ton milieu. — La neige ici : c'est une pâte friable, — veule est le gel, endormie est la nation... — Avec quoi t'accueillera-t-on, châtelaine? — serait-ce avec une cruche de bière, — un cigare d'un kopek, — un saucisson fumé? — La bière ne fait qu'épaissir le sang, l'esprit s'en aigrira ainsi que le visage; — mieux vaut le feu de notre petit vin (4). — Comme il murmure en devin à *l'oreille du cœur*. — Rien ne chante, ma foi, avec une telle douceur, — fût-ce même la petite veuve Cliquot! — A-t-il bu la coupe ensorcelante, — ô gai! notre joyeux compère : — la vie pour lui vaut un kopek alors! La mort jalouse — n'est qu'une bagatelle...

Conrad Féodorovitsch Ryléef (1796-1826) fut un grand poète. On connaît peu de choses sur son enfance. On

(1) Attelage de trois chevaux de front.
(2) En *douchagreyka*, mot à mot : chauffe-âme.
(3) Le viazemsky.
(4) Le poète fait sans doute allusion à *l'hydromel* ou au *kysslié-etschy*.

sait seulement que son père, Féodor Andréevitsch, était d'un esprit retors et très despotique dans la famille. Il allait, dans ses emportements, jusqu'à enfermer sa femme dans la cave et à l'y garder pendant plusieurs jours. La pauvre femme, pour arracher son enfant à ce milieu brutal, dut l'envoyer à cinq ans au premier corps des cadets. Ryléef y passa près de douze ans. Il en sortit avec le grade d'officier et connaissant à fond le français, le polonais et l'allemand.

Il possédait si bien cette dernière langue que plus tard il fut membre du premier degré dans la loge maçonnique l'*Etoile flamboyante*, où toutes les épreuves se passaient en allemand. Il est heureux, en sortant du corps des cadets, « de prendre rang parmi les défenseurs de sa patrie, du tzar et des autels de sa terre natale... » Il écrit aussi à son père les appréhensions que la raison lui suggère à son entrée tant désirée dans le monde, dont il trace la peinture la plus sombre. Tout son cœur de jeune homme honnête, généreux, se montre dans cette lettre. Il est surtout frappé par la misère, les souffrances et les infamies. Mais ce cœur lui dit, contre la raison : « Entre dans ce monde dont tu as peur, va droit devant toi, méprise toutes les misères, tous les malheurs, et si quelques-uns t'atteignent endure-les avec une franche fermeté, et tu seras héros, tu recevras la couronne du martyr et tu t'élèveras au-dessus de l'homme ; — j'aime mieux écouter le cœur ! » s'écrie le jeune homme.

L'amour de la poésie s'éveilla de bonne heure chez Ryléef. Étant enfant il faisait des vers. Au corps des cadets, ses camarades apprenaient ses poésies par cœur, et sa renommée avait franchi les murs de l'école. Il avait dans le monde la réputation d'un poète satirique. En 1814, il fit dans la 1re brigade d'artillerie de réserve la campagne du Rhin. Il écrivit à sa mère l'impression que fit sur lui la vue de ce beau fleuve : « Chère *tremblante* petite mère ! Juste après un an je passe encore une fois le Rhin. Quel fleuve superbe ! quelle

vue merveilleuse! En m'en approchant, j'ai ressenti un certain respect : une foule de sentiments différents agitaient mon âme. Quatre ans auparavant, qui pouvait supposer des agissements aussi rapides des alliés et une si faible résistance des adversaires? Mais les conditions ont changé : ce qui se passait il y a quatre ans, ce qui pouvait être alors — ne sera pas, et ne peut pas être maintenant. La grande nation, à présent, est faible, son armée n'est plus qu'une bande de vagabonds, son général : un don Quichotte errant. Mais où m'entraînent mes sombres pensées? comment puis-je déterminer les événements de l'avenir? Le temps! le temps! Années, doublez et précipitez votre vol : la curiosité de savoir l'avenir me ronge. »

En 1817, Ryléef était en garnison dans le gouvernement de Voronej, dans la ville d'Ostrogojsk. Non loin de la ville, au bourg de Podgorne, il fit la connaissance de la famille Téviaschov et s'éprit de la plus jeune fille. « Je ne veux pas faire le romantique, écrivait-il à sa mère sitôt après sa première explication avec l'objet de son amour, je ne me mettrai pas à décrire son charmant extérieur, je me sens cependant incapable de vous rendre les qualités de son âme ; je ne vous dirai qu'une chose, que ma chère Nathalie est élevée à la maison de ses parents, sous leur propre surveillance, et sans avoir jamais vu le grand monde ; elle n'a qu'un défaut, c'est de ne pas parler français. Son innocence, la bonté de son cœur, une charmante réserve et un esprit cultivé par la nature même et la lecture de quelques livres choisis, tout cet ensemble peut faire le bonheur de celui en qui est seulement restée une étincelle de vertu. Je l'aime, ma chère mère, et j'espère que mon amour durera éternellement. » La demande de Ryléef fut agréée par les parents de la jeune fille, mais par suite de différentes circonstances, le mariage fut retardé et n'eut lieu que le 22 janvier 1820. Ryléef marié se rendit à Pétersbourg, où il fut nommé, en 1825, à la direction d'une Compagnie russe-

américaine. Il vécut dans sa famille, de 1824 à 1825, dans une maison de cette Compagnie, sur la Moyka, entre les ponts Rouge et Bleu, où il fut arrêté le 15 décembre 1825, sous l'inculpation d'avoir assisté, comme témoin, au sanglant duel de deux de ses parents. Conrad Féodorovitsch Ryléef mourut le 13 juillet 1826.

La première poésie de Ryléef fut une satire restée célèbre intitulée : *Au parvenu*, où il flagelle le favoritisme de tous les temps et de tous les régimes. Ces vers visaient la présomption tyrannique du ministre Araktschéef. La même année il publia dans le *Fils de la Patrie* ses deux premières *Doumy* (méditations); *Kourbsky* et *Sviatopolk* et l'*Épître à Gnéditsch*, qui furent très remarquées. En 1822, il écrivit dans différents journaux littéraires treize méditations : *la Mort d'Ermak, Artamon, Matvéef, Bogdane Khmelnitzky, Sviatislav, Glinsky, Dmitry l'Imposteur, Oleg, Olga sur la tombe d'Igor, Michel Tverskoy, Dmitry Donskoy, Derjavine, Boïane*, etc., que le public accueillit aussi favorablement. En 1823, il fit paraître six nouvelles : *Doumy, Rognède, Boris Goudounof, Mstislav le vaillant, Ivan Soussanine, Nathalie Dolgorouky* et *Pierre le Grand à Ostrogojsk*. La meilleure peésie de Ryléef imprimée cette année fut *l'Apparition*, écrite pour le jour de fête du grand prince Alexandre Nicolaevitsch, l'empereur décédé. Cette poésie est empreinte du plus chaud patriotisme. L'année 1824 fut consacrée par Ryléef au poème *Voynarovsky* et à la préparation d'une édition de ses *Doumy*, qui parut avec le poème en 1825 et rencontra dans le public le plus chaleureux accueil. Les dernières poésies de Ryléef furent : *la Mort du starosta de Tschiguiriask, Stances, Kiev, la Confession de Nalivayka, A Paley et Stolynsky*. Toutes ces poésies sont comme des fragments d'un poème qu'il avait commencé avant la catastrophe dont il fut victime et qui était intitulé : *Nalivayko*, et aussi d'un autre poème dont on ignore le titre exact, mais qui aurait sans doute porté le nom de : *Mazeppa*. Les autres poésies de Ry-

léef, poésies posthumes, parurent en 1872. Les meilleures sont : *le Citoyen* et *le Courage civique.*

Ryléef ne fût peut-être pas un poète de premier ordre, mais ce fut un poète-citoyen, pour ainsi dire. L'unique pensée qui conduisait sa plume, le but de sa vie, était de tenir en éveil dans les cœurs de ses compatriotes l'amour pour la patrie. A cet effet, les *Méditations* sont particulièrement remarquables : elles sont comme une école de patriotisme pour les jeunes gens. Malgré l'uniformité des sujets de ses poésies, et leur forme didactique, bien des vers auraient fait honneur à plus d'un grand poète du temps. Elles sont toujours originales et se développent au souffle de l'inspiration. Ryléef occupe une place parmi les meilleurs poètes de l'école de Pouschkine. Ses poésies patriotiques sont les plus belles de l'époque. Nous regrettons de ne pouvoir en offrir quelques exemples faute de place. Nous en donnerons dans notre prochain ouvrage : *la Poésie russe.*

Dmitry Vénévitinof (1805-1827), né à Moscou, où il passa la majeure partie de sa trop courte existence et où il mourut. Grâce à la sollicitude de sa tendre mère, il reçut une excellente éducation et une forte instruction. Il fut à même de lire tous les classiques anciens et modernes, et il en traduisit en vers certains fragments. La lecture des livres de critique fut aussi une de ses occupations les plus chères. Plus tard, désireux d'étendre le champ de ses connaissances, il étudia les critiques allemands et s'adonna avec passion à la philosophie. Dès lors, dit M. Galakof, sa propre individualité devint l'objet de ses méditations. S'étudier, se connaître fut le sujet principal de ses réflexions. Aussi, sans tenir compte de la gaieté, de l'insouciance, auxquelles il se livrait à certains moments, selon sa disposition d'esprit, son caractère était généralement mélancolique. La nature l'avait doué des talents les plus aimables. Il cultivait la peinture et la musique, la poé-

sie et la philosophie, non pour en tirer vanité, mais par un penchant inné. Un goût juste et indépendant, une manière franche et honnête d'exprimer sa pensée, un esprit clair et vif, la simplicité de cœur d'un enfant, se fondaient, pour ainsi dire, et se manifestaient chez lui avec une telle plénitude qu'après l'avoir vu, on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Vers la fin de l'année 1826, il s'arracha à sa famille et entra volontairement au ministère des affaires étrangères. Sa santé était déjà bien ébranlée. Les violentes secousses de son âme ardente et active furent les principales causes de sa mort prématurée. Il n'avait pas l'esprit paisible d'un disciple d'Épicure. Ces secousses ruinèrent sa constitution, et au commencement de 1827 une fièvre nerveuse emporta cette nature si riche de sentiments. Il mourait à 22 ans, ayant donné les plus grandes espérances. Les journalistes de l'époque durent lui faire, comme pour Hégésippe Moreau, une magnifique renommée posthume.

Il a laissé d'excellentes traductions en vers de Gœthe, des poésies personnelles, dont les plus remarquables sont : *Le Poète, Ma Prière, Le Testament, Trois Destinées, A un Amateur de musique, L'Offrande*. Les articles en prose concernent surtout la philosophie et la critique : *Lettre à la comtesse N. N... sur la philosophie, Anaxagore, Analyse d'un article sur Eugène Oniéguine, Analyse de plusieurs scènes de Boris Godounof* (en français, dans *le Messager de Moscou*). Il a encore écrit plusieurs poésies lyriques.

Bien qu'il soit mort jeune et qu'il ait peu écrit, le rôle de Vénévitinof, dans la littérature, est d'une certaine importance. C'était un poète et un penseur.

La clarté et la simplicité de la conception, une pensée positive et profonde, où apparaît un jugement lumineux et vaste, telles sont les qualités distinctives de ses poésies. Elles brillent par l'harmonie de la vérité et de la beauté. Il a introduit dans la poésie l'élément philosophique et même scientifique. Il a, à cause de

son caractère, une préférence marquée pour l'élégie. Son expression est pittoresque et animée, son vers sonore et artistement travaillé. Comme penseur, il est connu par ses articles de philosophie et de critique.

Griboïédof (1795-1829). Quoique de quatre années seulement l'aîné de Pouschkine, Griboïédof doit être considéré tout à fait à part, car son talent ne subit jamais l'influence qui régnait alors sur les jeunes poètes qui tous à l'envi imitaient Pouschkine, le chef de la nouvelle école romantique.

Alexandre Serguieïévitsch Griboïédof fut le premier des auteurs russes qui non seulement décrivit la société russe telle qu'elle était, mais encore s'arrêta exclusivement à ses côtés les plus sombres et les plus défectueux. Après avoir reçu une brillante éducation dans sa famille, Griboïédof s'enrôla en 1812 dans un régiment de hussards.

Lorsque l'enthousiasme guerrier, qui avait enflammé alors toute la jeunesse russe, se fut un peu calmé, Griboïédof quitta le service militaire et vint à Pétersbourg, où il publia ses premiers essais. Il écrivit seul ou en collaboration plusieurs comédies qui furent représentées et qui sont toutes oubliées maintenant. A cette époque il menait à Pétersbourg une vie très dissipée, mais la place de secrétaire de la Mission diplomatique russe en Perse, qu'on lui offrit alors, l'arracha à cette vie, où il dépensait en vain ses forces et sa santé, et, le transportant dans un tout autre milieu, le mit à même d'écrire le chef-d'œuvre qui a rendu sa mémoire à jamais célèbre.

En 1822, se trouvant en Géorgie, où on l'avait transféré de Téhéran, il écrivit la fameuse comédie : *Goré ot ouma* (le désagrément d'avoir de l'esprit). Il la refit plusieurs fois, et ce n'est qu'en 1823, pendant un séjour à la campagne chez un ami, qu'il y mit la dernière main. De là, il se rendit à Pétersbourg pour la faire représenter, mais il se heurta à un obstacle insurmontable : la censure refusa net de laisser passer

la pièce; ni prières ni offres de faire toutes sortes de changements ou de coupures ne parvinrent à lever ce véto désespérant.

Néanmoins, la comédie, copiée par des milliers de mains, était lue sous le manteau et approuvée par tout le monde; le succès était immense. A la même époque paraissait: *Eugène Onéguine* de Pouschkine : la gloire du poète ne porta pas le moindre préjudice à celle du jeune auteur dramatique.

Les obstacles opiniâtres élevés contre la publication et la représentation de son œuvre augmentèrent encore le mécontentement et la misanthropie de Griboïédof, qui renforça le ton sarcastique de ses lettres à ses amis.

Dégoûté de tout, Griboïédof se réfugie au Caucase, et prend même part à une expédition contre les Montagnards.

En 1826, il est envoyé en mission près de l'empereur par le commandant général des troupes du Caucase, puis il accompagne le feld-maréchal Pasquévitsch dans son expédition contre la Perse.

Enfin en 1838, alors qu'il formait le projet de quitter le service pour s'adonner de nouveau à la littérature, il reçut la nomination de ministre plénipotentiaire près de la cour du Shah de Perse. En passant par Tiflis, se rendant à son nouveau poste, il y épousa la princesse Tschavtschavadzé, et l'année suivante il fut misérablement tué à Téhéran pendant une émeute du peuple, furieux de ce que des Arméniens, sujets russes, avaient trouvé asile à l'ambassade de Russie.

Le corps de Griboïédof, criblé de coups de poignards, après avoir servi de jouet à la populace, fut reconnu seulement à une blessure d'arme à feu qu'il avait reçue dans un duel, et fut ramené en Russie. Le poète Pouschkine qui allait, par ordre impérial, chercher de nouvelles inspirations au Caucase, rencontra la petite caravane ramenant le corps mutilé de celui qu'il avait vu encore l'année précédente au moment de son départ.

La comédie de Griboïédof qui ne fut représentée dans son entier, sans coupures, que sous Alexandre II, restera toujours comme un modèle du genre comique. Tous ses personnages sont devenus des types, comme Harpagon ou Alceste. Il est à supposer que, s'il ne s'était pas heurté à tant d'obstacles et de mauvais vouloir, sa comédie n'aurait pas été unique; mais, aigri, dégoûté, il se borna à quelques pièces de vers qui n'ajoutent rien à sa gloire. Sa renommée restera. Son œuvre le met au premier rang non seulement du théâtre russe, mais du théâtre de tous les peuples et de tous les temps. La valeur du « *Mal de trop d'esprit* » éclipsa les pièces des dramaturges contemporains, parmi lesquels les suivants méritent l'attention.

Kmelnitzky (1789-1846) commença sa carrière littérairaire très brillamment par une comédie en vers : le *Bavard*, en 1817. La plupart de ces pièces sont des traductions ou des adaptations de pièces françaises, mais ce sont des traductions excellentes ou des adaptations toujours réussies, qui souvent surpassent de beaucoup l'original. S'il ne fut pas un écrivain bien personnel, s'il n'a point créé de type par sa légèreté, l'harmonie et la désinvolture humoristique de ses vers, il se rapproche plus près que tous les autres de Gogol et de Griboïédof.

Nicolas Zagoskine (1789-1852) manifesta de bonne heure ses goûts pour le théâtre. A l'âge de onze ans, il écrit une tragédie: *Léon et Zydéa*. En 1812, il prend part à la guerre et, après la prise de Dantzig, rentre dans son village natal de Panizay, où il écrit la comédie le *Farceur* (1815). Soumise à Chakovskoy, elle plut par l'excellence de ses dialogues, la vivacité de l'action, le naturel de sa gaieté. Ce sont les qualités qui brillèrent plus ou moins dans toutes ses autres pièces: *Bogatonof, ou le Provincial dans la capitale*, la *Soirée des professeurs*, la *Foire de Makarief*, la *Foire de Lebedinsk*, le *Bon Garçon*, la *Leçon aux célibataires ou les héri-*

tiers; la comédie-vaudeville : le *Philosophe du village* qui ratifia sa grande réputation d'écrivain dramatique. Il fit paraître en 1828 un opéra, le *Seigneur Tvardovsky*, avec la musique de Verstovsky et une comédie en quatre actes, le *Théâtre honnête,* qui eut un succès inouï jusqu'alors : « Les rires arrêtaient les applaudissements, qui éclataient bruyamment à la fin de chaque acte », dit un contemporain. C'est le meilleur éloge de la pièce. « Les qualités maîtresses de Zagoskine, dit F. Aksakof, étaient l'honnêteté, la gaieté, une bonté d âme et une confiance illimitées. D'un esprit simple, droit et pratique, il n'aimait en rien l'abstraction, et était ennemi de toute rêverie, des pensées et des expressions sombres, métaphysiques, difficiles à comprendre. » Il fut comme le Labiche russe.

Zagoskine a aussi écrit des romans : *Ioury Miloslavsky, la tombe d'Askold, le Tentateur, le Mal du Pays, Miroschef, la Forêt de Brynsk, les Russes au commencement du* XVIIIe *siècle, les Mémoires de Belsky.*

Ioury Miloslavsky est la meilleure œuvre de Zagoskine. Elle donne toute l'étendue de son talent et fut le premier roman historique russe. Ses qualités consistent dans l'exposition de certains caractères, qui se font remarquer par leur simplicité d'âme, leur gaieté ou leur comique, leur *humour;* dans un récit plein d'enthousiasme et plein d'attrait ; dans un langage pur, correct, léger, ondoyant, facile à lire ; dans la science du dialogue et dans le côté dramatique de la forme ; dans un enjouement et un comique naturels : les meilleurs passages du roman sont ceux où il dépeint des caractères ou des situations comiques. — La littérature russe ne manque pas d'œuvres qui portent au rire. — Les défauts des romans de Zagoskine sont les suivants : le caractère de l'époque n'est pas observé ; absence de vérité historique ; Zagoskine prête à l'antiquité des conceptions et des sentiments modernes. La langue de ses dialogues rappelle le style des livres.

Pissaref (1803-1827) fut le premier vaudevilliste russe. Il écrivit vingt-trois pièces de théâtre dont douze furent imprimées. Le sort de Pissaref a quelque ressemblance avec celui de Schakhovskoy, en dépit de la différence d'âge. On ne peut rien dire de ce qu'il aurait pu devenir s'il avait vécu davantage, mais son talent est incontestable. Son *Faux bonhomme*, tout en présentant une adaptation dans le goût français de l'*École du mal*, de Scheridan, est une œuvre intelligente, scénique, écrite en vers d'un style sonore et dégagé, qui ne le cède en rien à celui de Kmelnitzky. Ses vaudevilles l'*Empressé*, *Un oncle à prêter* et les *Trois dixièmes* peuvent être hardiment appelés les meilleurs vaudevilles russes. Ses couplets sont encore dans la mémoire des mélomanes.

Reprenons l'énumération des principaux écrivains, poètes et romanciers contemporains de Pouschkine et de ses successeurs jusqu'à Tourguenief.

Alexis Théodorovitsch Merzliakof (1798-1830), né dans le gouvernement de Perm. Son père était, selon les uns, petit serviteur dans un couvent ; selon d'autres, marchand peu fortuné. On l'envoya à onze ans à la principale école populaire de Perm. Merzliakof trouva dans le directeur de l'école un homme qui sut comprendre et encourager ses premiers essais poétiques. Une ode qu'il écrivit à quatorze ans, à l'occasion de la paix signée par Catherine II avec la Suède, lui obtint la faveur d'achever ses études à l'Université de Moscou. Il n'y suivit pas seulement le cours de littérature, mais encore celui des autres facultés. Son principal guide en littérature classique fut le professeur Sokhatzky, et pour la littérature russe le professeur Snéguiref. Pour lire Arioste et le Tasse il apprit tout seul l'italien ; il savait déjà le grec, le latin, le français et l'allemand. Il obtint par suite la chaire de rhétorique et de poésie. Merzliakof fut appelé à Pétersbourg par Mouravief et se trouva dans un cercle littéraire des mieux composés. Il y rencontra Batiouschkof, Joukovsky, Karam-

zine. Il considéra cette époque comme la plus heureuse de son existence. Professeur à l'Université de Moscou, il s'y fit remarquer par ses cours sur la littérature russe. Ses œuvres sont : *Idylle à madame Deshoulières (1807); les Eglogues de Virgile; Discours sur la poésie ancienne et son influence sur la civilisation des peuples; Discours de félicitation à l'empereur Alexandre Ier; Chant de consécration du temple du Sauveur à Moscou; Petite rhétorique; Vers à l'occasion de l'arrivée d'Alexandre Ier à Moscou; Esquisse de la théorie des belles-lettres;* des *imitations* et des *traductions* des poètes grecs et latins suivies de commentaires; *Les origines et l'esprit de la tragédie grecque; Ode sur le couronnement de Nicolas Ier; la Jérusalem délivrée* du Tasse; *Chansons et romances.*

Son œuvre littéraire se rapporte à différents sujets : des productions personnelles, des traductions, de l'histoire et de la critique littéraire. Merzliakof se montra un véritable poète dans ses chansons. Ses vers en ce genre sont très remarquables par leur caractère national; son sentiment individuel y est pour ainsi dire lié au sentiment national. La forme en est d'une ingénieuse simplicité. Aussi beaucoup d'entre elles sont-elles devenues *populaires*. Malheureusement, le ton sentimental, comme dans les romances, égarait l'auteur et l'éloignait parfois de la véritable gamme russe, de la note slave. On y rencontre de-ci de-là des noms étrangers. A cette époque, on voulait arranger, corriger les chansons populaires, sans sentir que, dans la simplicité, quelquefois inculte, de leur conception et de leur expression, il y avait de véritables beautés; il en résultait un étrange mélange de coquetterie et de barbarisme, d'absence d'art, de sentiment purement populaire et de sensibilité française. Ses romances de Merzliakof valent moins que ses chansons. Les traductions ont rendu de grands services à la littérature russe. Elles ont fait connaître les chefs-d'œuvre classiques et ont appris la manière de les traduire. L'œuvre principale de Merzliakof est la critique.

Alexandre Ivanovitsch Polejaef (1807-1838) était fils d'une famille de gentilshommes peu fortunés de Pétersbourg. Ses études achevées, il devint étudiant de l'Université de Moscou. Il n'y suivait pas assidûment les cours. Tout son temps était consacré à la poésie, aux frasques avec ses camarades et à la cour qu'il faisait aux charmantes habitantes de Sretenki. Sa renommée comme poète grandissait chaque jour et ses vers paraissaient dans les journaux, comme sa traduction de Byron : *Oscar d'Albe*, sa poésie : *La Constance*, une traduction : *Morni ou l'ombre de Cormala*, d'Ossian de Macpherson. La réputation de Polejaef parmi ses camarades était due surtout à une parodie d'Eugène Oniéguine intitulée *Sachka* (diminutif plaisant d'Alexandre). Sans tenir compte des convenances, son vers fin et harmonieux s'attaquait à bien des choses. C'est ainsi que se passaient les années d'études de Polejaef, partagées entre la poésie et les plaisirs, quand tout à coup, au grand désespoir de son entourage, un épouvantable orage éclata sur la tête du jeune poète : la direction avait eu vent d'un poème satirique, et Polejaef fut arrêté en juin 1826, emmené au camp qui se trouvait sous les murs de Moscou, et incorporé. Après avoir servi trois ans dans ce régiment, il fit une demande de grâce sans recevoir de réponse; il adressa une autre requête, même silence. Persuadé que ses demandes n'arrivaient pas, il courut à Moscou, dans le but de remettre lui-même sa requête à qui de droit. Mais il s'y conduisit avec la plus grande imprudence : il revit ses camarades et festoya avec eux, ce qui ne devait pas rester secret. Saisi à Tver, il fut ramené au régiment comme un déserteur, à pied et dans les fers. Polejaef fut jugé par un conseil de guerre et condamné à être fusillé. Dans son désespoir, le jeune poète était prêt à se donner la mort, quand on reçut un contre-ordre de l'empereur. Polejaef remercia l'empereur par une pièce de vers.

Dirigé sur le Caucase, Polejaef mérita le grade de

sous-officier; mais les années passaient l'une après l'autre sans lui apoprter aucun soulagement dans sa position triste et sans profit. Cette vie sans espoir brisa enfin le poète, et il se mit à boire, non pour la joie, mais pour oublier. « A sa renommée de poète, dit Biélynsky, il joignit une autre renommée, qui fut la malédiction de sa vie, la cause de la perte prématurée de son talent et de sa mort, celle d'un révolté et d'un insensé, digne de toute horreur et de toute pitié. Polejaef n'était pas la victime du sort, et n'avait le droit d'accuser de sa ruine que lui-même. La liberté était son mot favori, sa rime préférée, et ce n'est que dans certains moments où son âme souffrait qu'il comprit que cette conduite n'était pas la liberté, mais un abus de sa liberté individuelle ; que l'homme le plus indépendant est en même temps le plus soumis. La perte des forces de sa nature ardente l'obligea à adorer une idole encore plus effrayante, celle de la sensualité. »

A cette époque appartiennent la plus grande partie de ses poésies, à l'exception de quelques-unes qui ne figurent pas dans l'édition de ses œuvres et qui portent trop le triste cachet de ses dernières années. A la même époque appartiennent son effrayante poésie : *A l'eau-de-vie*, sa navrante autobiographie ; le *Prisonnier* et des vers d'un sujet enjoué comme : *la Première nuit*, *Promenade du soir* et les *Quatre nations* (1859), pièce très connue où il fait en raccourci ces portraits du Français et de l'Allemand.

Le Français est un enfant : — En plaisantant il vous ruine un trône — et vous fait une loi. — Plein d'amour-propre, — impatient, — il est prompt comme un regard, — et vain comme une sornette, — il est téméraire et faible, — il est roi et esclave, — il vous étonne et vous fait rire.

Le Germain est entreprenant, — mais il a trop cuit — dans la marmite de l'esprit : — il est comme la peste — pour les contrées voisines ; — ivre-mort, — le nez dans sa tabatière, — sur la tête un bonnet de coton, — il est prêt à rester assis — s'il le faut cinq siècles durant, — sur un amas de livres, — à se mordre la langue, — mau-

dire père et mère — pour deux lignes — de chiffres chaldéens, — dont le sens lui échappe.

Dans les vers publiés à ce moment par Polejaef on doit signaler : *La vision de Balthasar*, une imitation de Byron, parue dans le *Télégraphe de Moscou* (1828).

En 1832, sur sa demande, Polejaef était transféré aux environs de Moscou. Sa santé était bien ébranlée par toutes sortes d'excès et la phtisie minait déjà sa poitrine. Cette année parut une édition de ses poésies (Poésies de Polejaef, Moscou 1834). En 1838 parut un dernier recueil de ses poésies : *La Harpe*. Sa santé était complètement détruite. N'ayant pas les moyens de se soigner chez lui, il entra à l'hôpital, où il mourut dans l'hiver de l'année 1838.

Une force extraordinaire de sentiment, tel est le caractère principal des poésies de Polejaef.

Le prince Odoevsky (1802-1839). Le prince Alexandre Ivanovitsch Odoevsky naquit à Moscou. En 1821, il entra comme officier de la garde du corps dans la cavalerie. Les personnes qui connurent Odoevsky à Pétersbourg, jusqu'à son exil, se le rappellent comme un jeune homme honnête, — dans le sens des *honnêtes gens* du XVIIe siècle, — intelligent, bien élevé, agréable et beau garçon. « AlexandreOdoevsky sera à Moscou, écrit Griboïédof à Béguitschef, le 9 octobre 1825, je le recommande à ton accueil amical, comme moi-même : te souviens-tu de moi, de ce que j'étais jusqu'à mon départ pour la Perse? — tel il est, exactement, plus une quantité de charmantes qualités que je n'avais pas. » A cet endroit il est question du dernier voyage d'Odoevsky à Moscou, en novembre 1829, pour revoir son père qu'il aimait beaucoup, et qu'il ne lui était plus donné de revoir en ce monde. Reçu par Ryléef parmi les membres du Comité secret du nord, au commencement de 1824, Odoevsky fut arrêté le lendemain de l'événement du 14 décembre 1825, traduit en jugement, avec d'autres membres de cette société secrète, et d'après l'arrêt

conduit en Sibérie, où il resta jusqu'en 1837, c'est-à-dire onze ans. La plupart des poésies d'Odoevsky appartiennent à cette pénible époque, qui mina sa santé déjà chancelante ; il est tout naturel que ses poésies se distinguent par leur caractère de mélancolie. Odoevsky commença à écrire très tôt et beaucoup, mais il ne publiait jamais ses poésies. Au dire de plusieurs personnes qui ont connu Odoevsky il composait ses vers de mémoire et les mettait rarement par écrit. Plusieurs de ses poésies se sont conservées parce qu'elles avaient été recueillies de la bouche du poète. Le reste, malheureusement, a péri avec lui. Par un ordre émanant de haut, le 7 novembre 1837, Odoevsky fut transféré au Caucase comme simple soldat dans un régiment de dragons, en garnison à Kara-Agasch, près de Tiflis. Alexandre Ivanovitsch s'y rendit avec son ami et compagnon d'infortune Nazimof. Près de Stavropol, ils aperçurent une grande caravane de cigognes dirigeant leur vol vers le Nord. « Invoque-les, » dit Nazimof au poète. Odoevsky réfléchit un moment, puis releva vivement la tête et prononça cette improvisation :

DU NORD AU MIDI

Où tirez-vous de l'aile, caravanes ailées ? — Est-ce vers la contrée, où sur les montagnes bruit le bois de lauriers, — où chassent joyeusement les puissants aigles, — qui s'abîment dans l'azur du ciel embrasé ? — Et nous aussi allons vers le midi ! là où le rubis rougit le ciel, — où la nature se tresse un nid de roses, — et nous aussi, nous aussi la route nous entraîne bien loin ; — mais le soleil ne nous réchauffera point l'âme — et le myrte frais n'ombragera pas nos têtes. — Le temps est venu de nous livrer à la mort et à l'oubli ! — Notre mort, après les orages, en sera-t-elle plus belle, — parce que ce ne sera pas le pin sévère, — mais le cyprès du midi qui nous couvrira de son ombre ?

Tu les connais ceux que j'ai aimés, — avec qui j'ai partagé la sombre destinée ? — Ils sont aussi tes amis, tu leur as serré la main — et tu m'as transmis leur amicale causerie, — que mon âme connaît de longue date : — et j'ai encore prêté attention à cet écho du pays natal : — il me semblait que j'étais dans ma patrie — encore une fois dans le cercle de mes alliés, de mes amis.

Ainsi se rendent des voyageurs à un pèlerinage, — à travers un océan de sable brûlant : — Une ombre de palmiers, une oasis d'eau fraîche — les appellent au loin; ce doux mensonge — les ensorcelle; leurs forces se raniment — et la caravane marche plus avant — oubliant le brasier meurtrier qu'elle traverse.

L'assentiment de tous les braves gens, l'amitié de plusieurs, au nombre desquels se trouvait Lermontof, qui lui consacra plusieurs poésies, rencontrèrent Odoevsky au Caucase et lui firent oublier un peu sa triste position. Dans l'été de 1839, il fut à Piatigorsk, où il rencontra le docteur Meyer. Cette rencontre est décrite dans le récit *les Eaux du Caucase,* auquel nous empruntons ce passage :

« Odoevsky était, sans contredit, le plus remarquable des décembristes qui étaient à cette époque au Caucase. Lermontof l'a peint sur nature. Oui, cet « éclat de ses yeux d'azur, — et son rire sonore d'enfant, et sa parole vivante », personne ne les oubliera après les avoir vus. Dans ces yeux se peignaient la tranquillité d'esprit, la pitié, non de ses souffrances, mais des souffrances de l'homme ; on y lisait la charité. Peut-être ce côté, le plus poétique du christianisme, avait-il le plus attiré Odoevsky. Il appartenait tout entier aux hommes semblables au Christ. Il portait sa tunique de simple soldat avec le même calme avec lequel il avait enduré les travaux forcés et la Sibérie, avec ce même amour pour ses camarades, avec ce penchant pour la vérité, avec cette même indifférence pour la souffrance. Peut-être même aimait-il sa souffrance : c'est tout à fait dans l'esprit chrétien. Le mépris de l'amour-propre, Odoevsky le poussa jusqu'à la dernière extrémité. Non seulement il ne fit jamais imprimer, mais encore il ne copiait pas ses innombrables poésies, ne voyant en elles aucune signification particulière. Il les composait de mémoire et les récitait aux gens qui l'approchaient. Dans sa voix il y avait un tel enthousiasme et une telle harmonie qu'on pouvait s'oublier à l'écouter. Dans quelques-unes

de ses poésies, publiées récemment, dans la pièce : *A mon père*, par exemple, je reconnais cette flamme; mais ce n'est pas cette étonnante facture et cette harmonie du vers qui me sont restées dans la mémoire. Cette pièce appartient-elle aux poésies de sa première jeunesse ou n'est-elle pas transcrite fidèlement? Il se refusait généralement à toute copie de ses vers : je ne sais à quel point les copies peuvent être correctes. Voulait-il passer dans le monde « sans bruit, mais avec fermeté », en méprisant toute gloire?

Quoi qu'il en soit, « ses actes et ses jugements, — ses pensées, tout disparut sans laisser de traces, — comme la légère vapeur des nuages du soir », et je n'ai gardé le souvenir que de la musique de sa voix, — voilà tout. »

Odoevsky mourut le 10 octobre 1839 à Kara-Agasch. Lermontof honora sa mémoire d'une de ses plus belles pièces de vers.

Ivan Ivanovitsch Kozlof (1774-1838). D'un extérieur agréable, d'une excellente éducation, il fut, dans les premières années de sa jeunesse, l'âme des réunions mondaines. Une attaque de paralysie lui ôta l'usage de ses jambes à vingt-neuf ans et quelque temps après il était privé de la vue, et ne se relevait plus du lit de douleur. Séparé à jamais du monde extérieur, Kozlof se replia en lui-même, se réfugia dans le monde intime de la poésie. Le malheur le fit poète, et les années de souffrance furent les plus belles de son inspiration et de son activité poétique. Il savait le français et l'italien ; étant aveugle, il apprit l'anglais et l'allemand. Il étudia Byron, Walter-Scott, Shakespeare, Racine, Tasse et Dante. Ses premiers vers furent adressés à *Joukovsky*; ils furent suivis d'autres poésies et enfin des poèmes suivants : le *Moine*, la *Princesse Dolgorouky*, etc. Outre sa pénible maladie, Kozlof avait à souffrir d'une position très précaire. Joukovsky réunit ses poésies et en donna en 1840 une troisième édition.

Kozlof fut un des satellites les plus remarquables de Pouschkine. L'influence de ce dernier se manifestait

tant dans la forme originale de ses œuvres que dans le choix des œuvres étrangères qu'il traduisait. C'était également un admirateur de Byron. Mais cette imitation de Byron et Pouschkine ne regarde seulement que la construction des pièces et leur expression extérieure, pour ainsi dire. Par leur sujet, elles appartiennent à un tout autre genre de poésie. Dans son essence, le talent de Kozlof est plus près encore de celui de Joukovsky. Le « sentiment » particulièrement mélancolique est l'élément principal de ses poésies. Voici un exemple de son genre de mélancolie :

LE CARILLON DU SOIR

Oh! le carillon du soir! le carillon du soir! — que de pensées il m'apporte, — qui me parlent des jeunes années passées dans la contrée natale, — où j'ai aimé, où s'élève la maison de mes pères; — qui me redisent comment leur ayant dit adieu pour toujours — j'y ai entendu pour la dernière fois le carillon du soir.

Il ne m'est plus donné de voir les jours sereins — de mon printemps trompeur. — Et combien maintenant ne sont plus du nombre des vivants — alors joyeux et jeunes compagnons! — Il est bien profond leur sommeil sépulcral : — ils n'entendent pas le carillon du soir.

Et mon tour aussi viendra de m'étendre dans la terre humide! — La chanson que j'aurais entonnée avec mélancolie, au-dessus de moi, — par la vallée, le vent la dispersera, — un autre chanteur passera par là — et ce ne sera plus à moi, mais à son tour — de chanter pensif le carillon du soir.

La majeure partie de ses poésies est élégiaque. La résignation à la volonté de la Providence, le secret de la souffrance, un léger abattement, l'espérance d'une autre vie, forment le motif habituel de ses vers. « Son génie, dit Pouschkine, se réveilla alors que le monde terrestre disparut devant lui, de sorte que l'activité poétique de Kozlof est intimement liée avec sa vie : dans beaucoup de ses poésies, c'est lui-même, c'est sa triste position qu'il dépeint. » Bien que son talent fût l'expression de son âme et que la majeure partie de ses poésies appartienne à l'élégie, on trouve cependant

dans ses œuvres des vers qui expriment les joies de la vie, comme la *Nuit de Venise*. En dépit de sa cécité, Kozlof dessine avec justesse, précision et couleur les images de la nature. La mémoire lui représentait le passé en traits vivants, et ce passé, selon l'expression de Pouschkine, se changeait en ronde de lumineuses visions. Beaucoup de ces meilleures poésies sont des traductions. Comme celle de Pouschkine, sa renommée commença par un poème : *le Moine*. Le vers de Kozlof est toujours harmonieux et se rapproche plutôt du vers de Joukovsky que de celui de Pouschkine.

Le baron Antoine Delvig (1798-1831) naquit à Moscou d'une excellente et ancienne famille des provinces baltiques. Entré au lycée en même temps que Pouschkine, l'amitié des deux jeunes gens, née sur les bancs de l'école, dura jusqu'à leur mort. D'un caractère bienveillant, doux, apathique, Delvig n'était pas doué de facultés extraordinaires pour l'étude, mais il sut rendre les sentiments délicats qu'il éprouvait dans des poésies où éclate un véritable talent, surtout dans ses *chansons*, qui sont écrites à l'imitation des chansons populaires. Telle est, par exemple, sa chanson du *Rossignol*. Il fut un des collaborateurs distingués des journaux littéraires de l'époque. Son caractère calme et son tact exquis en firent aussi un critique estimé, et Pouschkine avait l'habitude de soumettre à son appréciation toutes ses nouvelles œuvres avant de les livrer au public.

Eugène Abramovitsch Baratynsky (1800-1844) était d'ancienne noblesse. Son enfance se passa à la maison sous la surveillance d'un vieil Italien, son gouverneur, qui, par ses récits sur Rome, Naples, le Colisée et Saint-Pierre, les glorieux faits d'armes des soldats de Souvorof et de Napoléon, ne contribua pas peu à éveiller l'enthousiaste imagination du petit Baratynsky.

Après avoir terminé ses études dans une école militaire, Baratynsky se voua à la carrière des armes; pendant un séjour qu'il fit à Pétersbourg, il se lia avec Pouschkine, Delvig et autres, et se mit à écrire des vers

comme toute la jeunesse d'alors. Cantonné avec son régiment dans les forêts de la Finlande, il s'occupa sérieusement de compléter ses connaissances en littérature. Puis, prenant son congé, il se maria et retourna vivre dans la propriété de sa famille ; là il écrivit deux poèmes : *le Bal*, en 1827, et *la Bohémienne*, en 1830. Il abandonna ensuite le genre épique pour ne plus écrire que des poésies lyriques, dont plusieurs sont fort belles.

En 1843, il fit un voyage à l'étranger et eut le bonheur de passer tout l'hiver de 1843-44 à Paris dans la société d'Alfred de Vigny, de Sainte-Beuve, des frères Thierry, de Ch. Nodier, de Mérimée, de Lamartine et de Guizot.

Au printemps, il partit pour l'Italie, et, pendant la traversée, il écrivit sa dernière et magnifique pièce de vers *le Pyroscaphe*. Quelques jours après son arrivée à Naples, il mourut subitement, le 29 juin 1844. Ses restes furent ramenés en Russie et inhumés dans le cimetière de Saint-Alexandre Nevsky, à côté de Krylof et de Gnéditsch.

Nicolas Mikhaïlovitsch Iazykof (1803-1843) naquit dans le gouvernement de Simbirsk. A l'âge de onze ans, il fut placé à l'Institut des ingénieurs des mines, mais il n'y fit presque pas de progrès. La science et l'étude n'avaient aucun attrait pour lui. Heureusement que le professeur de littérature russe de l'Institut sut découvrir le talent poétique qui couvait dans le jeune Iazykof ; il le força à lire Lomonossof et Derjavine ; il encouragea ses premiers essais poétiques, corrigea et loua ses vers. Après être resté peu de temps à l'Institut, le jeune Iazykof s'adonna sérieusement à la poésie et attira bientôt l'attention du public par la grâce et la nouveauté de son style et la légèreté étonnante de ses vers.

Entré à l'Université de Dorpat pour y terminer des études qui, à vrai dire, n'avaient presque pas été commencées, Iazykof y trouva une grande liberté et la vie désordonnée des étudiants allemands, dans la-

quelle il se jeta avec toute la fougue de la jeunesse et de son caractère passionné. Ce fut à son préjudice. Il dépensa les meilleures années de sa vie en or-ies et en excès de toutes sortes; une vieillesse prématurée accompagnée de maladies et de souffrances en fut le résultat. Iazykof dut renoncer à tout espoir de terminer ses études. Il fut néamoins toute sa vie un poète de beaucoup de talent, mais les soins de sa santé détruite lui laissaient bien peu de loisirs pour écrire. Il y a de lui des pages de vers charmants qu'il publia dans les journaux de l'époque. Cependant la maladie faisait des progrès. En 1837, Iazykof fut forcé de partir pour l'étranger et de suivre un traitement aux eaux pendant cinq années. Les impressions de ce séjour prolongé sont admirablement relatées dans les poésies suivantes, qui sont de véritables tableaux de maître : *le Phare, Gastoune, le Bain de mer, le Vaisseau, la Mer*, et dans toute une série d'élégies écrites en Suis-e et en Italie.

En 1843, il revint en Russie, souffrant toujours d'un mal incurable. Il mourut trois ans après.

Polevoï (1796-1846) (1). Nicolas Alexéévitsch Polevoï est surtout remarquable par l'appui qu'il apporta au romantisme naissant, en fondant un journal qui, pendant une période de dix ans, fut l'unique organe en Russie de la pensée indépendante, et inaugura le premier dans le journalisme russe l'ère du mouvement philosophique qui prépara l'étude de l'idéal moral et social et des théories esthétiques.

Il était né à Irkoutsk en Sibérie, où son père, petit marchand de Koursk, faisait des affaires avec une compagnie américaine.

Le jeune Polevoï, doué par la nature d'un esprit hors ligne, d'une mémoire prodigieuse, reçut la plus singulière éducation qui se puisse voir. Son père, grand amateur de lecture, lui faisait lire tout ce qui lui tombait sous la main. Le petit Polevoï, à l'âge de dix ans,

(1) Oncle de P. Polevoï, l'éminent écrivain contemporain.

avait déjà dévoré tout ce que contenait la bibliothèque de son père. Avec cela, il faisait toute la correspondance et tenait les livres de commerce ; il lisait à sa mère des romans et à son père la Bible et les journaux de Moscou. Il écrivait même des vers ; il éditait un journal, *le Journal d'Asie*, calqué sur le modèle du *Mercure de Moscou.* Il avait dèjà écrit un drame, *le Mariage du tzar Alexis Mikhaïlovitsch,* une tragédie, *Blanche de Bourbon,* un intermède, *Pierre le Grand dans le temple de l'Immortalité*, et composait *Un voyage dans l'univers entier.* Mais parfois, surtout lorsqu'il se procurait de nouveaux livres, le petit Polevoï oubliait tout, et la correspondance, et la tenue des livres, et les affaires commerciales de son père. Le père, alors, s'emportait, lacérait les cahiers de son fils, jetait ses livres au feu et l'envoyait travailler à sa fabrique. Mais ce nouvel état de choses durait peu, et bientôt les occupations précédentes reprenaient avec plus de force.

La mémoire extraordinaire du petit Polevoï, qui, à l'âge de dix ans, pouvait réciter par cœur des chapitres entiers de la Bible ou des tragédies entières, lui acquirent la réputation d'un enfant prodige. Cependant, lorsqu'à l'âge de dix-huit ans, le jeune Polovoï vint pour la première fois en Russie d'Europe, il vit qu'il ne savait rien, et il se mit résolument à l'étude, prenant sur ses nuits pour compléter les lacunes de son instruction. Doué d'une force de volonté peu commune, il apprit les sciences, les langues étrangères, tout en servant chez un riche marchand et en consacrant aux affaires de la maison toutes ses journées. Il se contentait de trois ou quatre heures de sommeil par jour. C'est à cette époque qu'il envoya son premier essai littéraire à une revue.

Enfin, à dater de 1822, après la mort de son père, Nicolas Polevoï abandonna complètement le commerce pour se consacrer à la carrière littéraire. Il commença à la même époque à acquérir quelques notions de

philosophie transcendantale. — Cependant la philosophie qui lui plût davantage fut celle de Cousin, qui ne demandait pas autant d'études préparatoires que la philosophie allemande.

Enfin il fonda, en 1824, une revue littéraire, philosophique et scientifique, *le Télégraphe*. N'étant imbu d'aucunes idées préconçues ou de préjugés littéraires, et appartenant lui-même à une classe de la société qui commençait seulement à faire les premiers pas dans le mouvement intellectuel de la Russie, il s'intéressait vivement et directement à tout ce qui était nouveau et original. Il ouvrit donc les pages de sa revue à toute idée nouvelle *sans distinction de camp ni de parti et rendit par là un service immense au mouvement intellectuel de son pays.*

Pendant les rares moments de liberté que lui laissait la rédaction de sa revue, Polevoï s'occupa d'études historiques et écrivit une *Histoire du peuple russe* en cinq volumes, qu'il publia de 1829 à 1833. Le but qu'il se proposait en écrivant cette histoire en opposition à l'*Histoire de l'empire russe*, de Karamzine, est clairement exprimé dans la critique qu'il fait de ce dernier ouvrage.

« ... Vous ne trouvez pas dans tout l'ensemble de cet ouvrage une base quelconque d'où découlent tous les faits de l'histoire russe. Vous ne voyez pas de quelle façon l'histoire de la Russie se rattache à l'histoire de l'humanité. Toutes ses parties sont détachées l'une de l'autre; toutes sont hors de proportion, et la vie de la Russie reste inconnue au lecteur, quoiqu'on le fatigue de détails inutiles, impossibles, qu'on le trouble par des tableaux grandioses, terribles, et qu'on fasse défiler devant lui une foule de personnages. Karamzine ne vous montre nulle part l'esprit, le génie du peuple; ne vous représente pas ses différentes étapes depuis la féodalité des Varègues jusqu'au despotisme de Jean et jusqu'à la régénération de l'indépendance sous Minine. Vous voyez une im-

mense galerie de portraits symétriquement alignés dans des cadres pareils, qui ne sont pas peints d'après nature, mais d'après l'idée de l'artiste, et habillés aussi selon son goût. C'est une chronique écrite de main de maître par un artiste de grand talent, mais ce n'est pas *l'Histoire.* »

Cependant le parti des rétrogrades ne pouvait supporter les brillantes et victorieuses critiques de Polevoï; il était maltraité par la pléiade des auteurs sans talent qui exploitaient la fibre patriotique et *faisaient* de la littérature comme on fait des bottes, « sur patron et sur mesure. » Un article virulent contre un drame de Koukolnik, *la Main du Très-Haut a sauvé la patrie!* publié dans une des premières livraisons du *Télégraphe* de 1834, entraîna l'interdiction du journal, et ordre fut donné de soumettre les sentiments politiques du rédacteur à une enquête sévère. Avec l'interdiction du *Télégraphe* se termine la florissante carrière littéraire de Polevoï. Les pertes matérielles et le coup moral que lui porta cette interdiction le terrassèrent complètement. Criblé de dettes, chargé d'une nombreuse famille, harcelé de toutes parts, obligé d'écrire à la ligne pour vivre, son robuste talent s'en ressentit, et il perdit cette originalité et cette audace de la plume qui avaient fait sa gloire. Il dit de lui-même dans une de ses lettres (1840) : « ... Mon ami, félicite-moi; je ne suis plus le Don Quichotte que tu connaissais! » Il tomba malade d'une fièvre nerveuse qui l'emporta au bout de trois semaines. Il mourut à quarante-neuf ans et fut enterré au cimetière de Volkof, aux environs de Pétersbourg.

Lermontof (1814-1841). — Le seul auteur qu'on puisse mettre à côté de Pouschkine tant par les analogies de son talent que la force de son génie est Michel Iourevitsch Lermontof. Comme Pouschkine, il imita lord Byron, mais avec je ne sais quoi de plus indépendant; comme Pouschkine, le caractère dominant de sa poésie est la passion, mais avec quelque chose de plus mâle,

de plus personnel, de plus sincère. Son esprit coule de source; il y a dans ses vers un enthousiasme continuel mais qui n'a rien de tendu; cet enthousiasme est celui des *Nuits* de Musset, auquel il ressemble par plus d'un côté; comme à notre poète on peut lui reprocher, — et les bonnes gens n'y ont pas manqué, excepté les éditeurs qui y voyaient un moyen de gagner de l'argent, — quelques pièces scabreuses et médiocres, péchés de jeunesse; le caractère principal de ses poésies c'est la vie et la vie dans son acception la plus large : celle du corps et de l'esprit, de la réalité et de l'illusion, du désenchantement et de l'enthousiasme.

Lermontof avait deux ans quand il perdit sa mère; son père, simple officier dans l'armée, n'avait ni le temps ni le souci de s'occuper de son éducation; l'enfant fut élevé d'abord par sa grand'mère qui ne négligea rien pour lui donner l'éducation et l'instruction la plus brillante d'un homme du monde. Dans son enfance Lermontof vécut dans le même cercle de traditions, de bizarreries, d'habitudes et de préjugés que Pouschkine, avec cette différence que dans ce milieu l'anglomanie commençait à pénétrer et à remplacer les habitudes et la langue françaises. Sans tenir compte de ce changement Lermontof, pareil à plusieurs autres poètes russes, écrivit ses premiers vers en français et un jour fit avec dépit cette remarque : « Quel dommage que ma petite mère fût Allemande et non Russe ! Je n'ai pas entendu de contes populaires... » Il allait même dans son dépit jusqu'à ajouter : « Il y a en eux plus de poésie assurément que dans toute la littérature française. »

On doit noter parmi ses impressions d'enfance son amour à l'âge de dix ans pour une petite blonde aux yeux bleus, âgée de neuf ans. Il a noté lui-même ce souvenir : « Je ne me rappelle pas si *Elle* était jolie; mais son image jusqu'à présent est restée gravée dans ma mémoire, et je ne sais pourquoi — cette image m'est chère. Un jour j'entrais en courant dans le salon : elle était là et jouait à la poupée avec ma cousine. Mon

cœur battit avec violence, mes jambes faiblirent sous moi. — Alors je ne savais rien de la vie, et pourtant c'était une passion violente, quoique enfantine, qui venait de naître en moi ; c'était un véritable amour : depuis je n'ai jamais aimé ainsi... et j'étais si jeune! On riait, on se moquait de moi en remarquant mon trouble et ma rougeur ; moi, je pleurais en cachette et sans raison. J'avais besoin de la voir, mon cœur frémissant l'appelait ; mais paraissait-elle, mon désir expirait, et, honteux, je n'osais entrer au salon. J'évitais de parler d'elle, et quand j'entendais prononcer son nom, — que j'ai oublié, — je m'enfuyais de crainte que les battements de mon cœur et le tremblement de ma voix ne dévoilassent aux autres un mystère que je ne comprenais pas moi-même. Qui était-elle? d'où venait-elle? Je l'ignore même aujourd'hui. »

Cette sensibilité précoce, si ridicule qu'elle puisse paraître, n'est pas très rare dans ces natures du Nord. A douze ans Byron était devenu amoureux de sa cousine Parker. Charles Nodier dans ses souvenirs d'enfance raconte des impressions analogues. Peut-être y a-t-il là un phénomène psychique particulier à cette époque.

On a conservé un cahier de vers *français* qu'il a écrit à douze ans et qu'il serait peut être curieux de publier ; on y rencontre aussi quelques poésies en russe : des imitations de *La Fontaine de Baktschissaray* et du *Prisonnier de Chillon.*

Vers 1826, Lermontof fut placé dans une pension universitaire à Moscou.

En 1830 il suivait les cours de l'Université.

Les lettres d'une amie de la famille, Mme Khvostov, qui avait vu le jeune poète chez Alexandra Vérestschagine, sa cousine, nous le dépeint comme un garçon inculte et mal bâti, avec des yeux « rouges, mais intelligents et expressifs », doué de beaucoup d'amour-propre et « faisant tous ses efforts pour se montrer un homme ».

L'année suivante, Lermontof obtint le premier prix dans un concours d'histoire. Mme Khvostov fait remarquer sa joie, son bonheur et son air triomphant : « Sachant son amour-propre, dit-elle, je me réjouissais pour lui! Depuis son enfance une pensée unique le rongeait, à savoir, qu'il était laid, mal bâti, d'une naissance inconnue, et dans les moments d'exaltation, il m'avouait plus d'une fois son violent désir de prendre rang parmi les hommes en renom, et surtout de ne le devoir qu'à lui-même.

Peu de temps après Lermontof dut quitter l'Université pour avoir pris part à une manifestation contre un professeur suppléant qui avait l'habitude de commencer toutes ses leçons par ces mots : « L'homme qui... » Un jour, à peine était-il monté en chaire et avait-il prononcé sa phrase que les élèves s'écrièrent : « Bravo ! magnifique ! » Ce qu'on répéta toutes les fois que le professeur ouvrait la bouche. Alors, s'adressant aux étudiants, il leur demanda s'il fallait sortir.— Très bien ! répondent les élèves. Le professeur s'en va et les écoliers le reconduisent en répétant : « L'homme qui, l'homme qui... Bravo! très bien!... »

Toute carrière dépendant de l'Université était fermée à Lermontof. Que devait-il faire? Il n'avait qu'un pis aller : Entrer dans la vie militaire, mener la vie à la mode, la vie des *hussards*, se partager entre les frasques de ces messieurs et les plaisirs du grand monde. Et, en effet, en 1832, Lermontof entre à l'Ecole des Porte-Enseigne. C'est sous l'influence de cette existence à la fois gourmée et libertine, bruyante et vide, mais pleine de jeunesse, que Lermontof écrivit à côté d'imitations de Pouschkine et de Byron, de poésies lyriques, quelques caprices de son cerveau de vingt ans exalté par le champagne, comme *la Hulane, Mongo, la Fête de Pétergof*. La même année Lermontof composa *Ismail-Bey* et en 1833, *Kadji-Abrek*, qui parut dans la « Bibliothèque de lecture » en 1835, à l'insu du poète.

Lermontof, à ce moment-là, ne courait pas après sa renommée d'auteur : il attendait et ne se pressait pas de publier ses vers qu'il jugeait, du reste, avec beaucoup de sévérité. A le voir dans cette inaction apparente, on aurait pu le prendre pour un paresseux. Voici le portrait chargé qu'il trace de lui-même dans *Mongo*, sous le nom de Maëschka :

Il avait pris la paresse pour loi, — il quittait son service pour sa maison, — bien que chez lui il n'eût rien à faire; — parfois il raisonnait avec audace, — le plus souvent il ne raisonnait pas. — Les uns remarquaient en lui — les traces d une vie de plaisir; — l'énigme des futurs chagrins — était enfouie au fond de son jeune cœur; — son repos n'était pas troublé — par ce qui ne le touchait pas; — le dard mortel des moqueries — rencontrait une porte de fer — au-dessus de son amour-propre. — Il pesait ses paroles avec prudence — et était négligent dans ses affaires; — sobre à ses heures, il mentait irréligieusement — et était peu parleur dans les festins : — un caractère sans avantages — ni pour les amis, ni pour les ennemis.

Peu de temps après être sorti de l'école, Lermontof écrivit un drame : *le Bal masqué* (1834) et un poème : *le boïar Orscha* (1835) ; mais sa renommée littéraire ne commença qu'en 1837, avec une poésie qu'il consacrait à *la Mort du poète* Pouschkine :

Il est mort, le poète, l'esclave de l'honneur, — il est tombé, couvert de calomnies, — le plomb dans la poitrine, avec la soif de la vengeance penchant sa tête altière... — Vous qui vous tenez en foule avide autour du trône, — bourreaux de la liberté, du génie et de la gloire! — vous vous dérobez sous l'égide de la loi, — devant vous la justice et la vérité tout doit se taire! — mais il y a un jugement divin, — favoris de la décadence, — il y a un juge terrible qui attend — il est insensible au son de l'or, — et il sait d'avance les pensées et les actions. — Alors vous recourrez vainement à la calomnie : — elle ne vous sera plus d'aucun secours, — et vous ne laverez pas de tout votre sang noir — le sang innocent du poète.

Deux personnages, une dame et un seigneur de la noblesse, fort bien en cour tous deux et faisant partie des détracteurs du poète Pouschkine, crurent se reconnaître dans ces derniers vers de Lermontof et se trou-

vèrent lésés. Ils étaient puissants. Lermontof fut exilé au Caucase (le 27 février 1837). Il n'y resta pas longtemps. Les démarches de sa grand'mère ne furent pas étrangères à son retour. La critique littéraire avait pu cependant le juger et l'apprécier. Il avait écrit sa belle *Chanson sur le tzar Ivan Vassilievitsch, le jeune Opritschnik et le hardi marchand Kalaschnikof.* Ce poème rappelait par son style et la profusion des images les antiques bylines.

Lermontof avait déjà publié un poème qui commençait à être connu : *le Démon.* Le sujet est très simple. Satan, tourmenté par le souvenir de son ancienne félicité, las de la soumission facile du monde, cherche une victime. Il dirige son vol vers les sommets du Caucase et aperçoit une jeune et belle Géorgienne, du nom de Tamara, qui attend son fiancé. Satan fait tomber le fiancé dans un guet-apens : il est tué ; Tamara entre au couvent. Satan poursuit son œuvre de séduction, triomphe de l'innocente jeune fille qui devient folle et meurt. Satan est prêt à pousser un cri de triomphe, quand survient un ange aux ailes d'or annoncer à la jeune fille le pardon divin et replonger Satan dans la solitude du mal et de la haine.

On remarque dans ce poème la richesse et l'éclat du coloris, la variété et la profusion des tableaux de la vie et de la nature du Caucase.

Des lettres qu'il écrivit à une amie de Moscou, de 1835 à 1853, rendent compte des préoccupations et de l'activité littéraire de Lermontof. Les inquiétudes qu'il y laisse voir lui firent sans doute concevoir le type de son roman : *Un héros de notre temps.*

« Je vous avoue que chaque jour je me convaincs de plus en plus que je ne serai jamais bon à rien, en dépit de mes bonnes pensées et de mes tristes expériences sur le chemin de la vie... parce que ou bien on ne rencontre pas l'occasion, ou bien on manque d'audace !... On me dit : l'occasion se rencontrera avec le temps, et le temps vous donnera de l'audace !... Et qui

sait quand tout cela arrivera : me restera-t-il au moins une ombre de cette âme ardente et jeune, dont Dieu m'a doté si inutilement ? Et la force de ma volonté ne sera-t-elle pas émoussée par une continuelle contrainte ? Qui sait, enfin ne serai-je pas à ce moment tout à fait désenchanté de tout ce qui nous pousse à un mouvement ascendant vers la vie... Le croirez-vous ? je puis à tel point m'enthousiasmer de moi-même, que lorsque d'aventure une de mes pensées me plaît, je m'efforce de me rappeler où jaurais pu la lire ; — et par suite de cela je ne lis plus rien à présent... pour me faire connaître, pour montrer que je peux trouver du plaisir même dans le *monde comme il faut...* »

« J'ai toujours pensé à vous ; en voici la preuve : j'ai demandé un congé d'un an : on m'a refusé ; de vingt-huit jours : on m'a refusé ; de quatorze jours : on m'a refusé ; le grand-duc lui-même m'a refusé... Il faut vous dire que je suis en ce moment le plus malheureux des mortels, et vous le croirez en apprenant que je suis tous les jours à des bals : je me suis donc lancé dans le *grand monde*. Dans le courant de tout un mois j'ai été à la mode ; on s'est presque battu à cause de moi. C'est très sincère. Et tous ces gens que j'ai plus ou moins maltraités en vers, me flattent à présent, et les plus jolies femmes me réclament des vers et en tirent vanité, comme d'un triomphe. En dépit de cela, je m'ennuie. J'ai demandé à venir au Caucase, on m'a refusé ; on ne me donne pas même la liberté de me loger une balle dans le front... Peut-être n'ajoutez-vous aucune foi à mes plaintes. Elle peut vous paraître étrange cette recherche des plaisirs pour en éprouver le dégoût, cette fréquentation des salons, quand on n'y trouve rien d'intéressant ! Eh bien ! je vais vous dire la vraie cause de tout cela. Vous savez que mes plus grands défauts sont la vanité et l'amour-propre. Il fut un temps où je m'efforçais, étant encore novice, de m'introduire dans cette société, et cela ne m'avait pas réussi ; les portes des maisons aristocra-

tiques me furent fermées. Et voilà que maintenant j'entre dans cette même société, non seulement en ne cherchant pas à lutter, mais comme un homme qui a conquis ses droits; *j'éveille la curiosité*, on me recherche, on m'invite de toutes parts... Avouez, que cela peut tourner la tête; par bonheur, ma paresse naturelle prend le dessus: et moi-même je commence peu à peu à trouver tout cela insupportable. Cependant, cette nouvelle expérience m'a été profitable en ce qu'elle m'a livré des armes contre cette même société, et si jamais elle se mettait à me poursuivre de ses calomnies (et cela sera), j'aurai dans les mains le moyen de vengeance; mais il n'y a nulle part autant qu'ici de choses nuisibles et basses... »

C'est ainsi que Lermontof dévoilait, pour ainsi dire, l'état de son âme et son mépris pour le monde qui l'entourait, dans ses lettres et aussi dans quelques poésies comme celles-ci :

LA VOILE

On voit blanchir une voile solitaire — dans la brume de la mer azurée... — Que va-t-elle chercher dans les contrées lointaines ? — Qu'a-t-elle abandonné dans le pays natal?

Les vagues clapotent, le vent siffle — et le mât se courbe en grinçant?... — Hélas! ce n'est pas le bonheur dont elle est en quête — et ce n'est peut-être pas le bonheur qu'elle fuit... —

Sous elle s'allonge le sillage azuré et clair, — au-dessus d'elle rayonne l'éblouissement d'un soleil d'or, — mais la voile, indifférente, demande la tempête — comme si dans la tempête on pouvait trouver la paix.

Voici une autre pièce qui n'a point de titre, mais qu'on pourrait intituler *Lassitude* :

Je suis seul sur la grand'route — à travers le brouillard phosphorescent, qui poudroie. — Le chemin scintille, — la nuit est silencieuse, la plaine semble attentive à Dieu — et l'étoile parle à l'étoile.

Au ciel, c'est solennel et merveilleux, — la terre sommeille enveloppée dans un rayonnement d'azur... — D'où me vient tant de ma-

laise et de peine? — Est-ce une attente? Est-ce un regret quelconque?

Déjà je n'attends plus rien de la vie, moi, — et je n'ai plus le regret du passé en rien, — je cherche la liberté et la paix, — je voudrais m'oublier et fermer la paupière...

Mais ce n'est pas de ce froid sommeil de la tombe — que je voudrais m'endormir pour des siècles... — ce serait [d'un sommeil réparateur] pour qu'en ma poitrine tressaillent les forces de la vie — pour l'entendre en respirant se soulever doucement.

Pour que toute la nuit, tout le jour mon oreille soit charmée, — pour que l'amour de sa voix suave chante à mes côtés — pour que au-dessus de moi, éternellement vert, — quelque sombre chêne s'incline en bruissant.

D'où vient donc ce manque de courage? Le poète semble nous le faire entrevoir dans ce sombre tableau:

MÉDITATION

Je contemple d'un regard attristé notre génération! — son avenir semble vide et sombre; — cependant sous le fardeau de la science et du doute, — il vieillira dans l'inaction. — Nous sommes riches, à peine sortis du berceau, — des fautes de nos pères et de leur esprit tardif: — et la vie nous épuise déjà, comme une route droite et sans but, — comme un festin d'une fête étrangère. — Honteusement indifférents au bien et au mal, — au début de notre carrière, nous fléchissons sans avoir lutté; devant le danger nous manquons indignement de courage; — devant le pouvoir nous sommes de misérables esclaves. — Tel un pauvre fruit mûr avant le temps, — qui ne peut réjouir notre goût, ni nos yeux, — reste suspendu parmi les fleurs, nouveau venu et délaissé : — le moment de leur beauté est celui de sa chute.

Nous avons desséché notre esprit par une science stérile, — cachant avec envie à nos proches et à nos amis — les plus belles espérances et la voix de l'honneur — sous le mépris des passions qu'on tourne en ridicule. — Nous avons effleuré à peine la coupe des plaisirs, — mais nous n'avons pas épargné nos jeunes forces. — De toute jouissance, dans notre crainte de la satiété, — nous avons extrait pour toujours le meilleur suc. — Les méditations poétiques, les créations des arts — ne touchent pas notre esprit d'un doux enthousiasme; — nous gardons en avares ce qui reste de sentiment dans notre cœur, — trésor enfoui par l'égoïsme et inutile. — Et nous haïssons, nous aimons au hasard — et dans notre âme règne je ne sais quel froid secret, — quand dans le sang le feu bouillonne. — Et les somptueuses distractions de nos pères nous sont objet d'ennui; — ainsi que leur corruption futile et vaine; — et nous

nous précipitons vers la tombe sans bonheur et sans gloire — en regardant ironiquement en arrière.

Foule morose et bientôt oubliée, — sur la face de ce monde, nous passerons sans bruit et sans laisser de traces ; — sans avoir jeté aux siècles ni une pensée féconde ni — l'œuvre commencée de quelque grand génie. — Et notre poussière, la postérité, avec la sévérité d'un juge et d'un esprit viril, — l'insultera d'un vers plein de dédain, — du sourire amer d'un fils trompé, — pour un père prodigue et ruïné.

Et le même cœur de vingt ans, qui écrivait de si mornes pensées, chantait les choses les plus simples et les plus gracieuses, comme cette

BERCEUSE KOSAQUE

Dors, mon ravissant petit enfant, — do, do (1), — Doucement regarde la lune claire — dans ta bercelonnette.

Je vais te raconter des contes, — je te chanterai une petite chanson, — toi, cependant, sommeille, les yeux clos, — do, do.

Sur les pierres ondoie le Terek, — le flot troublé étincelle ; — le cruel Tscheschen (2) rampe sur le rivage — en aiguisant son couteau.

Mais ton père est un vieux guerrier, — trempé dans la lutte : — dors, petit, sois tranquille, — do do.

Toi aussi tu connaîtras, vienne le temps, — la vie des bivouacs. — Tu mettras hardiment le pied à l'étrier — et prendras le fusil.

Ta petite selle de guerre — je l'aurais brodée de soie... — Dors, cher petit enfant de mes entrailles, — do, do.

Tu auras le port d'un paladin — et l'âme d'un kosak ; — je sortirai pour te reconduire : — tu feras un geste (pour m'écarter)...

Que de larmes amères je verserai en cachette — cette nuit-là ! — Dors, mon ange, tranquille d'un doux sommeil, — do, do.

Je me mettrai à languir de chagrin, — à attendre inquiète ; — à prier tout le jour, la nuit à consulter le sort ;

A penser que tu t'ennuies — dans la contrée étrangère... — Dors donc, tandis que tu ignores les soucis, — do, do.

Je te donnerai pour la route — une petite image de piété ; — en priant Dieu, — tu la mettras devant toi.

Et, en te préparant pour la lutte périlleuse, — souviens-toi de ta mère... — Dors, mon joli petit, — do, do.

En 1839, Lermontof écrivit son poème les *Dons du*

(1) Littéralement le refrain russe *baiouschki-baïou* signifierait : je te con[illegible] des contes, de l'ancien verbe *bayate*, dire.

b[illegible] ennemie.

Terek, *Une querelle*, le *Rendez-vous*, *Mtsyri* et commença toute une série de récits en prose, qui parurent sous le titre général de : *Un héros de notre temps*. *Mtsyri* est l'histoire d'un jeune montagnard emprisonné dans un couvent et de sa fuite pour aller jouir de la liberté. *Le héros de notre temps* restera comme un des monuments de l'époque à laquelle appartenait Lermontof. Son héros, Petschorine, était « un portrait composé de tous les travers de la génération contemporaine ». En le représentant il « dessinait l'homme du temps comme il le comprenait et tel qu'il ne l'a rencontré que trop souvent pour notre grand bonheur ».

Il y a dans ce poème beaucoup de *byronisme*. C'était, outre une mode, une façon plus facile pour les auteurs russes de ce temps de protester contre « les conditions de la vie sociale, les prétentions d'une classe restreinte et despotique, l'apathie ou le peu de développement intellectuel de la masse de la société. Il est certain que, vu à distance, à présent, tout cela peut nous paraître quelque peu *caricature*, dit Polevoy, et le *Petschorinstvo* (comme on dirait le schaupenhauerisme) nous semble aujourd'hui d'un goût outré et suranné. Mais tout cela était la réalité, l'apanage irréfléchi de la société russe, de la vie du monde et du type mondain d'il y a quarante ans, particulièrement dans le milieu le plus distingué des gens de la haute société, qui étaient plus capables que d'autres de voir tout le mensonge de la vie qui les entourait, et en même temps ne se sentaient pas assez de force pour s'éloigner simplement et naturellement de ce mensonge et pour prendre une autre voie. Au nombre de ces derniers appartenait Lermontof, un « esclave de l'honneur » comme Pouschkine ; c'est ainsi qu'il nous apparaît dans le portrait que nous en a laissé le poète allemand Bodenstedt (1), qui avait fait connaissance avec Lermontof vers la fin de sa vie :

(1) Bodenstedt a enrichi la littérature de son pays d'une excellente traduction des œuvres du poète russe.

7

« En se donnant à quelqu'un, Lermontof donnait toute son âme; mais cela lui arrivait rarement. — Il repoussait les gens qui ne savaient pas lui pardonner ses défauts en faveur de ses séduisantes qualités, et son esprit caustique ne les épargnait pas. Il savait d'ailleurs être doux et tendre comme un enfant. Le trait dominant de son âme était un recueillement triste; et une pensée sérieuse, celui de son noble visage. On retrouve ce trait dans ses plus belles poésies qui forment, avec ses poésies légères, le contraste qui existait entre le sourire de sa bouche fine et railleuse et l'expression de ses grands yeux pensifs (1). »

Lermontof semble avoir pressenti sa mort prématurée dans cette belle poésie :

LE SONGE

Par un soleil de midi, dans une plaine du Dagestan, — une balle dans la poitrine je gisais sans mouvement; — ma profonde blessure fumait encore, — goutte à goutte filtrait mon sang.

Je gisais seul sur le sable du désert : — les escarpements des rochers se pressaient autour de moi — et le soleil brûlait leurs sommets jaunes, — et me brûlait aussi ; mais je dormais d'un sommeil de mort.

Et je voyais en songe, dans un rayonnement de feux, — un festin, le soir, dans la terre natale; — au milieu de jeunes femmes, couronnées de fleurs, — courait une joyeuse conversation dont j'étais l'objet.

Mais, sans prendre part à ce gai entretien, — une d'elles restait assise, abîmée dans sa pensée; — et dans ce pénible songe, sa jeune âme — était en proie à Dieu sait quel tourment.

Et elle voyait en songe le désert du Dagestan; — un homme qu'elle avait connu gisait dans cette plaine; — dans sa poitrine fumante, elle pouvait voir une plaie noire — et le sang coulait et se refroidissait peu à peu.

Dans une autre poésie, Lermontof disait :

Non, je ne suis pas Byron, — je suis un autre élu inconnu... — j'ai commencé plus tôt, je finirai plus tôt, — mon esprit n'aura pas accompli de grandes choses...

(1) *Chefs-d'œuvre poétiques de Lermontof,* traduits du russe en vers français, par P. Pelan, d'Angers. 1886.

Il écrivit cependant beaucoup de chefs-d'œuvre, mais sa vie fut courte. En février 1840, Lermontof eut un duel avec le fils du baron de Barante, notre historien et notre ambassadeur auprès de la cour de Russie à cette époque. Pour ce duel il fut envoyé de nouveau au Caucase. Comme Odoevsky, sur sa route, il composa cette poésie :

LES NUAGES

Petits nuages au ciel, éternels voyageurs! — Sur le steppe d'azur, en un chapelet de perles, — vous fuyez, comme moi, chassés — du Nord bien-aimé vers la terre du midi.

Qui donc vous poursuit : est-ce l'arrêt du sort? — la secrète jalousie? une haine ouverte? — ou bien quelque crime pèse-t-il sur vous! — ou bien est-ce la calomnie empoisonnée des amis?

Non, l'ennui vous est venu des plaines stériles, — étrangères vous sont les passions et les souffrances; — froids pour toujours, pour toujours libres, — vous n'avez point de patrie, vous n'avez point d'exil.

Une année après, Lermontof revint à Pétersbourg. Ce fut la dernière fois qu'il revit *le Nord bien-aimé*. En avril 1841, en quittant Pétersbourg, il fut tué en duel par son camarade Martynof. Tous les torts étaient, paraît-il, du côté de Lermontof. Un contemporain nous a laissé quelques détails sur son enterrement :

« ... Il y avait dix à douze personnes, des amis, les militaires en uniforme, les civils (au nombre desquels se trouvait le frère de Pouschkine, Léon Sergeevitsch) en habits; ils portèrent le cercueil jusqu'à la tombe. Sur la fosse, le prêtre lut la prière. Quand on descendit le cercueil dans la terre, on s'aperçut qu'il ne pouvait entrer dans la fosse de côté pratiquée dans la tombe; alors un Tscherkess inconnu (un de ces braves hommes qu'avait chanté le poète) descendit et avec son épée abattit un peu de terre. » La tombe avait été creusée sur une légère pente, sous le soleil du Caucase.

Peu de temps après, les restes du poète furent transférés au bourg de *Tarkhany*, où il avait passé de si bons moments auprès de sa bonne grand'mère, qui avait eu la peine de lui survivre.

Lermontof est mort au moment où une réaction sérieuse s'opérait dans son âme. « Lermontof écrivait peu, dit Biélinsky, le plus remarquable des critiques russes, infiniment moins que ne l'aurait permis son immense talent. Son caractère insouciant, une jeunesse fougueuse, avide de sensations, son genre de vie, l'éloignaient des occupations du cabinet, des rêveries solitaires si chères à la muse; mais déjà sa nature bouillante commençait à se condenser. La soif du travail et de l'activité s'éveillait en lui, et son œil d'aigle plongeait avec plus de calme dans les profondeurs de la vie. Dans son esprit lassé d'une existence vide, se formaient des projets de productions mûres (1). »

Koltzof (1809-1842). — Alexis-Vassilievitsch Koltzof, *le berger-poète*, naquit à Voronej. Son père lui fit donner quelques leçons seulement à l'âge de dix ans par un séminariste. Il entra ensuite au collège communal de Voronej. La lecture était sa passion. L'argent que son père lui donnait pour des jouets, il l'employait à acheter des contes. Au sortir du collège, il dut aider son père dans son commerce de bétail, et voyagea en hiver avec les commis dans les bazars pour acheter et vendre la marchandise; en été il vivait dans le steppe, qui fut sa première école poétique, qu'il chantera plus d'une fois et à laquelle il confiera plus tard ses chagrins les plus intimes.

En lisant les poésies qui s'y rapportent, on sent que l'auteur est le fils du steppe, que le steppe l'a élevé et l'a bercé : il a gardé le souvenir de sa douce chanson et cette harmonie secrète l'a fait poète. Etant encore à l'école, Koltzof avait fait connaisance du fils d'un riche marchand qui possédait beaucoup de livres et les mettait à la disposition de ses amis. Ces livres, des contes de toutes sortes, attendaient Koltzof quand il revenait à la ville. Trois ans se passèrent ainsi. Il perdit son ami. Il lui dédia ses premiers vers. Les œuvres de

(1) Pelan, d'Angers. Ouvrage cité.

Dmitrief qu'il avait achetées par hasard au marché éveillèrent son goût pour la poésie. L'harmonie du vers et le rythme lui plurent, sans qu'il eût compris cependant ce qu'était un vers et sa différence avec la prose.

Il voulut de lui-même composer des phrases harmonieuses avec des rimes. La première poésie fut une imitation de Dmitrief. Avec l'argent que son père lui donnait quelquefois, il acheta les œuvres de Lomonossof, de Derjavine, de Bogdanovitsch. Un libraire de Voronej, touché de l'amour de Koltzof pour la poésie, lui fit présent d'une prosodie et s'offrit à lui prêter des livres.

Koltzof lut avec avidité tous ces livres, bons ou mauvais, et bientôt sa petite bibliothèque s'enrichit des œuvres de Joukovsky, Pouschkine et Delvig.

Cinq ans se passèrent dans ces lectures et ces essais de versification. Koltzof atteignit dix-sept ans, et alors se passa un événement qui eut une immense influence sur toute la vie du poète.

Il était de ces tempéraments passionnés qui s'ouvrent de bonne heure à tous les mouvements du cœur, particulièrement à l'amour et à l'amitié. Dans la famille de Koltzof, une jeune fille entra en qualité de servante. En dépit de son humble état, elle avait reçu de la nature tout ce qui pouvait émouvoir un esprit puissant et poétique comme celui de Koltzof. Son sentiment ne resta pas sans réponse. Ce n'était pas seulement une fantaisie, un jeu du caprice ou de l'imagination ou le léger et inconscient sentiment d'un instinct qui s'éveille, mais une véritable et honnête passion. Sans songer à l'idéal qu'on pouvait se faire de la femme et sans le chercher — il n'en avait ni le temps ni l'idée — il avait trouvé son idéal dans cette jeune fille. Malheureusement cette liaison déplut à sa famille qui voulut la briser à tout prix, et on profita de l'absence du poète, parti pour le steppe, pour exécuter ce projet... A son retour, l'objet de son affection avait disparu.

Koltzof tomba malade. Quand il revint à la santé, il s'en alla dans le steppe pour mieux pleurer son chagrin, pour mieux le chanter, pourrait-on dire, car il y trouva un plus vaste écho que parmi les gens de son entourage, aux poésies qu'il composa sur ce sujet. Koltzof se mit à rechercher partout sa bien-aimée. Dans la pièce suivante, il prête à une femme les questions inquiètes qu'il posait à tout venant :

Braves gens, dites-moi, — braves gens, ne me cachez rien : — où est mon bien-aimé ? Vous vous taisez ! — Célez-vous quelque cruel secret ?

Par delà de lointaines montagnes — vit-il seul, plein de chagrin ? — par delà les steppes, par delà les mers — vit-il heureux avec de nouveaux amis ?

Se souvient-il par moment — quel est celle qui lui garde un amour jusqu'au tombeau ? — ou m'ayant oublié, avec une autre, — est-il lié par un serment éternel ?

Ou bien une tombe prématurée — l'a-t-il reçu dans ses embrassements. — Quels sont donc les yeux qui l'ont pleuré ? — Quel est le cœur qui a langui après lui ?

Braves gens, etc.

Koltzof poursuivit-il longtemps ses recherches? On l'ignore, mais on sait que la pauvre jeune fille chassée vers les steppes du Don, étant tombée dans un campement de Kosaks, devint malade et mourut bientôt du chagrin de la séparation et de mauvais traitements.

Le talent poétique de Koltzof subit l'influence de cet amour, puis celle de son ami Serebriansky. Il trouva dans ce dernier compagnon un juge sévère et expérimenté. En 1831, il vint à Moscou pour les affaires de son père, et, par l'entremise de Stankevitsch, fils d'un propriétaire de Voronej, se fit quelques nouvelles relations. En 1835, Stankevitsch édita à ses frais dix-huit poésies de Koltzof, qui lui méritèrent une certaine renommée dans le monde littéraire. L'année 1836 fit époque dans sa vie. Il devait, pour des affaires commerciales, passer par Moscou et Pétersbourg et rester assez longtemps dans les deux villes. A Moscou, il fit connaissance avec beaucoup de littérateurs; à

Pétersbourg avec Odoevsky, Pouschkine, Joukovsky et le prince Viazemsky. Ces derniers le reçurent avec bienveillance. Koltzof se souvint toujours particulièrement de l'accueil aimable de celui qu'il ne se préparait à voir qu'en tremblant, le grand poète Pouschkine. Quelle différence entre l'accueil de ce génie et celui de quelques littérateurs qui avaient daigné le recevoir, presque à titre de curiosité, en le regardant comme on regarde un géant ou un nain! Quelques-uns semblaient lui faire entendre qu'ils étaient heureux de rencontrer un talent, de l'encourager toujours, où qu'il fût, fût-il même chez un simple paysan. Bien peu lui tendaient la main avec sincérité et respect. D'autres lui parlaient d'un ton de protection; d'autres ne lui tournaient pas le dos que parce que la politesse le leur défendait. Un littérateur très en renom ne trouva rien de poétique dans le dehors, les manières et les paroles de Koltzof; il vit au contraire en lui un homme très ordinaire, très simple, d'où il conclut qu'il n'avait pas de talent. Koltzof n'était pas en effet du nombre de ces sots qui, s'ils ont par hasard mis au jour un article passable, une nouvelle, une dizaine de vers, estiment que tout le monde doit considérer comme un bonheur insigne de les voir, et que celui auquel ils ont tendu la main doit perdre la tête de joie. En 1838, Koltzof vint de nouveau pour ses affaires à Pétersbourg et à Moscou, et, à son retour, la vie de Moscou lui plut particulièrement. L'heureuse disposition de son esprit à ce moment laissa trace dans beaucoup d'excellentes poésies. Son retour à la maison fut assez pénible. Il sentit tout à coup qu'il y avait un autre monde qui était plus près de lui et qui l'attirait davantage que le monde et la vie des steppes. L'impossibilité de vivre de son ancienne existence devint la cause de son apathie et de son chagrin. L'heureuse issue de quelques entreprises, l'attention que Joukovsky lui accorda à Voronej même, le relevèrent dans l'estime de ses concitoyens. Dans l'automne de

l'année 1840, au retour d'un nouveau voyage, il trouva toutes les affaires en ruine et se mit à les réparer. Il dut vivre et peiner sans un kopek dans sa poche. Alors une idée fixe s'empara de son esprit : ses affaires arrangées, partir à Saint-Pétersbourg. Mais la maladie ne lui permit pas d'accomplir ce désir, et il mourut à trente-quatre ans.

Pour composer ses poésies, Koltzof n'avait qu'à se souvenir de ses chagrins, de ses joies, de sa vie de paysan. C'est le poète de la campagne. Peu de poètes ont mieux compris la mélancolie, la rude existence des moujiks, mais aussi leurs fêtes et leurs habitudes d'hospitalité rustique et courtoise. Il en a rendu toute la plantureuse poésie dans des vers charmants, d'une précision qui devient du pittoresque, quelquefois avec une pointe d'émotion, juste assez pour faire voir que le tableau l'a touché, émotion qu'on devine plutôt, discrète, mesurée. C'est au retour de quelque réunion de village qu'il a dû écrire cette poésie :

PETIT FESTIN DE PAYSANS

Les portes cochères en chêne — s'ouvrent à deux battants ; — à cheval, en traîneaux, — entrent les convives ; — l'hôte et sa femme — leur font un salut bien bas ; — les mènent de la cour dans l'antichambre claire ; — devant le saint Sauveur — les convives font leur prière ; — derrière les tables en chêne, — derrière les tables servies, — sur des bancs de sapin, — s'assoient les invités. — Sur les tables, des poulets, des oies — rôtis, à foison ; — de gâteaux, de jambon fumé — les plats sont remplis.

De frange, de mousseline — parée — la jeune femme aux sourcils noirs — fait le tour de ses compagnes — avec des baisers, — distribue aux convives — une coupe de boisson amère ; — le maître de la maison lui-même, marchant derrière elle, — avec de la bière de houblon — qu'il verse de *puisoirs* découpés, — régale les parents ; — mais la jeune fille de la maison, — portant de l'hydromel léger, — fait le tour de la compagnie avec sa coquetterie virginale.

Les convives boivent et mangent, — et font de longs bavardages sur le pain, sur la moisson, — sur le bon vieux temps : — disent comment le Dieu et le Seigneur — nous font pousser le blé ; — comment l'herbe dans le steppe — deviendra verte. — Les con-

vives boivent et mangent, — se divertissent, — *de l'aube crépusculaire* — jusqu'à minuit. — Les coqs dans le bourg — ont échangé leurs cris; — la causerie s'est tue; on fait du bruit — dans l'ombre de l'antichambre; — des portes cochères, on voit le retour à travers la neige.

Le talent de Koltzof brille surtout dans les chansons. Là non plus pas de faux sentiment, pas de faux patriotisme. Il ne tombe jamais dans la sensiblerie, alors même que sa pensée devient tendre et touchante. Ses chansons présentent les spécimens les plus originaux de la plus haute poésie russe. Plusieurs sont tout à fait populaires, et le moujik les chante sans se douter qu'elles sont de Koltzof; il n'a pas l'idée de demander l'auteur et croit peut-être qu'elle vient de son village par tradition ou du village voisin. Que de fois j'ai entendu chanter celle-ci par l'homme du peuple sur un air mélancolique et lent.

Pourquoi dors-tu, petit moujik? — Mais l'automne est dans la cour; — mais tes voisins sont au travail depuis longtemps.

Lève-toi, réveille-toi, dresse-toi — regarde-toi : — qu'étais-tu? qu'es-tu devenu? — que te reste-t-il?

Au hangar : pas une gerbe, — sur l'aire : pas un grain; — et la cour pleine d'herbe — est déserte.

Des magasins le *domovoy* (génie de la maison) — a chassé la poussière avec un balai; — les chevaux, pour payer les dettes, — il les a dispersés chez les voisins.

Et sous le comptoir la caisse — gît renversée : — et l'izba, penchée, — se tient comme une vieille.

Rappelle-toi ton temps; — ta vie *roulait* — à travers les prés et les clairières — comme un fleuve d'or!

Venant de la cour et du hangar, à travers la grande route, — à travers les bourgs, les villes, — parmi les gens de négoce.

Et comme on t'ouvrait la porte, — partout — et la place d'honneur était ta place!

Et maintenant sous ta fenêtre tu restes assis dans l'inaction, — et tout le jour sur le poêle — tu dors lourdement.

Mais dans les champs, abandonné, — le blé se dresse sans être fauché, — le vent amincit le grain, — l'oiseau le becquète!

Pourquoi dors-tu, petit moujik? — mais l'été est déjà passé — mais l'automne est dans la cour — et regarde à travers la haie.

A sa suite l'hiver — s'avance dans sa chaude pelisse, — saupoudre la route de neige, — la fait crépiter sous les traîneaux.

Tandis que dans ces traîneaux tous les voisins — traînent le blé, le vendent, — amassent un trésor — boivent la bière à plein *puisoir*.

Koltzof ne fut pas un poète de génie, mais son œuvre pleine de naturel et d'attrait le sauvera cependant de l'oubli.

Nicolas Gogol

(1809-1848)

Nicolas Vassilievitsch Gogol Ianovsky naquit en 1809, le 19 mars, dans le gouvernement de Poltava, au petit bourg de Sorotschinsk, en pleine Petite-Russie, dans la contrée du *tschernoziom*, de la terre noire qui n'a pas besoin d'engrais, au pays du soleil, du bruit, du mouvement, du rythme, des veillées et partant des récits plus ou moins fantastiques. Le père de Gogol était fils d'un employé aux bureaux militaires des Kosaks Zaporogues. Deux générations seulement séparaient le jeune Gogol de l'époque des guerres kosaques. Son grand-père racontait beaucoup de récits de ce temps-là. Son enfance se passa dans une époque à peine sortie des troubles du siècle dernier, restée demi-sauvage et étrangère aux aspirations particulières de la civilisation russe. Plus d'une fois Gogol dut entendre quelque vieux *kobzar* psalmodier, en s'accompagnant de la *bandoure*, des chansons épiques. A ce foyer le grand-père de Gogol était le représentant d'un passé à peine écoulé et qu'il avait vécu, tandis que son père représentait le présent. Ce dernier était un homme instruit, aimant la littérature, recevant des revues, possédant aussi le précieux don de savoir conter, mais des récits plus modernes et généralement comiques. De là le double tour, imaginatif et satirique, que prit plus tard le génie de Gogol.

Le jeune Gogol fit ses études élémentaires dans sa famille, sous la direction d'un séminariste. Il entra, en 1821, au gymnase de Niejine. Ce ne fut pas un brillant élève. Rien de particulier à signaler

dans le cours de ses études, sinon son aversion pour l'allemand, les mathématiques, même le latin et le grec, et sa prédilection pour le dessin et la lecture, à la dérobée, des poètes contemporains, surtout Pouschkine et Joukovsky. Peut-être, dans le pressentiment de sa vocation, croyait-il ne pas devoir insister sur ce qui ne rentrait pas, à son avis, dans le cadre de ses projets littéraires. Ce n'était pas un indolent dont on ne peut rien tirer, mais un de ces caractères artistes, qu'il faut savoir prendre et non heurter, tout à leur rêve d'avenir, peu assidu à leur tâche d'écolier, non par paresse, mais pour se livrer à leurs pensées. Au demeurant, aimé de ses maîtres et de ses condisciples, espiègle, d'une humeur très gaie et très fine à ses heures, se plaisant à fonder une bibliothèque pour ses camarades, à organiser des soirées où l'on jouait des pièces de von Vizine, de Kotzebue, de Florian, de Molière; encouragé à cela par ses maîtres, mettant de la vie, provoquant un mouvement intelligent dans cette existence scolaire souvent si monotone, si mesquine et si gênée.

En 1828, à la fin de ses études, alors que tant de jeunes gens sortent du collège dépourvus d'idées et de but, « Gogol était, dit M. Bielinsky, d'un côté un adolescent plein d'une foi immédiate, religieux et naïf, en même temps un ardent enthousiaste, à qui l'avenir se présentait sous des traits radieux et grandioses... Il se prenait pour un travailleur au profit de la patrie, il lui apparaissait continuellement comme en songe je ne sais quelle tâche, dont il devait gratifier la Russie. » Sans doute, et il avait raison, il visait plus haut pour atteindre son but. Comme tous les romantiques, génies qui se croyaient incompris, il se figurait déjà, à dix-huit ans, avoir souffert de la part des hommes toutes sortes de désagréments : « Il en est peu, écrit-il, dans une de ses lettres, qui aient subi autant d'ingratitudes, de prétentions bêtes et ridicules, de froid mépris : J'ai tout enduré sans reproches, personne n'a

entendu mes plaintes, j'ai même loué les auteurs de mon chagrin. » — « Tu connais, écrit-il à un ami, ceux qui vivent avec nous, tous les habitants de Niéjine. Ils ont étouffé par l'inanité de leur vie terre à terre, par leur égoïsme infime, la destinée de l'homme. Et c'est au milieu de ces êtres que je dois végéter. » Beaucoup ont traité cette souffrance imaginaire de futile : elle était sincère. Par bonheur pour son talent d'autres déceptions l'attendaient. Les vrais talents, comme les caractères bien trempés, sortent plus grands des déceptions. Sa sensibilité devait lui servir plus tard d'un excellent instrument d'observation, d'une pierre de touche très sensible. Un voyage qu'il fit en 1820, à Pétersbourg, lui donna la première occasion de l'exercer. Ayant passé toute sa jeunesse loin de la ville, il devait en saisir mieux les côtés humoristiques. Il n'est tel que d'arriver, après un isolement, dans un milieu inconnu pour en saisir les travers, surtout avec une âme vierge et ardente. On voit mieux. Plus l'illusion est grande, mieux se grave l'empreinte de la désillusion. L'œil neuf ou reposé saisit plus vite les angles, les ridicules, les contradictions, les moindres nuances. Si Gogol n'avait pas été à Pétersbourg, peut-être ne serait-il pas devenu Gogol. Il y a de ces fatalités nécessaires dans la vie des grands hommes.

Gogol s'était figuré la capitale comme un pays de cocagne, pensant sans doute ne rencontrer des caractères qu'à la hauteur du sien. Paysan habitué au confort et au grand espace, il croyait avoir un appartement donnant sur la Néva avec la même facilité qu'une maison à Niejine donnant sur la rivière qui coulait à ses pieds. Il lui fallut partager une pauvre chambrette avec un ami dans une maison bondée de monde de la Metschanskaya, quelque chose comme la rue Saint-Martin, à Paris. Il étouffait. Un jour qu'il avait reçu quelque argent de sa mère, il partit sans savoir où il allait, sur un bateau qui le débarqua à Lubeck. Cette fantaisie de son sang kosaque une fois

calmée, sa bourse vide, il revint à Pétersbourg. Et alors recommencèrent les difficultés de la vie et l'obligation de courir aux recommandations, dont le résultat fut, en 1820, une méchante place de scribe au ministère des apanages. Son esprit n'y trouvait nullement la satisfaction de ses aspirations. Il prit congé et voulut essayer de la scène comme acteur; mais il y renonça et l'idée lui vint de se mettre à écrire. De cette époque date sa liaison avec Pouschkine, auquel Joukovsky l'avait recommandé. Le grand poète, qui commençait à prévoir les défauts de l'école dont il était le chef, fit, en pleine renommée, le meilleur accueil au jeune écrivain et ne laissa pas d'influer sur la direction et le développement de son talent. En 1831 parut le premier ouvrage de Gogol : *les Veillées dans un hameau près de Dikaneka.* Gogol fut aussitôt rangé parmi les premiers écrivains de son temps. Le public russe fut saisi d'étonnement et ravi : on lui révélait la Petite-Russie. En 1834, Gogol publia une suite à ces *Veillées* sous le titre de : *Récits de Mirgorod.*

Les premiers récits de Gogol furent un souvenir donné à son grand-père, à la vie tumultueuse des Kosaques, aux intérieurs calmes de la province, à la vie des paysans Petits-Russiens; c'était un hommage rendu à sa terre natale, dont un rien éveillait la ressouvenance, embellie par le prestige du passé, des joies libres de l'enfant, des prouesses, de la vie vagabonde des Kosaks, et par contraste d'un présent hérissé de difficultés et de désillusions. Tout le sentiment de son enfance, il le met dans ces récits. Il sut rendre dans son ensemble et dans ses détails toute la poésie de l'Ukraine, ce pays si monotone en apparence. La campagne de la Provence ne paraît-elle pas aussi monotone avec ses suites de pins parasols au feuillage gris, et pourtant on connaît les chants qu'elle a inspirés! La vie en Provence est intense. De même en Ukraine, cette Provence de la Russie, l'espace est grand, l'étendue porte à la rêverie; à perte de vue s'étend le steppe,

mais elle a sa beauté, et une vie pleine de mouvement et de bonne humeur, circule dans la nature et parmi les hommes. Gogol la décrit en peintre amoureux de son modèle. Cet amour se traduit par des accents pleins de lyrisme, il semble parfois chanter sa patrie natale, dans ces descriptions minutieuses, ces détails, ces mots caressants jusqu'à la tendresse, mais toujours précis. On sent en Gogol un descendant de ces Slaves si amoureux du ciel et de la terre qu'ils en avaient fait des divinités. Il faut lire dans *Tarass Boulba* cette description du steppe :

Plus on allait loin dans le steppe, plus il devenait beau. En ce temps-là tout le midi, toute cette étendue, qui compose maintenant la Nouvelle-Russie jusqu'à la mer Noire, était une véritable mer de verdure. Jamais la charrue ne passait sur les ondes incommensurables de cette végétation sauvage. Les chevaux seuls qui s'y cachaient, comme dans un bois, les foulaient aux pieds. Rien dans la nature n'était plus beau. Toute cette nature apparaissait comme un océan vert doré, essaimé comme de gouttes d'eau d'un million de fleurs différentes. Au travers de hautes et fines tiges d'herbes perçaient des fleurs de topinambour azur, bleu et lilas; le genêt jaune montrait en haut sa tête en pyramide; le trèfle blanc diaprait la surface de son chapeau ombelliforme; apporté par le vent, Dieu sait d'où, un grain de froment s'emplissait de sucs dans l'épaisseur de l'herbe. Au-dessus de ces herbes couraient de-ci delà des perdrix, le cou tendu. L'air était plein de mille cris différents d'oiseaux. Sur le fond du ciel tout un nuage d'éperviers restait immobile, le regard fixe, les ailes déployées et plongeant dans l'herbe. A l'écart, l'appel d'une nuée d'oies sauvages retentissait, Dieu sait où, dans quelque lac lointain. De l'herbe s'élevait à coups d'ailes, en mesure, la mouette, et voluptueusement elle semblait se baigner dans les ondes bleues de l'atmosphère. La voilà qui disparaît dans la hauteur et brille seulement comme un point noir. La voilà qui se retourne d'un coup d'aile et scintille devant le soleil. Steppes, vous steppes où je suis né, que vous êtes donc beaux!

. . . .

Le soir toute le steppe changeait entièrement, toute son étendue bigarrée s'enveloppait du dernier reflet de soleil et s'assombrissait par degrés, si bien qu'on voyait comment l'ombre parcourait la plaine qui devenait d'un vert foncé; des vapeurs s'élevaient plus épaisses; chaque fleur, chaque herbette fleurait l'ambre, et tout le steppe semblait un brûle-parfum. A travers le ciel, d'un bleu sombre, il semblait qu'un pinceau de géant eût plaqué de larges

raies d'or rose; parfois blanchissaient en flocons de légers nuages diaphanes, et la plus fraîche, la plus séductrice des brises, comme les vagues de la mer, se balançait à peine sur les pointes des herbes et frôlait insensiblement les joues. Toute l'harmonie qui avait rempli la journée s'apaisait et se changeait. Les premiers mulots sortaient en rampant de leurs trous, se posaient sur leurs pattes de derrière et étourdissaient le steppe de leurs sifflements. Le bruit sec et répété des petites cigales se faisait entendre plus distinctement. Par intervalles, on entendait dans quelque lac isolé le cri argentin d'un cygne dans l'atmosphère.

Et voici la description d'une nuit en Ukraine :

Connaissez-vous la nuit de l'Ukraine? Oh! non, vous ne connaissez pas la nuit de l'Ukraine! Voyez : du milieu du ciel, regarde la lune; la voûte du firmament, démesurément vaste, s'élargit, s'étend encore davantage; elle brûle et aspire; la terre revêt tout entière un éclat argenté; l'atmosphère est merveilleuse et il souffle une brise pleine de moiteur. Il circule comme un océan de parfums. C'est une nuit divine, une nuit enchanteresse!

Les forêts, où rien ne bouge, sont pénétrées de senteurs, remplies de ténèbres et projettent une ombre immense. Les étangs sont unis et calmes; les eaux froides et sombres ont un air morne, ainsi enfermées dans les murailles vert foncé des jardins. Les fourrés vierges de cerisiers à grappe et de merisiers, qui ont timidement avancé leurs racines dans la source glacée, de temps en temps bruissent avec leurs feuilles, comme d'indignation et de dépit, lorsque, en charmant étourdi, le zéphyr de la nuit se glisse soudain vers elles et les embrasse.

Tout le paysage sommeille. En haut tout respire, tout est merveilleux, tout est solennel. Et l'âme grandit démesurément; l'étrange la saisit, et des essaims de visions argentées se lèvent harmonieusement dans sa profondeur.

Divine nuit! nuit enchanteresse! Soudain tout s'anime : forêts étangs et steppes. Le rossignol de l'Ukraine vient de faire entendre les roulements de son trille majestueux, et c'est une merveille au point que la lune s'arrête à l'écouter... Comme fasciné, le bourg reste assoupi sur la hauteur. On voit resplendir sous la lune les groupes des hatas; leurs murs se découpent encore plus éblouissants dans l'obscurité.

Les chansons se sont tues. Tout est tranquille. Les pieuses gens dorment déjà. Çà et là seulement s'éclairent quelques étroites fenêtres. Au seuil de quelques hatas, une famille attardée prend son repas du soir (1).

(1) Tiré d'une des plus jolies nouvelles de Gogol, *la Nuit de mai*, que j'ai publié dans la *Mosaïque* et qui se trouvera avec d'autres récits de Gogol dans un recueil de *Nouvelles russes illustrées* que je prépare.

Gogol n'excelle pas seulement à rendre les grands aspects de la nature, il a tel coin de paysage, tel tableau de genre, comme dans *un Ménage d'autrefois*, ce petit chef-d'œuvre, qui est peint avec une grande recherche de détails. On dirait les paysages d'un Téniers moderne. Les petites toiles de M. Pokitonof, si largement peintes dans leur minutie, m'ont souvent fait penser aux tableaux de Gogol. Cependant Gogol ne se perd jamais dans les détails, il les choisit et ne nous fatigue pas par leur profusion. Il nous donne, il est vrai, non seulement le sentiment, mais presque la sensation de ce qu'il décrit, mais il ne nous en accable pas. Son réalisme, c'est la vérité, avec toute sa variété et ses nuances.

Le Ménage d'autrefois que j'ai cité ne renferme pas seulement de jolies descriptions, mais aussi de courtes analyses psychologiques. Il y a là de cette bonne émotion, fine comme le sourire des vieilles gens, qu'on trouve, par exemple, dans les *Petits Vieux* (1) d'Alphonse Daudet. M. Viardot a donné une bonne traduction du petit chef-d'œuvre de Gogol dans un volume publié en 1845 : *Nouvelles russes* de Nicolas Gogol. Le lecteur qui veut se récréer lira aussi dans le même recueil: *Une Calèche*. C'est court et amusant comme un éclat de rire. Toutes ces nouvelles rustiques de Gogol se ressentent du milieu qu'elles retracent.

Par effet de contraste, par association d'idées, Gogol eut aussi un souvenir pour cette vie terne des pauvres copistes du bureau des apanages et pour l'existence de la ville. Il en avait emporté des notes. Ces croquis achevés devinrent de remarquables études. On n'y reconnaissait pas le genre de naïveté naturelle, la fraîcheur des *Récits du hameau*. On y rencontrait bien le rire, mais ce rire avait des larmes. Ce qui fit surtout l'objet de son observation, ce sont les peines, les mesquineries, les misères de la vie, la lutte pour l'existence, l'étouffement des illusions, les bassesses humaines. On peut

(1) Dans les *Contes du Lundi*.

dire que Gogol inaugura cette littérature qui appelle l'attention et la pitié sur les humbles, sur les petits, sur les déshérités, sur ceux qui souffrent simplement, stoïquement parce qu'ils se résignent ou qu'ils sont abattus; puis sur les malades de corps et d'esprit; sur ceux qui sont ridicules parce qu'ils sont gênés. Gogol fut un des premiers qui porta un coup au servage. Il flagelle de son rire, un rire où perce l'amertume et la pitié, de sa juste indignation les blasés, les cerveaux creux, les égoïstes, les orgueilleux, les parvenus, les sophistes, les vicieux, les coquins, les fats, tout ce qui se laisse entraîner à intriguer pour vivre, tout ce qui flatte et fait la courbette. « Il n'a pas, dit justement M. de Vogué, le mot étincelant qui fait rire, il a le mot cruel qui fait penser. » Il a le dégoût et la sainte haine des sots et des méchants. Cette tendance aboutit à deux chefs-d'œuvre ; un roman resté malheureusement inachevé : *Les Ames mortes;* une pièce : *Le Reviseur*.

Le Reviseur est un « tableau de mœurs publiques » qui souleva contre l'auteur tout le fonctionnarisme qui était en cause. Voici le sujet de la pièce : « Les fonctionnaires d'un chef-lieu de province attendent un inspecteur qui doit venir incognito passer la revue des services publics; un voyageur tombe à l'auberge; plus de doute, c'est le redoutable justicier. Les consciences bureaucratiques sont terriblement lourdes; aussi chacun d'accourir en tremblant, de plaider sa cause, de dénoncer un collègue et de glisser à l'inspecteur des roubles propiatoires. Abasourdi d'abord, l'inconnu entre dans son rôle et empoche l'argent. La confusion augmente jusqu'au coup de foudre final, l'arrivée du véritable commissaire. — Ce qu'il y a de plus étonnant dans cette comédie, c'est qu'elle ait été jouée. Avec les idées tout d'une pièce que nous avons sur l'empereur Nicolas, on a peine à se figurer pareille satire de son gouvernement, applaudie à Pétersbourg en 1836; aujourd'hui, sur notre libre théâtre, je doute que

la censure tolérât des attaques analogues. Heureusement l'audacieux satirique eut l'empereur lui-même pour censeur. Le tzar lut le manuscrit, porté au palais par une amie, et éclata de rire, il ordonna aux comédiens de jouer la parodie de ses fonctionnaires. Le jour de la représentation, il vint donner lui-même le signal des applaudissements (1). »

Le public applaudit le *Reviseur* parce qu'il fallait applaudir l'empereur, mais il sut témoigner ses rancunes à l'auteur par différentes vexations. Gogol, profondément abattu, partit à l'étranger (1836) pour se distraire des reproches qu'on lui faisait, que son imagination grossissait, et pour réparer sa santé. « Je suis fatigué d'âme et de corps, écrit-il à un ami : personne, je le jure, ne sait et n'entend mes souffrances. Que Dieu les bénisse tous! ma pièce m'a dégoûté. » Il partit pour l'Italie emportant l'idée des *Ames mortes*, qui devait être une « encyclopédie de la Russie contemporaine, la somme de la pensée de l'auteur sur toutes les questions de son temps (2). »

A cette époque, la Russie s'occupait beaucoup de philosophie et se partageait entre les différents systèmes; qui était disciple de Schelling, qui de Hegel, etc.; d'autres s'adonnaient à la *slavophilie*, d'autres cherchaient des théories sociales, donnaient dans le fouriérisme ou le saint-simonisme, etc. Les uns se réfugiaient dans le rêve humanitaire, les autres dans des rêves mystiques. On prétend que Gogol dans ses dernières années tomba dans le mysticisme, parce qu'il avait perdu sa gaieté et que son esprit était occupé de certains problèmes qui occuperont toujours l'humanité pensante.

« Tristes furent les dernières années de Gogol, dit Polevoy; c'était comme une lente agonie, convertissant

(1) Voir l'excellente analyse qu'en a donné M. de Vogüé dans *le Roman russe*, page 105, et l'ouvrage de M. E. Dupuy : *Les grands maîtres de la littérature russe au XIX*e *siècle.*

(2) De Vogüé, *le Roman russe.*

un homme sain et robuste en une ombre pâle, épuisée, en je ne sais quel ascète possédant à demi sa raison. Le badinage sans frein de l'ancien Gogol, son penchant pour les mots comiques, ses espiègleries endiablées, excentriques — tout cela disparut... »

D'où était venu ce changement? A l'abri des nécessités de la vie, ayant des amis, ayant encore sa mère dont il avait le bonheur d'être le *bâton de vieillesse*, lui manquait-il quelque chose? Était-ce la conséquence de son caractère rêveur, de sa pensée observatrice? L'amitié lui avait-elle fait défaut à un moment donné? Lui avait-il manqué, à l'heure marquée par le destin, un cœur d'ami, de femme, pour partager ses visions de poète? Etait-ce d'avoir observé l'humanité de trop près?

Toujours est-il que son déplorable état s'aggrava. Sa dernière œuvre : *Lettres à mes amis*, dénote une grande fatigue. « Ce sont des épîtres de direction spirituelle, entremêlée de plaidoyers littéraires. Aucun de ses ouvrages satiriques ne lui valut autant d'ennemis et d'injures que ce traité de morale religieuse, » dit M. de Vogué.

Quelque navrante que fût la situation de Gogol dans les dernières années de sa vie, il avait gardé en lui des côtés bien sympathiques, sans compter sa souffrance : sa générosité, par exemple, était sans bornes. Ayant assuré la vie de sa mère, il possédait pour tout avoir une petite malle avec ses effets et ses livres. Tout son argent passait aux pauvres, aux artistes russes nécessiteux habitant Rome, aux étudiants pauvres, si nombreux en Russie : « Aux talents, écrit-il à ce sujet, il est donné une nature délicate, trop subtile, trop ténue; on peut beaucoup, beaucoup les affecter par un grossier contact, comme une plante délicate, apportée du midi dans un climat rigoureux, peut mourir d'un traitement maladroit à son égard de la part d'un jardinier qui n'est pas habitué à elle. »

En 1848, Gogol, après un voyage à Jérusalem, revint

à Moscou, où il lutta quelque temps contre ses infirmités et mourut en février, à quarante-trois ans, non de mysticisme et d'ascétisme, comme on a pris plaisir à le dire, mais d'une fièvre typhoïde.

Quoique procédant de Pouschkine, le talent de Gogol est très différent. C'est dans quelques premiers récits (comme dans *Vii*, le roi des Gnomes) le romantisme poussé plus avant jusqu'à la réalité. Les personnages de Pouschkine s'agitent bien dans le monde qui leur convient : ils sont indécis, romantiqués, byroniens. Ceux de Gogol sont plus slaves et plus humains : on croit les avoir vus et avoir vécu avec eux tant ils sont naturels, vivants et vrais. Le milieu même dans lequel ils s'agitent, on peut le voir et le reconnaître. Il y a plus de couleur locale dans Gogol. Le style de Pouschkine est aristocratique, pour ainsi dire, et il a toutes les brillantes qualités et les défauts de l'aristocratie russe. Gogol est plus démocrate, plus à la portée de tout le monde : son style a la bonhomie, la désinvolture et la rudesse du peuple. Il ne faut pas croire pour cela qu'il soit grossier. Comme dans les tableaux flamands et hollandais, il y a dans sa peinture des tons, des dessous, des indications fugitives, arrêtées à point, qui sont très fines. Son rire peut paraître bruyant : ce n'est pas le rire souvent si discret de Molière. Dans *le Reviseur* il a des traits qui frappent comme des coups de bâton. Il faut faire la part des différences de race et tenir compte du milieu auquel s'adresse le théâtre russe : en Russie le peuple rit comme nos pères riaient du temps de Rabelais. On peut reprocher à Gogol le défaut de plan dans l'exposition, l'absence de transitions : cela tient à l'enthousiasme qui l'emporte dans ses récits. Gogol reste néanmoins un peintre remarquable de paysages, d'intérieur et de portraits. C'est un des auteurs qui résument le mieux le génie national de la Russie. Gogol a inauguré l'évolution réaliste et nationale.

Le comte **Vladimir-Alexandrovitsch Sologoub** est l'au-

teur qui se rapproche le plus de Gogol. Lui aussi a été le peintre de la vie russe, mais la différence qu'il y a entre lui et Gogol, c'est qu'il est plus raffiné dans le choix du sujet et dans le style et qu'il a moins de penchant pour le détail et la minutie.

Le comte Sologoub descend d'une antique famille lithuanienne. Né en 1814 à Pétersbourg, il fut attaché d'ambassade à Vienne, en 1850 conseiller d'Etat du prince Vorontzof au gouvernement de la Transcaucasie, vint ensuite à Dorpat et en 1865 à Moscou.

Il entra dans la carrière des lettres en 1841. Il a écrit des récits, des nouvelles. Son roman : *le Tarantass* (la Charrette) reste son œuvre capitale. Voici le sujet. Des deux personnages l'un est un vieux Russe qui a grandi « comme poussent les choux » et qui n'est jamais sorti de son cercle, l'autre est un jeune homme qui a vécu en France. Ils se rencontrent, voyagent ensemble en *Tarantass* et se font part de leurs idées sur la Russie, sur le siècle. L'auteur donne au vieillard la préférence pour le jugement.

Le comte Sologoub tient aussi de Pouschkine. Telle nouvelle, comme *l'Ours*, par exemple, est marquée au coin du romantisme, et d'un romantisme qui se rapproche plutôt de Werther que d'Oniéguine. La facilité et l'élégance du style, l'esprit et le goût, en font un des premiers écrivains de la Russie.

Bielinsky (1811-1848). — A la faveur du mouvement philosophique qui s'accentua en Russie sous l'influence directe de Pogodine, un des chefs du parti slavophile, grandit et se développa Vissarion Grigorevitsch Bielinsky, le célèbre critique russe. Fils d'un pauvre médecin de la province, Bielinsky passa toute son enfance et sa première jeunesse dans une petite ville du district du gouvernement de Penza, où il se distingua par un naturel très sérieux, peu expansif. A l'école, il fut un des premiers élèves; mais lorsqu'il fut transféré au gymnase (collège) de la ville gouvernementale, son amour pour la lecture lui fit négliger ses leçons. A

l'université, il s'enthousiasma pour les idées philosophiques; en même temps l'esprit de critique s'éveillait en lui. Étant encore collégien, il n'avait pu résister à la manie qui régnait alors parmi tous les écoliers d'écrire des vers, mais son esprit d'analyse vit bientôt la futilité de ces essais inexpérimentés, et il décida qu'il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un poète.

Dans l'université de Moscou, où une haute protection l'avait fait entrer, il ne fut jamais un étudiant exemplaire, et lorsqu'il quitta l'université en 1832, il reçut un certificat où on avait écrit qu'il avait « peu de dispositions et qu'il était inattentif ». Néanmoins le courant d'idées sérieuses et philosophiques dont la plupart des professeurs se faisaient les propagateurs eut une réelle influence sur Bielinsky. Il s'était formé au sein même de la faculté de philologie une société de jeunes gens de talent, du même cours et presque tous du même pays; le plus grand nombre arrivait du fond de la province dans le but déterminé de faire des études sérieuses. Parmi eux nous citerons C. Aksakof, M. Katkof, Klioutschnikof et d'autres, qui tous devinrent par la suite des littérateurs distingués. Bielinsky fut aussi de ce cercle à la tête duquel prit place Stankévitsch, qui était plus instruit que ses condisciples et, connaissant parfaitement l'allemand, lisait et traduisait à ses camarades les œuvres des poètes et des philosophes allemands. Sous l'influence d'Hoffmann et surtout de sa nouvelle : *les Singulières Tribulations d'un directeur de théâtre*, ces jeunes gens se mirent à aimer le théâtre qui devint la seule distraction de leur modeste et laborieuse existence. Ils envisagèrent bientôt le théâtre, comme un sanctuaire réunissant en lui-même tous les arts. L'enthousiasme de Bielinsky devint presque du délire; il faut avouer que la scène russe possédait alors des talents de premier ordre qui contribuaient à soutenir le prestige de la scène et en faisaient réellement une chaire d'enseignement moral.

Peu de temps après avoir quitté l'Université, Bie-

linsky, ayant tenté encore une incursion infructueuse dans le domaine de la poésie en écrivant un drame, tomba enfin sur sa véritable voie. Il devint critique littéraire d'un journal de l'époque et montra un talent hors ligne. On peut dire sans exagération que son influence intellectuelle éleva toute la génération d'où sortirent Tourguénef, Gontscharof, Léon et Alexis Tolstoï et tant d'autres écrivains russes, qui tous se font remarquer par la profondeur et la largeur de leurs vues, et la tournure particulièrement humanitaire de leur esprit. Pauvre et doué d'un caractère indépendant, Bielinsky eut beaucoup à souffrir durant sa courte vie. Il fut un appréciateur impartial des œuvres de Pouschkine, de Lermontof et de Gogol, et alors que plusieurs représentants de la presse russe accablaient de leurs plates moqueries les débuts de ces écrivains remarquables, Bielinsky sut du premier coup les apprécier à leur juste valeur. Ce critique était un homme de progrès, un admirateur de Pierre le Grand. Il professait un certain dédain pour le passé de la Russie, où il ne voyait que l'immobilité asiatique. Ce dédain lui fit méconnaître la littérature populaire. Dans ses critiques, Bielinsky porte surtout son attention sur le côté artistique, sur l'idée et la valeur des conditions au milieu desquelles elle est éclose. Bielinsky ne recherche pas le genre dans lequel peut rentrer l'œuvre; il regarde avant tout si l'auteur a eu une idée déterminée et s'il l'a réalisée. Sa santé détruite par les privations et la lutte morale qu'il avait à soutenir contre un milieu hostile abrégèrent ses jours, et il mourut phtisique à l'âge de trente-huit ans.

Aksakof naquit en 1791 et fut surtout remarquable comme chroniqueur exact des mœurs d'une époque déjà passée. Son unique œuvre, *la Chronique d'une famille*, suivie de *l'Enfance du jeune Bagrof*, peut être citée comme un modèle du genre. Quoique ami et contemporain de tous les littérateurs remarquables de la première moitié du XIXe siècle, il brille par une

grande originalité; il est lui-même, il n'imite personne. C'est lui qui inaugura en Russie la tendance qu'on a appelée ensuite le *Slavophilisme* et dont on a tant abusé depuis. Grand chasseur, aimant la pêche avec passion, collectionneur distingué, il écrivit plusieurs brochures, *Mémoires d'un chasseur*, *Mémoires sur la pêche à la ligne*, très estimés des connaisseurs. Très actif, il fut un des collaborateurs les plus distingués du *Moscovite*, revue sérieuse, principal organe des slavophiles, et, peu de temps avant sa mort, il faisait encore à ses amis la lecture de fragments d'une nouvelle, *Natascha*, qu'il ne put achever. Il mourut en 1859 et fut enterré à Moscou.

Alexis Khomiakof (1804-1860), célèbre poète russe et ardent patriote, naquit à Moscou et partagea les jeux et les études de son enfance avec des camarades comme les poètes Venevitinof, Odoevsky, l'historien Kirievsky, Koschelef, etc. Khomiakof reçut une éducation très solide dans sa famille. Le sentiment pour tout ce qui est bon et honnête s'éveilla de bonne heure chez lui. En 1821, les exploits héroïques des Canaris, des Nikitas, des Botzaris, des Kolotroni, enflammèrent tellement l'enthousiasme du jeune Khomiakof que, sans réfléchir un instant, il quitta ses parents et s'enfuit vers le midi pour s'engager sous les drapeaux des libérateurs. Il avait seize ans! Arrêté en route, il fut réintégré au domicile paternel. Il se tourna alors vers la poésie et se mit à écrire sur des sujets bibliques. En 1822, il entra dans la cavalerie et en sortit en 1825. Dès que parurent ses premières poésies, le public le plaça aussitôt à côté des meilleurs poètes de l'époque de Pouschkine. Au commencement de 1828, il s'engagea de nouveau dans l'armée et fit toute la campagne de Turquie, de 1828 à 1829. La guerre finie, il revint dans sa ville bien-aimée, à Moscou. Une des meilleures poésies parues à ce moment fut une ode où il s'élève contre la lutte engagée entre la Russie et la Pologne. Le succès de ses poésies lyriques lui donna l'idée de s'essayer

dans un genre plus sérieux. Il donna au théâtre une pièce en cinq actes, *Ermak*. Elle était écrite en vers très harmonieux; mais de l'avis de Polevoy, ce n'étaient pas des Kosaks que le jeune auteur avait mis en scène, mais des *burschs* allemands, doctes, graves et parlant en russe une langue raffinée. La pièce échoua. Khomiakof s'était à peine remis des émotions de cet insuccès qu'il fit paraître une nouvelle tragédie en cinq actes, *Dmitry l'Usurpateur*. C'était l'œuvre d'un homme et non plus celle d'un adolescent. Il y a des scènes habilement traitées et des vers bien frappés.

En 1836, Khomiakof se maria à la sœur du poète Iazikof. En 1844 et 1845, il fit un second voyage à l'étranger. En revenant, il se fixa à Moscou.

Au commencement de 1853, Khomiakof se tourna de nouveau vers la poésie. Pendant la guerre de Sébastopol, il soutenait les courages par ses chants enthousiastes. Un côté très particulier de son talent est d'avoir chanté la famille, le foyer avec un accent simple et sincère, mystique quelquefois, mais toujours très humain.

Dans les dernières années de sa vie, Khomiakof écrivit beaucoup en prose.

« Khomiakof, dit M. N. Louguinof, protesta toute sa vie contre l'apathie, la futilité, l'égoïsme qui s'étaient emparés de la majeure partie de la société. Il n'était pas seulement le centre des hommes intelligents d'un Cercle connu, mais il y apportait la vie et réveillait les besoins intellectuels les plus élevés de l'humanité..... Pour cela, Khomiakof employait les dons que Dieu lui avait répartis, qu'il savait développer et enrichir : les talents du poète et du penseur, le don d'une parole entraînante, une fine dialectique, une profonde conviction, un caractère énergique... »

Ivan Ivanovitsch Lajetschnikof (1794-1869), romancier russe, fils d'un riche marchand de blé et de sel, naquit à Colomna. Son enfance se passa tranquillement. Son père ne ménageait pas l'argent pour l'éducation de son fils, le fils de son côté suivait avec application

les leçons de ses différents professeurs sous la direction d'un gouverneur français, M. Beaulieu. A treize ans, le jeune Lajetschnikof lisait tous les livres qui lui tombaient sous la main; à seize ans, il donnait au *Messager de l'Europe* : *Des pensées à l'imitation de Labruyère.* Ce premier succès décida de la vie de Lajetschnikof. Malheureusement cette agréable situation prit fin tout à coup. Lajetschnikof dut entrer au service; voici par suite de quelle circonstance. Son père aimait à plaisanter et à lancer quelques traits à ses amis ou à ses proches. Une de ces plaisanteries visait un gros personnage du temps qui voulut s'en venger. Le père de Lajetsnikof fut arrêté la nuit, comme cela se faisait encore il y a quelques années, emmené à Pétersbourg et incarcéré à la forteresse Pierre et Paul. Relâché au bout de quelque temps, il se trouva ruiné, et son fils dut entrer à la chancellerie du gouverneur de Moscou. Lajetschnikof fit les campagnes de 1812 à 1815. En 1819 il prit sa retraite et se fixa à Moscou, où il fit la connaissance de Joukovsky et de tout un cercle de littérateurs.

Lajetschnikof a écrit trois romans : *Le dernier Novik*, *la Maison de glace* et *le Révolté*, et deux drames : *Christiern II et Gustave Vasa*, et *la Fille du juif.*

La Maison de glace est un roman historique très intéressant et qui a été traduit dans toutes les langues européennes.

Tandis que dans les romans de Zagoskine, le sujet tient dans un cadre étroit, dans les romans de Lajetschnikof, le sujet est plus étendu et plus riche.

Plus que tous les autres romanciers, il s'est inspiré de Walter-Scott. On reconnaît dans la disposition de ses récits et la manière de conduire le dialogue le fruit d'une lecture assidue des romans historiques.

Le défaut de ses romans consistait dans le manque de vérité, qui provient de ce que l'auteur ne s'est pas departi des tendances romantiques et de l'habitude de voir la poésie en dehors de la réalité, d'embellir l'his-

toire et la nature selon ses vues idéales. Il en résulte une peinture inexacte de certains personnages historiques. Son style est inégal, quelquefois déclamatoire. Ses personnages parlent souvent comme on écrit, un langage littéraire dépourvu de vivacité. Ce défaut ne vient pas de l'ignorance de la langue ou d'un travail précipité, mais d'un labeur superflu et de cette manière fausse qui a obligé quelques écrivains, même de beaucoup de talent, à se préoccuper davantage de l'effet que peut produire le beau langage, que de l'honnête simplicité, de la précision et de la propriété des termes.

La comtesse Rostoptschine (1811-1858), née à Moscou, se faisait remarquer à dix-sept ans dans le monde par le charme de sa figure jolie et de son caractère spirituel, vif, enjoué. Elle avait déjà une réputation de poète, et mainte pièce de vers sur ses impressions, ses espérances, les tourments de son cœur de jeune fille, couraient la haute société et passait de main en main parmi ses amies. En 1833, elle se maria et publia alors des poésies et des récits en prose sous le nom de comtesse Rostopchine. Elle fit paraître ses premières œuvres dans des revues du temps. Les *Mémoires de la Patrie* imprimèrent de 1839 à 1843 plusieurs de ses poésies, dont les suivantes : *Au prince Odoevsky*, *Un fragment de poème*, *la Maison brisée*, *la Chanson du Trouvère*, *Et lui aussi est poète*, *A Victor Hugo*, *Après le concert*, *la Nocturne* et *Pourquoi ?* etc.

Le talent de la comtesse Rostoptschine est très fécond, mais c'est surtout dans ses poésies qu'il faut le chercher et dans ses plus courtes, et non dans ses romans, ses nouvelles, ses poèmes, ses drames, ses comédies. Il y a dans ses poésies un sentiment profond. Bielinsky, le Sainte-Beuve russe, la caractérise en l'appelant la muse du raisonnement et du grand monde. Voici pour expliquer ce qu'entend Bielinsky le fragment d'une de ses poésies :

Oh! comme j'aime être seule. — Oh! seule, comme on respire plus légèrement, — quand le cœur et l'âme s'élèvent, — quand tout autour de moi sommeille, — alors seulement je vis et je pense, — et mon oreille réjouie prête attention — au calme de l'existence...

Les menus soucis de la vie, — le bruit des verbiages ineptes, — et les conversations de commande, — tout ce en quoi l'esprit qui aime la liberté, — trouve tristesse et déchirement, — tout a fait silence, s'est calmé !... Je suis seule, — sans souci, à la douce méditation — et à la contemplation abandonnée.

Ma prière faite au-dessus du chevet exempt de troubles — de mes enfants endormis, — transportée de leur tendre sourire, — m'y étant complue, m'en étant charmée, — je m'enferme... — De langoureuse paresse — est pleine l'ombre de la nuit qui se tait; — une journée d'agitations frivoles est passée, — et le dimanche approche.

Des cieux parsemés d'étoiles — est descendu en moi le rayon de la poésie, — et, bercé de différentes pensées, — mon esprit trouve du repos dans leur molle clarté, — et l'inspiration en source claire — afflue dans mon cerveau... — avec une profonde vénération — je bois à cette source vivante.

Des souvenirs brûlants, — des visions, des songes du paradis, — de chaudes pensées et de brillantes rêveries — *remplissent l'esprit isolé.* — Involontairement dans le cœur attendri — chante une chanson, un hymne résonne : — et il me semble entendre, écho éloigné, — retentir l'hymne éternel de la nature.

Évoqués par la force de la méditation, — passent doucement devant moi — tous ceux que j'aime de toute mon âme, — j'entends les causeries dont je garde le souvenir, — je reconnais les voix...

Ainsi volent insensiblement devant moi — les heures du loisir et de la méditation... — Depuis longtemps minuit est passé. Déjà disparaissent — les étoiles de la voûte céleste. — Au milieu du silence, l'isolement — a rafraîchi mon âme — qui oublie dans son ravissement — tout le monde existant.

Les plus grands écrivains de son temps, comme Joukovsky, Pouschkine, Lermontof, ont rendu hommage au talent et aux œuvres de la comtesse Rostoptchine.

Elle est morte le 2 décembre 1858, après une longue et cruelle maladie, âgée de quarante-sept ans seulement. Son corps repose à côté de celui de son beau-père, le célèbre gouverneur de Moscou en 1812.

Constantin Aksakof (1817-1861), fut élevé dans sa famille. A peine âgé de douze ans, il savait par cœur beaucoup de poèmes du temps de Catherine, rassemblait ses petits frères et ses sœurs et leur faisait chanter des vers de sa composition, dans lesquels il stigmatisait tout

ce qui était étranger. En 1828, il alla avec ses parents demeurer à Moscou. On le voyait souvent sur la grand'-place de Minine et Pojarsky, au pied de leur statue, raconter aux cochers aux *izvostschiks*, et aux marchands de *kalatsch* (1) les événements de 1612. Entré à l'Université en 1832, il se livra avec une assiduité remarquable à l'étude des littératures étrangères et ensuite des philosophes allemands. Ce fut l'époque de son rapprochement avec Stankevitsch, Bielinsky, et tous ceux qui appartenaient au parti des *occidentaux*. Il sortit en 1847 de l'Université avec une thèse sur *Lomonossof et l'histoire de la littérature et de la langue russe*. Aksakof collabora à plusieurs journaux du temps. Tous ses travaux portent sur la Russie, sur son histoire, sur sa littérature. Il a laissé aussi quelques poésies lyriques.

Tarass Grigorievitsch Schevtschenko (1814-1861), écrivain petit russien de très humble origine, perdit de bonne heure sa mère, victime du servage. Serf lui-même, son enfance fut très dure. Par bonheur, il apprit la lecture et le dessin, pour lequel il était très bien doué. Son maître le battait, il est vrai, pour ce dessin qui le détournait de ses devoirs de domesticité, mais il l'envoya enfin à Pétersbourg chez un maître. Schevtschenko y fit la connaissance d'un compatriote, Soschenko, qui travaillait à l'Académie des beaux-arts. Soschenko le présenta à des artistes et à des écrivains qui l'aidèrent dans ses études, et l'un d'eux, Joukovsky, l'aida à se libérer. Joukovsky enseignait le russe à l'impératrice et à son fils, et avait beaucoup de relations avec les gens de la cour et les gens riches. Brioulof, le maître de Schevtschenko fit le portrait de Joukovsky, qu'on mit en loterie pour 2,500 roubles, et c'est avec cet argent qu'on donna la liberté à Schevtschenko en 1838.

(1) Sorte de brioche d'origine moscovite et qui a la forme d'un grand cadenas.

En sortant de l'Académie, Schevtschenko se mit à essayer de gagner quelque argent avec ses dessins et en même temps à écrire des vers sur son pays natal, l'Ukraine. En 1843, Schevtschenko revint en Petite-Russie et s'y rencontra avec beaucoup de ses compatriotes. Le professeur de l'Université de Kiev, Kostomarof, réunissait chez lui des jeunes gens. On causait dans ces réunions de la nécessité d'établir des écoles populaires en Ukraine, de l'abolition du servage, de l'avenir.

Sur les délations d'un des membres de ce cercle, tous ceux qui le composaient furent arrêtés en 1847, et Schevtschenko envoyé comme simple soldat d'abord à Orenbourg, ensuite dans les steppes lointaines de la mer d'Aral. Schevtschenko resta dix ans dans cette cruelle retraite dont il ne sortit que grâce à l'intervention de la princesse Repnine et du comte Théodore Tolstoy, directeur de l'Académie des beaux-arts. Il revint à Pétersbourg; on lui permit même de retourner en Ukraine, où il eut la peine de voir ses parents encore dans le servage. Peu de temps après, on l'arrêta encore pour des manifestations libérales Il ne fut que transféré à Pétersbourg. Bientôt après, en 1861, le 26 février, il mourut sans avoir vu le joyeux manifeste de la libération.

Ses poésies sont de deux genres : des souvenirs historiques sur l'antique Ukraine et la peinture de la vie populaire de son temps. Au premier genre appartiennent : *Ivan Podkova, la Nuit de Tarass, Gamalia, les Gaydamaki;* cette œuvre est excellente, ainsi que *Catherine, la Servante*, qui appartiennent au second genre. *La Servante* est un poème plein de tableaux populaires très pittoresques.

Léon Mey (1822-1862) est un des meilleurs poètes russes. Comme beaucoup de poètes il écrivait déjà des vers au lycée. C'est un talent fécond, pittoresque et délicat. A côté d'œuvres personnelles il a donné d'excellentes traductions en vers. Parmi ses poésies originales,

les plus remarquables sont les drames, les poèmes et les petites poésies tirés de la vie russe, comme : *la Fiancée du Tzar*, *la Femme de Pskof*, *le Libérateur*, *l'Aquilon*, *la Chanson*, beaucoup d'autres, parmi lesquelles nous ne résistons pas au plaisir de citer :

LA ROUSSALKA

S'agite et pleure, comme un enfant malade — dans un berceau inquiet, le lac de la forêt.

Un nuage sombre paraît, une fine pluie grésille, — ce n'est qu'un reflet d'argent et de noir.

Le vent à travers la futaie hurle comme un loup gris ; — l'éclair éclate sur la terre avec une brûlante ondée :

Et à la voix de la tempête, rejetant leurs quenouilles, — émergent des profondeurs les sémillantes roussalki...

Par ce mauvais temps quelle joie pour les filles non baptisées — de voir sous leur gorge brûlante bouillonner l'écume.

C'est un plaisir de s'élancer après le tourbillon qui vole de-ci de-là, — un plaisir de faire de leur rire sonore un écho au tonnerre...

Les vagues chatouillent leurs épaules humides — et lissent d'un peigne blanc leurs nattes dénouées ;

Plus vives que l'hirondelle, plus légères que la tremblante écume, — leurs mains miroitent comme de petits poissons blancs.

Comme un petit feu sous la cendre rougissent leurs joues pâles, — d'une claire émeraude leurs yeux verdissent.

Les roussalki se jettent de l'eau, s'élancent à la course, — une seulement reste en arrière et nage à l'écart.

Elle va toucher le bord, sort sur le rivage, — de ses mains pâles écarte les oseraies.

Et se blottit sur la grève noire — comme un cygne blanc dans les roseaux d'un lac...

Peu à peu le mauvais temps s'apaise... — Le vent comme un balai chasse l'eau de dessus les feuilles ;

De petits nuages volent de tous côtés, comme des oiseaux à leurs nids ; — en fines perles s'essaiment les étoiles ;

La lune à deux pointes, du haut du ciel bleu — brille comme le fragment d'un anneau en or...

Soudain s'épand au milieu des algues épaisses — et passe sur l'eau le son d'un carillon lointain.

Un carillon lointain a passé sur l'eau, — et, flot d'harmonie, droit dans l'âme se déverse :

On voit alors le temple de Dieu, un chant sacré se fait entendre, — et d'elle-même la main droite fait le signe de la croix...

Et dans l'âme de l'ondine les sonneries des vêpres — ont éveillé beaucoup de tristesse et de tourment,

Ont remué beaucoup de passion vécue, — ont ressuscité *beaucoup de passé* oublié...

Oui, voici dans le bourg natal la dernière cabane, — dans la cabane une petite vieille fait la bonne auprès d'une petite fille :

Elle la garde et la dorlote, la caresse sur la tête, — orne ses cheveux d'un ruban vermeil, la revêt d'une indienne bigarrée.

Et la fille sort dans cette parure : — Il n'y en a point de plus belle dans tout le *khorovod* (la ronde)...

Et voilà la forêt voisine : là-bas les champignons et les baies : — en une semaine on en ramasserait pour une année;

Et à l'approche de l'automne les écureuils commenceront à grignoter les noisettes, — c'est une pluie de noisettes dans la clairière... — Tout près de là se trouvent les *possidelki* (1).

C'est là que se promènent les gars vaillants, — c'est là que riront tout leur soûl les filles jeunes !

La jeune fille, chez des hôtes, derrière la quenouille, chante des chansons]l'une après l'autre] — et la vieille à la maison attend, attend encore :

Elle a été chercher un peu de feu; dans la cour c'est la nuit ; — la fille s'attarde bien longtemps assise chez les voisins...

Et voici la raison du retard : un jeune homme a jeté les yeux sur elle — et son amour s'est tourné en maléfice ;

Mais avec le malheur côte à côte arrive le péché sans qu'on l'appelle... — Le gars s'est épris de la malheureuse fille...

Si bien que littéralement il lui a ravi l'âme ; — et puis il s'est moqué d'elle, a cessé de l'aimer et l'a jetée au loin...

Il a oublié sa colombe, le pigeon aux ailes nuancées, — il n'est resté à la malheureuse que le rire du monde et le trou dans la glace...

La roussalka se souvient, elle mord ses blanches mains; — elle serait heureuse de sangloter : elle ne le peut même pas ;

Elle veut formuler une prière oubliée : — il n'y a pas de prière pour elle. . et elle ricane...

Alors s'apprêtant à aller au bourg pour sa tournée, le moujik s'éveille, attelle son haridelle,

Fait le signe de croix sur son front, sa poitrine et ses épaules, — et de tout cœur crache sur ce ricanement maudit.

Léon Mey a aussi composé des poésies sur des sujets du monde biblique et antique, comme, par exemple : *Œdipe, Arrière Satan! Aveugle de naissance, les Fleurs* et plusieurs autres, qui se font toutes remarquer par leur puissance, leur souplesse et leur harmonie.

(1) Les places, dans la forêt ou dans l'izba, où se réunissent les paysannes pour causer et travailler.

Mey a été un très remarquable traducteur des langues anciennes et modernes. Connaissant à fond le grec, le latin, l'hébreu, le français, l'allemand, l'anglais, l'italien et le polonais, il traduisait admirablement toutes ces langues.

La mort le surprit au moment où il dictait un récit pour le *Magasin de modes*, rédigé alors par Mme Sophie Mey. Ce qui caractérise la poésie de Mey, c'est la délicatesse de touche poussée quelquefois jusqu'à la subtilité, ce qui rend la traduction de ses poésies très difficile. Sa pensée a les finesses d'une aile de papillon.

« Mey devint poète, dit un de ses amis, M. Zotof, du jour où il se souvint de lui-même. Il aurait continué à l'être jusque dans la vieillesse la plus avancée si des hommes comme lui pouvaient vivre longtemps. Il aurait écrit des vers comme ceux qu'il a écrits, assurément aussi bons, sinon meilleurs. La source de la poésie ne pouvait jamais s'éteindre en lui. La cause en était bien simple : Mey était un homme très sympathique, d'une bonté cordiale, sans arrière-pensée, sans souci et ne connaissant pas de détours. »

Alexandre Herzen (**Iskander**) (1812-1869) est un des publicistes les plus renommés de son pays, fervent partisan de Hegel. Il écrivit plusieurs articles qui se firent remarquer par leur esprit, leur talent, leur finesse, un point de vue original sur les choses de son temps, comme, par exemple, *le Dilettantisme dans la science, Lettres sur l'étude de la nature, Mémoires du docteur Kroupof, Fragment du journal d'un jeune homme, la Pie voleuse*. Les trois derniers articles sont sous forme de nouvelles. Mais son ouvrage le plus important, *A qui la faute?* parut en 1847. C'est une série de biographies qui concourent à une pensée unique : la douleur sincère de l'auteur à la vue du mérite inconnu et blessé par les préjugés, l'ignorance, l'injustice ou la dégradation morale volontaire qui en est la conséquence. Dans cette nouvelle, Lioubenka, la fille naturelle du général en retraite Negrof, épouse par

sympathie le maître du jeune Negrof, un nommé Krusifersky, un homme bon et tranquille. Elle s'était attachée à lui parce qu'il avait pitié de sa situation; mais elle ne l'aimait pas. Douée d'un caractère passionné, Lioubenka s'aperçoit qu'elle n'a pas trouvé son *idéal* dans Krusifersky; elle s'éprend alors de Beltof, un ami de son mari, qui a quelque ressemblance avec Oniéguine. Beltof est un homme riche, intelligent, mais livré malgré lui à une inaction qui le remplit de tristesse et d'ennui. Quand, après avoir inspiré une vive passion à Mme Krusiferska, Beltof, sur le conseil d'un ami, s'éloigne, il est trop tard. Celle-ci meurt de désespoir et de langueur. Son mari cherche des consolations dans la boisson.

La compassion pour les malheureux et le mécontentement général sont les traits principaux de ce récit, comme de tous les récits de Herzen.

« Ce qui distingue particulièrement Herzen, dit M. C. Courrière (1), c'est la vigueur de touche et la finesse de l'analyse. Chez lui, le côté poétique s'efface devant l'idée. La profondeur d'observation, l'esprit et l'humour qui brillent en plus d'un endroit, voilà ce qui le rend si séduisant.

Il est à regretter que cet écrivain si original ait brisé de lui-même sa carrière en se jetant dans le mouvement socialiste. Exilé d'abord à Perm, il fut autorisé plus tard à occuper divers postes administratifs à Novgorod et à Pskof, tout en restant sous la surveillance de la police. Quelques années après, il passa à l'étranger et vécut tour à tour en France et en Angleterre. Il se fixa définitivement à Londres vers 1854; c'est là qu'il publia son célèbre journal *Kolokol* (la Cloche) et quelques pamphlets politiques dirigés contre le gouvernement russe. Il organisa une société secrète dont les principaux membres étaient les émigrés russes Ogaref, Kelsief et Bakounine. Il essaya un moment de

(1) *Histoire de la littérature contemporaine en Russie.*

faire de la propagande socialiste en Russie, en s'appuyant surtout sur les sectaires, bien qu'il les méprisât profondément. Disons cependant à sa décharge que, malgré le ton violent de ses pamphlets, il obéit toujours et en tout à ses convictions. Sa propagande eut, pendant un certain temps, assez de succès. Mais l'affranchissement des serfs et les réformes qui en furent la conséquence la rendirent impuissante. Herzen devint plus modéré; le ton de ses écrits perdit de sa violence, comme le prouve son *Récit de mes années de prison et d'exil*, qui parut dans la *Revue des Deux Mondes.* »

Le poète et romancier **Ogaref** appartient à l'école de Herzen et de Gontscharof. Le héros de son roman *le Hamlet du district de Stchigrof* rappelle le Beltof de Herzen. Il a voyagé à l'étranger, connaît Hegel et Gœthe et son esprit se perd dans les réflexions. Il est timide, mais sa timidité ne vient pas de la pauvreté, mais d'un excès d'amour-propre. En somme, cet Hamlet est un impuissant qui a conscience de son impuissance et qui souffre de se savoir dépourvu de toute originalité. Sa maladie est *le pessimisme.* Il est atteint de spleen, et c'est presque naturellement que, frappé de la concordance de son état psychique et de celui du héros de Shakespeare, il se compare à Hamlet.

Comme poète, Ogaref possède une note très personnelle. Ses vers, comme toutes les productions artistiques issues du génie slave, ont un caractère très marqué de mélancolie et presque de fatalisme. Mais de plus il montre une perception très intime du sentiment de la nature, de cette poésie particulière qui, à l'automne, s'exhale des grands bois, à l'heure des crépuscules. Chez nous son plus proche parent serait peut-être André Theuriet, le chantre des intimités, avec une note de tristesse qui nous rappelle les *petits poèmes en prose* de Beaudelaire, tempéré par cet esprit particulier à tous les esprits raffinés des pays du Nord.

Les deux pièces suivantes, mieux que toute analyse, caractériseront son talent.

POÈME HABITUEL

C'était un merveilleux printemps. — Ils étaient assis sur la rive : — la rivière était calme, claire, — le soleil se levait, les oiseaux chantaient. — Par delà la rivière s'allongeait la vallée, — tranquille dans le luxe de sa verdure : — tout près fleurissait un églantier vermeil, — se dressait une allée de sombres tilleuls.

C'était un merveilleux printemps. — Ils étaient assis sur la rive : — elle était dans la fleur de son âge, — lui, ses moustaches noircissaient à peine... — Oh! si quelqu'un les avait vus — alors, à leur rencontre matinale, — avait épié leurs visages, — prêté l'oreille à leur entretien, — quel plaisir il aurait eu à ce langage, — ce langage de l'amour qui commence à peine! — Pour sûr, à ce moment, lui aussi — aurait senti quelque chose refleurir dans le fond de son âme attristée...

Je les ai rencontrés dans le monde ensuite : — elle était la femme d'un autre, — il était marié, et du passé — dans leur souvenir, il ne restait pas un mot. — Sur leurs visages on lisait la quiétude, — leur vie coulait claire et égale, — eux, en se rencontrant, — pouvaient rire avec sang-froid.

Et là-bas sur le bord de la rivière, — où fleurissait l'églantier vermeil, — seuls de simples pêcheurs — dans un vieux bateau — chantaient des chansons... Et obscur — restait, célé pour le monde, — ce qui avait été dit là-bas; — et combien il en avait été oublié!

LE GARDIEN DE VILLAGE

La nuit est sombre, au ciel des nuages, — tout autour la blancheur de la neige — et le givre, qui craque, répand son froid — dans l'air de la nuit. — Le long de la large rue — flanquée d'izbas rustiques — marche le veilleur solitaire; — on entend crépiter ses pas. — Il est glacé; le tourbillon de neige — se déchaîne autour de lui — au contact de la gelée, sa barbe a blanchi. — Il s'ennuie! la joie l'a trahi, — il s'ennuie tout seul; sa chanson résonne expirante — à travers la poussière de neige et l'obscurité. — Il erre par une nuit sans lune, — attend le blanc matin — et frappe avec un intime saisissement de cœur — le bord d'une plaque en fonte(1); et en se balançant, elle se met à gémir, — cette plaque sonore... — Le cœur du gardien se serre davantage — l'ennui lui semble plus lourd.

Dmitry Lensky (1803-1860), un des plus célèbres vaudevillistes russes, est l'auteur de *Léon Gomiitsch Sinitschkine* et d'une grande quantité de pièces dont quelques-

(1) Pour annoncer les heures.

unes sont des adaptations très habiles, très personnelles, très russes, de pièces françaises. La musique de son opéra *Gromoboy* a été écrite par *Verstovsky*, l'auteur de la *Tombe d'Askold*, un des plus beaux opéras russes. Il a traduit notre Béranger avec talent.

Nestor Koukolnik (1809-1869) est un des premiers dramaturges russes. Il débuta par *Torquato Tasso* (1833) qui reçut du public et de la critique les plus grands éloges. L'année suivante, il fit jouer au théâtre Alexandre, à Pétersbourg, *Jacobo Sanazar*, fantaisie en quatre actes, en vers, et *la Main du Très-Haut a sauvé la patrie*. Ce dernier drame eut toute une série de représentations à Pétersbourg, à Moscou et en province, fut édité deux fois dans l'espace d'une année, et rendit son auteur célèbre; les critiques furent unanimes à louer la pièce, excepté Polevoy, rédacteur du *Télégraphe de Moscou*, journal qui fut supprimé à cette occasion. On fit courir cette épigramme par la ville :

La main du Très-Haut a accompli trois miracles : — elle a sauvé la patrie — a donné quelque chose à l'auteur, — et a noyé Polevoy.

Son drame *Scopine Chouisky* eut le même accueil. Koukolnik était l'ami du peintre Brulof et de M. J. Glinka, le célèbre auteur-compositeur de la *Vie pour le Tzar*, opéra populaire très remarquable par son sujet, sa musique et sa mise en scène. On nous dit qu'on a le projet de le représenter à Paris.

Ivan Nikitine (1824-1861) a quelque ressemblance avec Koltzof par sa vie brisée et par le genre de son talent. C'est un poète essentiellement russe. Fils d'un riche marchand de Voronej, il connut, après une enfance insouciante et heureuse, l'ironie de la vie et du malheur. Il était au séminaire, partageant son temps entre les études classiques et la lecture de quelques vieux romans comme ceux de Ducray-Duminil, Kotzebue, Radcliffe et de ses auteurs contemporains préférés, Pouschkine, Joukovsky, Koltzof; il comptait sur l'avenir ou il n'y songeait pas, quand un jour il apprit

que son père était ruiné. Adieu les études, adieu les lectures, adieu les rêves dorés ébauchés devant son pupitre d'écolier et dont il avait peut-être confié quelques lambeaux à ses premiers vers ! Le jeune Nikitine prit en main les affaires paternelles, et, une fois les créanciers payés, la maison vendue, il établit une sorte d'auberge, un relai de poste, et alla y loger avec son père malade. Quand il pouvait quitter le chevet de son père, Nikitine s'en allait seul en dehors de la ville, dans les bois, où souvent il s'asseyait au pied d'un arbre et écrivait des vers qu'il ne montrait à personne. A qui pouvait-il les faire voir? Son entourage pratique et borné aurait ri. Il ne se décida à rompre son silence qu'en 1850. Il envoya aux *Nouvelles de Voronej* deux poésies : *la Forêt* et *une Pensée*. La rédaction les trouva bonnes, mais les refusa parce qu'elle ne connaissait pas le nom de l'auteur. Trois ans après, Nikitine frappait encore à la porte de ce journal, elle s'ouvrit cette fois, et dès lors le bruit se répandit par la ville de Voronej qu'un jeune homme était né à la poésie, et Nikitine fut accueilli par le monde. Nikitine, ayant repris courage, écrivit une série de pièces de vers, dont plusieurs sont au nombre de ses meilleures. Elles sont toutes tirées du milieu populaire que Nikitine, grâce à sa situation de directeur d'un relai de poste, pouvait bien observer. Le comte G. I. Tolstoy s'intéressa aux premières œuvres du jeune poète. Il fit les frais d'une édition. Les poésies de Ivan Nikitine parurent. Le public resta froid ; les journalistes dans leurs critiques oublièrent même la politesse. Deux ans plus tard (1858) Nikitine publia un poème : *le Coup de poing*. Cette fois les journaux se conduisirent plus convenablement à l'égard du poète, l'un d'eux daigna même avancer que ce poème était une des meilleures œuvres de l'époque actuelle. En 1858, Nikitine publia une seconde édition de ses poésies, d'où il avait exclu les poésies médiocres. Cette fois la critique fut plus attentive, mais non moins sévère, et s'accorda à trouver unanimement dans Niki-

tine un imitateur de Pouschkine, de Tioutschef, de Maykof, de Koltzof. Contemporain de ces poètes, Nikitine a dû s'en inspirer, surtout de Koltzof. Nikitine décrit de préférence le côté extérieur des choses et des hommes, mais il sait par cette peinture vous en faire concevoir et sentir l'âme intime. Ce poète du chagrin et de la misère, précurseur en poésie du romancier Dostoievsky, a, dans certaines de ses courtes poésies, rendu d'une façon très personnelle les choses poignantes de la vie en général et de la vie russe en particulier, comme dans les deux poésies suivantes :

NUIT D'HIVER AU VILLAGE

Gaiement scintille la lune — au-dessus du bourg, — la blanche neige reluit — d'un reflet bleuâtre. — Les rayons de la lune — inondent de leur clarté la maison de Dieu; — la croix sous les nuages — comme un cierge flambe. — Vide et solitaire — est le bourg assoupi ; — les tourbillons de neige enfouissent profondément les izbas. — Un silence complet — règne dans les rues désertes, — on n'entend pas même — le hurlement des dogues gardiens.

La prière faite — ce peuple de paysans s'endort, — dans l'oubli des tracas — et de la lourde peine. — Seul dans une chaumine — brûle un petit feu : une pauvre petite vieille — y est couchée malade. — Elle pense, elle interroge le sort — au sujet des orphelins qu'elle peut laisser : — qui les caressera désormais ? — Comment mourra-t-elle ? — Pauvres petits ! — Y a-t-il encore longtemps jusqu'au grand malheur ? — Tous deux sont en bas âge, — en eux pas de raison encore ; — quand ils commenceront à se traîner — dans les cours des voisins étrangers, — ils se lieront sans peine — avec l'homme méchant. — Et ce chemin-là — ne mène pas au bien : — ils oublieront Dieu et perdront la honte. — Seigneur, aie pitié de mes malheureux enfants ! — donne-leur la raison, la force — et sois-leur un appui.

Et dans la lampe de cuivre — brûle la petite flamme; — éclairant d'une lueur pâle — la face des images de piété, — les traits de la bonne petite vieille, — empreints de souci, — et dans un coin de l'izba, — les orphelins endormis.

Mais voilà que le coq vigilant — a jeté un cri — dans le calme de cette longue nuit — minuit est enfin venu. — Et, Dieu sait d'où, — un chanteur malin — soudain s'est lancé dans la plaine — dans une troïka rétive, — et dans l'éloignement, couvert de givre — s'est doucement évanoui — le refrain — de sa tristesse — qu'il cherche à dissiper.

LA PAUVRETÉ

Oh! toi, Pauvreté que le chagrin torture — qui à ton foyer supporte le malheur, — habituée au morceau de pain sec, — toi qui as peur au milieu des étrangers.

Tu regardes tout le monde d'un œil craintif, — orpheline par la honte atterrée; — viens-tu chez quelque riche, — tu restes dans un coin, — à l'écart, oubliée...

Tu vogues où le flot te porte, — tu erres de côté, où on te laisse un chemin, — demandes-tu du soleil : la grêle tombe... — dis-tu la vérité : de force on te bâillonne.

Ton printemps est sans verdure, — ton amour est sans joie, — ta joie sans durée, — la faiblesse et la faim sont le partage de ta vieillesse.

Un siècle tu peines et tu t'agites... — ayant toujours au cœur une tristesse bien grande... — Viens-tu à quitter la clarté du jour, — sur ta tombe pousse une herbe sauvage.

Vladimir Dale (1801-1872) est connu aussi sous le pseudonyme de **Kosak Lougansky**. Après un voyage à travers la Russie, du nord au sud, de l'est à l'ouest, après avoir beaucoup vu et beaucoup retenu, avoir étudié les mœurs et les usages, la langue et la littérature du peuple, il fit du peuple même l'objet de ses œuvres. Nul mieux que lui ne connaît la vie du paysan. Il a publié des *Contes populaires* (1) recueillis et quelquefois arrangés à la manière de Deulin *(Contes d'un buveur de bière*, etc.), des *Proverbes* (2). La passion qu'il avait pour cette littérature populaire, les beautés natives qu'elle renferme le charmaient tellement qu'il en était arrivé, dans son admiration, à ne pas désirer l'instruction pour le peuple, de peur de voir cette nouvelle éducation tuer l'autre, et la littérature et le style des livres, des journaux et des chansons de colportage remplacer cette pittoresque façon de parler toute personnelle, et enlever la fleur de cette poésie rustique. Il ne songeait pas que cette instruction pouvait être

(1) On en retrouvera quelques-uns dans mes contes russes illustrés, par exemple : *Les deux Parts*. Nous en publierons plusieurs dans un autre volume.

(2) Voir *Légendes, croyances, superstitions de la mer*, par Paul Sébillot.

donnée par des gens intelligents, sachant la répandre, tout en respectant les naïves et singulières beautés de l'esprit populaire. Dans l'œuvre personnelle de Dale, ce qu'il y a de meilleur, ce sont ses *Esquisses physiologiques*, dans lesquelles il faut signaler *le Portier* (Dvornik), *l'Ordonnance, les Charcutiers, les Hommes à barbe.* C'est écrit dans la langue du peuple et dans un style très pur.

Théodore Ivanovitsch Tioutschef (1803-1873) est un des meilleurs écrivains russes. Il manifesta ses dispositions poétiques de très bonne heure. Il n'avait que quatorze ans lorsque Raitsch, l'excellent traducteur des poètes classiques, du Tasse et de l'Arioste, présenta à la savante Société des Amis de la littérature russe ses traductions tirées d'Horace. La Société les fit imprimer dans ses « Travaux » et reçut le jeune Tioutschef parmi ses membres. A quinze ans il entra à l'Université, à dix-neuf ans au ministère des affaires étrangères. En 1823, il fut nommé attaché à l'ambassade de Munich. De 1823 à 1844, Tioutschef resta à l'étranger. Il fut reçu par Goethe, fut lié d'amitié avec Heine, et eut les meilleures relations avec les esprits les plus éclairés de l'Allemagne du Nord et du Midi. Nommé à l'ambassade de Sardaigne en 1839, il fut destitué quelque temps après pour une escapade. Il paraît qu'on ne ne travaillait guère à cette ambassade. Un jour Tioutschef mit la clef dans sa poche et alla faire un tour en Suisse. Revenu à Munich, il y vécut jusqu'en 1844 et dût d'être gracié par l'empereur à l'intervention de la grande duchesse Marie Nicolaevna. En 1848 il fut nommé président du Conseil de censure étrangère, fonction qu'il remplit jusqu'à sa mort.

Tioutschef publia des poésies en 1836 dans différents journaux, surtout le *Contemporain*, en ne les signant que de deux lettres *T.-T.* Le public, pour lequel il faut un nom écrit en toutes lettres, ne prêta pas aux poésies de Tioutschef l'attention qu'elles méritaient. Quelques-uns les dédaignèrent peut-être aussi à cause du

sous-titre : *Poésies envoyées d'Allemagne*. Il suffisait de lire ces poésies pour voir qu'elles étaient écrites dans le meilleur russe et qu'elles partaient d'un cœur attaché à sa patrie. Grâce à ce pseudonyme et à cette inadvertance du public, Nékrassof découvrit pour ainsi dire le poète Tioutschef et put rappeler l'attention des russes sur cet excellent écrivain. Voici l'opinion du regretté Tourguénef au sujet de ces poésies : « ...Nous avons dit que M. Tioutschef est un des plus remarquables poètes russes; nous dirons plus : à nos yeux, quelque offensant que ce soit pour nos contemporains, T. I. Tioutschef, appartenant à la génération précédente, se tient en réalité au-dessus de ses confrères en poésie. On peut facilement indiquer les qualités qui le distinguent le plus des poètes contemporains : il n'a pas la grâce féconde, quoique un peu monotone de Phète; l'étrangeté énergique, mais souvent sèche et dure de Nékrassof; le pittoresque correct, parfois très froid, de Maykof; M. Tioutschef est le seul qui a porté la marque de la grande époque à laquelle il appartint et qui eut son reflet si brillant et si puissant dans Pouschkine... Le cercle de Tioutschef n'est pas très vaste, il est vrai, mais il y est chez lui. Son talent ne s'éparpille pas en œuvres jetées en tout sens et sans lien; il est pour ainsi dire *sous clef* et se possède; il n'y a pas en lui d'autres éléments que les éléments purement lyriques; mais ils sont bien appropriés et clairs et se sont en quelque sorte fondus avec la personnalité de l'auteur; ces vers ne sentent pas la composition, ils semblent tous écrits pour une circonstance particulière, déterminée, comme le voulait Gœthe : c'est-à-dire qu'ils ne sont pas préconçus, mais sont venus comme le fruit à l'arbre, et dans cette précieuse qualité nous reconnaissons, entre autres, une influence de Pouschkine, nous voyons un reflet de son temps. Les plus courtes poésies de Tioutschef sont le plus souvent les mieux réussies. Le sentiment de la nature y est extraordinairement fin, vif et juste... Ses poésies ne

se ressentent pas d'un ton qui veut s'imposer, ne s'efforcent pas de servir d'explication à quelque pensée ordinaire, surgie dans le cerveau de l'auteur et prise par lui pour sa propre découverte. Outre cela, on remarque chez Tioutschef un goût très raffiné — fruit d'une éducation variée, de la lecture et d'une riche expansion de la vie. Le langage de l'amour, le langage du cœur féminin lui est connu et se livre, pour ainsi dire, à lui. »

Ce jugement de Tourguénef s'applique à toutes les poésies de Tioutschef. Citons, à l'appui des paroles du grand écrivain, deux courtes poésies:

LES EAUX PRINTANIÈRES

Dans les champs blanchit encore la neige, — et déjà les eaux font un bruit printanier, — elles courent et réveillent le rivage ensommeillé, — elles courent, scintillent et crient.

Elles crient dans toutes les directions : — Le printemps arrive! — nous sommes les coureurs du printemps : — il nous a envoyés en avant...

Le printemps vient! le printemps vient! — Et des journées de mai tranquilles et chaudes, — le cortège rose et clair se presse en foule joyeuse à sa suite.

LE VILLAGE

Ces pauvres bourgs, — cette nature indigente, — c'est la contrée de la longue patience, — la contrée du peuple russe !

Il ne le comprendra pas et ne le remarquera pas — le regard orgueilleux d'un homme d'une autre race — ce qui perce et brille intimement — dans cette calme nudité.

Abattu par le portement de la croix, — tout entière, ô terre natale, — sous la figure du serf, le tsar céleste t'a parcourue en te bénissant.

En 1852, Tioutschef a donné, à *la Revue des Deux Mondes*, un article sur « l'Église latine ».

Le 31 octobre, une attaque de paralysie lui ôta l'usage d'une main et d'un pied, sans rien lui enlever de ses brillantes facultés. Il mourut le 31 octobre à Tsarskoe-Sélo.

Le comte Alexis Tolstoy (1817-1875). — Né à Pétersbourg, il passa son enfance dans la partie septentrionale du gouvernement de Tschernigof, dans la propriété

d'un de ses oncles, M. A. Perovsky, plus tard curateur de l'Université de Moscou. Un entourage intelligent et la vie de la campagne influèrent sur son talent poétique, qui se manifesta de très bonne heure. Après d'excellentes études à l'Université de Moscou, il fut nommé attaché d'ambassade à Francfort. Il donna bientôt sa démission et voyagea en Allemagne, en France, en Italie. De retour en Russie, il fut nommé maître des cérémonies et resta à Pétersbourg jusqu'à la guerre de Crimée. A la fin des « années quarante » il publia des poésies remarquables par leur originalité et par leur sympathie pour la nature et la vie du peuple russe.

Aussitôt après la guerre de Crimée, à laquelle le comte Tolstoy prit part, il commença, en 1856, à donner au *Contemporain* et au *Nouvelliste russe* des ballades historiques et des poésies qui ont souvent la tournure de chansons populaires comme celles-ci :

Ah! si la Volga, la petite mère, courait soudain en arrière! — Si l'on pouvait, mes frères, recommencer la vie au commencement! — Oh! si l'hiver les fleurs fleurissaient! — Si on aimait, mais sans satiété! — S'il était donné d'atteindre le fond de la mer et de la mesurer, — si on pouvait, frères, croire les belles filles !... — Oh! si toutes les vieilles femmes étaient vaillantes, — ah! si dans l'eau-de-vie il y avait moins d'eau! — si toujours la coupe arrivait à la bouche, — si on pouvait du pied faire tourner les percepteurs et les envoyer au diable !... — si l'affamé mangeait chaque jour — si l'homme ne connaissait pas le mensonge!

ORGUEIL

Orgueil marche, tout gonflé, — et fait la roue à droite et à gauche. — Sa taille est d'une aune et demie, — son bonnet est haut d'une toise, — son bedon est tout couvert de perles, — par derrière il est doré partout. — Et *Orgueil* entrerait bien chez ses parents, — mais la porte d'entrée n'est pas ornée; — et *Orgueil* ferait bien un bout de prière dans l'église, — mais le plancher n'est pas balayé. — *Orgueil*, en se promenant, aperçoit l'arc-en-ciel; — il change de chemin : — il n'est pas convenable de me baisser [se dit-il].

O MON PAYS...

O mon pays, mon pays natal! — Les chevaux te parcourent libre-

ment! — Au ciel on entend le cri des troupes d'aigles! — dans la campagne la voix du loup!

O gué, ma terre natale! — ô gué! ma forêt dormante! ô gué! à minuit le sifflement du rossignol, — le vent, le steppe et les nuages!

Tourguénef a dit d'Alexis Tolstoy : « Il était poète dans tout son être, il était né poète, ce qui en notre temps est partout et surtout en Russie chose très rare... La situation de Tolstoy dans la société et ses relations lui ouvraient une large voie vers tout ce qui est apprécié par la majorité des hommes; mais il resta fidèle à sa vocation : la poésie, la littérature; il ne pouvait être rien autre chose que ce que la nature l'avait fait; il avait les qualités, le tempérament, tout les dons d'un littérateur, dans la meilleure acception du mot. Tolstoy avait au plus haut degré ce qui donne la vie et l'esprit aux créations artistiques, à savoir, une couleur personnelle, originale et en même temps très variée; ajoutez à cela qu'il maniait de main de maître sa langue natale. Il a laissé en héritage à ses compatriotes des exemples excellents de drames, de romans, de vers lyriques, que, plus tard, tout homme bien élevé devra ne pas ignorer sous peine de honte; il fut le créateur d'un nouveau genre de littérature chez nous: la ballade historique, les légendes; il n'y eut point de rivaux, et dans la dernière de ces productions (le *Dragon*) il atteignit presque l'imagination et la puissance du Dante. » Son drame: la *Mort d'Ivan le terrible* (1867) (1) est d'une grande valeur. Le sujet est emprunté à l'époque que Tolstoy affectionnait et qui lui fournit le thème de ses ballades et d'un beau roman: le *Prince Serebriany* (2). Les personnages sont vivants, les scènes sont traitées par un dramaturge consommé. La *Mort d'Ivan le Terrible* est la première partie d'une trilogie, dont la seconde et la troisième partie sont

(1) Voyez *la Mort d'Ivan le Terrible*, drame du comte Tolstoy, traduit par M. Courrière, mis en vers par Demeny et Izambard. Elzévir, in-18. Ernest Leroux, éditeur.

(2) Traduit en français par le prince Galitzyne.

les deux dernières tragédies de Tolstoi : le *Tsar Théodore* et le *Tsar Boris*.

Nicolas Nekrassof (1821-1878).

L'enfance de Nekrassof est pleine de tristesse ; sa jeunesse s'épuise dans la lutte ; son âge mûr est presque une vieillesse ; ses derniers jours, une longue agonie. Mais le milieu et les souffrances qu'il traverse ne l'empêchent pas de devenir poète. On dirait même qu'ils développent son don poétique. « Quand même ! » est sa devise. C'est peut-être à ses malheurs que nous devons le poète.

Nicolas Alexéevitsch Nekrassof naquit le 22 novembre 1821 dans une petite localité juive du gouvernement de Podolie. Son père, Alexis Sergevitsch, servait dans l'armée et s'était marié à la fille aînée d'un magnat polonais contre la volonté de ses parents. Après un court voyage Alexis Sergéevitsch, capitaine, vint se fixer avec sa famille dans une propriété située dans le gouvernement de Iaroslav, sur le chemin de la poste, sur la route de Vladimir. Je note ce détail parce qu'il a dû frapper l'observation enfantine de Nekrassof. Peut-être ces moujiks, si bien dépeints plus tard, en avait-il rencontré à ce carrefour. Leur image comme celle de la maison paternelle avait commencé à ce dessiner dans son jeune cerveau. L'enfance est comme une magicienne : souvent le sort qu'elle nous jette est pour toute la vie. Le souvenir qu'elle laissa à Nekrassof est un morne tableau. La poésie intitulée *la Terre natale* est toute remplie de cette amertume. Ecoutez ce long sanglot :

... Et les voilà de nouveau les endroits connus — où la vie de mes parents, stérile et vide, — s'écoulait au milieu des festins, — d'une rodomontade sans esprit, — corruption d'une sordide et minutieuse tyrannie ; — où la foule des serviteurs étouffés et tremblants — enviait la vie des chiens du seigneur, — où le sort me donna de voir le monde de Dieu, — où j'appris à souffrir et à haïr, — c'est là que de mon âme, trop vite déflorée, — s'envola sitôt la paix

divine, — c'est là que les désirs, les inquiétudes de l'enfance, — le feu qui ronge brûlait mon cœur à le consumer...

Voilà le sombre jardin... Quel est ce visage au loin dans l'allée — qui apparaît maladif et triste au milieu des branches? — Je sais pourquoi tu pleures, mère, ma mère, — qui a perdu ta vie... oh! je sais, je sais, moi!... — Livrée à jamais à un homme maussade et grossier — tu ne t'abandonnais pas à une espérance impossible — la pensée de t'élever contre le destin t'effrayait, — tu supportais ton sort dans le silence et l'esclavage, — mais je sais : ton âme n'était pas impassible, — elle était fière, obstinée et belle, — et l'anéantissement où il t'avait réduite, — ton murmure d'agonisante l'a pardonné au traître! — Et toi qui partageais avec la patience muette — le chagrin, l'opprobre de son effrayante destinée, — tu n'es plus de ce monde non plus, sœur de mon âme, — De la maison... — chassée avec honte, tu as remis ton sort — entre les mains de celui que tu ne connaissais ni n'aimais... — mais ayant répété la triste destinée de ta mère, — dans ce bas monde, tu étais étendue dans le cercueil — avec un sourire si froid et si sévère, — que le bourreau lui-même eut un frisson et pleura par méprise!... — Non! dans mon enfance rebelle et sombre, — il n'y a point de souvenirs gais à l'âme, — mais tout ce qui a enveloppé ma vie dans les premiéres années — a pesé sur moi en malédiction inéluctable... — Je jette avec dégoût le regard autour de moi, — mais je vois avec plaisir la sombre forêt, — abri rafraîchissant dans l'accablant été, — et la plaine est brûlée et le troupeau dort heureux ; — le faîte penché sur le ruisseau s'est crevassé; — sur le flanc tombe la maison vide et ténébreuse, — où répondait au son des coupes et aux cris d'allégresse — le muet et éternel soupir des souffrances étouffées, — alors que seul, celui qui les étouffait par sa présence, — respirait, agissait et vivait librement...

Le tableau paraît bien poussé au noir. On se demande comment l'âme de cet enfant n'a pas péri tout entière dans cette grossièreté. La tendresse de sa mère a été sa sauvegarde. C'est à elle que Nekrassof dut sa première éducation intellectuelle.

C'est sous le regard triste de sa pauvre mère que Nekrassof commença ses premiers essais poétiques. Il semble en avoir conservé, dans sa vie et ses œuvres, un culte pour l'amour maternel, et c'est sans doute au souvenir de sa mère que nous devons cette poésie:

En entendant parler des horreurs de la guerre — à chaque nouvelle victime du combat, — je n'ai pitié ni de l'ami, ni de l'épouse — ni du héros lui-même... — hélas ! l'épouse se consolera — et le meilleur ami oubliera son ami; — mais quelque part, il est une

âme — qui jusqu'à la tombe se souviendra! — Au milieu de nos menées hypocrites — de toute cette vilenie et de ce terre-à-terre — les seules larmes dans tout l'univers — que j'aie surprises saintes et sincères, — ce sont les larmes des pauvres mères! — On ne peut leur faire oublier leurs enfants — qui ont péri dans la plaine sanglante — comme on ne peut redresser au saule pleureur ses branches qui retombent.

Le père de Nekrassof ne présida en rien à cette première éducation. Mais il était de ceux qui disent irrévocablement : Mon fils sera ceci ou cela; ou mon fils fera comme moi. Le père avait décidé que son fils serait militaire. On le mit d'abord au gymnase de Iaroslav. Il était en sixième quand il dut en sortir pour des vers qu'il avait faits contre quelques camarades et contre son directeur. Son père résolut de l'envoyer en 1859 achever son instruction à Pétersbourg, dans un régiment de la cour, et lui donna une lettre de recommandation pour le général Polozof.

Dès les premiers jours de son arrivée, Nekrassof se présenta au général, et l'affaire était presque conclue. Une rencontre avec un ami de Iaroslav, l'étudiant André Glouchitzky, changea toute la destinée du jeune homme. Glouchitzky avec deux autres étudiants, Ilinof et Kossof (qui furent plus tard de célèbres érudits et des professeurs émérites), prirent à tâche de détourner Nekrassof de son entrée au corps, et lui firent un tableau si séduisant des avantages de la vie universitaire qu'il résolut, quoi qu'il arrive, d'entrer à l'Université. Le plus grand obstacle se trouvait dans les examens d'entrée. Deux camarades, Glouchinsky et le professeur du séminaire religieux Ouspensky, s'engagèrent à le préparer. Nekrassof informa de sa décision Polozof qui l'approuva. Mais quand il en fit part à son père, celui-ci lui répondit que s'il y persistait et ne se conformait pas à sa volonté, il devait désormais ne plus compter sur un kopek et subsister comme il l'entendrait. Voilà donc ce garçon de seize ans avec 150 roubles et son passeport pour toute richesse pour ainsi dire sur le pavé de Pétersbourg.

Il se loge dans la petite Okhta, un des quartiers éloignés de Pétersbourg, le quartier des petits ménages, des gens sans ressources. Je vois encore ces maisons de bois et les pauvres gens qui y vivaient. Nekrassof demeure avec un camarade resté inconnu et un petit garçon *serf* abandonné par ses parents. A eux trois, il ne pouvait dépenser que 15 kopecks pour un repas, et quel repas! C'est peut-être à cette existence qu'il dut les germes de la maladie dont il mourut. Plus tard, Nekrassof fut logé chez le professeur Ouspensky.

L'examen arriva. Une note faible pour la physique et la géographie l'eut fait refuser, sans l'intervention de Pletnef, auquel il exposa son désir d'entrer dans la faculté de philosophie (actuellement historico-philologique). Nekrassof y entra en 1839-41.

Ses ressources matérielles, provenant de quelques leçons et d'articles de journaux, étaient précaires, et il lui arrivait plus d'une fois de souffrir de la faim. Puis, les forces de Nekrassof décrurent. Il tomba malade. Les médecins expliquèrent la maladie par son inanition continuelle et le jugèrent perdu. Mais sa constitution robuste supporta tout; ce ne fut pas cependant sans laisser de traces pour l'avenir. Cette maladie avait influé sur sa position. Nekrassof, logé chez un petit sous-officier et sa femme, s'endetta envers eux de 45 roubles. Un jour, le propriétaire lui fit signer un écrit par lequel il laissait pour compte sa malle et ses livres. Le soir, Nekrassof, qui s'était attardé dans la nuit, trouva la porte fermée, et fermée à jamais pour lui. Son logement était pris. Nekrassof se trouvait sur le pavé.

« C'était en automne, dit Nekrassof dans ses *Mémoires*, un vilain automne, froid, pénétrant jusqu'aux os. Je m'en allai par les rues, j'allai, j'allai, je me sentis horriblement fatigué et je m'assis un peu sur le petit escalier d'un magasin. J'avais sur moi un méchant mantelet et un pantalon de serge. Le chagrin m'envahit à tel point que je couvris mon visage de

mes mains, et je me mis à pleurer. Tout à coup, j'entends des pas. Je regarde et je vois un mendiant avec un petit garçon. « Donnez-moi, pour la joie du Christ, » dit le petit garçon en s'adressant à moi et en s'arrêtant. Il n'eut pas le temps de continuer; le vieux poussa le petit en disant :

— Qu'as-tu? Tu ne vois donc pas que lui-même, au matin, sera raide de froid. — Eh! ma pauvre tête! Pourquoi es-tu ici?

— Pour rien, répondis-je.

— Pour rien. Voyez-vous, il est fier. Tu n'as sans doute pas d'abri? Viens avec nous.

— Je n'irai pas. Laissez-moi.

— Allons, ne fais pas de contorsions. Demain tu seras mort, te dis-je. N'aie pas peur. Nous ne t'offenserons pas.

Je cédai. Je partis avec eux. On arriva à la 17e ligne du Vassily-Ostrov et on entra dans une grande chambre pleine de mendiants, de vieilles femmes et d'enfants. Dans un coin, on jouait aux *trois feuilles*. Le vieux me fit approcher des joueurs.

— Voilà un lettré, dit-il, et il n'a pas d'abri. Donnez-lui de l'eau-de-vie. Il est transi.

Je bus un demi petit verre. Une vieille me fit un lit, me mit sous la tête un petit oreiller. Je m'endormis profondément d'un bon sommeil. Quand je m'éveillai, il n'y avait personne dans la chambre, excepté la vieille. Elle me pria de lui écrire un certificat dont elle avait besoin Je l'écrivis et je reçus d'elle 15 kopeks.

Et, chose étonnante, ce pauvre jeune homme trouvait moyen, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, d'être admis sans arrière-pensée dans le cercle des étudiants riches.

Avec une lutte pareille pour l'existence, Nekrassof ne pouvait penser au développement régulier de son talent. Il était obligé de songer à vivre et multipliait ses travaux. Il collabora aux *Suppléments littéraires*

de l'Invalide et à *la Gazette littéraire de Kraevsky*, au *Fils de la Patrie*, au *Panthéon*, aux *Annales de la Patrie*. Il écrivit des vaudevilles pour le théâtre Alexandre et devint le fournisseur d'un libraire pour des livres d'enfants.

Un charmant homme, Grégoire Venetzky, directeur d'une école préparatoire pour le corps des pages, aida beaucoup Nekrassof à sortir de ce mauvais pas. C'est grâce à lui qu'il édita ses premières poésies sous le titre : *Pensées et accords*. A cette occasion, Nekrassof eut une entrevue avec Joukovsky, qui lui trouva du talent, mais lui conseilla de publier le livre sans le signer. Nekrassof le signa : N. N.

De 1841 à 1845, c'est la période de sa vie la plus obscure : période de travail et de préparation. Il y mûrit et arrête son talent. Il entre dans différents cercles : mondains, officiels, littéraires, dramatiques, d'étudiants et autres. A cette époque il fit connaissance avec Bielinsky, qui, sans nul doute, eut la principale influence sur le développement intellectuel de Nekrassof et détermina l'évolution de son esprit.

Quand Nekrassof lui lut son poème : *En route*, les yeux de Bielinsky brillèrent ; il se jeta dans ses bras, l'étreignit et lui dit presque en pleurant :

— Mais savez-vous que vous êtes un poète — et un vrai poète ?

De cet instant, Nekrassof s'éleva encore davantage à ses yeux... Son poème : *Vers la terre natale* transporta Bielinsky. Il l'apprit par cœur et l'envoya à Moscou à ses amis... Bielinsky avait des moments où il se passionnait particulièrement pour l'un de ses amis... A ce moment, il était enthousiasmé de Nekrassof et ne faisait que parler de lui. Nekrassof devint un membre assidu de son cercle.

Le rôle de journaliste de Nekrassof commençant avec la fondation du *Contemporain* peut se diviser en trois périodes : la première période, de 1848 à 1855, fut la plus pénible. Bielinsky mourut en 1848. A cela vint

s'ajouter une maladie, qui était la conséquence de la vie anormale de sa jeunesse, d'un travail trop assidu, le journal à ce moment reposant entièrement sur lui. C'était une maladie opiniâtre, rebelle à tous remèdes, des organes de la gorge. Les meilleurs docteurs russes et étrangers le jugèrent près d'une mort prochaine. Il ne mourut que longtemps après, mais se croyant à sa fin, il écrivit ces vers :

... Bientôt vient la mort, et je regrette tant la vie que c'en est un martyre. Je suis jeune encore, j'ai moins de menus soucis, et plus rarement à ma porte frappe la faim ; maintenant je pourrais faire quelque chose, mais il est trop tard, etc.

En réalité, il n'était pas trop tard. La véritable action de Nekrassof était devant lui. Quelque noirs que fussent les nuages, le ciel s'éclaircit. D'abord la maladie ne fut pas si dangereuse que l'avaient annoncé les médecins. Le chirurgien académicien Schipoulinsky, à l'encontre de ses confrères, donna une prescription toute différente, et Nekrassof ne conserva qu'une légère faiblesse de la voix.

Alors finit la guerre de Crimée, commença une époque de libéralisme et de réformes. Le *Contemporain* revécut. Là commence la seconde période de la vie de journaliste de Nekrassof, qui va de 1856 à 1865., pendant laquelle il déploya sa plus grande activité. L'horizon intellectuel et sentimental du poète s'est considérablement élargi sous l'influence de l'esprit nouveau. Pareillement à Bielinsky, qui n'aimait pas qu'on lui rappelât ses premiers articles dans le genre de *l'Année de Borodino*, ou *le Merzura*, de même Nekrassof se rappelait avec déplaisir ses péchés de jeunesse dans le genre de *Trois Contrées du Monde*. Cette évolution se manifesta aussi dans les créations du poète. La protestation d'autrefois, ardente, mais trop vague, contre les vilenies, les violences, le servage et les humiliations, fit place à un sentiment plus profond et mieux défini de la misère populaire. Ce qu'il a écrit de mieux se trouve dans cette période : *Pensées au seuil d'un perron*

de parade, le Père Le Gel au nez rouge, les Faiseurs de corbeilles, le Chemin de fer, les Enfants de paysans, etc. Il ne cessa pas de collaborer au journal par ses articles et ses conseils. L'idée lui vint d'adjoindre au *Contemporain, le Sifflet,* où il avait publié sa correspondance de Moscou à ses amis de Pétersbourg. En 1860, Nekrassof donna une édition de ses poésies.

Avec la cessation du *Contemporain*, en 1866, finit la seconde période de l'action de journaliste de Nekrassof.

Avec l'année 1866 commence la troisième période, où il prend la direction des *Annales de la patrie*, et cette période va jusqu'à sa mort.

Dans ces dernières dix années de sa vie, Nekrassof avait conservé toute son activité; son talent se maintenait à la même hauteur, et ses productions ne le cédaient en rien aux précédentes. C'étaient *les Femmes russes, Quel est celui qui vit heureux en Russie?* etc. A ce moment, il commença à s'affaiblir. Sa vie était très monotone. L'hiver, il restait à la ville, où il travaillait peu. Il préférait la campagne, où il passait l'été. Il avait la passion innée et héréditaire de son père pour la chasse. Il aimait la chasse au fusil et au chien d'arrêt, à travers les marais, sur les bords du lac Ptschelsk. C'était aussi un moyen pour lui de faire connaissance avec la vie des paysans. Il entrait, en chemin, dans l'izba hospitalière. Souvent, il se faisait accompagner dans ses chasses par des moujiks.

Les premiers symptômes de la maladie qui emporta Nekrassof dans la tombe apparurent vers 1875; mais il passa encore une année ne changeant rien à son genre d'existence et ne faisant pas attention au mal. Au printemps de 1876, la maladie prit un caractère si violent et si douloureux qu'elle exigea un traitement de tous les instants. Nekrassof passa l'été à Gatschina, dans une lutte opiniâtre avec sa maladie; mais, en automne, il dut partir pour la Crimée, où le traita le célèbre Botkine. En hiver, il revint à Pétersbourg, et

dès lors il ne quitta presque plus son lit, se promenant à de rares intervalles dans sa chambre. Ses cruelles souffrances augmentèrent de jour en jour, et au printemps de 1877, elles devinrent des tourments insupportables. Dans les rares minutes d'accalmie, Nekrassof se tenait au courant de la littérature, lisait ses journaux, ses épreuves, écrivait ses dernières chansons. Ainsi, au milieu de son séjour en Crimée, il écrivit un poème de dix-huit cents vers. L'opposition qui s'éleva contre l'impression de ce poème fut l'un des derniers désagréments littéraires de Nekrassof. Très frappé de cette malechance, Nekrassof aborda un jour le docteur Belogolof avec ces mots :

— Le voilà, notre métier de littérateur! Quand je commençai ma carrière littéraire et écrivis pour la première fois, je me rencontrai aussitôt avec des ciseaux. Trente-sept ans se sont écoulés depuis, et me voilà à la mort; j'écris ma dernière œuvre et je me heurte encore à ces mêmes ciseaux!

La conscience de l'approche de la mort ne le quitta plus dès l'automne de 1876. Il disait :

— Jadis, tous les docteurs d'une voix unanime me condamnaient à la mort; mais, dans mon for intérieur, ne cessait pas de vivre la persuasion que je vivrais; maintenant, c'est tout au rebours : les docteurs me donnent de l'espoir; je suis persuadé que je ne dois pas me relever.

Ce fut un épuisement progressif. On put à peine le transporter à Tschornaya Retschka, aux environs de Pétersbourg, où il passa l'été chez le comte Strogonof. Il reçut là des Sibériens des témoignages d'admiration, de condoléance dont il fut très touché. Il nota des pensées fugitives incomplètes, des souvenirs de vers de ses poètes préférés. Le 16 juin, à sept heures, il écrivait :

« Je voudrais bien analyser mon état et mes sensations, mais c'est une trop triste besogne; c'est ajouter au tourment, et il est suffisant! »

Et plus loin :

« Ne pas oublier d'écrire à Ir...vy (un jeune poète).

« C'est de plus en plus effrayant... Que je sois mieux, ou que vienne la fin.

« Je ne comprends rien de ce qui se passe en moi. C'est très pénible! La pluie! (Dimanche). »

Ainsi se consumait le poète luttant avec la mort, et l'unique et adoucissante consolation pour lui à ce moment étaient les nombreux témoignages de sympathie qu'il recevait de toutes parts.

Cependant il publia encore une édition séparée de ses *Dernières Chansons*. Enfin, il composa ou plutôt il acheva son poème *la Mère* et son poème *Do-Do*, qui fut pour le public comme le bulletin de santé du poète. On jugea qu'il était bien près de la mort, ce qui était vrai; ses jours étaient comptés.

Le compte-rendu de ses derniers moments, écrit par le docteur Belogolof et que j'ai sous les yeux, témoigne d'une grande résignation, d'une grande bienveillance pour son entourage et son docteur, de beaucoup de force de caractère, d'une impassibilité stoïque devant l'anéantissement imminent. Une de ses dernières paroles à son entourage fut : « Pardonnez-moi. » Il fut enterré au monastère de Novodivitsch.

La vie de Nekrassof se reflète dans ses poésies, qui semblent se ressentir de cette existence haletante. Elles ont quelque chose d'inquiet, de navrant et de pénible non seulement dans le sujet, mais encore dans le style. Il y a des phrases par endroits, notamment dans ses poésies lyriques, qui peuvent paraître emphatiques, surtout quand il s'agit de sentiment, de pitié, d'indignation. Ce n'est pas l'effort de l'impuissance; c'est un cri qui éclate comme une imprécation. La Muse échevelée de Nekrassof me fait penser à l'énorme statue du *Chant du Départ* de Rude :

Je ne me souviens pas d'une muse caressante et jolie — chantant au-dessus de moi d'une douce voix — beauté céleste, silencieuse comme un souffle, — descendant des hauteurs, pour charmer mon

ouïe d'enfant, — lui apprendre quelque harmonie ensorcelante; — cette muse-là n'a pas oublié de chalumeau dans mon berceau, — au milieu de mes jeux et de mes rêveries enfantines, — elle ne m'a point troublé l'esprit de quelque vague pensée, — elle n'a pas apparu à mon regard enthousiaste — comme une aimante compagne à cette heure bénie — où l'amour et la muse, amis inséparables, agitent notre sang jusqu'à l'épuiser...

Mais de bonne heure ont pesé sur moi — les chaînes d'une autre muse sans caresse et sans affection, — suivante affligée des pauvres affligés, — née pour la lutte, les souffrances et les peines, — cette muse en pleurs, désolée et malade, — à toute heure altérée, bassement suppliante, — pour laquelle l'or est la seule idole. — En signe de joie d'un nouveau venu dans le monde de Dieu, — dans une pauvre chaumière, devant une latte fumante, — courbée par le travail, tuée par le chagrin, elle me chantait, — elle me chantait pleine de tristesse — et d'éternelle plainte une simple chanson. — Il arrivait que ne pouvant endurer le chagrin accablant, — soudain elle pleurait, répétant mes sanglots, — ou troublait mon rêve d'enfant — par une chanson de vagabond, mais cette même plainte dolente — résonnait plus stridente sous ce bruyant badinage. Il y avait de tout dans ce mélange insensé : — calculs d'un souci infime et sordide, — beaux rêves des jeunes années, — amour sombré, larmes étouffées, — malédictions, plaintes, impuissantes menaces. — Dans l'accès de sa rage l'insensée jurait d'entreprendre un combat avec le mensonge humain. — Ou bien s'abandonnant à une gaieté sombre et sauvage, — elle jouait comme une folle avec mon berceau, — elle criait : Vengeance ! — et d'une voix agitée — elle appelait à son aide la foudre du Seigneur ! — Dans son âme aigrie mais aimante et tendre — faible était l'accès de cette cruauté impitoyable — qui se calmait insensiblement; cette crise accablante — s'apaisait... et elle rachetait soudain — tout le tumulte sauvage des passions et de la cruelle affliction — par une minute divinement belle, — où la martyre, la tête penchée — murmurait au-dessus de moi : « Pardonne à tes ennemis !..... »

Presque toutes les poésies de Nekrassof ont ce lyrisme farouche ou lugubre, quand elles n'ont pas le trait mordant de l'ironie. Nul n'a rendu mieux que lui les amertumes des existences isolées et pénibles de la capitale, de la vie ardue du moujik, des cruautés du servage, dont on attendait l'abolition. Ses poésies ont les inégalités de l'impatience. C'est dans ses satires que Nekrassof est le meilleur, dans les plus courtes surtout.

On m'a dit que Nekrassof se jouait des misères du

peuple, du servage, des pauvres moujiks et battait ses serviteurs. Je crois cependant à sa sincérité. La forme peut pêcher chez lui, le fond de sa pensée est toujours grand et généreux.

Nekrassof qui, comme on l'a vu par sa biographie, a bien suivi le mouvement de son temps, conséquent avec lui-même, donna même en poésie dans les nouvelles théories du nihilisme et de l'école ultraréaliste d'Ouspensky.

Tourguénef, l'écrivain si raffiné dans son réalisme, le plus occidental des écrivains russes, n'aimait pas Nekrassof : il trouvait ses vers durs et grossiers. Il y a cependant dans ces poésies faites à l'emporte-pièce, dans ce talent, nous serions tenté de dire ce génie de premier jet, de réelles beautés qui rappellent la fantaisie tourmentée d'Albert Durer. Il y a quelque chose du maître allemand, de moins rêveur et de plus humain dans la rude poésie de Nekrassof.

Ivan Serguiévitsch Tourguénef, né en 1818 à Orel, appartenait à une ancienne famille noble de la Russie. Nous ne nous étendrons pas sur les détails de sa biographie. Tourguénef était presque aussi connu en France qu'en Russie. Tout le monde a pu goûter le charme de ses œuvres, qui toutes ont été traduites par ses soins. Ses *Mémoires* nous le font connaître tel qu'il était en réalité, bon et enthousiaste. Les *Mémoires d'un Chasseur* et quelques petits récits publiés à la même époque, de 1844 à 1850, lui acquirent une célébrité qui ne fit que grandir.

Un malentendu avec la censure qui, à cette époque était tout puissante, le fit mettre aux arrêts pendant un mois en 1852, et ensuite interner pendant deux ans dans sa propriété... « Mais tout est pour le mieux, écrit-il dans ses Mémoires, les arrêts que je dus garder pendant deux ans, au village, m'ont été très profitables; j'ai été à même d'étudier une foule de traits caractéristiques qui sans cela m'auraient probablement échappé. »

Cet isolement mûrit et fortifia le talent de Tourguénef, et de 1855 à 1865 il écrivit ses œuvres les plus remarquables : *Roudine* (1855), *un Nid de gentilhommes* (1858) et enfin *Pères et Enfants*. Ces œuvres donnèrent à Tourguénef une renommée que peu d'auteurs avaient atteint avant lui. Il devint positivement l'idole de toute la jeune génération. Cependant les appréciations erronées qui parurent alors dans les journaux russes sur le type de *Bazarof* de *Pères et Enfants* affligèrent tellement Tourguénef qu'elles furent pour beaucoup dans la résolution qu'il prit d'aller vivre à l'étranger. En 1863, il acheta un terrain à Bade, y fit bâtir une villa qu'il habita jusqu'en 1870. Après la guerre franco-allemande, Tourguénef vendit sa propriété et vint s'installer à Paris, puis à Bougival, où il mourut.

Son corps fut transporté en Russie, et Pétersbourg lui fit des funérailles comme on n'en avait pas encore vues. Tous les établissements d'éducation, toutes les corporations, toutes les sociétés, envoyèrent des députations avec des couronnes. Ce fut un magnifique cortège de gens de tous rangs et de toute opinion, une longue et touchante procession. D'abord la masse du clergé et des chantres entonnant les versets des psaumes des morts, les chœurs d'étudiants, de séminaristes, de jeunes gens de différentes écoles, des artistes dramatiques, défilant tous tête nue et chantant avec foi ou respect les mêmes prières; puis une haie de plus de trois cent mille hommes et femmes massée des deux côtés du parcours du cortège, depuis la gare de Varsovie jusqu'au cimetière de Volkof, sur une étendue de huit kilomètres. Cette foule immobile, silencieuse, tous ces fronts qui se découvraient à l'approche du corps, ces signes de croix et ces exclamations étouffées : — « Que Dieu donne la paix à son âme ! » — « Qu'il le reçoive dans son royaume éternel ! » — Le son des cloches, les arrêts devant les églises pour recevoir la bénédiction du clergé qui venait dire une dernière prière sur la dé-

pouille du grand écrivain, tout cela formait un tableau ineffaçable. Aux abords du cortège pas le moindre vendeur de portraits ou de biographies du défunt. Mal en aurait pris à celui qui, pour gagner quelques sous, se serait risqué à troubler le recueillement de cette foule que rien ne retenait dans ce silence et cette tranquillité, sinon le respect du mort, le souvenir du grand écrivain. Il n'y avait, en effet, ni troupe ni sergents de ville pour maintenir l'ordre. Ceux qui n'auraient pas voulu dans ce cortège honorer la mémoire du romancier pouvaient honorer celle de l'homme de bien.

La correspondance inédite de Tourguénef, que M. Durand-Gréville a publiée dans le *Temps*, retrace ses souffrances physiques. Elle met également en relief son inépuisable bonté et sa façon délicate de faire le bien. Témoin la lettre que voici :

Paris, 14 (28) décembre 1882.

A M. Yourief

.... J'ai justement une prière à vous adresser. Je commence par là. Vous recevrez dans quelques jours le manuscrit d'une traduction très bien faite, du reste, de la nouvelle de Heise : *Getheiltes Herz* (Cœur partagé). Il n'est pas du tout nécessaire que vous la fassiez paraître dans la *Pensée russe*, si elle ne vous plaît pas ; mais écrivez-moi que vous l'avez lue, que vous la publierez tôt ou tard et que vous êtes prêt à la payer d'avance.

J'ai imaginé tout cela pour un Russe qui est ici, à l'hôpital, non seulement incurable, mais mourant; il n'a pas six semaines à vivre. Il n'a pas un sou, naturellement, et il est fier, le brave et honnête garçon : il ne veut accepter aucun secours. C'est pourquoi j'ai imaginé cette *pia fraus!* je lui enverrai l'argent comme s'il était le prix de la traduction ; mais de votre côté, je vous en supplie, ne me trahissez pas et consentez à jouer un rôle dans cette petite comédie pas gaie. Écrivez-moi que vous donnez deux cents francs. Comptant pleinement sur votre bon cœur, j'ai imaginé ce moyen *in extremis*, c'est bien le cas de le dire.

Tourguénef ne s'est pas borné au roman. On possède de lui des comédies parmi lesquelles il faut signaler *la Provinciale* et *Un mois au village*. Tourguénef a aussi laissé des vers. On y remarque la même analyse, le

même réalisme poétique, le même amour pour la nature et la même psychologie que dans ses romans. Voici deux de ses poésies :

FÉDIA (1)

Par une nuit de gel, sans dire mot, entre — dans le bourg un gars sur une rosse fatiguée. — Des nuages gris se sont amassés menaçants : pas une étoile, ni grande ni petite.

Près de l'enclos il rencontre une vieille : — « Bonjour grand'-mère ! » — « Ah ! Fédia, d'où viens-tu? — Où étais-tu perdu?... On ne te voyait plus ! » — « Où j'ai été, tu ne le verrais pas d'ici...

Mes frères sont-ils vivants? ma mère vit-elle encore? — notre cabane est-elle toujours intacte, n'a-t-elle point brûlé? — Est-ce vrai que Parascha (2), à Moscou comme m'ont dit — nos garçons, avec le carême est devenue veuve? »

« Votre maison est comme elle était, littéralement pleine comme une tasse, — les frères sont tous vivants, la mère bien portante, — le voisin est mort, — Parascha est devenue veuve, — mais un mois après elle en a pris un autre !... »

Le vent a soufflé... Phédia a donné un léger coup de sifflet, a regardé le ciel, enfoncé son bonnet, — a fait en silence un geste de la main, doucement a tourné bride... et a disparu.

LA NUIT

O nuit sans lune, nuit chaude, nuit muette ! — Tu te dorlotes, tu es accablée, tu te consumes, — comme une femme lassée d'amoureuses caresses... — ou, peut-être, pleine d'ignorance, — de l'ignorance qu'effleure les premiers désirs, — timide, attends-tu de mystérieux baisers... — Dis-moi, nuit, qui donc aimes-tu? — Tu gardes le silence, ma question est indiscrète, — et sur ta tête un voile noir s'épaissit. — J'ai bu ton poison : j'aspire l'humide vapeur, — et je sens dans ma poitrine un feu brûlant s'allumer, — j'entends ton murmure sans fin, — ton bégayement insinuant, ton chuchotement incompréhensible... et l'ombre parfumée s'élève tout autour ; — mon visage brûle d'un feu inconnu, — ma poitrine élargie est gonflée de souvenirs, alanguie par l'angoisse, la félicité, le désir, — et l'air caressant, à peine un souffle dans la nuit, — semble lui-même frissonner et s'embraser au-dessus de moi.

Mais Tourguénef n'aimait pas à s'astreindre au travail du rythme. Il préférait la langue de ses romans, ce qui ne l'a pas empêché d'être un grand poète. Il a écrit

(1) Diminutif de Féodor. Théodore.
(2) Diminutif de Prascovie.

sur la fin de sa vie de délicieuses bluettes sous le titre de *Petits Poèmes en prose*. La *Revue politique et littéraire* en a publié plusieurs, et nous en détachons ce joyau :

QUE CES ROSES ÉTAIENT FRAICHES ET BELLES !

Je ne sais où, je ne sais quand, mais il y a bien longtemps de cela, j'ai lu une pièce de vers; je l'ai oubliée, mais la première ligne m'en est restée dans la mémoire :

« Que ces roses étaient fraîches et belles! »

C'est l'hiver maintenant; la gelée a ouaté les vitres de mes fenêtres. Une seule bougie brûle dans la chambre sombre; je me tiens dans un coin, et dans ma tête résonne toujours et toujours :

« Que ces roses étaient fraîches et belles ! »

Je me vois devant la fenêtre basse d'une maison de campagne.

Une soirée d'été se fond lentement en nuit. L'air chaud sent le réséda et le tilleul ; et sur le rebord de la fenêtre, appuyée de son bras tendu et la tête penchée sur l'épaule, est assise une jeune fille. Elle regarde le ciel avec une attention silencieuse, comme si elle guettait l'apparition des premières étoiles.

Quel enthousiasme naïf dans ses yeux rêveurs! Quelle innocence touchante sur ses lèvres entr'ouvertes comme pour interroger! Que cette poitrine, qui n'est pas encore épanouie et que rien n'a troublée encore, respire tranquillement! Que les lignes de ce jeune visage sont délicates et pures! Je n'ose pas lui adresser la parole, mais comme elle m'est chère! comme mon cœur bat!

« Que ces roses étaient fraîches et belles ! »

Et il fait toujours de plus en plus sombre dans la chambre. La bougie se met à pétiller sous son noir abat-jour, et des ombres fugitives vacillent sur le plafond bas. Derrière le mur, l'âpre gelée craque durement, et l'on croirait entendre tout près le fastidieux chuchotement d'un vieillard.

« Que ces roses étaient fraîches et belles ! »

D'autres images surgissent devant moi. C'est le bruit joyeux de la vie de famille à la campagne. Deux petites têtes brunes et bouclées me regardent franchement de leurs yeux clairs. Leurs joues roses frémissent de rires continus. Les mains caressantes se sont entrelacées; de jeunes voix affectueuses se mêlent, et, un peu plus loin, dans la riante chambrette, d'autres mains, jeunes aussi, courent en embrouillant leurs doigts sur le clavier d'un vieux petit piano, et la valse de Lanner ne peut dominer le ronron du patriarcal *samovar*.

« Que ces roses étaient fraîches et belles! »

La bougie s'affaisse et s'éteint. Qui est-ce qui tousse là-bas d'une toux si sourde et si enrouée? A mes pieds, pelotonné en rond, se serre et frissonne mon vieux chien, mon seul camarade. J'ai froid..., je gèle..., et ils sont tous mort! morts!

« Que ces roses étaient fraîches et belles! »

On retrouve même dans les œuvres d'une haute portée philosophique de Tourguénef l'exquise délicatesse et l'émotion de ce récit.

Alexis Pissemsky (1820-1881), le célèbre auteur de *Mille âmes* et du *Sort cruel* naquit d'une famille de gentilshommes dans le gouvernement de Kostroma. Il fit d'excellentes études au lycée de Kostroma. Il y lut, pour ainsi dire, tous les romans qui existaient, tant en russe que les romans traduits. Il prenait une grande part à tous les spectacles d'amateurs, où il remplissait presque toujours les rôles comiques. Etudiant en 1840 à l'université de Moscou dans la faculté de mathématiques, il en sortit en 1844 et entra au service, qu'il quitta en 1846 pour aller se fixer à la campagne, où il se plongea de nouveau dans la lecture et écrivit en 1846 sa première nouvelle : *la Boïarine*, qui ne parut que onze ans plus tard, et une autre, *le Matelas*, que le *Moscovite* ne publia que trois ans après. Il se maria en 1848 à la fille du rédacteur en chef des *Annales de la patrie* P. Svinine, et entra de nouveau au service pour y rester jusqu'en 1853. Dans cette période de cinq ans, Pissemsky écrivit et publia toute une série de récits et de nouvelles, au nombre desquelles se trouvent : *Monsieur Batmanof*, *le Pétersbourgeois* et les romans : *Serge Petrovitch Khazarof*, *Marie Stoupischine* et *le Fiancé riche*. En 1853 parurent dans *le Contemporain* sa comédie : *le Partage*, un très remarquable récit *le Liéchy*, *(le Sylvain*, *le Génie des bois*), un autre récit *le Fanfaron* ; une esquisse historique : *le Vétéran et le Nouveau venu* et la nouvelle : *Est-elle coupable?*

En 1857 il publia *la Vieille Dame* et son œuvre principale : *Mille âmes*, qui eut le plus grand retentissement et que le public français connaît maintenant grâce à M. Dérely (1). En 1859, Pissemsky donna dans la « Bibliothèque de lecture » un drame en cinq actes : *Une amère Destinée*. Sans tenir compte des critiques de

(1) Voir la collection des romanciers russes de la librairie Plon.

journaux très différentes, cette pièce obtint un très grand succès et mérita à l'auteur la grande médaille d'or de l'Académie des prix Ouvarof pour les œuvres dramatiques. Citons encore parmi les meilleures œuvres de Pissemsky : *Petit père*, un roman ; *la Mer agitée*, *les Menteurs russes*, *les Autocrates*, *les Hommes de l'année quarante* et *Dans le Tourbillon d'eau*.

Pissemsky appartient avec Gontscharof, Tourguénef, Dostoevsky à ce qu'on a appelé l'*école naturelle* et qui avait pour objet l'étude du peuple. Lui aussi il lutta contre le servage, les abus du temps et décrivit l'état des esprits. La société de son temps avait pour vices principaux le manque de naturel, la confusion des idées, la frivolité, le manque d'énergie, l'abaissement du niveau moral ; le goût de la phrase, le caprice et l'arbitraire ; Pissemsky prit pour types de ses pièces et de ses romans les victimes de ces vices. « Ce n'est pas notre faute, dit Pissemsky, si la vie actuelle renferme tant de grossièreté et de sensualité, si la foule qui se donne le nom d'éclairée est habituée aux phrases, à ne rien faire où à faire des bêtises ; si mettant de côté sa grande force, le *bon sens*, elle se jette sur la première lumière phosphorique venue, peu importe où elle brille, et croit naïvement que c'est là la seule force et l'unique salut. » Et comme épilogue il ajoute : « Que l'historien futur lise notre récit avec attention et confiance : nous avons mis sous ses yeux le tableau fidèle, bien qu'incomplet, des mœurs de notre temps ; si la Russie ne s'y reflète pas toute entière, toute sa fausseté y est du moins peinte avec soin » (1). Pissemsky décrit avec tant de vérité, tant de réalisme que parfois le dégoût vous saisit et vous écœure.

Dostoevsky (1821-1881). Gogol avait appelé l'attention des écrivains russes sur les petits, les souffrants, les déshérités de ce monde. Il avait écrit ces lignes dont j'emprunte la traduction à M. de Vogué :

(1) *La Littérature contemporaine en Russie*, par M. C. Courrière.

« La pitié pour la créature tombée est un trait bien russe. Rappelle-toi le touchant spectacle qu'offre notre peuple quand il assiste les déportés en route pour la Sibérie. Chacun leur apporte du sien, qui des vivres, qui de l'argent, qui la consolation d'une parole chrétienne. Aucune irritation contre le criminel ; rien non plus de cet engouement romanesque qui ferait de lui un héros ; on ne lui demande pas son autobiographie ou son portrait, on ne vient pas le voir par curiosité, comme cela se passe dans l'Europe civilisée. — Ici, il y a quelque chose de plus ; ce n'est pas le désir de l'innocenter ou de le soustraire au pouvoir de la justice, c'est le besoin de réconforter son âme déchue, de la consoler comme on console un frère, comme le Christ nous a ordonné de nous consoler les uns les autres. » Et plus loin : « On entend déjà les sanglots de souffrance morale de toute l'humanité, le mal gagne tous les peuples de l'Europe ; ils s'agitent, les malheureux ne sachant pas comment se soulager ; tous les remèdes, tous les secours que leur raison invente leur sont insupportables et ne procurent aucun bien. Ces gémissements vont encore augmenter, jusqu'au jour où le cœur le plus dur se brisera de pitié, où une force de compassion inconnue jusqu'ici suscitera une force d'amour également inconnue. L'homme s'enflammera pour l'humanité d'un amour plus ardent que le monde n'en vît jamais. »

Le génie morne de Dostoevsky, le romancier de la pitié sociale et de la souffrance aiguë, semble procéder directement de ce rêve surhumain. On dirait que c'est pour essayer de mieux briser ce cœur endurci de la vieille Europe qu'il a choisi dans ces romans tout ce qu'elle contient de plus monstrueusement pitoyable, non seulement les pauvres, les malheureux, les malades, mais parmi ceux-ci les plus sordides, les plus misérables, les plus affreusement surmenés par la maladie physique ou mentale, les victimes de l'épilepsie, du nihilisme, la doctrine et la glorification du néant, à ce qu'il semble.

Aussi Dostoevsky a-t-il choisi de préférence pour sujet l'habitant des villes et particulièrement le petit employé. Il a fait cette étude avec une telle sincérité, il les a dessinés avec une telle probité d'artiste consciencieux que tous, victimes et bourreaux, ont vu en lui un défenseur de leurs théories. Son œuvre a été merveilleusement analysée par M. de Vogué dans son ouvrage le *Roman russe*, et Dostoevsky commence à être lu et même gouté en France. Parler de cette œuvre après cette analyse, que ne comporte du reste pas le cadre de ce livre serait téméraire de notre part. Nous nous bornerons à rappeler brièvement la vie de cet auteur et les principales qualités de son grand talent.

Dostoevsky naquit à Moscou dans un hôpital auquel son père, médecin militaire, était attaché. Ses yeux d'enfant virent tout d'abord les maladies. Rien ne reste comme les impressions d'enfance ; elles peuvent influer sur toute une existence. C'est ce qui arriva pour Dostoevsky. Il était l'aîné d'une nombreuse famille. Il fit ses premières études dans une pension de Moscou ; en sortant il entra, grâce à une demande de son père, à l'Ecole des ingénieurs militaires avec son second frère Alexis, l'inséparable compagnon de sa vie, de ses peines, de ses travaux littéraires. Les deux frères traversèrent sans y prendre goût cette école militaire. « L'éducation classique a manqué à Dostoevsky ; elle lui eut donné la politesse et l'équilibre qu'on gagne au commerce précoce des lettres. Il y suppléait tant bien que mal en lisant Pouchkine et Gogol, les romans français, Balzac, Eugène Sue, George Sand, qui paraît avoir eu un grand ascendant sur son imagination. Mais Gogol était son maître favori; les *Ames mortes* lui révélaient ce monde des humbles vers lequel il se sentait attiré. » Sorti de l'école en 1843 avec le grade de sous-lieutenant, un an plus tard il donnait sa démission pour se vouer exclusivement à la littérature.

Dès lors commença pour Dostoevsky la suite d'épreuves qui compose sa vie : la mort de son père, le

maigre patrimoine vite dissipé, les courses et les sollicitations souvent si humiliantes chez les éditeurs, où il cherchait à placer des traductions, les blessures de l'amour-propre, une maladie chronique des nerfs surexcités par ces préoccupations, plus tard le bagne, enfin l'épilepsie contractée, dit-on, en Sibérie. Le travail a été sa seule consolation et la source de l'enthousiasme qui lui a gardé le cœur haut et du courage pour la luttte. A vingt-trois ans, il écrit son premier roman: *Pauvres gens*. Indigent, vivant péniblement, il n'avait que quelques amis au nombre des quels il faut compter M. Grigorovitsch, un des meilleurs écrivains contemporains. Cet ami porta le manuscrit à Nekrassof, qui fut tout ému à la lecture de cette œuvre saisissante et la recommanda à Bielinsky. Le grand critique lut ce roman et avoua franchement qu'il avait été touché. Quand l'auteur, tremblant d'angoisse, se présenta chez le critique, celui-ci l'apostropha comme hors de lui : « Comprenez-vous bien, jeune homme, toute la vérité de ce que vous avez écrit? Non, avec vos vingt ans, vous ne pouvez pas le comprendre. C'est la révélation de l'art, le don d'en haut : respectez ce don, vous serez un grand écrivain! » Le public ratifia à l'apparition de ce volume le verdict de Bielinsky.

En 1849, Dostoevsky, devenu suspect, fut envoyé en Sibérie pour avoir fait partie d'un cercle de jeunes gens qui, sous la direction de Pétrachevsky, l'auteur du *Dictionnaire des termes étrangers*, se réunissaient pour lire et discuter Fourier, Louis Blanc, Proudhon. Il fut arrêté avec son frère et conduit à la citadelle, où il vécut pendant cinq mois « de sa propre substance », selon son expression. Hippolyte Debout, l'un des prisonniers, a noté dans ses souvenirs la seule consolation qui leur fut donnée. « Un jeune soldat de la garnison, en faction dans le corridor, s'était attendri sur l'isolement des détenus; de temps en temps il entrouvrait le judas pratiqué dans les portes des casemates et chuchotait : « Vous vous ennuyez bien? Souffrez avec patience.

Le Christ aussi a souffert. » Ce fut peut-être en entendant la parole du soldat que Dostoevsky conçut quelques-uns de ces caractères où il a si bien peint la pieuse résignation du peuple russe.

Après cette longue détention, Dostoevsky devait être fusillé. Il était déjà avec ses compagnons devant les fusils, quand un ordre de l'Empereur, arrivé juste à temps, commua sa peine en travaux forcés en Sibérie pour quatre ans. « Dans chacun de ses livres, il ramènera une scène pareille, le récit ou le rêve d'une exécution capitale, et il s'acharnera à l'étude psychologique du condamné qui va mourir; remarquez l'intention particulière de ces pages, on y sent l'hallucination d'un cauchemar qui habite dans quelque retraite douloureuse du cerveau. »

En route, à Tobolsk, les prisonniers se séparèrent pour se rendre chacun à sa destination. C'est là qu'ils reçurent la visite de vaillantes femmes qui avaient accompagné leurs maris. Ces grands cœurs offrirent avec leurs consolations un Évangile aux nouveaux venus. Ce livre ne quitta pas, pendant quatre ans, le chevet de Dostoevsky. Quelles tortures physiques et, ce qui est aussi pénible, quelles tortures morales il eut à endurer. L'histoire de ce martyre est tout entière dans *les Souvenirs de la Maison des Morts*. Lire ce livre c'est lire sa vie. Cette œuvre a été pour la déportation ce que les *Récits d'un Chasseur* avaient été pour le servage : « le coup de tocsin qui a précipité la réforme. » En 1859, Dostoevsky reçut sa grâce et revint à Pétersbourg. Il y publia *Humiliés et Offensés* ; c'est la première œuvre qui ait été traduite en France. Ce n'est pas la meilleure; l'auteur l'avoue lui-même : « Je reconnais qu'il y a dans ce roman beaucoup de poupées au lieu d'hommes; ce ne sont pas des personnages revêtus d'une forme artistique, mais des livres ambulants. »

Depuis son retour à Pétersbourg jusqu'en 1865, Dostoevsky dépensa son talent dans le journalisme. Il

fut bientôt frappé de nouveaux coups du sort : on lui supprima son journal, il perdit son frère Alexis pour échapper à ses créanciers, il fut obligé de partir à l'étranger, où il ne cessa de souffrir de son affreux mal : l'épilepsie. Cependant il y respire un air moins étouffant : « Il me semble, dit-il, que je commence seulement à vivre. C'est drôle, n'est-ce pas? une vitalité de chat ! » En effet, de 1865 à 1871, il composa trois grands romans : *Crime et Châtiment*, l'*Idiot*, les *Possédés.*

Le premier marque l'apogée du talent de Dostoevsky; *Crime et Châtiment* assura la popularité de l'écrivain. C'est la plus profonde étude de psychologie criminelle qui ait été écrite depuis *Macbeth.* Ce fut l'événement littéraire de 1866. Toute la Russie en fut troublée. On constata cette année-là une recrudescence de crimes dans les statistiques. C'est le plus poignant des romans de Dostoevsky. C'est une œuvre extraordinairement sujestive. Dernièrement je prêtai ce roman à un de mes amis, écrivain distingué, gros garçon sanguin et point nerveux. En venant le voir le lendemain, je lui trouvai la mine d'un carême-prenant. Il m'avoua qu'il avait passé une nuit horrible entre l'insomnie et le cauchemar, tant l'avaient secoué les premières pages de *Crime et Châtiment.* Ceux qui aiment à rechercher les émotions d'une exécution publique, comme ceux qui s'attendrissent à la vieille thèse sentimentale « du forçat et de la prostituée se rachetant mutuellement par l'amour », liront ce roman avec plaisir, sans le comprendre. C'est un profond sujet de méditation.

Les derniers romans de Dostoevsky, l'*Idiot*, les *Démons* (très bien traduits par M. Dérely sous le titre de *Possédés*), les *Frères Karamassof* sont inférieurs à *Crime et Châtiment.* « Les longueurs sont intolérables, l'action n'est plus qu'une broderie complaisante qui se prête à toutes les théories de l'auteur, et où il dessine tous les types rencontrés par lui ou imaginés dans l'enfer de sa fantaisie. »

Pour terminer, disons que nul mieux que Dostoevsky

ne possède la science de fouiller une âme, de la décomposer, l'art de faire concourir le moindre détail à l'ensemble, de ne le mettre que s'il est nécessaire, de procéder par gradation et non par brusques antithèses, d'éveiller avec un mot un ensemble d'idées et de sensations ; nul ne sacrifie moins à la phrase. En le lisant, le fait ou l'idée vous saisit ; on ne songe pas au style : on l'oublie, même dans ses longueurs.

Léon Tolstoï

« Si les livres les plus intéressants sont ceux qui traduisent fidèlement l'existence d'une fraction de l'humanité à un moment donné de l'histoire, notre siècle n'a rien produit de plus intéressant que l'œuvre de Tolstoï. Il n'a rien produit de plus remarquable sous le rapport des qualités littéraires. Je n'hésite pas à dire toute ma pensée, à dire que cet écrivain, quand il veut bien n'être que romancier, est un maître des plus grands, de ceux qui porteront témoignage pour le siècle. »

C'est ainsi que M. de Vogué résume sa pensée sur le grand écrivain russe, et il ajoute : « Je souscris volontiers à cette exclamation de Flaubert en parcourant la traduction que Tourguénef venait de lui remettre et criant de sa voix tonnante, avec des trépignements : « Mais c'est du Shakspeare, cela, c'est du Shakspeare ! »

Tolstoï occupe, en effet, un des premiers rangs dans la littérature russe à côté de Pouschkine, Lermontof, Tourguénef et Dostoevsky. Cependant il ne ressemble à aucun de ces grands écrivains. Son genre est tout personnel. Son esthétique et sa doctrine n'appartiennent qu'à lui ; ils sont la résultante de ses méditations sur les différents milieux qu'il a traversés et sur lui-même.

Le comte Léon Tolstoï est né le 28 août 1828, à Krassnaïa Poliana, village du gouvernement de Toula. Orphelin de bonne heure, après avoir suivi les cours de l'Université de Kasan, il partit au Caucase, où il

écrivit sans doute *les Cosaques*, publiés plus tard. Quand la guerre de Crimée éclata, il y prit part et relata ses observations dans une suite de récits sous ce titre: *Sébastopol en décembre, Sébastopol en mai, en août, la Coupe de bois, l'Excursion.*

Tous ses ouvrages sont aussi des autobiographies. Toute cette œuvre n'est que l'histoire d'une pensée travaillant sans relâche sur elle-même. Je me borne à citer comme les principales étapes de cette continuelle analyse : *Enfance, Adolescence, Jeunesse! la Guerre et la Paix; Anna Karénine; Trois Morts, Ma Confession, Ma Religion, un Commentaire sur l'Évangile! Que faut-il donc faire?*

De tous les écrivains russes, le comte Tolstoï est actuellement le plus connu en France. On a traduit toutes ses œuvres. On goûte fort *la Guerre et la Paix, Anna Karénine*, ses chefs-d'œuvre (1).

Depuis longtemps le comte Tolstoï a renoncé à sa vocation littéraire. Il est retiré dans ses terres. Il s'est fait simple paysan. Il laboure, fend du bois, puise de l'eau, travaille de ses mains, prêche sa religion et sa doctrine communiste. Est-il vrai qu'il ne souffre plus du mal de la pensée? Qu'il a renoncé à en confier les problèmes à des écrits? Est-il vrai qu'il serait resté insensible à la lettre de Tourguénef lui écrivant de son chevet de moribond : « Ce don vous est venu de là, d'où tout nous vient... Retournez aux travaux littéraires, grand écrivain de notre terre russe... »

Ivan Alexandrovitsch Gontscharof

Fils d'un riche marchand, il naquit en 1812 à Simbirsk, il perdit son père à l'âge de trois ans et fut élevé par sa mère, qui représente le type le plus parfait de la femme russe, qui ne vit que pour ses enfants. Le jeune Gontscharof reçut une excellente éducation et

(1) Nous n'insistons pas davantage sur cet auteur. Voir les études de MM. de Vogué et Ernest Dupuy. M. Halpérine, l'excellent traducteur, annonce du reste une étude biographique et littéraire sur Léon Tolstoï.

entra, en 1831, à l'Université de Moscou pour y suivre les cours de philologie. Son premier ouvrage : *Une Histoire de tous les jours*, où il raconte la triste épopée d'un jeune homme perdant une à une toutes ses illusions arrachées par les rudesses d'un oncle, type du bureaucrate pétersbourgeois, est un petit chef-d'œuvre. En 1852, Gontscharof reçut du Ministère de la marine l'offre d'accompagner, en qualité de secrétaire, l'amiral Poutiata dans un voyage autour du monde, dans le but de ratifier un traité de commerce avec le Japon. Gontscharof consentit et mit le temps de la traversée à profit pour son œuvre capitale *Oblomof*, dont il avait déjà publié un fragment sous le titre de : *le Songe d'Oblomof*, et qui ne parut que dix ans plus tard.

Le résultat de ce long et pénible voyage, qui se termina par des pérégrinations encore plus pénibles dans les montagnes et les plaines de la Sibérie, fut une description artistique de ce voyage, qui parut en deux forts volumes (1856-1857) sous le titre de : *la Frégate Pallas*.

Malgré les fatigues d'un pareil voyage et celle de son service à Pétersbourg, Gontscharof continua à consacrer tous ses moments à son œuvre bien-aimée, à *Oblomof*, roman qui fut célèbre dès qu'il parut dans la revue, *les Chroniques de la Patrie*, en 1858 et 1859.

Jamais un auteur n'avait atteint à la puissance d'analyse psychologique qui se manifeste dans cette remarquable étude de mœurs, non par des réflexions, mais par l'exposition même des faits, par les paroles du principal personnage, dans lequel l'auteur a incarné avec un talent vraiment saisissant les qualités et les travers du Russe en général, tel que l'avait fait la vie de propriétaire campagnard.

Ce roman produisit une immense sensation. *Oblomof* devint un type aussi connu et aussi populaire que ceux de Balzac. Enfin, en 1849, Gontscharof publia, dans le *Courrier de l'Europe*, un autre roman : *le Précipice*, dont des fragments ont paru en langue française, sous le titre de *Marc le Nihiliste*, dans *l'Indépendance*

belge, au commencement de cette année. Ce dernier roman, d'une donnée moins large qu'*Oblomof*, se recommande aussi par la vérité saisissante des types qui y sont représentés ; ce qui frappe surtout dans les œuvres de Gontscharof, c'est la vérité des personnages alliée à un récit d'un haut intérêt et qui jamais ne s'écarte du vrai et du beau.

Ostrovsky

Ostrovsky, le plus grand des auteurs dramatiques de la Russie, naquit à Moscou en 1826. Son éducation première fut assez négligée, il entra au gymnase et de là à l'Université, mais il ne put y terminer ses études, car il dut la quitter à la suite d'une altercation avec un des professeurs.

Ostrovsky ayant passé une grande partie de sa jeunesse et toute son enfance dans la maison paternelle, de l'autre côté de la Moskova, dans le quartier habité par les marchands et la petite bourgeoisie, y choisit de préférence les types immortels de ses comédies et de ses drames. Puis, étant entré au tribunal de commerce, il put encore mieux étudier cette face de la société russe qui jusqu'à lui était presqu'une inconnue.

Sa première comédie, et l'une des plus saissantes : *Nous ferons nos comptes entre nous*, est la sombre épopée des banqueroutes frauduleuses ; elle le rendit célèbre du premier coup (1850). Tout le monde fut frappé de l'immense talent du jeune auteur. Elle ne fut pas représentée alors, mais elle fut lue avec enthousiasme, avec acharnement.

Cet essai de montrer à nu les plaies d'une classe si importante de la société russe, que la corporation des marchands, corporation qui, par sa manière de vivre renfermée en elle-même, était tout à fait inconnue du reste de la Russie, fit une sensation immense. Beaucoup de ces types, devenus légendaires depuis, parurent exagérés à cette époque.

Ostrovsky écrivit toute une brillante série de comédies qui furent imprimées dans les revues de l'époque et qui sont comme des études détachées d'un seul et même tableau. Tout en fouillant dans les vices et les turpitudes de cette société si originale, si inconnue, Ostrovsky n'oublie jamais la créature humaine, l'âme qui se retrouve toujours dans chaque être humain quelque dégradé qu'il puisse paraître, et c'est ce qui fait le charme et la vérité de ses innombrables œuvres dramatiques.

Parmi toutes les pièces écrites par Ostrovsky avant 1859, celles qui ont atteint à la plus grande célébrité sont : *Pauvreté n'est pas vice*, *N'occupe pas une place qui ne t'appartient pas*, et surtout *l'Orage*, où la vérité alliée au sentiment dramatique le plus puissant ressort dans toute sa vigueur.

Après 1860, Ostrovsky cesse de s'occuper de théâtre et aborde la chronique historique en vers. Mais on ne peut pas dire que ce nouveau genre convienne entièrement à son talent, et dans toute la masse de ses œuvres de 1860 à 1870, c'est à peine si on compte trois ou quatre pièces vraiment supérieures. En 1872, il a fêté le vingtième anniversaire de sa carrière d'écrivain, et depuis il s'est remis écrire des comédies dont plusieurs, *la Forêt*, par exemple, est de tout point une œuvre remarquable.

Athanase Schenschine (1820) est plus connu en littérature sous le nom de **Fête** ; aprés avoir suivi les cours de la Faculté de droit et de littérature à l'Université, il entra en 1844 comme sous officier dans la cavalerie. Après la paix de 1856, il prit sa retraite et se maria à Mlle Botkine, la sœur du célèbre littérateur, l'auteur des *Lettres sur l'Espagne*, et du célèbre médecin russe de ce nom. Il se fixa alors dans le village d'Orlov. M. Fête commença de bonne heure, alors qu'il n'avait pas encore dix-neuf ans, sa carrière littéraire en publiant un volume de poésies sous le titre de *Panthéon littéraire*, dont plusieurs pièces furent très remarquées et

jugées dignes par l'auteur de faire partie d'un volume qu'il publia plus tard.

M. Fète consacra ses deux premières années à l'université de Moscou presque exclusivement aux cours et à l'étude des langues anciennes; ce n'est qu'en 1842 qu'il se remit à la poésie et donna quelques petites œuvres aux revues du temps, au *Moscovite* particulièrement et quelques poésies sous la signature de A. F. En 1850 parut une seconde édition des poésies de M. Fète. « Nous ne savons pas dit un de ses critiques, chez qui trouver des motifs aussi sincères et aussi passionnés que dans les poésies de M. Fète... La chanson se compose d'elle-même, avant que le poète y ait pensé; elle sort spontanément de ses lèvres, comme le vin sort d'une coupe ; le poète sent que la chanson mûrit pour ainsi dire en lui, et qu'elle chante en lui-même... Nous savons bien que M. Fète ne nous accablera pas de la richesse des couleurs, de l'éclat des images : Il en est économe, il ne les sème pas inutilement... son talent est modeste et mesuré — sa grande qualité selon nous, ne consiste pas dans le faste et la beauté des images, à quoi il n'a aucune prétention, mais dans la sincérité et la spontanéité de l'inspiration. »

Ivan Sergeevitsch Aksakof, fils de Serge Timoféevitsch Aksakof, l'auteur de la *Chronique de la famille*, est né à Nadéjine, dans le gouvernement d'Orenbourg. Ses études achevées, il entra en 1848 au ministère des affaires étrangères. Il voyagea en Bessarabie pour faire une enquête sur le Raskol (1). Membre de la commission pour la poursuite de la secte des *vagabonds*, il décrivit leur doctrine et leurs dogmes. En 1880 il prit sa retraite et ne s'occupa plus que de littérature.

En 1852 il publia un ouvrage très important sur le *Commerce* des blés en Ukraine. Il est connu comme rédacteur de plusieurs journaux dont quelques-uns furent arrêtés par la censure et comme poète. Son poème

(1) Voir pages 102, 104, 133.

Le Vagabond dont nous détachons le passage suivant est très intéressant :

L'ÉGLISE DE VILLAGE

Le jour touchait au soir. Une ombre oblique — s'allongeait. — Demain matin c'est la fête, le jour inspiré — d'Elie, le bruyant prophète.

Viens, toi, l'infirme, — viens, toi, le joyeux ! — on sonne pour l'office du soir — pour la prière bienfaisante, — et le son des cloches qui apaise — se fait entendre dans l'âme de tous; — jetant son appel aux alentours, — il se répand dans les champs !... — Dans les Kolmi, un grand bourg, — se trouve une église neuve ; — la maison de Dieu a été élevée grâce — à la bourse des marchands ; — et les offices divins sont pompeusement célébrés, — les escabeaux des *ikones* — sont garnis de cierges; — et que le vieux ou le jeune entre : — il fait d'abord un bout de prière, — salue jusqu'à terre — salue à droite et à gauche; — et harmonieux, le chant sacré — s'élève et retentit, — et le diacre répète — la parole de paix — qui parle du reconnaissant — labeur de ceux qui prient, — de la cité céleste, — de tous ceux qui souffrent... — Et contre les parois de l'église se suspend, — la fumée de l'encens, — et ceux qui entrent — voient d'immenses rayons — qui brillent en ligne oblique — dans les bandes de poussière — au soleil dont le temple de Dieu s'illumine et s'éclaire; — Alioschka (1) se tient debout là-bas, — et lui aussi brille de contentement, de joie — de santé dans ce moment heureux, — de jeunesse, — de ce que pour la première fois — il a posé sur le plateau de quête — un kopek pris dans sa bourse de cuir — et qu'il a entendu le son cuivré — de son aumône — de ce kopek qu'il a gagné à grand'peine... — et par la fenêtre ouverte — sortent la fumée bleue — et les accords du chant.

Jacob Polonsky, poète et amateur de belles-lettres est né le 6 décembre 1820 à Riazan où il passa son enfance et sa première jeunesse. A l'âge de dix ans, il eut le malheur de perdre sa mère et resta pour ainsi dire orphelin avec cinq autres petits frères, car son père dut partir au Caucase, à Erivan, et laisser ses enfants à la garde des sœurs de sa femme. Grâce à la sollicitude de ses tantes, M. Polonsky entra au lycée et plus tard à l'université de Moscou, dans la faculté de droit. En 1844 M. Polonsky à la fin de ses études universitaires fit paraître un volume de vers sous le titre

(1) Diminutif très commun d'Alexis.

de *Gammes* qui fut très bien accueilli par les journaux, notamment par les *Annales de la Patrie* où Bielinsky en parla très élogieusement. Sa vie d'étudiant avait été très pénible. Plus tard à Odessa, il vécut non moins péniblement jusqu'au jour où il rencontra un de ses anciens camarades de collège, le professeur Bakounine grâce auquel il obtint des leçons, une souscription pour une nouvelle édition de ses vers, et une place dans la Transcaucasie. En 1846 il publia ses poèmes sous le titre *Poésies de l'année 1845*. Il alla cette même année à Tiflis où on lui avait offert la place de rédacteur du *Nouvelliste Transcaucasien*. Il écrivit et fit imprimer tout une série de poésies. En 1852, M. Polonsky acheva son drame historique ; *Garedjana d'Imerithie*. A l'occasion de ce drame il fit un voyage à Pétersbourg avec une lettre du comte Voronzof au comte Borch recommandant la pièce à la censure. A son arrivée il demanda sa retraite dans l'espoir de trouver une place dans la capitale. Mais hélas ! une fois dans la ville, tous ses projets s'évanouirent et la vie de privations recommença pour M. Polonsky. Sa santé détruite l'obligea à faire un voyage à Gapsal, au bord de la mer. Il passa l'année 1856 à Varsovie et au printémps de cette année il partit pour l'Italie et vint ensuite à Paris. Comme Nekrassof, M. Polonsky devait souffrir toute sa vie. Une cruelle épreuve l'attendait. Un an et demi après un mariage d'affection, il avait le malheur de perdre sa femme.

A partir de 1860 M. Polonsky a publié des nouvelles poésies dans différents journaux. Parmi ses dernières productions il faut signaler particulièrement : *Mimi* et *Reliote*, *Casimir le Grand;* le roman, *Une Ville à bon marché* et un petit poème, un chef-d'œuvre : *Le Grillon musicien.*

« S'il y a quelqu'un, dit Tourguénef, dont on puisse dire, selon l'expression de Musset que son verre n'est pas grand, mais qu'il boit dans son verre, c'est certainement de Polonsky. Chante-t-il mal, chante-t-il bien,

il chante au moins d'une façon personnelle. Le talent de Polonsky présente un mélange particulier, qui lui est bien propre, d'une grâce naïve, d'une langue dégagée et variée, où se retrouve encore le reflet des qualités de Pouschkine. »

Apollon Nikolaevitsch Maykof, fils du célèbre peintre Maykof, est né le 23 mai 1821 à Moscou ; mais il passa son enfance dans le village de son père, à soixante verstes de la capitale, près du monastère Troitzko-Serguievsk. Il fit ses études à Pétersbourg et eut pour camarade Gontscharof, le grand écrivain. Un ami de son père, M. Solonitzk mit à sa disposition toute une bibliothèque des meilleurs auteurs anciens traduits et des modernes. A seize ans il entra à l'Université dans la faculté de droit. Dans la première partie de sa jeunesse M. Maykof, tout à la peinture, dont il s'était épris dès son enfance, regardait ses essais en littérature comme une occupation très secondaire et n'accordait aucun prix à ses vers. Le succès d'un de ses tableaux, représentant le crucifiement, le décida à s'adonner à la peinture. Mais une très forte myopie le força à renoncer à ses projets. Sur les conseils des professeurs Pletnef et Nikitenko, Maykof se tourna définitivement vers la littérature. Il avait écrit sa première poésie à quinze ans, *le Désenchantement*, qui lui avait été inspirée par l'insuccès d'un de ses tableaux. En 1842 parurent ses poésies. Bielinsky leur consacra un article très élogieux où il assurait au jeune poète un brillant avenir. La plupart de ces poésies avaient été écrites de seize à vingt ans.

La même année Maykof fit en Italie un voyage longtemps désiré ; il le raconta en artiste dans ses *Esquisses de Rome* (1847). A Paris, où il vécut avec son frère Valérien, il suivit les cours de la Sorbonne et du Collège de France. En revenant à Pétersbourg, il s'arrêta deux mois à Prague. Il s'intéressa vivement au mouvement slavophile et écrivit sa thèse de doctorat « sur le caractère primitif des lois d'après les sources du droit

slave. » Le professeur Barschef dit de cette dissertation « qu'on y trouvait beaucoup de choses curieuses et nouvelles. »

Reçu cordialement à Prague par M. Ganka, Maykof y apprit le tchèque et fit partie d'un cercle présidé par les savants professeurs patriotes Ganka et Schafarik.

A partir de 1845 M. Maykof se partagea entre la poésie et l'histoire de Russie. Il écrivit quelques récits en prose sur ses voyages, sur l'Italie sous le titre général de : « Rencontres et Récits. » En 1855 il publia un petit recueil de poésies : *l'Année 1854*, qui fut accueilli par des injures et des éloges. Il y avait dans ses poésies un grand souffle patriotique. En 1872 M. Maykof a fait paraître un poème : *les Deux Mondes* auquel un autre poème : *les Trois Morts* peut servir de prologue. Dans *les Deux Mondes* M. Maykof dépeint la situation d'un philosophe, esthéticien et aristocrate de la plus haute intelligence, assistant à la décadence de Rome et pressentant, sans le définir, l'avénement, sur les ruines de cet empire, d'une puissance nouvelle, se fondant sans le secours du feu et de l'épée et conquérant lentement le monde par l'amour et le pardon.

M. Maykof a donné à la littérature russe une excellente traduction de *la Guerre d'Igor* (1) et de quelques scènes de la tragédie d'Eschyle : *Agamennon*.

M. Maykof a, comme Pouschkine, une grande admiration pour la beauté plastique et le monde grec. Ses poésies respirent un grand souffle patriotique. On lui a reproché de trop s'inspirer des idées panslavistes qui exaltent l'orthodoxie et l'autocratie et cette prétention des slavophiles que dans le concert des peuples, les Slaves seuls offrent un organisme vivace, particulièrement les Russes.

On reconnaît un peintre dans les vers de M. Maykof : ils sont harmonieux, énergiques et toujours colorés. Nous regrettons de ne pouvoir donner quelques-

(1) Voir page 51.

unes de ses poésies pour mieux définir son talent. Nous aurions voulu citer *Un Rêve*, *la Source de la Montagne*, de jolis vers sur la poésie, *L'Ange et le Démon*, *Le Concile de Clermont*.

V. G. Avséenko, né dans le gouvernement de Tschernigof, est un des meilleurs romanciers russes. Il entra au lycée en 1852 et eut pour compagnon d'études V. V. Krestovsky, qui devait aussi se faire un nom dans les lettres. En 1856, il entra à l'Université de Kiev, où il s'adonna à l'étude de l'histoire générale sous la direction de maîtres émérites comme Pirogof, Boungué, Metlinsky, Neukirch, Geellen, etc. C'était la plus brillante époque de l'Université. Etant encore en seconde année, il publia trois articles très remarquables : *Esquisse historique de la constitution des Etats-Unis*, *Thomas Moore* et *Les derniers jours de l'empire romain*, parus dans la *Parole russe* (1860-61). A sa sortie de l'Université, M. Avséenko soutint une thèse : *La campagne d'Italie de Charles VIII et ses conséquences pour la France*. En 1863, il fut chargé de cours à l'Université. Ses deux leçons d'introduction furent : *La caractéristique de Richelieu et ses actes* et *La situation politique de l'Allemagne depuis la bulle d'or jusqu'en 1648*. Bientôt cependant, par suite des conditions où se trouva l'Université au départ des professeurs Pavlov et Schoulguine. Il s'en sépara aussi et se livra exclusivement à la littérature. Dans le courant de l'année 1863, il collabora aux *Annales de la Patrie*, où il donna plusieurs intéressantes compilations : *Les Publicistes contemporains : 1. Royer-Collard, 2. Toqueville, 3. Michelet*, et un article de critique : *L'idéalisme et le matérialisme dans l'histoire*, et, dans le *Nouvelliste russe*, un article sur *Louis Blanc*.

De 1864 à 1866, M. Avséenko fit paraître un journal très bien rédigé, *Le Kievien*, où il publia lui-même un intéressant travail : *La Petite Russie en 1767, Episode du* XVIIIe *siècle*, où il mit à profit les matériaux rassemblés par l'archéologue O. Soudienko.

A partir de 1865, M. Avséenko écrivit des romans : *La Tempête*, *L'Aurore*, une nouvelle : *Près de la rivière*, un autre roman : *Sur la mauvaise route*, *L'Océan de la vie*, et, en feuilleton (1871-1875), des *Esquisses de la littérature contemporaine*, signées A. O. Dans ces esquisses, il se révolte surtout contre la tendance réaliste qui règne dans la littérature russe. A partir de 1872, il collabora au *Nouvelliste russe*, auquel il donna plusieurs nouvelles et des articles de critique littéraire : *Rabelais*, *Cervantes*, etc.

M. Avséenko est avant tout un artiste, un poète. Si ses romans pèchent par la faiblesse de l'analyse psychologique, ils renferment, par contre, beaucoup de passages excellents, pleins de poésie, des types bien dessinés, et des scènes à effet. M. Avséenko sait intéresser le lecteur, captiver son attention, excelle à peindre les héros du grand monde, particulièrement les femmes, et conduit habilement une intrigue. Avec cela, sa phrase est légère, vivante, dégagée, et se fait remarquer par le fini des détails.

Nous sommes obligés de nous restreindre et de mentionner seulement, alors que nous voudrions en parler longuement, les principaux représentants de la littérature actuelle.

Au genre littéraire de Pissemsky, à la peinture objective des paysans appartiennent les *Nouvelles et Récits* de **Slavoutinsky**. Il représente avec les **Ouspensky** (Nicolas et Glèbe), **Tschemiaschevsky**, **Pomialovsky**, **Sleptzof**, **Levitof**, **Reschetnikof**, la nouvelle école qui a créé la *littérature des moujiks*. Ces écrivains s'attachent surtout à peindre les côtés défectueux du peuple. Reschetnikof est le chef de cette école. On doit cependant dire qu'il décrit le peuple tel qu'il est, sans l'embellir, mais sans l'enlaidir non plus.

Paul Kovalevsky, né en 1823 d'une d'ancienne famille noble petite-russienne, dans un village du gouvernement de Kharkof, est un écrivain et un poète distingué. D'un voyage qu'il dut faire en 1853 en Suisse et

en Italie, pour cause de santé, il rapporta plusieurs récits qu'il publia sous le titre d'*Études d'un voyageur*. C'était un magnifique tableau de l'Italie et de la Suisse vu de ses yeux d'observateur sincère et d'artiste. A son retour, en 1859, Kovalevsky devint le collaborateur assidu du *Contemporain*, des *Annales de la Patrie*, du *Nouvelliste de l'Europe* auxquels il donna des vers e des articles de critique artistique.

Basile Stephanovitsch Kourotschkine (1831-1875) le spirituel rédacteur en chef de l'*Etincelle*, fut un poète satirique de grand talent et un excellent traducteur de Béranger. C'est un des auteurs les plus populaires. Sa vocation littéraire s'est manifestée de bonne heure. A sept ans il apprit à lire tout seul, à huit ans c'était un lecteur passionné, à dix ans il s'essayait à composer des vers. Ses premiers essais furent trois comédies en vers. La plupart de ses premières œuvres sont restées inédites. Les éditeurs et les rédacteurs avaient refusé de les imprimer parce que l'auteur n'était pas connu. Kourotschkine a fait, en outre, d'excellentes traductions de Molière, d'Alfred de Vigny, de Victor Hugo, de Schiller, etc. Son frère, **M. Nicolas Kourotschkine** est également un littérateur et un dramaturge distingué.

Mme Juliette Jadovskaya née, en 1825, dans le gouvernement de Iaroslav, reçut une excellente éducation. Elle entra dans la carrière littéraire en 1844 avec une poésie *l'Homme des Eaux* parue dans *le Moscovite*. Elle collabora ensuite à plusieurs revues. En 1837, Mme Jadovskaya attira l'attention du public par son roman : *En dehors du grand Monde* et par ses *Poésies*. La simplicité, un sentiment profond, le souvenir du passé, d'un passé heureux qui n'a point de retour, le sentiment de l'isolement, forment le fond de ses poésies.

Mme Nadejda Dmitrevna Kvoschstchinskaya plus connue sous le nom de **Krestovsky**, est un poète et un romancier de grand talent.

Mme Marco-Voitschov a écrit en petit russien de très jolis récits de la vie des paysans.

Vsevolod Krestovsky, romancier de talent, auteur des *Bas de Pétersbourg* et de *Récits militaires*.

Boborykine est un écrivain très fécond et plein de verve et d'imagination.

Citons encore **M. Zagoulaïef**, auteur d'un roman très curieux : *Histoire d'un Jacobin russe;* **Alexis Potiékhine** dont le roman : *Krouschinsky* fit sensation lorsqu'il parut en 1855. Directeur du Théâtre russe à Pétersbourg, auteur dramatique, il a écrit *le Clinquant* plusieurs autres comédies, et des études naturalistes, entre autres, *Autour de l'Argent* d'où il a tiré ensuite un drame ; **Nicolas Potiékhine**, auteur du drame *La Médisance (Zlobodnia)* et de plusieurs comédies dont la plus célèbre a pour titre *Les Pauvres Gens;* **Leikine**, auteur satiriqui qui excelle dans les scènes de genre tirées de la vie de la petite bourgeoisie ; **Stébnitzky** qui s'est fait connaître par son roman *Nulle part* où il raconte l'histoire d'une jeune fille et d'un jeune homme nihilistes ; **Averkief**, dont les œuvres les plus connues sont deux drames : *Le temps d'autrefois à Kaschira*, *Vassily l'aveugle et Schémiaka* et un roman, *Histoire d'un jeune homme pâle;* **Constantin Tolstoï**, auteur d'un très remarquable roman, *Les Maladies de la volonté* et de plusieurs études psychologiques.

Le **Comte Eugène Salhas de Tournemire** écrivit sa première œuvre il y a vingt ans : *Les Pougatschevsky* roman historique dans le genre de *la Guerre et la Paix* qui contient des scènes grandioses et terribles. Français par son père, il appartient à l'ancienne noblesse russe par sa mère, qui elle-même est écrivain distingué sous le pseudomyne d'**Eugène Tour**. Les archives secrètes du règne de Catherine II lui ont été ouvertes lorsqu'il écrivait les *Pougatschevsky*, et il y a puisé les données de plusieurs romans historiques d'une grande valeur *Le coup d'Etat de* 1762 *(Avènement au Trône de Catherine II)*, *La Peste de Moscou en* 1772, ouvrage où l'intérêt le plus palpitant s'allie à la plus scrupuleuse vérité historique. Il rappelle parfois, par l'éclat entraî-

nant de son style et un comique irrésistible, les meilleures pages d'Alexandre Dumas père. Outre ses romans, il y a de lui de courtes nouvelles tirées de la vie populaire qui sont de vrais petits bijoux. Il est très estimé en Russie.

Michel Saltikof (Stschédrine) est un des meilleurs humoristes russes. Il est né le 15 janvier 1826 dans le gouvernement de Tver. Il a passé son enfance et une partie de sa jeunesse dans sa famille. On le fit entrer, en 1836, dans une bonne pension de Moscou, et ensuite au lycée Alexandre d'où il sortit en 1844. Il occupa alors à Pétersbourg, dans la chancellerie du ministère de la guerre, une place qu'il garda jusqu'en 1848. Cette année-là, son premier essai littéraire, *Une Affaire embrouillée*, publiée dans les *Annales de la Patrie*, le fit exiler à Viatka. On lui permit de revenir à Pétersbourg en 1855 et même d'entrer au ministère des affaires étrangères. Peu après Saltikof fut nommé vice-gouverneur des gouvernements de Tver et de Riazane. Le célèbre satirique eut ainsi la facilité d'étudier la vie et les coutumes des employés de province. En 1856, il publia un volume de récits, resté célèbre : *Esquisses de province* signé pour la première fois de son pseudonyme de Stschédrine, qui devint désormais son nom littéraire. La vivacité de l'expression, la clarté, la malice de ces récits, qui décrivaient la vie intime de la province en Russie, et particulièrement de la petite ville imaginaire de Kroutogorsk (qu'on pourrait traduire par « montagne abrupte »), placèrent le jeune auteur au rang des plus célèbres écrivains russes. On s'arrachait les *Esquisses de province* et le public, épris à ce moment de la littérature qui cinglait les abus et les vices de la société, attendait avec impatience les nouveaux ouvrages du satirique.

En 1836, Saltikof réunit ses œuvres et les édita sous le titre de *Satires en prose* et *Récits innocents*. En 1863, Saltikof quitta son poste et se consacra entièrement à la littérature. Rédacteur au *Contemporain*, il y donna

des compte-rendus, des critiques et des articles sur le théâtre. Quand le *Contemporain* cessa de paraître, en 1866, il devint un des principaux collaborateurs des *Annales de la Patrie* et, à partir de 1878, en prit la direction. Ses œuvres de cette époque furent les esquisses satiriques suivantes : *Pour les enfants*, *Les signes du temps*, *Lettres sur la province*. Enfin, dans l'*Histoire d'une ville*, il entra dans une nouvelle voie, voulant poser les bases de ce qu'on pourrait appeler, pour ainsi dire, *la satire historique*. Chacune de ses œuvres était un nouveau succès. Citons : *Messieurs de Taschkent*, *Journal d'un provincial à Pétersbourg*, *Dans le monde vertueux et susceptible*, l'*Asile de Monrepos* et le *Cercle de l'année*.

Les dernières œuvres de Saltikof prouvent que son talent n'a changé en rien et ses lecteurs sont en droit d'attendre de lui d'autres œuvres, qui rendront, avec l'esprit que possède l'auteur, les côtés piquants de la société russe actuelle.

La netteté de l'expression, l'humour, l'observation poussée jusqu'à la minutie, l'art, comme chez Dostoevsky, d'éveiller toute une série d'idées avec un mot, des descriptions tracées de main de maître et arrêtées à temps, le naturel des dialogues, telles sont les principales qualités des récits de Stschédrine. Il est quelquefois très subtil, mais jamais nuageux.

J'ai voulu terminer par l'un des plus grands noms de la Russie contemporaine, par le nom d'un des écrivains les plus gais dans son humour, les plus russes par son esprit et qui sait comprendre et admirer la France.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PÉRIODE

LES ORIGINES

DEUXIÈME PÉRIODE

DE L'INVASION TATARE A JEAN LE TERRIBLE

TROISIÈME PÉRIODE

DE JEAN LE TERRIBLE A PIERRE LE GRAND

QUATRIÈME PÉRIODE

ÉPOQUE DE TRANSFORMATION

CINQUIÈME PÉRIODE

LE SIÈCLE DE CATHERINE

SIXIÈME PÉRIODE

DE KARAMZINE A POUSCHKINE

SEPTIÈME PÉRIODE

LES CONTEMPORAINS

IMPRIMERIE ÉMILE COLIN, A SAINT-GERMAIN

Imp. EMILE COLIN, à Saint-Germain.

